
Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles /
Université libre de Bruxelles Institutional Repository
Thèse de doctorat/ PhD Thesis

Citation APA:

Kesteloot, L. (1960). *Introduction à la littérature négro-africaine de langue française* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Bruxelles.

Disponible à / Available at permalink : <https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/215579/1/fc38ffe7-b1c9-4534-b814-de7aa5425ee7.txt>

(English version below)

Cette thèse de doctorat a été numérisée par l'Université libre de Bruxelles. L'auteur qui s'opposerait à sa mise en ligne dans DI-fusion est invité à prendre contact avec l'Université (di-fusion@ulb.ac.be).

Dans le cas où une version électronique native de la thèse existe, l'Université ne peut garantir que la présente version numérisée soit identique à la version électronique native, ni qu'elle soit la version officielle définitive de la thèse.

DI-fusion, le Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles, recueille la production scientifique de l'Université, mise à disposition en libre accès autant que possible. Les œuvres accessibles dans DI-fusion sont protégées par la législation belge relative aux droits d'auteur et aux droits voisins. Toute personne peut, sans avoir à demander l'autorisation de l'auteur ou de l'ayant-droit, à des fins d'usage privé ou à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique, dans la mesure justifiée par le but non lucratif poursuivi, lire, télécharger ou reproduire sur papier ou sur tout autre support, les articles ou des fragments d'autres œuvres, disponibles dans DI-fusion, pour autant que :

- Le nom des auteurs, le titre et la référence bibliographique complète soient cités;
- L'identifiant unique attribué aux métadonnées dans DI-fusion (permalink) soit indiqué;
- Le contenu ne soit pas modifié.

L'œuvre ne peut être stockée dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'identifiant unique (permalink) indiqué ci-dessus doit toujours être utilisé pour donner accès à l'œuvre. Toute autre utilisation non mentionnée ci-dessus nécessite l'autorisation de l'auteur de l'œuvre ou de l'ayant droit.

----- **English Version** -----

This Ph.D. thesis has been digitized by Université libre de Bruxelles. The author who would disagree on its online availability in DI-fusion is invited to contact the University (di-fusion@ulb.ac.be).

If a native electronic version of the thesis exists, the University can guarantee neither that the present digitized version is identical to the native electronic version, nor that it is the definitive official version of the thesis.

DI-fusion is the Institutional Repository of Université libre de Bruxelles; it collects the research output of the University, available on open access as much as possible. The works included in DI-fusion are protected by the Belgian legislation relating to authors' rights and neighbouring rights. Any user may, without prior permission from the authors or copyright owners, for private usage or for educational or scientific research purposes, to the extent justified by the non-profit activity, read, download or reproduce on paper or on any other media, the articles or fragments of other works, available in DI-fusion, provided:

- The authors, title and full bibliographic details are credited in any copy;
- The unique identifier (permalink) for the original metadata page in DI-fusion is indicated;
- The content is not changed in any way.

It is not permitted to store the work in another database in order to provide access to it; the unique identifier (permalink) indicated above must always be used to provide access to the work. Any other use not mentioned above requires the authors' or copyright owners' permission.

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

R1059

840.9
K 489

INTRODUCTION A
LA LITTÉRATURE
NEGRO - AFRICAINE
DE LANGUE FRANÇAISE

par

Lilyan LAGNEAU-KESTELOOT

COMMUNICATION AUTORISÉE

Le

N'HABITE PLUS
L'ADRESSE INDICUÉE

Plus de 10 ans
AVB

THÈSE PRÉSENTÉE POUR L'OBTENTION DU DOCTORAT
EN PHILOGIE ROMANE

- 1960 -



Ce n'est pas pour sacrifier à l'usage que je tiens à dire ici ma réelle reconnaissance envers Monsieur Vauthier, qui a bien voulu accepter le sujet de cette étude et l'a dirigée avec tant de compréhension.

Quant à la dernière partie de ce travail, je n'aurais pu la mener à bien sans le précieux concours de Madame Dorsynfang et de Messieurs Janne et Doucy et sans les conseils pertinents de Messieurs Balandier et Leiris.

De même, je ne saurais trop remercier Monsieur et Madame Césaire, Messieurs Sartre, Senghor, Damas, Gratiant et Alicune Diop pour leurs avis et les documents indispensables qu'ils m'ont procurés!

Monsieur Van Bel me donna accès à sa riche collection d'ouvrages rares. Monsieur Houart me permit d'utiliser la librairie de Présence Africaine. Je leur dois beaucoup.

T A B L E D E S M A T I E R E S

INTRODUCTION.

pp. I à X

Première Partie

LEGITIME DEFENSE.

Chapitre I. Le Manifeste p. 2

Chapitre II. La Littérature Antillaise
d'expression française.

[Mimétisme culturel] - Confirmation des his-
toriens de la littérature - Un cas parti-
culier : Haïti - L'exotisme aux Antilles.

p. 8

Chapitre III. Surréalisme et critique de
l'Occident.

Adhésion au surréalisme - L'inconscient
freudien - Critique des valeurs occiden-
tales - Le rôle créateur de la poésie .

p. 28

Chapitre IV. Communisme et problèmes sociaux

Prestige de la IIIe Internationale - In-
térêt du communisme pour les Noirs - Ex-
emple des écrivains noirs du Brésil, d'
Haïti et des USA - Problèmes sociaux in-
térieurs de la Martinique: propriétaires
blancs et bourgeoisie de couleur.

p. 41

Chapitre V. Les écrivains négro-américains.

I. Contacts entre auteurs américains et
étudiants antillais et négro-africains de
Paris - Le problème racial aux USA : pre-
mière tentative de solution.

II. La Nègre-Renaissance - Révolte contre les préjugés de la société américaine - Critique des valeurs occidentales - Reproches à l'intelligentzia noire assimilée - Reconnaissance de l'Afrique.

III. Influence des étudiants noirs de Paris - Valeur littéraire et humaine de cette poésie.

p. 55

Chapitre VI. Un précurseur : "Batouala", de René Maran.

p. 85

Deuxième Partie

L' ETUDIANT NOIR.

Chapitre VII. Le groupe de "L'Etudiant noir"

Au contraire de "Légitime Défense" : primauté du culturel - Attitude envers le communisme - Interprétation du surréalisme - [La poésie africaine traditionnelle.]

p. 92

Chapitre VIII. L'apport des ethnologues.

Revalorisation des civilisations africaines pré-coloniales: Frobenius, Delafosse, H.Hardy, Delavignette et Th.Menod.

p. 104

Chapitre IX. La Négritude.

Vers une définition - L'Être-dans-le-monde - La négritude actuelle - La "négativité" dans l'analyse de Sartre.

p. 118

Chapitre X. Activités littéraires

A. Introduction. p. 139

B. "Pigments" de Léon Damas. p. 145

C. Le "Cahier d'un retour au pays natal" d'Aimé Césaire. p. 168

D. "Chants d'ombre" et "Hosties noires", de Léopold S.Senghor. p. 206

Chapitre XI. Autres activités.

Activités socio-politiques - Un essai
culturel: "Ce que l'homme noir apporte"
- Un essai sociologique: "Retour de
Guyane" - La relève.

p. 245

Troisième Partie

TROPIQUES.

Chapitre XII. Le Cadre.

Le gouvernement vichiste à Fort-de-
France - Isolement intellectuel - La
mission de "Tropiques" : à la Marti-
nique - devant le monde en guerre.

p. 255

Chapitre XIII. Pour un art authentique.

Qu'est-ce qu'un art personnel? -Cause
de la stérilité : le reniement de soi-
même - "Tropiques", juge et partie.

p. 261

Chapitre XIV. Les Armes.

- A. La reconnaissance de l'Afrique p. 269
- B. La reconnaissance de la race p. 276
- C. La reconnaissance du folklore p. 280

Chapitre XV. Une arme miraculeuse : la
poésie surréaliste.

Initiation - Rencontre avec A. Breton
Circonstances politiques - Instrument
de révolution - A la recherche de soi-
même - Une poésie démiurgique.

p. 284

"Les pur-sang"

p. 302

Quatrième Partie
PRESENCE AFRICAINE.

Chapitre XVI. Origines

Le "creuset" de Paris - Les intellectuels confrontés à la réalité - Une issue : l'action - Création de "Présence Africaine" - Ses buts - Collaboration des Européés.

p. 315

Chapitre XVII. Influence.

Intérêt plus marqué pour la politique Primauté du politique ou primauté du culturel ? - Orientation de cette politique - Responsabilité de l'écrivain noir envers son peuple - Existence d'une littérature nationale - Influence de "Présence Africaine".

p. 329

Cinquième Partie
SITUATION ACTUELLE DES
ECRIVAINS NOIRS.

<u>Introduction</u>	p. 347
tableau I <u>Présentation des écrivains interrogés.</u>	p. 354
tableau II <u>Influences littéraires</u>	p. 360
tableau III <u>Influences idéologiques</u>	p. 368
tableau IV <u>Buts</u>	p. 377
tableau V <u>négritude et originalité culturelle.</u>	p. 385
Tableau VI <u>Thèmes principaux</u>	p. 393
tableau VII <u>Genres</u>	p. 402
<u>Quelques conclusions</u>	p. 412
<u>CONCLUSIONS.</u>	p. 416
<u>BIBLIOGRAPHIE.</u>	p. 433

I N T R O D U C T I O N

" ils ont prévalu leurs yeux intacts au plus fragile
de l'image impardonnée
de la vision mémorable du monde à bâtir
de la fraternité qui ne saurait manquer de venir
quoique malhabile "

(Césaire : "Vampire liminaire")

A l'heure où le continent africain se réveille et réclame sa liberté, il est temps de reconnaître que les écrivains noirs d'expression française forment un vaste et authentique mouvement littéraire! Sartre, dans "Orphée noir", la brillante préface qu'il donna à l' "Anthologie de la poésie nègre et malgache de langue française" de L.S.Senghor, avait salué, en 1948 déjà, l'avènement des poètes de la négritude. Aujourd'hui, l'abondance et la qualité des oeuvres, la diversité des styles et des genres, l'incontestable originalité des tempéraments, tout nous invite à considérer les auteurs négro-africains comme les créateurs d'une véritable école littéraire. Il faut constater qu'il s'est produit, au sein de la littérature d'expression française, un phénomène dont on ne peut sous-estimer l'importance.

Mais intégrer purement et simplement les écrivains noirs dans la littérature française, serait méconnaître qu'ils sont les représentants d'une renaissance culturelle qui n'est ni française ni même occidentale. Ces écrivains n'ont fait qu'utiliser le français pour dire la résurrection de leur race et tous leurs écrits réfractent en mille facettes l'élan unique qui les a inspirés. Il est temps de reconnaître que les écrivains noirs ne peuvent être considérés isolément, ni assimilés malgré eux à notre propre littérature. L'un appartiendrait à l'école surréaliste, un autre serait disciple de Claudel ou de Saint John Perse, un autre encore trouverait place dans la lignée des naturalistes attardés... Autant de

vains efforts pour enfermer ces écrivains dans une classification artificielle ! Pourquoi éviter de considérer leur signification réelle ? Pourquoi choisir l'aveuglement volontaire ? Car il est manifeste qu'ils parlent tous un même langage, qu'ils s'expriment tous, non pas en fonction de la littérature et de la société françaises, mais en fonction des sociétés nègres colonisées. Qu'ils nous apportent tous, enfin, un même message obsédant !

Si nous voulons comprendre le sens et la portée de l'actuelle littérature néo-nègre, il nous faut la rattacher au sol d'où elle a germé, où elle a poussé ses racines et puisé sa sève : le dynamisme retrouvé des peuples de couleur.

S'il est vrai que la littérature est un des signes les plus importants de la culture, nous pouvons considérer, avec Aimé Césaire (1), que l'apparition d'œuvres littéraires dans les colonies est le symptôme de leur renaissance et l'indice qu'elles sont à nouveau capables de reprendre l'initiative et de reconsidérer leur conception du monde bouleversée par la colonisation. N'est-ce pas d'abord aux écrivains et aux artistes, à ceux que Césaire appelle les "hommes de culture", qu'il appartient de remettre de l'ordre dans ce chaos ? Ils catalysent les aspirations du peuple, l'aident à se situer à nouveau dans l'histoire et à approfondir son sentiment national ..., bref, ils le préparent à la liberté.

N'est-il pas significatif que notre travail ne puisse parler des écrivains congolais ? De l'ex-Congo belge n'est sortie aucune littérature écrite digne de ce nom. La très complète recension établie par Monsieur Jadot

(1) A. CESAIRE : "L'homme de culture et ses responsabilités", Cahier de "Présence Africaine" consacré au deuxième congrès, Fév-mai 1959, n°14-15.

met fort bien en relief la pauvreté d'une production qui n'a pas dépassé le niveau scolaire : langue mal assimilée, imitation stérile et sans idées personnelles... Les quelques écrivains à signaler, le poète Bolamba, les journalistes Bomboko et Mushiete, sont peut-être prometteurs, mais n'ont encore produit aucune oeuvre de valeur (2). Cette carence littéraire indique une insuffisance des élites, dont Césaire a défini le rôle avec tant de clairvoyance :

" Nous, dans la conjoncture où nous sommes, nous sommes des propagateurs d'âmes, des multiplicateurs d'âmes, et à la limite des inventeurs d'âmes.

Et je dis aussi que c'est la mission de l'homme de culture noir que de préparer la bonne décolonisation, et non pas n'importe quelle décolonisation.

.....

Car au sein même de la société coloniale, c'est l'homme de culture qui doit faire faire à son peuple l'économie de l'apprentissage de la liberté. Et l'homme de culture, écrivain, poète, artiste, fait faire à son peuple cette économie, parce que dans la situation coloniale elle-même l'activité culturelle créatrice, devançant l'expérience collective concrète, est déjà cet apprentissage. " (3)

+
+
+

Voici près de cinquante ans, l'Occident commença à s'intéresser aux cultures nègres. C'est à Vlamincx et

(2) J.M.JADOT : "Les écrivains africains du Congo Belge et du Ruanda-Urundi", Académie des sciences coloniales, Bruxelles, 1959.

(3) A.CESAIRE : c.c. pp.118-120

Apollinaire qu'on attribue la "découverte" de l'art nègre en France. Le premier s'éprit d'une statuette que Derain avait achetée à vil prix et la montra à Picasso. Ce fut pour ce dernier une révélation : on en connaît les répercussions sur sa peinture et sur le cubisme en général ! Quant à Apollinaire, "las de ce monde ancien", il s'en alla chercher l'inspiration auprès des fétiches d'Océanie et de Guinée (4). Après la première guerre, le jazz et les blues importés d'Amérique révolutionnèrent la musique. Avec les travaux de Léo Frobenius et de Maurice Delafosse enfin, l'ethnologie moderne attirait l'attention sur les Noirs d'Afrique qu'on avait cru jusque là dépourvus de toute civilisation. En 1921, l'anthologie dans laquelle Blaise Cendrars recueillait et classait par sujets une série de légendes africaines, connut un succès certains

La même année, "Batouala, véritable roman nègre" de René Maran obtint le prix Goncourt, mais fit scandale ! Que l'ethnologie découvrit à la race noire un passé plus glorieux qu'on ne le supposait, soit ! Que les Noirs soient aujourd'hui encore de grands artistes, soit encore ! L'art nègre permettait d'ailleurs aux Français de s'évader d'une situation politique et psychologique fort troublée à l'époque. Mais ici il n'était plus question d'art ni de science, mais de la réalité coloniale et l'opinion française n'admettait pas qu'un nègre puisse mettre en cause la supériorité européenne et son droit à la colonisation. Les quelques Noirs qui tentèrent de dépasser le plan esthétique échouèrent rapidement : le journal "Le cri des Nègres" fut interdit et la "Revue

(4) Ainsi qu'il le dit dans son poème "Zône"

du Monde Noir s'éteignit après six numéros.

Cependant, malgré le dilettantisme que Paris paye en tribut à sa réputation de "Carrefour de l'Occident", la capitale française offrait aux jeunes noirs qui venaient s'y former un milieu propice à toutes les révolutions de l'esprit. Particulièrement entre 1928 et 1940, les étudiants antillais et africains arrivant à Paris se trouvaient plongés dans une extraordinaire effervescence intellectuelle et politique. Dès le début du siècle, la philosophie, l'art, la littérature, avaient remis en question les bases culturelles de la société française. Mesure, Raison, Progrès, Vérité absolue, tous les piliers sur lesquels s'étaient édifiés les siècles précédents, perdaient leur majuscule, assaillis bientôt par une vague prodigieuse qui libérait l'esprit et la sensibilité de toute entrave. Ce mouvement se traduisait de la façon la plus spectaculaire dans le surréalisme.

Ebullition semblable en politique, où déclinaient les idées démocratiques bourgeoises qui avaient nourri le XIXe siècle. A la faveur de la crise économique de 1930, le marxisme poursuivait en France sa conquête internationale et aboutissait à former, en 1936, un front populaire à majorité communisante. Il s'opposait ainsi à la croissance inquiétante des idéologies fascistes en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Le fascisme, souvent accompagné de racisme, éveillait particulièrement la méfiance des jeunes noirs qui, à tort ou à raison, voyaient une menace personnelle dans les persécutions juives et la guerre d'Ethiopie. Nombre d'intellectuels français réagirent du reste en même temps qu'eux et l'on n'a pas oublié les grandes voix de Malraux, Berna-

nos, Mounier et tant d'autres.

Certes, l'ascension des fascismes européens, qui allait s'achever en guerre mondiale, inclina les universitaires noirs vers le socialisme. Mais d'autres motifs les y attirèrent encore : dès 1922, Lénine avait songé à étendre la notion de "prolétariat" aux peuples colonisés et le Parti communiste s'intéressa beaucoup au sort des Noirs américains. Il est certain que ces luttes idéologiques permirent aux étudiants noirs de critiquer l'Occident à loisir.

A la même époque s'éveillait le nationalisme des peuples de couleur. Le prestige de Banghi était grand déjà lorsqu'entre 1930 et 1935 apparurent en Afrique du Nord les premières velléités d'indépendance politique; tandis qu'en 1934 Nkwame Nkrumah entra à l'université de Lincoln, car c'était "dans les universités anglaises et américaines que s'élaboraient, au contact des étudiants asiatiques, les premiers nationalismes d'Afrique noire" (5).

Mais c'est à Paris que venaient se former ceux qui, tels Bourguiba, Césaire, Senghor, Apithy et plusieurs actuels ministres marocains, allaient devenir très vite les leaders des anciennes colonies françaises. C'est à Paris aussi que les Noirs africains et Antillais rencontraient les écrivains négro-américains révolutionnaires.

Pour tous ces motifs, la capitale française semble bien avoir été le creuset où se forgèrent les idées d'une élite de couleur qui allait, non seulement fournir les cadres directeurs des nouveaux Etats africains, mais en-

(5) L.S.SENGHOR : "Les nationalismes africains", conférence en 1958, fascicule polycopié, p.9

core jeter les bases de véritables mouvements culturels distincts de ceux de la métropole, bien que s'exprimant en langue française. C'est ainsi qu'on constata bientôt une remarquable renaissance de la littérature nord-africaine, dont Henri Kréa, Jean Amrouche, Mohamed Dib, Albert Memmi et surtout Katô Yacine, sont aujourd'hui les plus connus en France. Parallèlement, jaillissait du fertile terreau de la métropole le mouvement néo-nègre - l'expression est de Sengher - et la littérature dite "de la négritude", qui trouvait dans son engagement même le secret de sa puissance et de son originalité.

C'est cette littérature que nous nous proposons d'étudier. Nous avons donc écarté de notre travail une série d'auteurs noirs qui n'avaient pas participé à ce creuset parisien. Certes, leurs oeuvres sont parfois estimables, mais aucun n'affirmait un tempérament artistique suffisamment fort pour obtenir une audience importante tout en faisant cavalier seul. Une seule exception : le grand poète malgache Rabéarivélo. Mais il est de race indonésienne et, s'il a souffert de la colonisation, il n'a pas l'expérience des préjugés contre les Noirs et n'a pas participé à la culture africaine. Nous ne pouvons donc le ranger dans le mouvement nègre!

Nous ne parlerons pas non plus des écrivains noirs qui précédèrent le manifeste de "Légitime Défense" et nous ne citons ici qu'à titre de rappel le tirailleur Sénégalais Bakary Diallo, dont le roman "Force-Bonté", paru en 1926, n'était qu'un naïf panégyrique de la France. De même, les ouvrages d'érudition de Paul Hazoumé, Maximilien Quenum et Dim Delebsen, fort intéressants en soi, sont trop peu littéraires pour entrer dans le cadre de notre étude.

C'est pourquoi nous nous sommes limités à la seule lignée d'écrivains et d'intellectuels qui ont pu avoir une influence sur les jeunes auteurs noirs de 1960. Cette lignée s'incarne à chaque étape dans un journal ou une revue. Nous étudierons tout d'abord les réactions du groupe de "Légitime Défense" devant la littérature antillaise traditionnelle, les écrivains négro-américains, le communisme et le surréalisme. Nous montrerons ensuite comment Senghor, Césaire et Damas se situent en face de leurs aînés, jettent les bases de la "négritude" actuelle, propagent leurs idées dans le journal de "L'Etudiant noir" et créent les premières oeuvres de la littérature néo-nègre. Nous verrons encore comment Césaire, de retour à la Martinique, poursuit, avec la revue "Tropiques", l'action commencée à Paris. Enfin, nous assisterons à la naissance de "Présence Africaine".

Notre travail sera donc à la fois une histoire et une analyse !

Histoire de ce mouvement culturel nègre qui a pris naissance dans le milieu universitaire parisien aux environs de 1932 et s'épanouit actuellement en une floraison d'écrivains originaux. Analyse des influences qui ont nourri ce mouvement, de ses thèmes dominants, de l'interaction des personnalités, des revues et des oeuvres par la médiation desquelles les écrivains noirs se forgèrent une idéologie et un style qui synthétisent la double culture - française et africaine - dont ils sont héritiers. Analyse enfin de la continuité qui existe entre l'actuelle école littéraire, cristallisée autour de la revue "Présence Africaine", et les premiers intellectuels nègres qui en jetèrent les ferments, alors que le colonialisme était encore à son apogée.

Nous espérons démontrer que les écrivains noirs n'ont fait oeuvre vraiment originale qu'à partir du moment où ils se sont engagés.

Depuis plus d'un siècle, en effet, existait aux Antilles une littérature dénuée de valeur, parce qu'entièrement subjuguée par le prestige des oeuvres de la Métropole. Le mouvement actuel ne produit de chefs-d'oeuvre en français que dans la mesure où l'écrivain noir, retrouvant son authenticité, ouvre grand les portes à sa sensibilité et à sa vision du monde et ne se soucie plus d'imiter les classiques européens ! Mais par là même il s'engage : ce n'est plus lui seul qu'il exprime, c'est le peuple nègre de toutes les parties du monde, c'est l'âme africaine, qui n'avait encore trouvé d'expression écrite que dans certains ouvrages d'ethnologie, tels ceux de Frobenius, Westermann ou Griaule...

A partir d'une prise de conscience de leur condition de "nègres", les écrivains noirs, soulevés par un immense désir d'exprimer cette condition et de faire accéder leurs peuples à la liberté, ont créé une littérature qui a ses caractères propres et nous requiert par l'universalité de ses valeurs.

PREMIERE PARTIE

“ L E G I T I M E

D E F E N S E ”

CHAPITRE I.

L E M A N I F E S T E

Premier juin 1932 : sur la couverture rouge vif d'une mince brochure, s'allongent de grandes lettres noires : LEGITIME DEFENSE.

L'avertissement des premières pages ressemble fort à un manifeste ! Se disant "suffoqués par ce monde capitaliste, chrétien, bourgeois", quelques jeunes Martiniquais de couleur, étudiants à Paris et âgés de vingt à vingt-trois ans, semblent bien décidés à ne plus "composer avec l'ignominie environnante". Pour cela, ils veulent se servir des armes nouvelles que l'Occident lui-même leur fournit : le communisme et le surréalisme. Prenant pour maîtres Marx, Freud, Rimbaud et Breton, ils déclarent la guerre à cet "abominable système de contraintes et de restrictions, d'extermination de l'amour et de limitation du rêve, généralement désigné sous le nom de civilisation occidentale". Surtout, ils attaquent avec véhémence la bourgeoisie antillaise, qui leur offre un reflet compassé et ridicule, disent-ils, des valeurs occidentales récusées. Dans un vocabulaire de polémique estudiantine, les investives se mêlent aux professions de foi. "Parmi les immondes conventions bourgeoises, nous

abominons très particulièrement l'hypocrisie humanitaire, cette émanation puante de la pourriture chrétienne. Nous haïssons la pitié. Nous nous foutons des sentiments", assurent ces jeunes rebelles, et, rejetant résolument la "personnalité d'emprunt" qu'endossent noirs et métis de la classe bourgeoise antillaise, ils prennent le "train d'enfer de la sincérité" : "Nous n'admettons pas qu'on puisse être honteux de ce qu'on éprouve".

En somme, et c'est l'important, ils se reconnaissent - malgré leur éducation - différents des Européens, auxquels leurs pères souhaitaient tant s'assimiler. Cette différence, raciale et culturelle, ne leur paraît nullement une tare, mais au contraire une promesse féconde. Nous nous adressons, disent-ils, à tous les Antillais noirs, plus encore qu'aux mulâtres bourgeois, parce que "nous estimons qu'ils ont eu particulièrement à souffrir du capitalisme et qu'ils semblent offrir - en tant qu'ils ont une personnalité ethnique matériellement déterminée - un potentiel plus généralement élevé de révolte et de joie."

C'était là, en 1932, renverser une hiérarchie de valeurs solidement établie aux Antilles et dont souffraient encore des pays déjà indépendants comme Haïti. Au siècle précédent, Victor Schoelcher écrivait déjà, avec lucidité : "Tout homme ayant du sang africain dans les veines ne saurait jamais trop faire, dans le but de réhabiliter le nom de nègre, auquel l'esclavage a imprimé un caractère de déchéance; c'est peut-on dire, pour lui, un devoir filial. Le jour où mulâtres et surtout mulâtresses se diront nègres et négresses, verra bientôt disparaître une distinction contraire aux lois de la fraternité et grosse de futurs malheurs. Ne nous le dissimulons pas et ne l'oublions pas, chers concitoyens et amis, là est le virus qui décime à cette heure la population

d'Haïti, et qui est en train de la conduire à la ruine."(1)

Ce renversement des valeurs, premier pas vers la reconnaissance de la "négritude", il est remarquable qu'il ait été accompli par de jeunes intellectuels idéalistes, bénéficiaires pourtant, de par leurs origines bourgeoises, d'une situation sociale privilégiée, mais bâtie sur l'exploitation de la masse et le préjugé de couleur. A l'exception d'Etienne Léro, en effet, tous les jeunes collaborateurs de Légitime Défense étaient de mulâtres et tous appartenaient, "à leur corps défendant", à cette bourgeoisie qu'ils critiquaient si âprement. Boursiers du gouvernement ou fils de fonctionnaires aisés, ils risquaient d'y perdre leurs ressources, car la revue provoqua, aux Antilles, un scandale retentissant et souleva la colère des parents et amis. Cette réaction très vive prouva d'ailleurs aux auteurs qu'ils avaient touché juste.

Mais plus importante est, pour nous, l'influence exercée par Légitime Défense sur les étudiants noirs de Paris. Elle dépassa le cercle des Antillais et atteignit les étudiants africains (2). Déjà, en effet, se trouvaient exprimées dans la petite revue, de façon assez complète et cohérente, toutes les idées d'où allait germer la renaissance culturelle des noirs d'expression française : critique du rationalisme, souci de reconquérir une personnalité originale, refus d'un art asservi aux modèles européens, révolte contre le capitalisme colonial...

(1) Victor SCHOELCHER : "Esclavage et colonisation", Paris PUF, 1948, p. 197 - Textes de V. Schoelcher, choisis et annotés par F. Tersen.

(2) Ceci nous fut confirmé par une lettre de L.S. SENGHOR, en février 1960.

Les principaux fondateurs de cette renaissance, Césaire, Senghor et Léon Damas, furent directement marqués par ces thèmes. Senghor, plus âgé et depuis plus longtemps à Paris, fut en contact étroit avec le groupe et Léon Damas consacre trois pages de son anthologie à nous expliquer l'oeuvre et la personnalité d'Etienne Léro, qu'il connut bien et admira (3). Senghor confirme d'autre part l'intérêt d'Aimé Césaire pour le jeune manifeste : "Lorsque Jules Monnerot, Etienne Léro et René Ménénil lancèrent le manifeste de Légitime Défense à la bourgeoisie antillaise, Aimé Césaire, alors élève de "Khâgne" au lycée Louis-le-Grand, fut le premier à l'écouter et à l'entendre. Comprenant qu'il fallait approfondir ce message, il remonta, d'une part aux sources françaises, jusqu'à Rimbaud et Lautréamont, d'autre part à ses propres sources, à ses "ancêtres Bambara", à la poésie négro-africaine." (4) Senghor témoigne ailleurs de l'importance du groupe d'Etienne Léro (5) : "Plus qu'une revue, plus qu'un groupement culturel, Légitime Défense fut un mouvement culturel. Partant de l'analyse marxiste de la société des Iles, il découvrait en l'Antillais le descendant d'esclaves négro-africains maintenus, trois siècles durant, dans l'abêtissante condition de prolétaire. Il affirmait que seul le surréalisme pourrait le libérer de ses tabous et l'exprimer dans son intégralité. Nous étions bien loin de "Lucioles". " (6)

+
+ +

(3) Léon DAMAS : "Poètes d'expression française", Paris, Seuil, Editions Pierres vives, 1947

(4) L.S. SENGHOR : "Anthologie de la Nouvelle Poésie nègre et malgache de langue française", Paris, PUF, 1948 p.55 - Il était normal qu'A. Césaire, Martiniquais lui aussi, éprouva les mêmes sentiments et les mêmes révoltes que les auteurs de Légitime Défense. Mais quant à ses adhésions au surréalisme

Cependant, bien qu'ayant amorcé un renouveau culturel, les auteurs de Légitime Défense ne produisirent eux-mêmes aucune oeuvre littéraire. La raison en reste assez obscure. René Ménil et Jules Monnerot étaient évidemment plus doués pour la critique que pour la littérature. Monnerot, après avoir renié le communisme et la négritude (7), s'illustra par un essai sur "La Poésie^{moderne} et le Sacré" (8). Ménil rentra à la Martinique et devint professeur de philosophie au lycée de Fort-de-France. Il participa très activement à la fondation de "Études", revue d'Aimé et Suzanne Césaire (9), mais ne publia que des articles. Il reste encore aujourd'hui communiste convaincu. Quant à Etienne Léro, qui avait un réel tempérament poétique, il mourut en 1939, âgé de trente ans, alors qu'il préparait l'agrégation de philosophie.

Le rôle du groupe se résuma donc à lancer et à discuter des idées, qui n'allaient produire leurs fruits qu'avec l'équipe de Césaire, Senghor et Damas, à laquelle Légitime Défense céda la place, après quelques années passées à préciser ses positions.

+
+ +

.....

puis au communisme, elles sont trop tardives pour qu'on puisse les dire issues de la revue; elles s'expliquent beaucoup plus logiquement par le tempérament de l'écrivain et les circonstances martiniquaises qu'il vécut.

(5) ibid., p.49

(6) "Revue fondée, en 1927, par le haïtien Léon Laleau, en faveur d'une poésie plus nationale.

(7) J. Monnerot, le seul de l'équipe qui soit resté à Paris, répondit sèchement à notre demande de renseignements qu'il "ne voulait pas avoir à faire avec ces gens-là et n'avait rien à dire!" - Il est connu parmi les intellectuels noirs pour ses opinions d'extrême droite.

(8) Gallimard - Paris, 1945 - 5^e éd.

(9) Voir notre troisième partie, consacrée à cette revue.

Quoi qu'il en soit, après Légitime Défense, on ne mettra plus en question la caducité des oeuvres littéraires des prédécesseurs antillais et on revendiquera, non seulement une littérature, mais un comportement social tout entier plus authentique.

Légitime Défense inaugure officiellement le mouvement néo-nègre. C'est pourquoi nous croyons utile d'en analyser maintenant le contenu et les sources.

CHAPITRE II.

L A

L I T T E R A T U R E A N T I L L A I S E

D' EXPRESSION FRANCAISE.

Mimétisme culturel - Confirmation des
historiens de la littérature - Un cas
à part : Haïti - L'exotisme aux Antilles.

La violence avec laquelle Légitime Défense attaque la littérature des Antilles françaises mérites notre attention. Elle est le signe d'une conscience blessée à vif.

Ces jeunes gens reprochent, avant tout, aux oeuvres de leurs aînés, "un caractère exceptionnel de médiocrité lié à l'ordre social existant". Etienne Léro, impitoyable, dénonce le conformisme des thèmes et du style, "se refusant à adopter toute règle poétique que cent ans d'expériences blanches n'aient point sanctionnée" (1)

Pourquoi pareille médiocrité ? "L'Antillais, bourré à

(1) Jusqu'à nouvelle indication, toutes les citations de ce début de chapitre sont extraites du manifeste Légitime Défense. Pour René MENIL : "Généralités sur l'écrivain de couleur antillais", pp.7 à 9; pour Etienne LERO : "Misère d'une poésie", pp.10 à 12.

craquer de morale blanche, de culture blanche, d'éducation blanche, de préjugés blancs, étale dans ses plaquettes l' image boursoufflée de lui-même. D'être un bon décalque d' homme pâle lui tient lieu de raison sociale aussi bien que de raison poétique. Il n'est jamais assez décent, assez dépensé - "Tu fais comme un nègre" ne manque-t-il pas de s'indigner si, en sa présence, vous cédez à une exubérance naturelle. Aussi bien ne veut-il pas dans ses vers "faire comme un nègre". Il se fait un point d'honneur qu'un blanc puisse lire tout son livre sans deviner sa pigmentation."

Il s'agit là d'une aliénation profonde ! Léro indique que ce servilisme littéraire résulte du complexe d'infériorité de l'Antillais, qui s'efforce d'étouffer son originalité propre au profit d'un comportement "civilisé". A cause de cette personnalité d'emprunt, sa production poétique ne dépasse guère le pastiche, affirme Léro, conscient cependant de la semi-irresponsabilité de ces "poètes de caricature" : "une indigestion d'esprit français et d'humanités classiques nous a valu ces bavards et l'eau sédative de leur poésie".

Il n'épargne d'ailleurs pas davantage les contemporains, qui se complaisent "dans une prosodie surannée et le bric-à-brac des cent-cinquante dernières années : les ailes d'or, le diaphane, les cygnes, les lunes et les zig-zaguences." Il dénonce ainsi deux poètes très appréciés dans leur pays, Emmanuel Flavia-Léopold et Gilbert Gratiant, que "leurs trente ans, leur souci de respectabilité, leur conformisme impénitent, leur fond universitaire gréco-latin, leur passéisme, leur compasséisme, nous désignent comme les dignes successeurs de leurs prétentieux aînés."

Léro s'insurge également contre la pauvreté des sujets : paysages, tableaux, idylles et poncifs historiques sur le mode du Parnasse. "L'étranger chercherait en vain dans cette

littérature un accent original ou profond, l'imagination sensuelle et colorée du noir, l'écho des haines et des aspirations d'un peuple opprimé. Un des pontifes de cette poésie de classe, M. Daniel Thaly, a célébré la mort des Caraïbes (ce qui nous est indifférent, puisque ceux-ci ont été exterminés jusqu'au dernier), mais il a tu la révolte de l'esclave arraché à son sol et à sa famille."

"ené Ménil est plus dur encore, si possible, Alors que Léro, lui-même poète surréaliste, est surtout sensible à la pauvreté des moyens poétiques de ses compatriotes, Ménil attaque directement les carences profondes de cette littérature, qui évite systématiquement d'exprimer le tempérament ou les besoins fondamentaux de son peuple, "condamnés pour cette seule raison qu'ils ne se rencontrent pas dans la littérature européenne" (2).

Et de détailler les thèmes bannis par ces écrivains, qui refusent d'assumer leur race : "sentiment du coupeur de cannes devant l'usine implacable, sentiment de solitude du noir à travers le monde, révolte contre les injustices dont il souffre souvent dans son pays surtout, l'amour de l'amour, l'amour des rêves d'alcool, l'amour des danses inspirées, l'amour de la vie et de la joie, etc, etc..."

A l'opposé des Antillais, les écrivains noirs des Etats Unis, Langston Hughes et Claude Mac Kay, ont franchement abordé ces aspects de l'âme nègre. Aussi Léro les mentionne-t-il avec enthousiasme : "les deux poètes noirs révolutionnaires nous ont apporté... l'amour africain de la vie, la joie africaine de l'amour, le rêve africain de la mort". "Voilà, reprend Ménil, de quoi nos distingués écrivains ne parlent jamais et qui toucherait noirs, jaunes et blancs,

(2) Signalons qu'à l'époque (1932), les poètes antillais se modelaient toujours sur le Parnasse français et n'avaient pas suivi l'évolution de la poésie vers le Réalisme, le Naturalisme et le Symbolisme!

comme les poèmes des nègres d'Amérique touchent le monde entier." Tandis que "cette littérature abstraite et objectivement hypocrite n'intéresse personne : ni le blanc parce qu'elle n'est qu'une maigre imitation de la littérature française d'il y a quelque temps, ni le noir pour la même raison".

Pourquoi donc, se demande encore René Ménénil, nos auteurs sont-ils si médiocres ? Parce qu'ils ont *éliminé* leur personnalité au profit de maîtres étrangers, certes, mais aussi parce que ces maîtres furent Banville, Samain, Hérédia, de Régnier, "qui n'étaient résolus ni à s'embarquer dans le mouvement de la vie, ni à vivre en plein rêve" : le détachement parnassien, son formalisme, son désengagement de principe ont été les freins les plus efficaces pour maintenir les noirs antillais dans l'aveuglement de leur condition. Et l'auteur termine son "procès" en indiquant les deux voies positives que devraient prendre les écrivains antillais pour se désentliser du psittacisme : prendre en charge le monde et ses problèmes, en une littérature qui chercherait à modifier l'existence et s'adresserait à ceux qui souffrent des mêmes passions : c'est la voie de l'efficacité; ou bien s'approfondir soi-même, explorer son moi authentique, riche des réserves troubles et dynamiques qui font son originalité : c'est la voie de la redécouverte du vieux fond africain !

+
+ +

En face d'un réquisitoire aussi sévère, il est bon, croyons-nous, de consulter les historiens, noirs et blancs, de la littérature antillaise. Et aussi d'en fournir quelques exemples, qui feront mieux comprendre la réaction de la jeune équipe de Légitime Défense.

Tout d'abord, le jugement porté sur le style trop ~~ser-~~villement imitatif des auteurs antillais est confirmé aussi

bien par M. Auguste Viatte que par le Dr Price-Mars. Ce dernier attribue cet asservissement et cette inauthenticité à des causes sociales. Colonisées depuis le 16^e siècle, les Antilles, et plus spécialement Haïti, comptaient et comptent encore 90 % d'illettrés, parlant uniquement le créole. Ils forment évidemment aussi la classe prolétaire. Les 10 % restant sont à la fois instruits et francophones - connaissant le créole, mais le méprisant -. Dans ces conditions, une littérature écrite devait nécessairement être française, si elle voulait toucher un public. Pour plaire à cette élite, "étrisée, maigre, désossée", entièrement subjuguée par le prestige culturel de la France, et cela même après l'indépendance haïtienne de 1804, les poètes, romanciers et critiques, "s'appliquèrent à imiter les modèles français avec plus ou moins de bonheur" (3) et leur plus haute ambition fut d'être intégrés dans le courant littéraire français. L'écrivain haïtien étant sûr de plaire aux lecteurs indigènes dans la mesure où la Métropole aurait bien accueilli son oeuvre, "sa grande ambition était de faire la conquête de la France. Ce fut pourquoi, dans le choix des sujets et la façon de les traiter, il s'était appliqué à l'imitation des modèles qui faisaient autorité sur les bords de la Seine. Par conséquent, notre production littéraire a été pendant fort longtemps un pâle reflet de la littérature française."... "Les avatars des écoles littéraires de France : le classicisme, le néo-classicisme, le romantisme et autres écoles ont eu leur répercussion dans la production littéraire haïtienne." (4) En 1804, lors de la proclamation de l'indépendance de l'île, la France continuera de polariser l'attention des écrivains, d'autant qu'une situation également révolutionnaire y développe alors la même inspiration. Les poètes haïtiens suivirent

(3) Dr Jean PRICE-MARS : "De Saint-Domingue à Haïti", essai sur la culture, les arts et la littérature. Paris, Présence Africaine, 1959, p.

(4) ibid., p.91

rent ainsi, avec une préférence marquée pour l'éloquence et la poésie épique ou historique, le romantisme français, dont les maîtres, copiés sans réserves, sont Victor Hugo et Alexandre Dumas. Certes, aux Antilles comme en France, ce romantisme opère le même affranchissement d'une forme néo-classique étriquée et sans vie; il donne libre cours au lyrisme, qui aurait pu devenir, selon la définition de Brunetière, "l'expression des sentiments personnels du poète, traduite en des rythmes analogues à la nature de son émotion". Mais hélas, pour nos poètes antillais, le lyrisme n'est qu'un nouveau moyen de ressembler aux poètes français, et ils ne profitent guère de l'occasion offerte pour affirmer leur tempérament original!

Ce n'est pas, cependant, que le talent leur manque. Tel cet Oswald Durand, célébrité du cru, qui imite si parfaitement le style hugolien, qu'on croirait son poème "Idalina" écrit par l'auteur de "Sara la baigneuse".

Voici des extraits de ces deux poèmes :

" Je m'en allais, triste et sombre
 Cherchant l'ombre
 Propice aux amants jaloux,
 Écoutant la blanche lame
 Qui se pâme
 En mourant sur les cailloux.

Mais tout à coup sur la rive
 Elle arrive
 La gentille Idalina
 La brune fille des grèves
 Qu'en mes rêves
 Le ciel souvent m'amena.

J'étais caché sous les branches
 Ses dents blanches
 Mordaient le raisin des mers
 Elle restait, l'ingénue,
 Jambe nue
 Jouant dans les flots amers. " (O. Durand)

" Sara belle d'indolence
 Se balance
 Dans un hamac, au-dessus
 Du bassin d'une fontaine
 Toute pleine
 D'eau puisée à l'Illysus.

Elle bat d'un pied timide
 L'onde humide
 Où tremble un mouvant tableau
 Fait rougir son pied d'albâtre
 Et folâtre
 Rit de la fraîcheur de l'eau.

Reste ici caché, demeure
 Dans une heure
 D'un oeil ardent tu verras
 Sortir du bain l'ingénue
 Toute nue
 Croisant ses mains sur son bras." (V.Hugo)

On ne peut évidemment reprocher à M. Oswald Durand d'écrire comme Victor Hugo, quand André Breton n'était pas né, mais bien de pasticher, sans aucune note personnelle, un auteur à la mode. Il est déplorable que les critiques aient pu le juger grand dans la mesure même où la "dépersonnalisation" était réussie !

Fidèlement, comme ils avaient suivi le Romantisme, les écrivains antillais imitèrent le Parnasse : Leconte de Lisle, François Coppée, Sully Prudhomme, au mieux Baudelaire, devinrent des maîtres si longtemps incontestés qu'en 1945 encore, Hérald L.C.Roy pouvait écrire ces vers :

" Le soleil me surprit chez ces vieilles catins
 Où le Rappel déjà basculait son tocsin
 Réveillant quelque enfant très belle mais trop
 (fière
 Glacée à mon désir comme une fleur de pierre"
 (6)

(6) Hérald L.C. ROY : "Les Variations tropicales", Port-au-Prince, 1945, p.51

Écoutons maintenant Monsieur Auguste Viatte, dont le très complet ouvrage nous conte l'histoire littéraire d'Haïti et des petites Antilles. Tous les extraits cités prouvent que cette littérature est nettement à la remorque de la France et sans originalité. Mais évidemment, M. Viatte, qui est Français, loin de stigmatiser comme "aliénantes" les marques d'attachement à son pays, recueille avec complaisance les déclarations des intellectuels haïtiens, vantant "la glorieuse destinée de maintenir, avec le Canada et les Antilles françaises, les traditions et la langue françaises" (7). "La plus grande patrie de l'Homme Noir : la France... car il faut bien se le répéter, la première fois qu'un homme de race noire a été citoyen, il a été citoyen français; la première fois qu'un homme de notre race a été officier, il a été officier français. Et notre acte de naissance, où se trouve-t-il ? N'est-ce pas en France, dans la Déclaration des Droits de l'Homme ?" (8). Ou encore : "Tout ce qui peut servir à fortifier l'influence française, inoffensive au point de vue politique, nous paraît digne d'être encouragé." (9)

De même, Mr. Viatte est sans doute trop indulgent pour des auteurs comme Daniel Thaly ou Ida Flaubert, qui publia en 1939 la platitude que voici :

" Ne plus penser, ne plus sentir,
Laisser son cœur à la dérive,
Sans lourd chagrin, sans peine vive
N'être plus rien, s'anéantir

Mais ce bonheur, je n'en veux pas
Il est pour moi trop incolore
Je veux voir les jasmins éclore
Et sentir l'odeur des lilas.

Je veux garder dans ma poitrine
Un cœur palpitant de désir;
Qu'importe si je dois mourir
De joie et d'extase de vivre. " (10)

(7) Auguste VIATTE : "Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950", Paris, PUF, 1954
p. 440

(8) ibid., p.429

(9) ibid., p.451

Le Martiniquais Gilbert Gratiant, si vivement attaqué par Légitime Défense, se trouve réhabilité ici, sans doute parce qu'il écrit : "Voici mon climat : la présence française" et qu'il "remercie la France de l'amour extravagant et public qu'elle ose au grand jour exposer d'une race pour d'autres races"; parce qu'aussi "il convie ses congénères du monde entier... à rendre beaucoup à la France dans une mystique de la fusion qui élargit sa destinée antillaise jusqu'à une ampleur mondiale." Grâcié de son manque d'invention, le poète est censé apporter "une synthèse, un au-delà du racisme", en "dégageant sa personnalité des servilismes comme des violences" (11).

Il est certes parfaitement compréhensible que Gilbert Gratiant ne soit pas un partisan de la négritude et se réclame plutôt de la culture française : il a été presque entièrement éduqué en France et est d'ailleurs métis très clair. Qu'on lui pardonne sa foi naïve en l'idylle France-Colonies au mépris de la réalité, soit ! Mais lui accorder une place égale à celle d'Aimé Césaire ne peut s'expliquer que par un patriotisme dont Mr. Viatte semble l'inconsciente victime. L'oeuvre de Gratiant n'échappe pas, hélas, au servilisme, et les perles qu'on y trouve ne font que mieux ressortir la médiocrité de l'ensemble. Si G. Gratiant possède un mérite qu'il faille mettre en valeur, c'est celui d'avoir sans honte revendiqué le peu de sang noir qui coule en ses veines : il est un des seuls à l'avoir osé avant la jeune génération de la négritude ! (12)

+
+ +

N

(10) Ida FAUBERT : "Coeur des Iles", Paris, 1939. Cité dans l'ouvrage de A. Viatte, p.453

(11) Aug. VIATTE : o.c., p.498-499

(12) Nous examinons la signification de ce terme "négritude" dans notre chapitre IX.

Nos recherches nous amènent ainsi à la conclusion qu'avant Légitime Défense, il n'y avait effectivement aucune littérature originale aux Antilles.

Et pourtant, il nous faut séparer le cas de Haïti, en avance, ici encore, sur les îles voisines. Paradoxalement, l'occupation américaine de 1915 provoqua, chez les intellectuels, une prise de conscience qui les prépara au renouveau littéraire. Par patriotisme et esprit de résistance, on s'intéressa au folklore et aux traditions indigènes, on étudia passionnément les moeurs, les croyances, les contes populaires, et on les redécouvrit intacts et bien vivants chez les paysans haïtiens. Les intellectuels s'émerveillèrent : cette culture nationale, si longtemps méconnue, leur parût digne d'être approfondie et de fournir matière à leurs travaux d'ethnologie, de sociologie ou de psychologie, comme à leur art. Des revues comme "La nouvelle Ronde", la "Revue Indigène" ou la "Revue des Griots" (12) exprimèrent ce nouveau courant d'idées.

Voici comment Mr. Carl Brouard, directeur de la "Revue des Griots", définit leur objectif : " Nous autres, griots haïtiens, devons chanter la splendeur de nos paysages... la beauté de nos femmes, les exploits de nos ancêtres, étudier passionnément notre folklore et nous souvenir que "changer de religion est s'aventurer dans un désert inconnu", que devancer son destin est s'exposer à perdre le génie de sa race et ses traditions. Le Sage n'en change pas; il se contente de les comprendre toutes." (13)

(12) Les Griots sont à la fois troubadours et chroniqueurs. Certains sont attachés, de père en fils, à un prince ou à une famille noble, dont ils célèbrent les exploits aux cours des grandes cérémonies (fêtes religieuses ou civiles, guerres, enterrements...); ils servent alors aussi d'historiens, de conseillers et transmettent oralement les hauts faits de leurs seigneurs. D'autres sont conteurs publics, musiciens, poètes; ils vont de village en village et animent les veillées, ou bien, dans les

Il faut ici tenir compte de l'influence déterminante du haïtien Jean Price-Mars, médecin et diplomate. Par une activité intense, - fondation de l'Institut d'Ethnologie d'Haïti, conférences, livres et publications -, il encouragea le nouveau courant d'idées. Occupant ensuite de nombreux postes de direction : député, ministre plénipotentiaire, président de la délégation d'Haïti à l'ONU, recteur de l'université d'Haïti..., il affermit encore son autorité intellectuelle et intensifia son action. Le premier, il dénonça les carences de la littérature de son pays, il revendiqua ses origines raciales et stigmatisa l'aliénation de ses compatriotes, qui n'osaient pas se considérer comme nègres. "A force de nous croire des Français "colorés", dit-il, nous désapprenions à être des Haïtiens tout court, c'est-à-dire des hommes nés dans des conditions historiques déterminées." (14) Il considéra enfin le folklore haïtien, le dialecte créole et la religion vaudou comme le tuf essentiel dans lequel "la race reprendrait le sens intime de son génie et la certitude de son indestructible vitalité" (15), et, poursuivant la logique interne de son mouvement, il aboutit, en revalorisant sa race et sa culture, à reconnaître ses origines africaines : "Nous n'avons de chances d'être nous-mêmes que si nous ne répudions aucune part de l'héritage ancestral. Eh bien! cet héritage, il est pour les huit-dixièmes un don de l'Afrique." (16)

..... grandes villes, ils se louent temporairement à des familles riches.

Les griots sont très répandus dans l'Ouest africain. Dans certaines tribus, ils forment une caste héréditaire, au même titre que les autres artisans.

Voir, à ce sujet, la très intéressante étude de Roland COLIN dans "Les contes de l'Ouest africain", Paris, Présence Africaine, 1957.

(13) Cité dans l'ouvrage du Dr J.PRICE-MARS, o.c., p.52

(14) J. PRICE-MARS : "Ainsi parla l'oncle", essai d'ethnographie, Compiègne, Biblio.haïtienne, 1928, p.II

(15) ibid., p.20

(16) ibid., p. 210

Si bien que les occupants américains n'obtinrent qu'un seul succès, auquel ils ne s'attendaient guère : "ce qu'ils ont suscité sans le vouloir, c'est un retour à l'Afrique" (17).

Le Dr. Price-Mars rencontra cependant de vives résistances, car, si les jeunes s'enthousiasmèrent pour les idées nouvelles, les lettrés de sa génération se gaussèrent de cet africanisme qui osait concurrencer la culture française. L'influence de celle-ci resta profonde. Dix ans plus tard, lorsque les idées eurent fait leur chemin et les Haïtiens pris une plus grande conscience de leur race, c'est encore dans une forme très classique que Léon Laleau exprimera ses nostalgies d'Africain lésé de son patrimoine :

" Ce coeur obsédant qui ne correspond
Pas avec mon langage et mes costumes
Et sur lequel mordent, comme un crampon,
Des sentiments d'emprunt et des coutumes
D'Europe, sentez-vous cette souffrance
Et ce désespoir à nul autre égal
D'apprivoiser, avec des mots de France,
Ce coeur qui m'est venu du Sénégal ? " (18)

En fait, l'influence des griots et du Dr Price-Mars ne portera de fruits littéraires importants qu'après 1930, avec "Le Choc" de Léon Laleau (1932), qui décrit les conséquences de l'occupation américaine, et les romans paysans de Jean-Baptiste Cinéas (1936) ou de Jacques Roumain (1934) qui, à son tour, marqua toute la jeune génération de son pays (19).

(17) Aug. VIATTE : o.c., p.439

(18) Léon LALEAU : poème "Trahison", dans "Musique Nègre", Port-au-Prince, 1931. - En 1927, aidé de G. Gratiant, L.Laleau avait fondé le journal "Lucioles", dont l'existence fut brève, mais qui affirmait déjà l'originalité culturelle des Antilles.

(19) Jacques ROUMAIN n'est connu en France que par un roman, "Gouverneur de la Rosée", écrit en 1944, édité en 1950, aux Editeurs Français Réunis, Paris. Un écrivain haïtien actuel, Jacques-Stephen ALEXIS, poursuit la même tradition du roman paysan.

Mais si le mouvement de la négritude pouvait, dès lors, trouver en Haïti un terrain assez bien préparé, la situation reste bien différente aux petites Antilles. En 1925, Emmanuel Flavia-Léopold avait apprécié et traduit les poètes américains Langston Hughes et Claude Mac Kay; en 1931, Gilbert Gratiant chante :

" Le chant primordial de la vie
L'enchaîné des cadences,
L'envoûté des riches palabres,
L'insatiable mangeur d'amour
Et le fumeur de songeries
le Nègre
Si grand par le service et si haut par le don."(20)

Mais à part eux, rien !

En 1937, le guadeloupéen Gilbert de Chambertrand écrit encore, dans le plus pur style parnassien, tout un recueil de poèmes qu'aurait pu signer Leconte de Lisle, près d'un siècle plus tôt.

" Midi! L'air qui flamboie, et brûle, et se consume,
Verse à nos faibles yeux l'implacable clarté.
Tout vibre dans l'espace et sur l'immensité;
L'azur est sans nuage et l'horizon sans brume.

Là-bas, sur les récifs lointains frangés d'écumes,
Dans un grondement sourd par l'écho répété,
La mer éclate et gicle au chaud soleil d'été,
Et sur le flot mouvant chaque crête s'allume.

Parfois, au bord du ciel et de l'océan bleu,
On croit apercevoir sous l'atmosphère en feu
Le contour d'une voile immobile et brillante...

Et sur la plage d'or, les sveltes cocotiers,
Dressant leurs fûts étroits dans l'heure étincelante,
Ont toute une ombre épaisse écrasée à leurs pieds.(21)

+ +

(20) Gilbert GRATIANT : "Poèmes en vers faux", Paris, 1931, p.76

(21) Gilbert de CHAMBERTRAND : "Images Guadeloupéennes", recueil de poésie, cité dans l'anthologie de Léon DAMAS : "Poètes d'expression française" e.c. p.43

Parallèlement, se développe une poésie "exotique", dont l'Exposition littéraire organisée à Paris, en 1945, par le Ministère des Colonies, donne un bel échantillon. Sous le titre "Les Antilles Heureuses"(22), déjà significatif, se trouvent réunis, "en hommage à tous ceux qui ont rêvé des Iles avec un coeur de poète", une série d'auteurs ayant traité le sujet, de Madame de Maintenon à Gilbert Gratiant, en passant par Hérédia, Leti, de Régnier, Francis James, René Maran, Saint John Perse... (le nom d'Aimé Césaire n'est que mentionné !)

Il nous a paru intéressant de citer d'assez larges extraits de ce catalogue - extraits écrits souvent par des Français, dont certains n'ont jamais vu les Antilles de près -, car ils montrent qu'à cette époque - et déjà bien auparavant, comme le prouvent les dates des poèmes - les Français de la Métropole ont des Iles une vision enchanteresse, idyllique, exclusivement extérieure, et ne se préoccupent nullement de la situation réelle. Aveuglement entretenu d'ailleurs par les organisateurs, qui axent leur exposition sur la "vie heureuse" des Antilles et nous avertissent dans la préface que "la mission d'un colonisateur ne doit pas se limiter au progrès et à la prospérité. La Martinique et la Guadeloupe, plus qu'aucune autre colonie, sont restées fidèles au décor, aux attitudes et aux rythmes des siècles passés. Le monde qui est en train de se forger ne devra pas donner aux problèmes économiques le pas sur toute poésie."

Voici donc ces extraits :

Mme Desbordes-Valmore (1786-1859):

" Qui me consolera ? - Nous, m'ont dit les voyages
Laisse-nous t'emporter vers de lointaines fleurs.

.....

Viens sous les bananiers, nous trouverons l'ombrage
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour
Vos longs soleils, votre ombre et vos vertes fraîcheurs."

(22) "Les Antilles heureuses", Paris, Ministère des Colonies, juin-juillet 1945.

Hérédia (1842-1905):

" Là-bas où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental."

Saint John Perse (1887)

" Un monde balancé entre des eaux brillantes
Connaissant le mât lisse des fûts, la
hune sous les feuilles, les haubans de
liane, ou trop longues, les fleurs jaunes
s'achevaient en cris de perruches."

René Maran (1887-1960)

" Ah! toute la douceur de ma petite enfance
Ces languissantes nuit du port de Fort-de-France
Paradis végétaux
Enchantez-moi longtemps du jeu de vos prestiges."

René Chalupt (1885-

" Je songe à mon aïeul qui était médecin
Il avait sa maison sise à Pointe-à-Pitre.
Le soir on se réunissait entre voisins
Quand des insectes d'or volaient contre les vitres
Une négresse souple avec un pagne clair
Dont le pas nu rythmait le silence en sourdine
Apportait au jardin sur la table de fer
De l'eau et des confitures de barbadines
... Illes où mes parents connurent le bonheur
De longs jours coulés à l'abri d'un climat tendre.

John-Antoine Nau (1860-1918)

" La houle molle des cocotiers sur les Açores
La rythmique floraison
Dans la brise des madras multicolores
Sur les tiges des corps balancés."

Léonard (1744-1793)

" Quels beaux jours j'ai goûté sur vos rives lointaines
Lieux chéris que mon cœur ne saurait oublier
Antille merveilleuse où le baume des pleines
Va jusqu'au sein des mers, saisir le nautonier."

Il est dit par ailleurs que Gauguin et Charles Naval vé-
curent des jours heureux dans ce Paradis, "se nourrissant
de poissons et de fruits, peignant des palmiers, des bana-
niers, et surtout des indigènes" !

On le voit, partout s'étalent la nonchalance créole, la douceur de vivre, l'évocation paradisiaque aussi fausse et naïve que celle de la France peinte par G. Gratiant :

" Terre de sécurité, d'accueil et salvatrice
 ... Pays sans injustice
 Pays de mille merveilles
 Pays de pralines, de pruneaux, de dragées
 Pays de joujoux multicolores

 Pays où les torts se redressent
 Pays des maladies guéries

 Pays d'où viennent, polis et lisses
 Précis et merveilleux
 Miracle du fini
 Les objets compliqués qui sortent des fabriques
 Pays des trains, des gares, des monuments vus au
 (stéréoscope
 Pays de la neige tombant sur des manchons de loutre" (23)

On peut admettre qu'un étranger ne voie d'un pays que l'aspect pittoresque, comme le fait intentionnellement Gratiant. Mais la chose devient grave quand cette vision gagne les naturels. Or, c'est ce qui s'est passé aux Antilles ! Témoin ces extraits d'un poème inédit du même G. Gratiant, daté de 1957 : "Martinique totale".

" Coffre à baisers
 Colibri du tourisme
 Bijou géographique

 Cher jardin des petits cadeaux
 Sol pour les démarches souples
 Et l'ample enjambée des femmes de couleur
 Petit cirque des corridors du cœur
 Familière boîte à surprise

 Jet d'eau de menus mots d'amour
 Cage de femmes au langage d'oiseaux parleurs
 Cascatelle chantante de syllabes-caresses
 Chaude patrie des beaux yeux
 Des longues mains et des gorges assurées..." (24)

(23) Gilbert GRATIANT : "Crédo des Sang-mêlé, ou Je veux chanter la France", Fort-de-France, 1950

(24) Le MÊME : poème inédit, qui contient des évocations plus réalistes que l'extrait cité (grévistes nègres, injustices et exploitation sociale...) - Notons cependant que, malgré de longues années d'adhésion au

Ayant pris l'habitude de se mettre à la remorque de la France, les écrivains antillais ne se sont pas aperçu qu'ils se plagiaient eux-mêmes dans une situation fautive. Ils ont fini par regarder leur pays avec les yeux de l'étranger et par ne plus en voir que l'exotisme.

Dans un récent article, René Ménénil analyse ce phénomène avec beaucoup de lucidité (25).

La tendance naturelle de l'exotisme, dit-il, est de rater le sérieux et l'authenticité du drame d'un pays étranger, pour s'en tenir au décor, au pittoresque extérieur, à l'homme dans ce décor. Mais est-il imaginable qu'un homme ait de lui-même une vision exotique ? Qu'il se décrive lui-même "lointain, extérieur, en surface, sans drame personnel" ? Pourtant les textes sont là, et René Ménénil, qui a eu le temps de rationaliser la révolte de sa jeunesse, nous donne l'explication du paradoxe : "Le phénomène de l'oppression culturelle inséparable du colonialisme va déterminer dans chaque pays colonisé un refoulement de l'âme nationale propre (histoire, religion, coutumes) pour introduire dans cette collectivité ce que nous appellerons "l'âme-de-l'autre-métropolitain". D'où la dépersonnalisation et l'aliénation. Je me vois étranger, je me vois exotique, pourquoi ? Je suis "exotique-pour-moi", parce que mon regard sur moi, c'est le regard du blanc devenu mien après trois siècles de conditionnement colonial."

Cet exotisme littéraire, ajouterons-nous, n'est qu'un aspect du préjugé de couleur de l'Antillais : il calque son échelle de valeurs sur celle du blanc et c'est cela qui constitue son aliénation fondamentale, ainsi que nous le verrons au chapitre IV.

+
+ +

... Parti communiste - avec les thèmes littéraires qu'elle entraîne -, G. Gratiant ne peut s'empêcher de revenir spontanément à cet exotisme première manière !

(25) René MENIL : « Sur l'exotisme colonial » in revue « La nouvelle critique » mai 1959
p. 139

Ainsi, aux petites Antilles, la dépersonnalisation fut plus profonde qu'en Haïti, en raison d'une situation politique différente (27). Il est significatif que l'équipe de Légitime Défense soit composée uniquement d'étudiants martiniquais, et cela explique l'extrême révolte et l'amertume du ton, dont la violence caustique nous touche encore aujourd'hui. Cela explique aussi la sévérité de Léon Damas, Guyanais qui fit ses études à la Martinique, pour les "poètes de la décalcomanie" (28) ou la férocité juvénile de Suzanne Césaire, déchirant à belles dents, en 1941 encore, un écrivain "typique" : John-Antoine Nau (29).

- " Les Martiniquais ne l'ont pas oublié.
 Nul n'a décrit plus amoureusement nos paysages
 Nul n'a plus sincèrement chanté les "charmes" de la
 vie créole.
 Langueur, douceur, mièvrerie aussi. Saint-Pierre...
 le volcan... "les matins de satin bleu"... "les
 Soirs mauves"...
 ... "Le ciel net et floral, conscient de ravir
 Dôme en cristal vermeil qui tinte au chant des
 cloches
 Mireite lumineux et doux : au pied des roches
 Des noirs plongent au flot rosé qui va bleuir."
 ... "Dans les tamariniers des franges de frémir
 De clairs gosiers d'oiseaux perlent de triples-
 croches."
 Des pamoisons, du bleu, des ors, du rose. C'est gentil.
 C'est lèché. De la littérature ? Oui. Littérature de
 hamac. Littérature de sucre et de vanille. Tourisme
 littéraire... Allons, la vraie poésie est ailleurs.
 Loin des rimes, des plaintes, des alizés, des per-
 roquets. Bambous, nous décrétons la mort de la litté-
 rature doudou. Et zut à l'hibiscus, à la frangipane,
 aux bougainvilliers. La poésie martiniquaise sera can-
 nibale ou ne sera pas."

-
- (28) Léon DAMAS : "Poètes d'expression française", o.c. p.29
 (27) Haïti a conquis son indépendance en 1804, tandis que la
 Martinique et la Guadeloupe sont encore départements
 français et que l'esclavage n'y a été aboli qu'en 1848.
 (29) Suzanne CESAIRE : "Misère d'une poésie : John-Antoine
 Nau", in revue "Tropiques", Fort-de-France, n°4,
 1941.

Le procès de la littérature antillaise débouche sur celui de toute culture "apprise". C'est encore René Ménéil qui s'en charge : "Nous avons LU la culture des autres... La mécanique récitation des temps passés, l'enfantine manie de collectionner des images d'Epinal, de dire des mots que les autres ont inventés, n'ont pu faire des meilleurs d'entre nous que des sorciers politiques, des comédiens d'estrade, vaticinant avec moins de conviction et de beauté que les faiseurs de pluie australiens. La culture est ailleurs. La vie aussi du reste... Toutes nos manifestations culturelles n'ont été jusqu'à ce jour que pastiches... reflets inutiles." (30)

Et A. Césaire ponctue avec lui : "Point d'art. Point de poésie. Ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons." (31)

Cette littérature antillaise n'avait, en effet, pas grande valeur esthétique. On pourrait, certes, y découvrir quelques beaux vers - voire quelques poèmes entiers - qui nous touchent, nous Européens. Mais cela ne la sauve pas de la médiocrité générale. Et il importe d'enregistrer la rage iconoclaste qui pousse les jeunes Antillais à renier cette poésie, quand ils comprennent qu'il n'est pas d'art sans authenticité. Ils n'y retrouvent ni leur sensibilité, ni leurs vrais problèmes. Cette littérature passe à côté de la vie et, poursuivant un mirage occidental, elle se coupe de ses sources. Ils y reconnaissent douloureusement la grimace et l'effort de leurs compatriotes pour ressembler au modèle français. S'ils réagissent alors avec tant de violence, c'est qu'ils comprennent que le servilisme littéraire est l'expression d'un servilisme culturel, résultant lui-même de causes sociales, politiques et raciales : les Antillais sont restés des

(30) René MENÉIL : "Naissance de notre art", in revue Tropiques, n° 1, avril 1941

(31) Aimé CÉSAIRE : Présentation du n° 1 de la revue Tropiques.

esclaves, dans leur coeur et dans leur esprit.

Tels les décrira Césaire, dans le "Cahier d'un retour au pays natal" :

" Dans cette ville inerte, cette foule si étonnamment passée à côté de son cri... sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien, lui seul... dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette." (32)

Tels étaient aussi les poètes antillais, "étrangement bavards et muets", passant à côté de leur cri pour chanter "une vieille vie mentalement souriante" (33).

(32) Paris, Présence Africaine, 1956, pp.27-28.

(33) ibid., p.26

CHAPITRE III.

SURREALISME ET
 CRITIQUE DE L'OCCIDENT.

Adhésion au Surréalisme -
 L'inconscient freudien -
 Critique des valeurs occi-
 dentales.
 Le rôle créateur de la
 poésie.

Come antidote à la littérature antillaise de langue française, médiocre, surannée et inauthentique, Légitime Défense brandit un nouveau credo littéraire :

" Nous acceptons sans réserve le surréalisme auquel - en 1932 - nous lions notre devenir. Et nous renvoyons nos lecteurs aux deux "Manifestes" d'André Breton, à l'œuvre tout entière d'Aragon, d'A. Breton, de René Crével, de Salvator Dali, de Paul Eluard, de Benjamin Péret, de Tristan Tzara, dont nous devons dire que ce n'est pas la moindre honte de ce temps qu'elle ne soit pas plus connue partout où en lit le français. " (1).

Le groupe des étudiants antillais de Légitime Défense se pose ainsi ouvertement en disciples des surréalistes

(1) Légitime Défense, "Avertissement", p. 1.

français, et le titre même de la revue est repris à un petit livre qu'André Breton publia, en 1926, en faveur du communisme, mais contre les organes du Parti en France, qui manifestaient "une hostilité sourde" envers leurs adhérents surréalistes (2).

"Pour les collaborateurs de Légitime Défense, le surréalisme était une Ecole et un maître; pour eux, le surréalisme avait une valeur universelle de découverte... Monnerot et ses amis étaient très liés aux poètes surréalistes", écrit Senghor (3) - Breton aussi se souvient du groupe des jeunes Antillais comme d'un mouvement parallèle au sien (4). Les écoles épigones du surréalisme étaient nombreuses à l'époque : outre l'équipe du "Grand Jeu", dont fit partie Roger Vailland, on connaissait le simultanésisme, le vorticisme, le sé-nithisme, l'imaginisme, le constructivisme, qui se manifestaient bruyamment, sans autre but que de déconcerter (5).

Cela explique sans doute l'absence de réaction des milieux intellectuels à la parution de l'explosive petite revue. Légitime Défense, dont le ton violent nous surprend encore aujourd'hui, passa quasi inaperçue au milieu des nombreux scandales provoqués par les surréalistes : lettres d'insultes à Paul Claudel ou aux recteurs des universités, cortège parodique à l'enterrement d'Anatole France et autres injures aux passants... (6)

(2) André BRETON : "Légitime Défense", Paris, Editions surréalistes, sept. 1926. L'auteur retira ensuite ce manifeste à la demande du Parti, qu'il quitta quelques années plus tard. Voici un extrait qui donne le ton de la brochure : "Je ne sais pourquoi je m'abstiendrais plus longtemps de dire que L'Humanité - puérile, déclamatoire, inutilement crétinisante - est un journal illisible, tout à fait indigne du rôle d'éducation prolétarienne qu'il prétend assumer" (p.7) - Quand nous citons Légitime Défense, il s'agit toujours de la revue antillaise !

(3) L.S. SENGHOR : lettre du 8 février 1960.

(4) entretien avec A. Breton, en janvier 1960.

Alors qu'elle explique longuement pourquoi elle reponne la littérature antillaise, la revue ne donne cependant pas les motifs de son adhésion au surréalisme. Avec un peu de réflexion, et à la lumière des écrits postérieurs de René Ménil, il est pourtant aisé de les découvrir.

Il y a d'abord des raisons d'ordre littéraire : il est assez normal que ces jeunes étudiants, qui ont terminé leur lycée à la Martinique et à qui on n'a jamais proposé que les modèles parnassiens ou leurs imitations indigènes, aient été éblouis par le surréalisme français. Celui-ci réagissait précisément contre tout ce qui les irritait dans la littérature et l'art bourgeois de leur pays. R.M. Albères, avec un certain lyrisme, décrit ce qu'étaient devenues, en France, la poésie et la peinture et quelle féconde entreprise de démolition accomplissaient les surréalistes : "Depuis des siècles, les sentiments s'affinaient toujours dans le même sens, jusqu'à s'affadir, et transformer la poésie en psittacisme; depuis la Renaissance la vision humaine des choses perfectionnait le réalisme initié à l'usage de la perspective et du trompe-l'oeil. L'imagination tournait toujours dans le même cercle des notions conventionnelles. A force de perfectionner l'habileté humaine en suivant toujours la même ligne, l'art arrivait à n'être plus qu'un ensemble de recettes. Un poème se construisait suivant certaines associations d'idées, il faisait obligatoirement appel à certains clichés et à certains rythmes établis, il invoquait fatalement la beauté de la nature, la course des nuages et le chant des ciseaux; un tableau plaçait l'objet représenté dans une perspective et

(5) Cfr R.M. ALBERES : "L'Aventure intellectuelle du XXe siècle" sig", Paris, Albin Michel, 1939.

(6) Cfr R.M. ALBERES, s.c. et Roger VAILLAND : "Le surréalisme contre la révolution", Paris, Editions Sociales, 1948.

dans un espace euclidien à trois dimensions. On avait fini par donner à ces conventions, que l'œil et la mémoire enregistraient dès l'école, les noms de Vérité et de Beauté. Il était tenu pour un crime de ne pas joindre l'adjectif "rouge" au mot "coquelicot" dans un texte écrit, et de ne point rapetisser dans un tableau les objets selon leur éloignement.

Le surréalisme posa des cartouches de dynamite sous ces conventions, et les fit sauter. A travers les ruines des palais de rhétorique et de sentimentalisme ainsi volatilisés, poussèrent de nouvelles frondaisons. Une jungle d'herbes sauvages, dont les racines puisaient leur force dans l'inconscient et dont les formes bizarres déconcertaient la botanique établie, féconda les champs de plâtras détruits où s'élevaient élevées les constructions de plus en plus lourdes d'une civilisation qui à force d'humanisme rationnel, avait sombré dans la routine.

La pensée, la sensibilité et l'imagination s'étaient forgé des lois qui avaient fini par les étouffer. Les surréalistes en firent table rase pour retrouver la sincérité." (7).

La révolution littéraire, la libération du style et de l'imagination, l'aspect frondeur d'un mouvement alors à son apogée, devaient fatalement séduire ces jeunes gens écocurés par le "passéisme et le compasséisme" des Antilles, selon l'expression d'Etienne Léro. Un poème doit être "un ruban de dynamite" déclare ce dernier, et "c'est l'honneur et la force du surréalisme d'avoir intégré toujours plus à fond la fonction poésie"... Il explique son idée par cette métaphore : une fillette, avant d'avoir vu son père nu, l'a toujours confondu avec le vêtement qui l'habille. Celui-ci, nu, lui devient tout de suite obscur et incompréhensible. Ainsi en est-il des pudibonds et de la poésie surréaliste." (8).

(7) R.M. ALBERES : s.g., p.160

(8) Etienne LERO : "Misère d'une poésie", in "Légitime Défense", p.12.

+
+ +

Pour renover la sensibilité et l'imagination appauvries par le rationalisme, les surréalistes faisaient appel aux théories freudiennes. La vision du monde des enfants et des peuples primitifs acquéraient une valeur privilégiée. En effet, cette vision, non encore coupée des forces vives de l'inconscient, paraissait naturellement poétique et allait de suite au delà des apparences et de l'utile. A. Breton confirmait une nouvelle fois cette appréciation en 1946 :

"L'artiste européen, au vingtième siècle, n'a de chance de parer au dessèchement des sources d'inspiration entraîné par le rationalisme et l'utilitarisme qu'en renouant avec la vision dite primitive, synthèse de perception sensorielle et de représentation mentale. La sculpture noire a déjà été mise à contribution avec éclat. C'est la plastique de race rouge, tout particulièrement, qui nous permet d'accéder aujourd'hui à un nouveau système de connaissance et de relations. Monnerot, dans "La poésie moderne et le sacré", a d'ailleurs excellément mis en évidence les affinités de la poésie surréaliste et de la poésie indienne, dont j'ai pu vérifier qu'elle demeure aussi vivante et créatrice que jamais." (9)

Cette valorisation des peuples primitifs et de leurs arts ne fut certainement pas indifférente aux représentants de races considérées jusque là comme inférieures, en raison même de leurs cultures non rationnelles ! Senghor a parfaitement compris qu'il n'était plus péjoratif, depuis le surréalisme, d'écrire que "les Nègres n'ont pas quitté le Roy-

(9) Jean DUCHE : "André Breton nous parle", in Supplément Littéraire du Figaro, 5 octobre 1946.

aume d'enfance" (10). Les valeurs se trouvent, en effet, renversées : c'est l'homme le plus "civilisé" qui est le moins "nu", le moins pur.

+
+ +

Le surréalisme va donc constituer un excellent frein à l'assimilation culturelle et fournir une arme nouvelle contre l'académisme des arts antillais de tradition française. Mais il a, en outre, cet autre avantage de scandaliser la société bourgeoise et de stimuler une révolution sociale. En France, de même, Breton et ses disciples utilisaient leur surréalisme, exprimé alors par des gestes, des paroles ou des actes, humoristiques ou grossiers, pour dire leur refus du "monde étriqué, misérable, qu'on nous inflige" (11)

En plus des motifs d'ordre littéraire que nous relevions, le surréalisme est donc également adopté par les étudiants antillais de France, pour son esprit révolutionnaire, pour sa "révolte permanente contre l'art, contre la morale, contre la société." (12)

+
+ +

Le surréalisme ne faisait d'ailleurs que tirer les conclusions d'un procès plus général fait par l'ensemble des écrivains européens aux fondements mêmes de leur civilisation. La première de ces conclusions constatait la faillite de la Raison Universelle : "Les classes dirigeantes, qui pendant deux siècles avaient fondé leur culture sur le

(10) L.S. SENGHOR : Conférence inédite "Langage et poésie"

(11) A. BRETON, cité par Roger VAILLAND in o.c., p.39

(12) G.RIBEMONT-DESSAIGNES, in Nouvelle Revue Française, juin 1931, p.868, cité par R.M. ALBERES, in o.c. p.167.

libre examen rationnel, refusaient de suivre davantage le rationalisme. Elles le déclarèrent caduc et desséché, et la littérature se fit recherche de nouvelles sources de vie; la philosophie pragmatiste fut le signal de cette conversion de front que devaient poursuivre bergsonisme et existentialisme.

Depuis Bacon de Verulam, l'espoir s'était formé que... l'intelligence humaine confiée à ses propres lumières atteindrait une vérité totale et unifiée, permettant une rationalisation définitive des rapports de l'homme et du monde. Mais éclatant sous la poussée de nouvelles découvertes qui avec le principe d'indétermination, les quanta et le relativisme, la rendaient obstruse et illogique, la science cessait d'avoir un sens à l'échelle humaine et semblait dans son progrès une longue suite d'illusions perdues." (13)

Après la science, la philosophie et la religion cessèrent d'être un terrain sûr, un "dogme qui permette de vivre tranquille moyennant quelques oboles" (14). Or, si les intellectuels perdaient ainsi confiance dans les dogmes, c'était en grande partie à cause d'une situation sociale et politique si désastreuse qu'elle obligeait à remettre en question les principes qui l'avaient inspirée : "Au débouché d'une civilisation qui avait voulu comprendre et organiser le monde selon la parfaite raison, se présentait un spectacle de massacres, de guerres coloniales, de conflits à venir, de dissensions intérieures. Pourtant la France avait sa république, l'Italie son indépendance, l'Allemagne son unité, l'Angleterre son empire. Les espoirs humanistes s'étaient réalisés, la science avait concouru au-delà des espérances à fournir plus de puissance à l'homme pour dominer l'univers. Seulement l'industrie n'avait pas libéré l'humanité, la liberté n'avait fait qu'empoisonner de rationalisme les peuples. On avait espéré un monde meilleur qui ne venait pas. Les passions humaines s'étaient mises à la traverse.....

(13) R.M. ALBERES : o.g., p.15

(14) ibid., p.23

On sait assez comment la suite du siècle tint ses promesses par deux guerres mondiales confuses où le mysticisme populaire du nationalisme s'exacerbera parallèlement au mysticisme de la littérature." (15)

"... la déception ainsi subie se traduit par un pessimisme qui finira par admettre que l'homme a été impuissant à organiser son destin et s'est trouvé vaincu par ses propres erreurs ... On en viendra forcément à penser que l'humanisme a fait fausse route, que l'homme est en fait dominé par des forces supérieures : la fatalité, l'instinct, la race, le démoniaque ou le divin, et l'art lui aussi abandonnera la peinture paisible d'une humanité rassurante et rassurée ... Tout ce que les livres, la science, la maîtrise de l'esprit promettaient se trouva refusé. La culture se trouvait niée par la réalité " (16).

Par une réaction naturelle, "on se livra à un vaste pessimisme intellectuel, à un pessimisme de la connaissance, et on se mit à penser que l'homme était placé dans un monde qui n'était peut-être pas fait pour qu'il le comprît entièrement. Tout ce qui était réel cessa d'être rationnel." (17) - "De cette déception, la conséquence fut un départ général vers les valeurs singulières et irrationnelles, vers les désirs, les ferveurs, les instincts, les sentiments, les fidéismes." (18). Ce fut tout "un mouvement vers la vie spontanée. En elle on rechercha l'ultime réalité mystérieuse qui donnerait le sens d'un monde que les formules n'arrivaient pas à épuiser." (19)

Les découvertes de Freud alimentaient la recherche de cette "ultime réalité" en signalant qu'il existait "une vie

(15) *ibid.*, p. 98
 (16) *ibid.*, p. 100-101
 (17) *ibid.*, p. 16
 (18) *ibid.*, p. 17
 (19) *ibid.*, p. 27

mystérieuse et mythique qui se déroulait au-dessous de la conscience ^{claire} et la déterminerait" - "Freud disait ce qu'avaient dit Bergson, Unamuno, Lawrence et Peguy, que l'intelligence et la conscience se trompent sans cesse et mentent, que la réalité dernière est une force inconnue." (20)

Dès lors, tournant résolument le dos aux systèmes et aux méthodes, aux conventions des chemins tracés, "écrivains et artistes prendront l'existence brute comme matière de leurs recherches, dans la conviction que l'univers ne livrera pas son secret à une investigation raisonnée, mais aux interrogations aveugles de la vie vécue" (21).

On comprend combien cette auto-critique des intellectuels occidentaux appuyait la revendication des peuples que l'Europe avait asservis, au nom précisément de toutes les valeurs aujourd'hui déclarées en faillite : Raison, Progrès, Religion, Culture. L'Occident se sabordait ! Les peuples colonisés se hâtèrent de lui prêter main forte : ils avaient à y gagner leur indépendance.

+
+ +

Rien d'étonnant à ce que Légitime Défense se rallia au mouvement le plus extrémiste. Son ambition était moins de créer un art nouveau que de tenter avant tout "une réforme de la connaissance et de la vie" par le truchement de l'art, car "la pensée saisit le pensable, tandis que l'art peut brasser le vital" (22). Pour le surréalisme, en effet, la poésie a un rôle incantatoire, visionnaire. Rimbaud, Nerval, Lautréamont et Claudel l'avaient déjà reconnu, tandis qu'en Allemagne, suivant un mouvement parallèle et retrouvant la tradition d'Hölderlin, Stéphan George, Hofmanstahl et Rilke se proposaient

(20) ibid., p.67-68

(21) ibid., p.28

(22) ibid., p.L78

(23) ibid., p.81 - Citation de Friedrich HERMANN.

de "faire de la poésie un instrument métaphysique, pour lui faire jouer entre l'homme et l'inconnu ce rôle médiateur que pour beaucoup le Christ ou la Passion avaient perdu." (24)

Mais à cela ne se borne pas le rôle de la poésie. "Le surréalisme, ultime aboutissement de cette attitude poétique, voudra être instrument d'action aussi bien que de connaissance" (25)

"Le poète, écrit Michel Leiris, m'apparaissait comme un prédestiné, une manière de démiurge à qui il incombait d'effectuer cette vaste opération de transformation mentale d'un univers." (26). Prenant cette conception à la lettre, René Ménénil prédira l'avènement d'un homme "armé du pouvoir poétique... bouleversant la vie sociale de son pays par un seul mot prononcé"... Le langage aura la puissance du geste, dit-il encore, et on pourra concevoir une politique et une morale "telles que chacun de leurs impératifs déclenche, de façon irrésistible, l'action désirée, du fait que des forces naturelles impétueuses se trouvent interpellées" (27).

Cette conception du poète-magicien rendait au mot sa puissance de "Verbe" et rejoignait ainsi les croyances des sociétés primitives et en particulier le sens africain du mot-acte. La parole du mage "produisait son effet avec la sûreté de la foudre" dit Ménénil (28). Celle du hougan des Antilles, du sorcier bantou ou du faiseur-de-pluie rwandais sont censées avoir la même efficacité. Quand on étudie les cosmogonies africaines, on retrouve à l'origine du monde la Parole active et créatrice de Dieu : Il parle et ses mots deviennent l'onde qui engendre la vie. Il parle encore et ses mots de-

(24) ibid., p. 83

(25) ibid., p. 85

(26) cité par Gaetan PICON : "Panorama des idées contemporaines" p.712, Paris, Gallimard, 1957

(27) René MENÉNIL : "L'action foudroyante", in Tropiques n° octobre 1941.

(28) ibid.

viennent fibres tissées, qui sont la première technique.(29)

Même utilisation magique du verbe par Aimé Césaire, dans "Les Armes miraculeuses" :

" Et je dis
 et ma parole est paix
 et je dis et ma parole est terre

 et je dis :
 par de savantes herbes le temps glisse
 les branches picoraient une paix de flammes vertes.
 et la terre respira sous la gaze des brumes
 et la terre s'étira. Il y eut un craquement
 à ses épaules nouées. Il y eut dans ses veines
 un pétilllement de feu " (30)

Cette poésie, à la fois connaissance et action, qu'innovent les surréalistes, tend réellement à "une forme poétique d'existence plus encore qu'à une esthétique, et à donner à cette forme d'existence une valeur exemplaire. C'est en ce sens qu'on peut parler d'une "morale surréaliste", d'un "homme surréaliste". (31) - "Nous sommes tous des moralistes", affirme Breton (32). Le surréalisme s'est toujours présenté en défenseur des libertés humaines; il envisage, entre autres tâches, de supprimer "un grand nombre de tabous qu'entretiennent la croyance à un au-delà, le racisme et l'abjection suprême qui s'appelle le pouvoir de l'argent." (33) Cela encore rencontrait les aspirations des noirs. D'autant plus que,

(29) Dans la cosmogonie des Dogons, par exemple : voir Marcel GRIAULE : "Dieu d'eau", Paris, édition du Chêne, 1948. On s'aperçoit que la comparaison peut s'étendre au Livre de la Genèse. Il y aurait une fructueuse étude à faire sur la notion de Verbe en Afrique, sur l'importance sociale de Celui-qui-parle-bien, en les comparant aux idées du surréalisme. Georges BALANDIER a relevé le rôle majeur de la Parole dans son étude des "Littératures de l'Afrique et des Amériques noires", in "Histoire des littératures I.", Paris, Encyclopédie de la Pléiade, pp.1536-1567. En ce qui concerne la Parole sous son aspect religieux, voir G. VAN DER LEEUW : "La religion dans son essence et ses manifestations", Paris, Payot, 1955.

(30) Aimé CESAIRE : poème "Les pur-sang", in "Les Armes miraculeuses", Paris, Balland, 1956

(31) G. PICON : e.c., p.711

(32) entretien avec André Breton en janvier 1960

sur le plan social, le surréaliste adopte nécessairement une attitude de gauche (34) et critique violemment la société bourgeoise. Ce n'est pas un hasard si presque tous les surréalistes français ont fait un stage au Parti communiste !

"Monde bourgeois en décomposition... classe dirigeante ayant perdu la foi en sa mission, idéaux périmés, valeurs dépréciées. Dès l'origine du mouvement les surréalistes avaient rencontrés l'explication marxiste de leur misérable condition, ils avaient été "tentés" par le communisme" ... "Grèves, émeutes, manifestations anti-impérialistes, anti-militaristes, anti-cléricales, créaient autour du jeune mouvement communiste un climat qui ne pouvait que séduire de jeunes bourgeois en dissidence." (35)

(33) André BRETON : "Un grand poète noir", in revue Fontaine, n° 35, 1944, Paris.

(34) entretien avec A. Breton

(35) Roger VAILLAND : o.c. pp.36-37 - Il nous paraît malgré tout erroné d'affirmer, avec l'auteur, que "l'histoire de la 'tentation du communisme', c'est toute l'histoire du surréalisme, surtout à partir de 1930." (p.39)! D'autre part, si beaucoup de surréalistes quittèrent ensuite le Parti, c'est en partie, comme le fait remarquer R. Vailland, parce qu'ils étaient des intellectuels, vivant d'expédients, en marge de la société, et qu'ils n'étaient pas acculés, comme les ouvriers, à une nécessité concrète. Ils ne participaient donc pas aux grèves et autres manifestations avec le même enthousiasme que celui qui en espérait une amélioration de salaire ou de travail. Et il est vrai aussi qu'à l'artiste les problèmes politiques ne s'imposent pas avec une particulière urgence. (p.42). Mais R. Vailland passe sous silence l'incompréhension profonde que les surréalistes rencontrèrent au Parti. A ces jeunes gens enthousiastes et tout illuminés encore de leurs conquêtes, le PC français opposa des critiques obtuses, l'exigence d'un art conforme au "réalisme socialiste" et une totale ignorance des problèmes esthétiques. Il mit avant tout l'accent sur l'intelligible et sur l'utile, ce qu'avait précisément répudié la révolution surréaliste ! Devant des tribunaux souvent composés d'étrangers comprenant mal le français, nous dit A. Breton, les surréalistes étaient sommés de se justifier

On aperçoit donc très bien pourquoi les noirs ont utilisé le surréalisme comme une arme révolutionnaire. Mais leur originalité va consister à l'appliquer à leur propre cause de noir et de colonisé. Parlant d'Aimé Césaire, Sartre dit : "Le surréalisme, mouvement poétique européen... dérobé aux Européens par un Noir qui le tourne contre eux et lui assigne une fonction bien définie." (36)

Ce surréalisme, que les Occidentaux ont employé avec succès pour dynamiter leur propre société, les poètes noirs vont s'en servir pour une révolte plus fondamentale. Plus que le carcan étiré du rationalisme, que l'appauvrissement d'un art embourgeoisé, que l'avilissement d'un régime politique et économique, c'est une civilisation entière que leur refus englobera, une race entière, parce que ses sages, ses philosophes et ses religions ont permis les marchés d'esclaves et la colonisation. A la différence des surréalistes français, ce ne sont pas les structures de leur propre esprit et de leur propre société qu'ils combattent, mais des structures étrangères et un ordre social haï, parce que conquérant et oppresseur. Nous montrerons, dans ~~notre~~^{la} troisième partie de cet ouvrage, qu'il serait erroné de ne retenir que cet aspect destructeur du surréalisme et qu'il fut utilisé aussi, de manière très positive, par les intellectuels antillais, comme un instrument de reconquête de leur personnalité originale.

....

de tel tableau, de tel poème. Et quand Breton éditait dans sa revue un dessin de Picasso ou un article de Ferdinand Alquié que n'approuvait pas le Parti, il endurait questionnaires et remontrances, au bout desquels il lui fallait faire amende honorable. Aussi, les surréalistes sortirent-ils déçus de l'expérience communiste, ou bien ils restèrent fidèles malgré tout, fût-ce au détriment de leur art, comme il arriva à Éragon.

(36) J.P. SARTRE : "Orphée Noir", préface à l' "Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française", Paris, PUF, 1948, p. XXVIII.

CHAPITRE IV.

C O M M U N I S M E E T

P R O B L E M E S S O C I A U X.

Prestige de la IIIe Internationale -
Intérêt du communisme pour les Noirs
Exemples des écrivains noirs du Brésil,
d'Haïti et des USA

Problèmes sociaux intérieurs de la
Martinique : propriétaires blancs et
bourgeoisie de couleur.

Le chapitre précédent expliquait pourquoi les surréalistes français avaient été tentés par le communisme qui prônait comme eux la révolution et la libération de l'homme. Les surréalistes antillais allaient à leur tour y adhérer pour le même motif, renforcé encore par leur situation particulière de colonisés. A cette époque, en effet, le communisme est encore paré de tous les prestiges. Nous verrons, au chapitre suivant, quels espoirs la révolution russe de 1917 souleva parmi les écrivains noirs américains. Une idéologie qui condamnait le racisme, les différences sociales et l'exploitation de l'homme par l'homme devait naturellement conquérir des intellectuels généreux. D'autant plus qu'en ces années 1930-1931, la revue communiste française "Neuvel Age" éditait coup sur coup plusieurs numéros consa-

crés à la poésie négro-américaine. Accompagnés de commentaires virulents, cette revue publiait les chants des travailleurs noirs et les plaintes des nègres exploités par les blancs. L'intérêt de ces chants et de ces poèmes est qu'ils révélaient pour la première fois au public européen un esprit de révolte inexistant dans les Negro Spirituals connus alors, quoique la résignation habituelle de ces derniers fit soupçonner déjà la condition malheureuse du noir.

Voici quelques-unes de ces traductions :

" Que c'est dur, que c'est dur
c'est dur d'être un nigger, nigger, nigger
que c'est dur, que c'est dur
Tu ne peux pas avoir ton argent quand c'est dû.

.....
Si nigger arrêté
et ne peut payer l'amende
on l'envoie sûrement
aux travaux forcés.

Nigger et blanc
jouant aux dés
Nigger gagne l'argent
A peur de ramasser

Nigger s'approche du blanc
lui demande du travail
Le blanc dit à nigger
Oui, enlève ta jaquette

Nigger enlève sa jaquette
et se met à travailler
Quand le jour de paie arrive
blanc dit : pas assez travaillé! " (1)

Ces plaintes s'accompagnent souvent de récriminations contre la religion, qui tolère ou aggrave l'exploitation. Elles appuient ainsi la théorie communiste de l' "opium du peuple".

(1) In revue Neuvel Age, n° 10, octobre 1931. Nous avons cependant préféré reproduire ici une traduction un peu plus littéraire, extraite du recueil d' Eugène JOLAS : "Le nègre qui chante", Toulouse, éditions des Cahiers libres, 1928, p.75. - Rappelons que le terme "nigger" a le sens péjoratif de "moricaud", au contraire de "Negro" qui désigne simplement la race.

" Les blancs ont le fouet
 Les blancs ont le revolver
 La terre est aux blancs
 Le ciel est aux noirs
 Pendant que les noirs
 lisent la Bible et prient
 les blancs s'emparent de toute la terre."

" Dieu a fait le prêtre
 gros et obèse
 large et bien en chair
 avec un chapeau de feutre
 C'est comme ça
 Il mange votre dîner
 vous chipe votre agneau
 vous serez payé
 dans la terre promise
 Ah! oui. "

Enfin d'autres chants de révolte et de haine, délaissant l'invective individuelle et inefficace, comme celle du premier chant ci-dessous, lancent un appel général : tous les noirs brimés et humiliés doivent s'unir ! En fait, il ne s'agit plus de révolte, mais de révolution.

" Si j'avais une massue assez forte
 je fouetterais mon patron à le rendre aveugle
 comme une pierre.
 Le jour de la paie venu, il ne crache pas un rond.
 Il cherche à tricher tant qu'il peut
 Mon patron est un sale oiseau
 Songez qu'il vient de la Nouvelle Orléans
 Je cracherai dans son café
 Je cracherai dans son thé
 Dieu m'aide si je suis pris. "

" Soeurs et frères
 cessez vos absurdes prières
 les noirs relèvent la face
 et Dieu ne nous regarde plus.

Aujourd'hui nous enterrons un frère
 qu'ils ont tué pour avoir commis ce crime
 de n'être pas autre chose que ce qu'il était

Maintenant que nous l'avons mis en bière
 qu'allons-nous faire
 si ce n'est attendre
 qu'ils nous en fassent autant ?

Votre tête n'a rien de la pomme
 qui se dandine entre les branches
 Votre corps n'est pourtant pas une carcasse
 qui se laisse rôtir dans un feu de joie !

Tenez-vous fermes
 le gourdin serré dans les mains
 Faites couler aussi leur sang
 Montrez-leur que vous êtes des hommes." (2)

+
 + +

Les communistes étaient alors les seuls, en Amérique, à dénoncer publiquement les lynchages et autres exactions subies par les noirs. Dans Légitime Défense, Etienne Léro signale à ce sujet un fait divers assez révélateur. Huit jeunes nègres des USA sont accusés - "contre toute évidence", dit l'auteur - d'avoir violé deux prostituées blanches et sont menacés de la chaise électrique. "La presse française, dit Léro, "L'Humanité" exceptée, est unanime à garder un silence significatif. La presse de couleur américaine, vendue aux blancs, prisonnière elle aussi de ses intérêts de classe et de ses marchandages politiques, étouffe l'affaire. L' "Association for the Advancement of Colored People", ayant à ménager la juridiction criminelle du capitalisme, s'est reconnue incapable d'assumer la défense des victimes. La section locale du "Secours Rouge International" a dû prendre en mains la cause des accusés et se démène utilement afin d'ameuter l'opinion mondiale ... Quand donc les noirs d'Amérique comprendront-ils de façon efficace que la seule évocation possible

(2) in revue Nouvel Age, o.c.

de l'enfer américain est pour eux dans le communisme ?" (3)

Cette dernière phrase est éclairante. Le communisme est, à l'époque, seul à s'intéresser au sort des nègres, à se scandaliser de leur situation, à les considérer comme frères des prolétaires français ou russes, bref à les traiter en hommes. Il est assez normal que les noirs soient séduits par cette idéologie, au point de lui confier leur sort : "Le Parti communiste est en train de jouer dans tous les pays la carte décisive de l'"Esprit" (au sens hégélien du terme). Sa défaite, si par impossible nous l'envisagions, serait pour nous le définitif "Je ne peux plus". Nous croyons sans réserves à son triomphe et ceci parce que nous nous réclamons du matérialisme dialectique de Marx, soustrait à toute interprétation tendancieuse et victorieusement soumis à l'épreuve des faits par Lénine. Nous sommes prêts à nous conformer sur ce terrain à la discipline qu'exigent de pareilles convictions" (4)

+
+ +

Dans cet attrait pour le communisme, il faut en outre tenir compte de l'influence de quelques intellectuels noirs, qui précédèrent de peu l'équipe de Légitime Défense.

Jacques Roumain, ethnologue et poète, écrivait depuis 1926 et, autant qu'écrivain de talent, était un militant communiste convaincu. Il avait fondé la "Revue Indigène" et rempli les fonctions d'ambassadeur dans différents pays d'Europe.

Comme lui poète et révolutionnaire, Jean-François Brière avait lui aussi connu la prison pour son action anti-gouvernementale et y avait gagné son prestige. *Lévo*

Lévo et ses amis furent sensibles à cette orientation des

(3) Etienne LERO : "Civilisation", in Légitime Défense, o.c.

p. 9

(4) Légitime Défense : avertissement, p.1

deux poètes haïtiens, qui "nous livrent des vers gonflés d'un futur dynamisme" (5).

Agira dans le même sens la sympathie non cédée pour l'URSS de poètes négro-américains comme Langston Hughes ou afro-cubains comme Nicolas Guillen.

+
+ +

Mais outre ces raisons extérieures d'adhérer au communisme : prestige de la III^e Internationale, intérêt du Parti pour les noirs et exemple de leurs devanciers de même race, les Martiniquais avaient des motifs plus directement personnels de se dresser "contre tous ceux qui ne sont pas suffoqués par ce monde capitaliste, chrétien, bourgeois" (6). Les deux premiers articles du manifeste de Légitime Défense sont entièrement consacrés à dénoncer la situation sociale intolérable de ce "Paradis sur terre" qu'est censée être la Martinique. Ils apprennent à "tous ceux qui ont rêvé des Iles avec un cœur de poète" (7) que le travailleur des champs arrive à peine à se nourrir, tant est dérisoire son gain, "car la disproportion est telle, entre le labeur fourni et les quelques francs de rétribution, que le mot salaire serait impropre. J'ajoute pour les sceptiques qu'un travailleur gagne en moyenne de 7 à 12 francs, et cela pour une journée qui atteint parfois 13 heures.", écrit Maurice-Sabas Quitman (8). Ces travailleurs constituent 80 % de la population et leurs vêtements sont en général "découpés dans quelques sacs à guano". Si le paysan se marie et procrée, sa vie devient

(5) Etienne LERO : "Misère d'une poésie", art.cité, p.12

(6) Légitime Défense, avertissement, p.1

(7) Voir notre page 21.

(8) Maurice-Sabas QUITMAN : "Paradis sur terre", in Légitime Défense, pp.5-6

Jusqu'à nouvel avis, les citations suivantes sont extraites de cet article.

plus pénible encore, "jusqu'au jour où l'enfant, âgé alors de six ou huit ans, pourra commencer à lutter pour l'existence. On l'embauche sans distinction de sexe, dans ce corps de métier appelé "petit atelier" sur les registres ("petite bande" par la masse)... Cinq francs de plus dans le ménage!"

S'étonnera-t-on que 80 % des jeunes gens en âge de service militaire soient illettrés, comme le constate un rapport de l'armée en 1932 ? Ce ne sont pourtant pas les écoles qui manquent : "600 écoles primaires, écoles de commerce, école des arts et métiers, écoles professionnelles, école préparatoire de droit... Comme l'a déclaré M. Gerbinis, gouverneur de la Martinique : "La colonie dispose de toutes les ressources propres à favoriser la culture intellectuelle." Mais à quoi bon tant d'écoles, si les enfants doivent gagner leur pain dès huit ans ? Il faut donner aux pauvres le moyen de les fréquenter (ces écoles), et pour ce faire améliorer leur situation."

On demandera comment il se fait que les paysans martiniquais soient dans un tel dénuement ? Jules Monnerot répond : "Une ploutocratie blanche héréditaire, qu'aucune révolution n'a jamais réussi à déposséder, détient les 4/5 du sol et se sert comme matériel humain du prolétariat noir qui de la canne à sucre fait le sucre et le rhum. Tous les postes importants des usines ainsi que la direction de beaucoup de "maisons de commerce" sont occupés par des membres de cette ploutocratie. Les blancs créoles à qui profitait l'esclavage et au profit de qui, principalement, il existe encore sous forme de salariat (le sort des coupeurs de canne de 1932 n'est pas meilleur que celui des coupeurs de canne de 1832) constituent une société fermée, inexorable..." (9)

(9) Jules MONNEROT : "Note touchant la bourgeoisie de couleur française", in Légitime Défense, p.3
Notons qu'en 1960, le sort de ces travailleurs n'est pas sensiblement amélioré, comme le montre Daniel GUERIN dans "Les Antilles décolonisées", Paris, Présence Africaine, 1956.

Le blanc, propriétaire foncier, propriétaire industriel ou commercial, détient ainsi tous les moyens de production. S'il veut vivre, le paysan doit nécessairement se mettre à son service et accepter ses conditions. "Les trois quarts de l'île appartiennent à cinq ou six familles d'usinières dont la cupidité n'a d'égale que la patience des travailleurs" (10) Et comme la Martinique est colonie française, "aucun gouvernement, fût-il de gauche, n'a jamais limité le pouvoir des féodaux" (10). Le gouvernement, aujourd'hui comme jadis, garantit la sécurité et la "libre entreprise" des colons français avec l'appui de l'armée et de l'administration. (11)

A cet appui s'ajoute celui de la persuasion : "En même temps que les gendarmes, les administrateurs, les outils de travail et de police, arrivent, dans les pays colonisés, les idées qu'il convient de faire penser aux indigènes pour l'exploitation heureuse du sol conquis. Parmi les idées du colon apparaît généralement le christianisme qui recommande la résignation et qui supprime chez l'indigène tout ce qui peut gêner le bon fonctionnement de l'entreprise." (12)

Avec de tels protecteurs, le colon peut se permettre, dit R. Ménil, de "déposer un million à la banque du chef-lieu, à la naissance de Mademoiselle sa fille" et de payer des études à ses fils "qui ne font que très rarement leur service militaire" (13).

La démocratie en vigueur empêche-t-elle cette minorité aristocratique d'avoir des élus au Parlement ? Qu'à cela ne tienne ! "Elle les achète tout faits. Les représentants sont choisis surtout dans la bourgeoisie de couleur et leurs idées

(10) M.S. QUITMAN : art.cité, pp.7 et 8.

(11) On se reportera aux articles du journal "Le Monde" de décembre 1959, sur les émeutes martiniquaises, causées par le chômage, les bas salaires et le manque de débouchés, que l'on "pacifia" sans leur apporter de vraies solutions.

(12) René MENIL : "Généralités sur l'écrivain de couleur antillais", in Légitime Défense, p.7.

(13) M.S. QUITMAN : art.cité, pp.5-6

politiques défont en général toute analyse. Aux élections, toujours frauduleuses, prennent une part active les gouverneurs, gendarmes, magistrats coloniaux, fusiliers marins, etc... quelque fois il y a des tués." (14)

+
+ +

Ces textes sont importants, car ils dénoncent déjà, sans en prononcer le nom, tous les caractères du colonialisme. Mais plus encore que les capitalistes blancs, c'est la bourgeoisie de couleur que Légitime Défense maltraite, avec la juvénile férocité de l'adolescent qui se révolte contre le conformisme paternel : "Nous crachons sur tout ce qu'ils aiment, vénèrent, sur tout ce dont ils tirent nourriture et joie" (15).

Cette bourgeoisie de couleur comprend les petits fonctionnaires, employés, commerçants, en général mulâtres plus ou moins clairs, qui, pour compenser leur sentiment d'infériorité raciale, poussent leurs fils à décrocher un diplôme, puis une "bonne situation". Tous essaient d'imiter au mieux les mœurs de la bourgeoisie blanche, sa morale, ses tics. Mais au fond, imitent-ils ? Les caractéristiques bourgeoises ne sont-elles pas partout les mêmes ? "L'avocat, le médecin, le professeur, etc... nouveaux venus, pour exister en tant que tels, pour "faire leur chemin" comme ils disent, doivent se garder de jamais heurter leurs employeurs, doivent présenter à la classe qui les reçoit dans son sein l'image d'elle-même qu'elle désire, ... adopter ses idéaux (le million, une admiration sauvage pour tous les personnages officiels, diplômes, décorations, mon ami le gouverneur, mon ami le Ministre, etc.), ses mœurs : le mariage lucratif, le catholicisme (Madame est patronesse, les fillettes font leur première communion;

(14) Jules MONNEROT : art. cité, p.4

(15) Légitime Défense : avertissement, p.2

Monsieur est franc-maçon, mais Sait vivre), la "conscience" de ce qui "est à lui" (Ma villa, Mon auto, Ma fille), la "Distinction" (ce ne sont pas des gens de notre monde, un cousin de ma femme qui est ouvrier. Naturellement, j'ai le sentiment de la famille, mais enfin ma clientèle, vous comprenez)... " (16).

Cet idéal est proposé aux jeunes gens dès qu'ils savent lire et écrire. Et il n'est malheureusement jamais remis en question ni critiqué, même par les plus favorisés qui peuvent poursuivre leurs études en France. "Ils s'y montrent avides de se conformer aux moeurs et aux caractères de la majorité de leurs condisciples européens... Leur désir de "ne pas se faire remarquer", de "s'assimiler", peut, étant donné qu'ils promènent partout les marques indiscutables de leur race, conférer un caractère tragique à leurs moindres démarches" (17) Beaucoup de ces jeunes gens désirent alors rester en France, "se fixer". "A force de conformisme, (ils) se font une blancheur... Ceux qui reviennent "au pays" ont compris le truc... Modérés, tolérants, conciliants, les voilà qui donnent le ton. Ils savent que l'important c'est la "situation", que tout, de leurs femmes à leurs idées, en passant par leur auto, doit en découler. Ils s'installent donc doucement, remerciant, visitant, vraiment distingués. Bientôt ivres de paraître : l'estrade officielle, la croix, la croix et puis maire, député, qui sait ?... Il n'y a point de cérémonie où n'éclate leur supercorrection." (18)

A la pression du milieu social, "bourré à craquer de morale blanche, de culture blanche,... de préjugés blancs" (19), se joint celle du milieu scolaire où "le génie propre de l'An-

(16) Jules MONNEROT : art. cité, p.3

(17) ibid., p.4

(18) ibid., p.4

(19) Etienne LERO : art. cité, p.10

tillais de couleur est mécaniquement nié" et les enfants nourris de livres "écrits dans d'autres pays et pour d'autres lecteurs" (20)

Ces petits-fils d'Africains, comment peuvent-ils penser et sentir comme des bourgeois français ? Leur pays a-t-il, au cours des siècles, si bien assimilé les leçons de la civilisation française ? "Le mal ne m'en paraît que plus grand, écrit René Ménil. Car je crains qu'il n'y ait là, non pas une hypocrisie consciente, machiavélique, mais une hypocrisie objective, inconsciente." Il prend ainsi conscience de l'aliénation fondamentale de l'Antillais cultivé : "Progressivement, l'Antillais de couleur renie sa race, son corps, ses passions fondamentales et particulières, sa façon spécifique de réagir à l'amour et à la mort, et arrive à vivre dans un domaine irréel déterminé par les idées abstraites et l'idéal d'un autre peuple." (21)

Cette prise de conscience sera une des constantes des écrivains noirs d'Amérique française : Damas, Césaire, Paul Nègre, Guy Tirolien, Mayotte, Capécia, Joseph Zobel... évoqueront ce phénomène d'aliénation, avant que Frantz Fanon en fasse une analyse fouillée (22). Car l'homme de couleur "ne peut pas être autre que lui-même, c'est-à-dire blanc, et il lira éternellement sur le visage du blanc qu'il n'y a rien à faire dans cette voie". Au contraire, il n'arrive souvent qu'à provoquer le sourire : "ce qui rend quelquefois ridicule l'Antillais de couleur aux yeux du Français moyen, c'est que celui-ci rencontre en celui-là son image déformée et foncée" (23)

(20) René MENIL : art.cité, p.7

(21) ibid., p.7

(22) Frantz FANON : "Peau noire, masques blancs", Paris, Seuil, collection Esprit, 1952.

(23) René MENIL : art.cité, p.7

Jules Monnerot fustige avec humour cette caricature de la bourgeoisie française que le Martiniquais ambitionne d'être : "Un documentaire cinématographique sur la formation de la bourgeoisie de couleur française, si les vitesses étaient augmentées à une échelle suffisamment folle, montrerait le dos courbé de l'esclave noir devenant l'échine à courbettes du bourgeois coloré, distingué et salueur à qui dans l'inappréciable intervalle de deux images auraient poussé un complet veston et un chapeau melon" (24). Le produit achevé, "réussi", de cette longue évolution n'est donc, aux yeux de Légitime Défense, qu'une marionnette, un fanteche méprisable ! Elle n'est pourtant pas ridicule, mais tragique, l'histoire de l'homme "qui ne veut pas être lui-même, qui en a peur, honte" (25); qui en a honte au point de pratiquer envers les siens le "préjugé de couleur" et de fonder sa hiérarchie de valeurs sur le degré de pigmentation de la peau. Elle est tragique pour lui-même et pour son peuple, dont il se désolidarise et contribue ainsi à renforcer les liens!

Les jeunes bourgeois de Légitime Défense sont parfaitement conscients de cette responsabilité de leur classe. Si les travailleurs martiniquais sont si mal lotis, disent-ils, "la faute (en) incombe à ceux qui, ne voulant pas considérer ces parias comme leurs congénères, devraient au moins les regarder comme des êtres humains. La faute incombe à ceux qui mettent leur intelligence au service des usiniers, habiles exploiters de leur faux orgueil consistant à renier leur origine et à dédaigner les "nègres".(26)" La pusillanimité de cette classe lui cache que si "les (travailleurs) noirs continuent à couper la canne et ne pensent pas encore à couper la tête de ceux qui ne cessent de les trahir" (27), "un

(24) Jules MONNEROT : art.cité, p.3

(25) René MENIL : art.cité, p.7

(26) M.S. QUITMAN : art.cité, p.6

(27) J. MONNEROT : art.cité, p.4

jour viendra où les travailleurs se révolteront" (28).

Les protagonistes de Légitime Défense se proposent d'ailleurs ouvertement de les y faire penser ! Ils déclarent que "traîtres à leur classe", ils entendent "aller aussi loin que possible dans la voie de la trahison". Et ils encouragent les fils de la bourgeoisie à suivre leur exemple, au moins ceux d'entre eux "qui ne sont pas encore tués placés foutus universitaires réussis décorés pourris pourvus décoratifs pudibonds opportunistes marqués,... ceux qui peuvent encore se réclamer de la vie avec quelque apparence de vraisemblance" (29). S'ils s'adressent ainsi à ces jeunes gens antillais, disent-ils, c'est parce que "nous estimons qu'ils ont eu particulièrement à souffrir du capitalisme et qu'ils semblent offrir - en tant qu'ils ont une personnalité ethnique matériellement déterminée - un potentiel plus généralement élevé de révolte et de joie." (30)

Bref, Légitime Défense ne veut que préparer la révolution ! Et certaines phrases sont d'un style cher à une certaine propagande communiste : "Les bourgeois... ne veulent plus partager... les bénéfices que leur sue un prolétariat qui ne sera pas toujours anesthésié par les piqûres démocratiques" (31). Ses auteurs ont conscience d'être soutenus par le prolétariat du monde entier et c'est à ce titre que leurs soucis dépassent le cadre étroit des Antilles. C'est autant par solidarité de classe que par solidarité raciale qu'ils dénoncent les exécutions sommaires de noirs aux Etats-Unis : "Seule, jusqu'ici, la classe ouvrière a crié, dans les meetings, son indignation. Les nègres du monde entier se doi-

(28) M.S. QUITMAN : art.cité, p.6

(29) Légitime Défense : avertissement, p.2

(30) ibid. pp.2-3

(31) +++ : "Nœud coulant", in Légitime Défense, p.15.

vent de militer les premiers en faveur de leurs frères que la névrose sexuelle yankee menace injustement... "(32)

On voit combien il était normal que le communisme, qui se présentait comme antiraciste et anticapitaliste, paraisse la seule issue possible à la situation économique et sociale des Antilles. Il s'opposait précisément aux deux fléaux dont souffrait le pays^{et} contre lesquels les jeunes intellectuels de *Légitime Défense* se révoltaient.

Pourtant, Etienne Léro et ses amis ne retenaient du communisme que la lutte des classes et s'insurgeaient surtout contre l'oppression du peuple par l'action conjuguée de la bourgeoisie mulâtre, de l'administration française et des colons créoles. Leur conscience politique s'arrêtait aux revendications sociales du prolétariat noir; elle n'atteignait pas encore le stade du sentiment national et la domination française n'était pas encore mise en question. Seules les méthodes en étaient critiquées. (33)

(32) Et. LERO : "Civilisation", in Légitime Défense, p. 9

(33) Cfr. les reproches de Senghor sur ce point dans notre chapitre VIII.

CHAPITRE V.

LES ECRIVAINS

NEGRO - AMERICAINS.

I

Contacts entre auteurs américains et
étudiants antillais et négro-africains
de Paris -

Le problème racial aux USA : première
tentative de solution -

II

La Negro-Renaissance -
Révolte contre les préjugés de la société
américaine -
Critique des valeurs occidentales -
Reproches à l'intelligentsia noire as-
similée -
Reconnaissance de l'Afrique -

III

Influence sur les étudiants noirs de
Paris -
Valeur littéraire et humaine de cette
poésie -

I.

"Le vent qui monte de l'Amérique noire aura vite fait, espérons-le, de nettoyer nos Antilles des fruits avortés d'une culture caduque", s'écrie Etienne Léro en terminant son procès de la littérature antillaise (1). Sous le titre "L'étudiant antillais vu par un noir américain", un des chapitres les plus détonants du roman "Banjo" de Claude Mac Kay (2) suit cette vibrante profession de foi; tandis que, dans la même petite revue, René Ménil écrit : "Les poèmes des nègres d'Amérique touchent le monde entier" (3).

Les fondateurs du "mouvement de la négritude" (4) : Senghor, Césaire et Damas, reconnaissent par ailleurs qu'entre 1930 et 1940, les étudiants africains et antillais résidant à Paris connurent intimement les écrivains négro-américains Claude Mac Kay, Jean Toomer, Langston Hughes et Countee Cullen, qu'ils ont lus et connus personnellement : "C'est dans les années 1929-1934 que nous avons été en contact avec les Négro-américains par l'intermédiaire de Mademoiselle Andrée Nardal, qui avait fondé, avec un Haïtien, le Docteur Sajous, la "Revue du monde noir". Mademoiselle Nardal tenait un salon littéraire, où Négro-africains, Antillais et Négro-américains se rencontraient." (5)

-
- (1) Etienne LERO : "Misère d'une poésie", dans Légitime Défense, p.12
 (2) Claude MAC KAY : "Banjo", Paris, Editions Rieder, 1928. Nous parlons plus loin longuement de cette oeuvre.
 (3) René MENIL : "Généralités sur l'écrivain de couleur antillais", dans Légitime Défense, p.8
 (4) Voir nos chapitres VIII et IX.

.....

C'est un point capital, car cette littérature américaine contient déjà en germes les principaux thèmes de la "négritude" et, à ce titre, on peut affirmer que les véritables pères de la renaissance culturelle nègre en France ne furent ni les écrivains de la tradition antillaise, ni les poètes surréalistes ou les romanciers français d'entre les deux guerres, mais les auteurs noirs des Etats-Unis : Ils marquèrent si vivement nos écrivains dans la mesure où ils prétendaient représenter toute une race et lançaient un cri dans lequel tous les noirs se reconnurent, le premier cri de révolte : "Le maître-sentiment du poète nègre est un sentiment d'intolérance. Intolérance du réel parce que sordide; du monde parce qu'encagé, de la vie parce que détroussée au grand chemin du soleil. Et sur le fond lourd des angoisses, des indignations rentrées, des désespoirs longtemps tus, voivi monter et siffler une colère, et l'Amérique, sur le lit ébranlé de ses conformismes, s'inquiète de quelle atroce haine ce cri est la délivrance." (5)

Les premiers, ces écrivains noirs américains abordèrent les sujets, jusque là tabous, des contacts entre nègres et blancs. Alors que les Antillais évitaient soigneusement ce thème et s'étaient imaginé résoudre le problème en escamotant leur couleur, aux Etats-Unis, on reconnaît avec plus de franchise qu'il existe un problème racial.

+
+ +

-
- (5) L.S. SENGHOR : lettre de février 1960.
Il nous a été impossible d'obtenir de plus amples renseignements sur la revue de Mademoiselle Nardal, ni de trouver encore des exemplaires de cette revue qui n'eut que six numéros. Elle a vraisemblablement préparé le terrain à l'équipe de "Légitime Défense".
- (6) Aimé CESAIRE : "Introduction à la poésie nègre américaine", in revue "Tropiques", n° 2, juillet 1941, Fort-de-France (Martinique)

Dès l'abolition de l'esclavage, les nègres durent combattre pour réhabiliter leur valeur : "Il s'agissait pour nous de prouver qu'il était possible à la race nègre de fonder un établissement d'instruction et d'éducation et de le diriger convenablement. Echeouer, c'était porter un coup à la race toute entière. Tout était contre nous. On pensait communément que le succès, naturel, certain pour les Blancs, avec nous serait une chose inouïe. Ces considérations pesèrent très lourdement sur nous." (7)

Booker T. Washington, auteur de ces lignes, qui connut encore l'esclavage, réussit à mettre sur pied la première école professionnelle pour noirs, dans l'Etat même d'Alabama, le plus hostile peut-être à la race noire et le plus convaincu de son infériorité naturelle. Il s'acharna à démontrer que le noir valait bien le blanc, à condition de recevoir une éducation égale, et lança le mot d'ordre du "relèvement de la race". Il pensait qu'il suffirait aux nègres de montrer leurs capacités pour voir tomber les préjugés raciaux. Un grand nombre de jeunes lettrés noirs, confiant en ces théories, écrivirent consciencieusement "à la manière" des poètes de l'époque, cultivant "la mélancolie conventionnelle des romantiques de la fin du XIXe siècle et ne parlant que de mort, de rêves et de merveilles de la nature." (8)

L'expérience démontra au contraire que les préjugés raciaux ne faisaient que croître ! Et si l'ascension de Booker T. Washington avait été suivie avec une certaine sympathie par les abolitionnistes, la génération suivante d'intellectuels noirs ne jouit nullement du même soutien. Doté de moyens culturels et économiques plus puissants, le noir fût-il craint comme un

(7) Booker T. WASHINGTON : "Autobiographie d'un nègre", Paris Plon, 1901, p.127

(8) Margaret Just BUTCHER : "Les Noirs dans la civilisation américaine", d'après les documents laissés par Alan Locke, Paris, Correa, 1958, p.138

concurrent nouveau ? Ou bien les préjugés raciaux étaient-ils trop enracinés dans la conscience américaine pour disparaître à la suite d'un décret amené par une vague de générosité passagère ? Toujours est-il que, comme le constate amèrement Richard Wright, ce combat pour être intégré au monde blanc fut vain. "Les gains remportés par les efforts des noirs attachaient plus étroitement à leur cou les chaînes de Jim Crow (9). Par exemple, chaque nouvel hôpital, clinique ou école qui était construit, était un hôpital noir, une clinique noire, une école noire ! Ainsi, quoique les Noirs soient parvenus à sortir lentement de conditions matérielles honteuses, les ghettos noirs grandissaient sans cesse; au lieu de diminuer, la ségrégation raciale augmentait, en profondeur et en étendue." (10)

Margaret Just Butcher explique longuement les modalités de cette ségrégation qui succéda à l'esclavage et la nouvelle série d'idées fausses, appuyées sur des arguments pseudo-scientifiques, dont les noirs furent victimes : atavisme du sang, primitivisme inhérent, etc... On invoqua jusqu'au darwinisme pour avancer que le nègre n'était qu'un échelon intermédiaire entre le singe et l'homme véritable et pour justifier son exploitation et son lynchage. (11).

En même temps se développait dans le Sud une littérature exaltant les douceurs des temps anciens et présentant la vie de l'esclave noir sous un jour idyllique, innocente et naïve dans le cadre si familial de la maison de ses maîtres... (12)

+
+ +

(9) "Jim Crow" est le terme populaire désignant la ségrégation raciale aux USA.

(10) Richard WRIGHT : "Ecoute, homme blanc", traduit de l'américain par Dom. Guillet, Paris, Calmann-Lévy, 1959, p.150

(11) Marg. J. BUTCHER : s.c. p.

(12) Le roman de Margaret MITCHELL : "Autant en emporte le vent" est un exemple récent de ce "romantisme sudiste".

II.

Les intellectuels noirs réagirent contre ces images stéréotypées du nègre-enfant, du nègre-bouffon ou du mauvais-nègre dont foisonnait cette littérature sudiste. Le plus célèbre de ces intellectuels fut le Docteur W.E.B. Du Bois, dont le livre "Ames Noires" (13) devint "la Bible d'une école militante de protestation" (14) et qui fut suivi par Paul Laurence Dunbar et Charles W. Chesnut, amorçant ainsi le mouvement de la "Négre-Renaissance" qui se développa surtout entre 1914 et 1925.

Cette "Renaissance noire" coïncidait d'ailleurs avec un renouveau général de la littérature américaine, qui, dès la fin de la première guerre mondiale, rompait avec la tradition romantique pour s'infléchir vers un réalisme critique et s'intéresser aux problèmes sociaux (15). Les héritiers les mieux connus en Europe de cette nouvelle orientation littéraire sont sans doute Steinbeck, Hemingway, Dos Passos, Faulkner, Caldwell et le noir Richard Wright...

Pour les écrivains noirs plus précisément, ce réalisme consista à considérer plus lucidement leur situation, à dénoncer l'amas d'injustices et de préjugés qui faisaient du noir américain un paria dans son propre pays, et à réclamer la réhabilitation des valeurs culturelles nègres et leur indépendance totale vis-à-vis du monde blanc.

(13) Les Editions de Présence Africaine, Paris, ont réédité ce livre en 1959 pour la première fois en français. Cette traduction constitue la 26e édition de "Ames Noires", qui parut aux Etats-Unis en 1903.

(14) Marg. J. BUTCHER : o.c. p.178

(15) Le professeur A. BAIWIR a remarquablement décrit cette évolution dans son important ouvrage "Le déclin de l'individualisme chez les romanciers américains contemporains", Bruxelles, Editions Lumière, s.d.

Rien ne fait mieux sentir l'atmosphère militante de cette prise de position que le fier manifeste de Langston Hughes :

" Nous, créateurs de la nouvelle génération nègre, nous voulons exprimer notre personnalité noire sans honte ni crainte. Si cela plaît aux Blancs, nous en sommes fort heureux. Si cela ne leur plaît pas, peu importe. Nous savons que nous sommes beaux. Et laids aussi. Le tam-tam pleure et le tam-tam rit. Si cela plaît aux gens de couleur, nous en sommes fort heureux. Si cela ne leur plaît pas, peu importe. C'est pour demain que nous construisons nos temples, des temples solides comme nous savons en édifier, et nous nous tenons dressés au sommet de la montagne, libres en nous-mêmes." (16)

En tête de cette jeune école, se trouvaient Langston Hughes, Claude Mac Kay, Jean Toomer, Countee Cullen et Sterling Brown, dont les romans et les poèmes devinrent la nourriture assidue des étudiants africains et antillais de France, entre 1930 et 1940. Ces auteurs firent eux-mêmes plusieurs voyages en Europe et eurent ainsi l'occasion d'entrer personnellement en contact avec ces étudiants.

Dans leur pays, ils profitèrent au mieux de la "mode nègre" qui régna à New-York entre 1920 et 1929. Ce nouveau snobisme, déclenché par un "show" à succès, "Shuffle Along", s'étendit à la musique et aux danses nègres. On découvrit le jazz, le charleston, les blues, et on s'aperçut que les noirs étaient bons chanteurs, bons danseurs, et parfois excellents musiciens. Par extension, les livres écrits par des noirs trouvèrent plus facilement éditeurs et audience dans certains milieux "avancés", comme le salon de l'écrivain Carl Van Vechten.

Mais il ne faut pas s'illusionner sur cet engouement. Les préjugés anti-noirs et la ségrégation n'en furent pas pour

(16) Cité par L.S. SENGHOR dans "Trois poètes négro-américains", in revue "Poésie 45", Paris, P. Seghers, 1945.

autant atténués. Le "beau monde" newyorkais venait simplement de découvrir un nouveau jouet exotique : le nègre-clown, et il reconnaissait seulement aux noirs la capacité d'amuser les blancs ! Aussi, tout en profitant commercialement de cet intérêt, les noirs n'en furent-ils pas dupes. Témoin ce texte plein d'humour écrit à ce propos par Langston Hughes :

" A cette époque, des blancs se mirent à venir en foule à Harlem. Les nègres n'aimaient d'ailleurs pas du tout cette invasion de blancs qui se déversait sur Harlem dès le coucher du soleil et amenait dans tous les petits bars, où jusque là des nègres seuls étaient venus s'amuser et chanter, des étrangers qui s'emparaient des meilleures tables et qui les dévisageaient comme s'ils eussent été des animaux dans une ménagerie.

Les nègres disaient : "Nous ne pouvons pas aller dans les quartiers blancs de New-York et vous dévisager à votre tour..." Mais ils ne le disaient pas à haute voix, car les nègres ne disent presque jamais de choses désagréables en face des blancs.

Et des milliers de blancs venaient tous les soirs à Harlem, pensant que les nègres étaient enchantés de les avoir là...

A cette époque... on rencontrait à Harlem des membres de familles royales, régnantes ou détrônées... Les réceptions que donnait Aléilia Walker, la riche héritière nègre, comptaient des hôtes dont l'énumération eut fait pâlir d'envie toute maîtresse de maison blanche... Les prédicateurs de Charlestown attiraient les touristes aux réunions hurlantes de leurs églises... Chaque hiver, il y avait au moins une pièce à succès dans les théâtres de Broadway, jouée par une troupe nègre. On publiait davantage de livres d'auteurs nègres. Et les écrivains blancs écrivaient sur les nègres avec encore plus de succès (commercialement parlant) que les nègres eux-mêmes. En un mot, le nègre, à cette époque, faisait fureur ! " (17)

Cependant, en marge de ce folklore, les écrivains noirs semaient dans leurs livres les idées qui deviendront les fer-

(17) Langston HUGHES : "Les grandes profondeurs" ("The Big Sea"), traduit de l'américain, Paris, P. Seghers, 1947, p. 289

ments du mouvement de la négritude, quelque dix ans plus tard. Ils tournaient résolument le dos à la génération précédente, "caractérisée par l'acceptation intellectuelle des valeurs de l'Amérique blanche et, en littérature, par un lyrisme sentimental sur les malheurs de la race opprimée et exilée", pour s'engager dans "une affirmation à la fois vigoureuse et sans jactance de leurs valeurs originales"(18).

+
+ +

C'est le roman "Banjo" de Claude Mac Kay, déjà cité, qui offre le plus large éventail des critiques de la société américaine, tout autant qu'un échantillon des sentiments et des inquiétudes du "nègre nouveau". L'auteur se rebelle contre l'obligation pour le noir de suivre la morale d'une société qui le rejette : "Il lui apparaissait comme une injustice sociale que dans une société ayant ses racines et ne prospérant que sur les principes de la lutte pour la vie et de la survivance du mieux adapté, un enfant noir doive être élevé selon le même code de vertu sociale que le blanc... il apprend avec gravité la morale d'une société qui, comme enfant et comme adulte, lui refuse toute place légitime."(19)

D'une plume âpre, il attaque ce qui le blesse le plus directement, lui et sa race : les préjugés raciaux. Sur ce sujet, le concert des jeunes écrivains noirs est d'ailleurs unanime, car la blessure est douloureuse. Ils dénoncent les préjugés de toutes sortes qui pèsent sur l'homme de couleur et justifient son exploitation éhontée : "Préjugés et affaires! En Europe, en Asie, en Australie, en Afrique, en Amérique,

(18) Préface de Georges FRIEDMANN au roman de Claude Mac Kay, o.c., p.1

(19) Claude MAC KAY : "Banjo", o.c., p.144

c'était bien là les deux terreurs réunies qui pesaient sur l'homme de couleur. Il était la cible des préjugés publicitaires et sans décence des blancs. Préjugés déments, mesquins, sanguinaires, vicieux, vils, brutaux, raffinés, hypocrites, chrétiens. Préjugés pareils aux cours de la Bourse, baissant, montant, variant selon les lieux et le moment comme la couleur de l'âme du blanc, au gré des exigences de ses affaires de blanc." (20) Préjugés qui entraînent la mise au ban social de tous ceux qui n'en tiennent pas compte et ne respectent pas la ségrégation : "Trouve-moi une femme ou un homme blanc qui puisse épouser quelqu'un de noir et continuer à fréquenter les gens du monde à Londres, New-York ou ailleurs." (21) - "A New-York nous avons des lois contre les différences entre les races. Cela n'empêche pas qu'il y ait partout des barrières dressées contre le peuple de couleur... Nous ne désirons pas entrer dans un restaurant, ni dans un thé, un cabaret ou un théâtre où l'on ne veut pas de nous... Et quand les blancs nous font comprendre qu'ils ne veulent pas de notre compagnie dans les lieux où ils sont les maîtres, alors nous passons au large - tous ceux d'entre nous du moins qui se respectent - car nous sommes une race qui aime la joie et il n'y a pas de plaisir à entrer de force là où on ne nous veut pas" (22).

Tous ces auteurs réagissent particulièrement au terme "nigger" qui, comme une gifle, soulève chez le noir une émotion violente que décrit longuement Langston Hughes. Car "nigger" a un sens péjoratif assez proche du terme "moricaud", alors que "negro" indique seulement la race, sans nuance particulière : "C'est un terme qui a sur tous les nègres, cultivés ou non, l'effet d'une étoffe rouge sur un taureau. Qu'il soit employé ironiquement ou sérieusement, par goût du

(20) ibid., p.250

(21) ibid., p.266

(22) ibid., p.252

réalisme ou pour un effet comique, peu importe... C'est que ce terme résume, pour nous autres gens de couleur, toutes les amertumes des années de lutttes et de mépris en Amérique : les esclaves battus d'autrefois, les lynchages d'aujourd'hui, les compartiments réservés dans les trains... les écriteaux "pour blancs seulement" à la porte des cinémas, des restaurants, les patrons qui vous refusent du travail, les syndicats qui ne vous acceptent pas. A l'école, les gosses vous ont appelé Nigger; plus tard, le contremaître vous appelle Nigger. Le mot semble pour nous être écrit en travers de toute la carte des Etats-Unis, comme le mot Juif en travers de celle de l'Allemagne d'Hitler." (23)

A l'appui de son affirmation, Langston Hughes cite ce poème de Countee Cullen :

" Un jour que je caracolais dans Baltimore
 le coeur rempli, la tête remplie de joie,
 je vis un Baltimorien
 qui me regardait obstinément.
 J'avais huit ans et j'étais très petit
 et il n'était pas un brin plus grand,
 de sorte que je lui ai souri, mais lui
 me tira la langue et m'appela : nigger.
 De ce qui s'y passa, j'ai vu tout Baltimore
 entre mai et décembre,
 c'est la seule chose dont je garde le souvenir."

Claude Mac Kay faisait également allusion à cette réaction dans "Banjo". La façon dont l'Amérique traite le noir est révoltante, ajoute-t-il, mais la France elle-même, si elle y met plus de formes, cache "un mépris fondamental du peuple noir, tout aussi prononcé que dans les pays anglo-saxons... et même il s'y ajoutait une condescendance cynique qui jetait l'anathème sur tout noir qui prétendait vivre sa vie, libéré des effets démoralisants de la pitié ou de la

(23) Langston HUGHES : "Grandes profondeurs", c.e., pp.329-330.

protection. Ici comme partout... un criminel est noir et tous les noirs sont des criminels; un maquereau est noir et tous les noirs sont des maquereaux... "(24)

Il dénonce ailleurs ce libéralisme apparent qui a pu maintenir si longtemps le mythe d'une France non raciste : "Les Français ne se lassent jamais de se proclamer le peuple le plus civilisé de la terre. Ils pensent qu'ils comprennent les noirs parce qu'ils ne nous chassent pas de leurs bordels. Ils s'imaginent que les noirs les aiment. Mais Senghor (25), le Sénégalais, me disait que les Français sont les plus cruels calculateurs de tous les Européens d'Afrique." (26)

Ces préjugés sont inculqués aux nègres eux-mêmes : l'Antillais méprise l'Africain, qui est plus "nègre" que lui.

"Dans le bar, on parlait justement de l'hostilité des Antillais français pour les indigènes africains. Le patron disait que les Antillais se sentaient supérieurs aux autres parce qu'ils étaient fréquemment nommés à des postes de petits fonctionnaires dans les colonies africaines où, bien souvent, ils traitaient les indigènes plus durement que ne le faisaient les blancs. - Fils d'esclaves! Fils d'esclaves! s'écria un sergent sénégalais. Parce qu'ils ont eu la possibilité d'être mieux instruits que nous, ils pensent que nous sommes des sauvages et eux des noirs "blancs", mais ils ne sont que les descendants des esclaves que nos ancêtres vendirent." (27)

De même, Langston Hughes note le préjugé de supériorité du mulâtre vis-à-vis du noir : "L'amie antillaise de Mary

(24) Claude Mac KAY : o.c., p.346

(25) Il s'agit bien de Léopold Sédar Senghor, que Claude Mac Kay a connu personnellement.

(26) ibid., p.336

(27) ibid., p.261

disait qu'elle n'aimait pas Claude Mac Kay parce qu'il était trop noir... elle avait cette violente antipathie pour les nègres qu'ont malheureusement souvent les mulâtres des Antilles" (28).

La liste des critiques pourrait s'allonger encore. Le nègre ne reproche pas à la civilisation américaine que ses préjugés, mais aussi sa structure capitaliste oppressante, son esprit mercantiliste qui fait passer l'argent avant l'homme : "les affaires d'abord et par tous les moyens ! Ça, c'est la devise du monde blanc" (29). Cette réaction anticapitaliste s'élargit pour coïncider avec celle du prolétariat tout entier, dans cette sorte de "prospectus" humoristique que Langston Hughes écrivit, vers 1929, lors de la fameuse crise économique new-yorkaise. C'est à cette époque qu'on construisit le plus grand hôtel de la ville, le célèbre Waldorf Astoria, qui coûta 23 millions de dollars. Avec un humour cruel, l'auteur invite "les affamés, les sans-logis et les nègres" à se rendre tous au Waldorf pour y retenir une chambre et se goberger d'un menu qu'il énumère tout au long :

" Venez dîner avec quelques-uns de ceux qui se sont enrichis de votre travail, qui détachent les coupons à la banque de leurs mains blanches, de leurs mains bien propres, parce que vos mains à vous ont arraché le charbon, creusé la pierre, cousu l'étoffe ou fait couler l'acier en fusion, pour permettre à d'autres de vivre confortablement de leurs rentes.

(Ou bien peut-être n'êtes-vous pas encore las de faire la queue aux soupes populaires et de manger le pain amer de la charité ?)

.....

Alleluia ! Entrée couverte !

.....

(28) Langston HUGHES : o.c., p.215

(29) Claude MAC KAY : o.c., p.251

Mon âme rend témoignage au Waldorf Astoria !
 (Un millier de norigauds entretiennent les voies
 pour que les actions de chemin de fer permettent
 aux dames à rivières de diamants de dîner là, en
 regardant les fresques de la grande salle à man-
 ger.)

Remerciez le Dieu tout-puissant !
 (Un million de nègres se cassent les reins dans
 les plantations pour que les derrières des riches
 soient bien confortables sur de bons gros pneus
 en se rendant à la Theater Guild, ce soir.)

Mon âme rend témoignage
 (Et nous tremblons de froid, nous autres, à Harlem.)

Rendez gloire à Dieu
 Le Waldorf Astoria est ouvert. " (30)

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'attrait
 du communisme sur les intellectuels noirs, parce qu'il leur
 paraissait résoudre du même coup le problème social et le
 problème racial. La révolution russe, toute jeune encore,
 semblait permettre tous les espoirs de liberté. "La fin de
 la guerre ! Pour bien des élèves de mon école ce n'était pas
 là l'événement important, mais ce qui était arrivé en Russie,
 où Lénine avait pris le pouvoir au nom des ouvriers qui fa-
 briquaient de tout et allaient maintenant posséder tout ce
 qu'ils faisaient. Et les Juifs disaient : plus de pogroms,
 plus de haine raciale... La presse représentait les bolche-
 viks comme des diables incarnés, mais pour mon compte je n'
 arrivais pas à les croire aussi mauvais qu'on nous les décri-
 vait, puisqu'ils avaient supprimé la haine raciale et les
 propriétaires, deux fléaux que je connaissais par experien-
 ce." (31)

Aujourd'hui encore, on constate que la plupart des écrivains
 noirs, tant africains qu'américains, font ou ont fait un sta-
 ge dans le parti communiste et restent toujours plus ou moins

(30) Langston Hughes : o.c., p.396

~~(31) Claude McKay : o.c.,~~

(31) ibid., p.75

"marxisants".

Dans les poèmes où la souffrance et la misère de la condition noire s'expriment librement, commencent alors à sourdre des menaces.

Veillées d'abord chez Countee Cullen :

" Nous ne planterons pas toujours pour que d'autres
 (cueillent
 Les offrandes dorées du fruit mûr à craquer
 Et nous ne supporterons pas toujours, humbles et
 (muets
 Que des gens qui valent moins qu'eux tiennent leurs
 (frères pour simple poussière." (32)

Puis plus claires, dans la bouche de Fenton Johnson :

" J'en ai assez de travailler; j'en ai assez d'édifier la civilisation de quelqu'un d'autre! " (33)

Enfin furieuses chez Claude Mac Kay :

" Votre porte est fermée devant mon visage crispé
 Et, de rancune, je me sens coupant comme l'acier;

 Les pierres du pavé brûlent sous mes pieds
 de sauvage révolté dans cette rue bourgeoise;
 une rage me tord les entrailles tandis que je
 (passe
 où brille orgueilleusement votre porte de verre."
 (34)

La menace devient chant de révolte au nom de la dignité blessée : "Si nous devons mourir, que ce ne soit pas comme

(32) Cité par Marg.J. BUTCHER : o.c., p.143

(33) ibid., p.144

(34) Cité par Richard WRIGHT : "Ecoute, homme blanc", o.c.
 p.164

des porcs - Traqués et parqués dans un enclos sans gloire" (35)

Langston Hughes, toujours le sourire cynique aux lèvres, écrit dans le style des "blues" un petit poème qui est un message de force et de confiance d'un homme "qui a foi dans la destinée de son peuple" :

" Moi aussi je chante l'Amérique
 Je suis le frère noir
 On m'envoie manger à la cuisine
 quand il vient du monde
 Mais j'en ris
 Et mange bien
 Et deviens fort
 Demain
 Quand il viendra du monde
 Personne n'osera
 Me dire
 "Va manger à la cuisine"
 Alors
 Puis ils verront combien je suis beau
 Et ils auront honte
 Moi aussi je suis l'Amérique. " (36)

+ +
 + +

Délaissant le rôle de victime pour celui de juge, Claude Mac Kay fait le procès des valeurs dont l'Occident tout entier s'enfère et au nom desquelles il s'arroge le droit de coloniser les autres peuples : le christianisme, la technique et la "raison" !

Pour cette dernière, il n'a guère de peine à la critiquer, puisque la dernière guerre vient de prouver abondamment son impuissance; elle n'a pu éviter ni les conflits barbares, ni

(35) ibid., p.

(36) Poème "Epilogue", cité dans la revue Neuvel Age, o.c.

les querelles intestines des nations "raisonnables" :

" (Ray) n'ignorait pas que son cas d'homme noir regardant le spectacle de la vie civilisée était unique. Ce qu'il pouvait en rire ! Les Italiens contre les Français, les Français contre les Anglo-Saxons, les Anglais contre les Allemands, le grand Daily Mail hurlant comme une virago folle qu'il y avait encore des Allemands qui pouvaient se saouler en Italie pendant que des gentlemen anglais de mérite n'avaient même pas de quoi se rementer une cave. Ah! c'était une bien grande civilisation! Bien trop cocasse pour qu'un sauvage puisse jamais y rencontrer l'ennui. " (37)

Son attaque contre le christianisme se fait plus virulente, parce que cette religion lui semble une énorme duperie. Alors que l'Eglise tolère en Occident le matérialisme et l'esprit de profit, l'orgueil raciste et les plaies sociales, comme la prostitution organisée, elle se prétend cependant le droit de "civiliser" les peuples de couleur, d'épurer leurs "moeurs païennes". En fait, elle sert d'alibi et de paravent aux blancs qui les asservissent. Aussi Mac Kay repousse-t-il le christianisme en bloc et sans nuances :

"Il m'apparaît que les races de couleur sont spécialement les victimes de la moralité biblique, de la moralité chrétienne... Je ne pense pas qu'il y ait au monde quelque chose que j'abomine davantage que la moralité chrétienne. Elle est fausseté, traîtrise, hypocrisie. Je le sais car j'en ai moi-même été victime dans votre monde blanc. Et la conclusion que j'en tire, c'est que le monde a besoin de se débarrasser de la fausse moralité et de cultiver les manières décentes - je ne veux pas dire mondaines - mais je parle de la décence et de la tolérance de l'homme envers son semblable. Et si je devais suivre un peuple civilisé, je ne suivrais ni les Juifs, ni les Chrétiens, ni les Hindous. J'aimerais mieux aller vers les Chinois, vers Confucius. " (38)

(37) Claude MAC KAY : o.c., p.187

(38) ibid., p.336

Ce cri du coeur fait écho au discours prononcé, en 1852, par Frederik Douglass, pionnier des nègres abolitionnistes, qui explicite l'aversion des noirs américains pour la morale chrétienne :

"... Vous vous glorifiez de votre amour de la liberté, de votre civilisation supérieure, de la pureté de votre christianisme, alors que les deux puissances politiques de la nation s'engagent solennellement à soutenir et à perpétuer l'asservissement de trois millions de vos concitoyens. Vous jetez bien haut des anathèmes contre les tyrans couronnés de Russie et d'Autriche et vous vous enorgueillissez de vos institutions démocratiques, mais vous acceptez d'être vous-mêmes les instruments et les défenseurs des tyrans de Virginie et de Caroline. Vous invitez ceux qui fuient l'oppression étrangère à joindre vos rivages, vous les accueillez par des ovations, vous les réconfortez ... vous les prenez sous votre protection, et faites ruisseler sur eux les flots de votre argent; mais les fugitifs de votre propre pays, vous mettez leur tête à prix, vous les pourchassez, vous les arrêtez, vous tirez sur eux, et vous les tuez. Vous vous glorifiez de votre raffinement et de votre culture, et pourtant vous maintenez un système d'une barbarie et d'une horreur telles que jamais aucune nation n'en a porté pareille souillure : système provoqué par le goût du lucre, soutenu par l'orgueil et perpétué par la cruauté. Vous répandez des larmes sur la Hongrie abattue et vos poètes, vos hommes d'Etat et vos orateurs, prenant pour thème la triste histoire de ses maux, incitent vos fils chevaleresques à voler aux armes pour soutenir sa cause contre l'oppresseur; mais les milliers de maux qui accablent l'esclave américain, vous veillez à ce que le plus strict silence les entoure, et celui qui oserait en parler en public, vous le traiteriez d'ennemi de la nation." (39)

(39) Cité dans Magg.J. BUTCHER : p.c., p.164

Ce discours, nous avons tenu à en reproduire de très larges extraits, parce qu'il date de plus de cent ans et rend encore un son bien actuel à maints égards. Il fait déjà parfaitement ressortir les contradictions flagrantes entre les principes et les actes, que tous les gens de couleur reprochent aux blancs avec assez d'assiduité pour qu'on puisse croire fondée cette accusation. Un tel "truquage" de la morale chrétienne, quand il s'établit dans les rapports entre peuples, jette fatalement le discrédit sur une idéologie pourtant humaniste dans ses fondements, et dont les principes postulent des attitudes totalement opposées à celles qui sont effectivement adoptées.

Quant au progrès technique si vivement prôné par l'Occident comme une de ses acquisitions les plus importantes, Mac Kay y voit un appauvrissement des diversités humaines, un carcan à la spontanéité, une réduction de l'homme et une dépersonnalisation particulièrement pénible aux noirs. Rappelons-nous que le livre de Mac Kay est écrit à l'époque où le travail à la chaîne est stigmatisé, au cinéma, par Charles Chaplin dans ses "Temps modernes" et par René Clair dans "A nous la liberté" ! En Amérique comme en Europe - Mouhler, Duhamel, Bernanos, ... - retentissent les cris d'alarme. Les craintes provoquées par le machinisme croissant portent tout à la fois sur l'"organisation mécanique de la vie", le nivellement des personnalités, "l'homme-standardisé" qu'elle entraîne et sur l'ennuyeux quotidien qui en résulte. "Babbitt" de Sinclair Lewis exprimait une angoisse identique, qui étreignait tout Américain lucide. En somme, on pourrait reprendre entièrement au compte des écrivains noirs le jugement que porte sur l'ensemble des écrivains blancs américains de cette époque, Mr Albert Baiwir : "L'attitude des écrivains se ramène donc à la répudiation de la civilisation américaine, et, en dernière analyse, de l'esprit qui a présidé à son édification." (40)

(40) A. BAIWIR : e.e., p.383

Claude Mac Kay rejoint donc en ce point le pessimisme de ses contemporains : " (Ray) se demandait comment cette race réagirait sous le poids de l'organisation mécanique de plus en plus étroite de la vie moderne... La grande marche mécanique de la civilisation avait si bien nivelé le monde qu'il semblait que c'était une trahison de voir un homme aux idées avancées douter que ce qui était bon pour une nation ou pour un peuple le fût aussi pour un autre. Mais Ray avait peur de douter. Tous les peuples doivent lutter pour vivre, mais de même que ce qui peut servir un homme peut être funeste à un autre, ainsi pour les peuples. Pour Ray, le bonheur était le plus grand bien et la variété le plus grand charme de la vie. La main du Progrès arrachait à son peuple ... beaucoup de ses belles qualités primitives. Et ... il ne pouvait pas concevoir plus de bonheur tant que durerait l'étreinte de la machine ... Bien des partisans d'un système nouveau où la machine serait magnifiée doutaient d'y trouver une place convenable pour le noir ... Ray ne pensait pas que les noirs seraient très heureux dans cette Société Mondiale hypermécanisée et contrôlée par les Anglo-Saxons, de M. H-G Wells." (41)

Mac Kay, on le voit, n'a pas grande confiance dans les chances de bonheur d'une pareille société et il en vient à se demander si le rôle futur de la race noire n'est pas précisément de l'humaniser en échappant à la civilisation technique! Son retard et son inadaptation mêmes ont maintenu en effet dans cette race une réserve vitale, un potentiel de bonheur inappréciable : "Un homme noir, malgré son éducation, peut conserver des rapports plus étroits au point de vue biologique avec le rythme de la vie primitive de la terre. Et peut-être son échec apparent dans l'organisation du monde moderne était-il la vraie force qui l'empêchait de devenir cette chose misérable qu'était le commun des blancs." (42)

(41) Claude MAC KAY : s.c., p.403

(42) ibid., p.400



L'attitude de l' "intelligentzia noire" assimilée lui paraît ridicule et illogique, et il n'a pas de mots assez méprisants pour la flétrir : "L'intelligentzia de couleur vivait sa vie "pour que les voisins blancs nous considèrent" et afin de pouvoir, sans scandale, habiter les rues des blancs" (43). En Europe, il critiquera de même ces étudiants noirs qui, même pour aller s'amuser, ne se promènent jamais sans livres, "de peur de passer pour des nègres de revue, des "ratons", des singes drôles ... parce qu'ils savaient que la conception qu'on a de l'homme noir en Europe est celle d'un badin." Il se moque même de leurs vêtements, "aussi près que possible du modèle de la plus convenable respectabilité grise", et de leurs lunettes, "marques d'éducation et de respectabilité qui les différenciaient des autres." (44)

Cette hantise de la "correction" est également relevée, dans le domaine littéraire, par Langston Hughes. Les intellectuels noirs américains, dit-il, "voulaient que les livres écrits par des nègres ne montrent que des nègres cultivés, bien propres et pas comiques du tout. L'un d'eux écrivait à propos de mon livre, dans la "Tribune de Philadelphie" : "Il m'est tout à fait indifférent de savoir si chacun de ces poèmes est une peinture vraie de la vie nègre. Pourquoi donner en spectacle au public américain un pareil portrait des nègres? Il suffit amplement que les auteurs blancs décrivent en détail nos imperfections. Nous ne devrions parler au public que de nos buts et de nos aspirations les plus élevés..." Il me semblait que chez nous la vie de la masse avait autant

(43) ibid., p.397

(44) ibid., p.40

d'intérêt pour la littérature que celle des nègres plus fortunés qui avaient pu obtenir un diplôme de l'une des universités du Nord." (45)

Claude Mac Kay approfondit cette réaction "aliénée" des intellectuels noirs et y découvre plusieurs raisons :

Tout d'abord, la privation d'une tradition et d'une sagesse populaire, qui sont les assises de toute culture. Les Afro-américains sont des déracinés, et deux fois déracinés sont les hommes cultivés, instruits, polés par la civilisation occidentale. Ensuite, le profond complexe d'infériorité dont souffrent tous les noirs américains, mais plus encore cette élite pour qui le blanc est devenu un idéal et qui est amenée à étouffer en elle tout ce qui pourrait paraître étrange au civilisé. Cette élite essaye d'imiter l'américain blanc avec la plus scrupuleuse fidélité, elle aliène complètement sa personnalité et Mac Kay lui reproche de n'être plus "un peuple ayant foi en ses destinées" (46). Cette bourgeoisie nègre a perdu sa spontanéité native, le contact vivifiant avec le peuple, et cela pour tenter d'acquérir une civilisation bien discutable.

Pour retrouver les valeurs noires les moins déformées, il faut aller au peuple, chez les ouvriers, les marins, toute la classe laborieuse pour qui la vie est dure, mais qui garde "cet orgueil inconscient et gaillard d'être noir", qui "représente l'ombérance incoercible et la vitalité légendaire de la race noire" et dont "l'apparente anarchie contribue à sauvegarder la personnalité" (47).

L'homme noir le plus "vrai" serait donc celui qui a été le moins corrompu par les structures occidentales, c'est l'homme du peuple que son ignorance même préserve des formes

(45) Langston HUGHES : o.c., p.326

(46) Claude MAC KAY : o.c., p.397

(47) ibid., pp. 397, 402 et 396

multiples d'aliénation qui guettent le noir instruit : "Être un noir instruit et sauvegarder sa personnalité instinctive est une tâche malaisée", constate Mac Kay. Par contre, les ouvriers noirs rencontrés à Harlem aussi bien qu'à Marseille vivent très éloignés de l'influence de la presse qui vante "les procédés pour décolorer la peau, pour supprimer les cheveux crépus", à côté de réclames pour l'instruction et l'éducation, considérées comme d'excellents moyens de se "blanchir".

Chez ces hommes du peuple, point de souci de ressembler au blanc, mais le sens de l'humour, des dons artistiques spontanés, et par dessus tout la solidarité dans les bons et les mauvais jours. Ils ne jouent aucune comédie, n'essayent pas de se montrer autres qu'ils ne sont, ils sont authentiques et libres. Tel ce merveilleux personnage de "Banjo", qui a toujours assez de ressort pour rebondir dans "le doux jazz naturel de la vie" comme il dit, malgré la guerre, malgré le lynchage de son frère, malgré la précarité de son travail de matelot et de tous les métiers qu'il exerce successivement pour assurer sa subsistance. Et quand il ne peut payer son verre, au bar, il prend son banjo et invente des blues pour faire danser ses amis :

" Secouez ça... Jelly Roll...
 Secouez ça, au son de la musique ardente
 de la vie qui joue pour la ronde primitive
 de l'existence!... Secouez ça devant l'ombre
 de la mort... Mains d'assassin de la
 mort embusquée dans les ruelles sinistres,
 où les ombres de la vie dansent pourtant
 sur la musique de vie! Tuez la mort en
 "secouant ça" et oubliez son commerce, ses
 buts, sa présence infatigable dans une
 grande orgie dansante! Tuez la mort de vos
 jours en dansant, la mort de vos nocurs en
 "secouant ça". Jazz de brousse, déhanchement
 d'Orient... Doux danser de la joie
 primitive... rythme éternel du mystère, de
 la magie, de la splendeur... danse divine
 de la vie! Ho! Secouez ça! " (48)

Ce morceau de pur lyrisme est inspiré à l'auteur par la valeur retrouvée de la danse, qui symbolise la joie de vivre de l'Afrique!

+ +

Car c'est finalement vers l'Afrique que se tourne l'espoir de Claude Mac Kay : sa race ne retrouvera son élan qu'en plongeant jusqu'à ses racines. Margaret J. Butcher témoigne des indélébiles survivances de l'Afrique dans le folklore et la sensibilité des noirs américains, coupés pourtant de tout contact avec leur continent d'origine depuis trois siècles (49).

Mais c'est par un contact personnel avec les noirs africains que Mac Kay réalise à la fois tout ce qui lui a manqué et l'enrichissement qu'il trouve dans la reconnaissance de ses sources.

" Ray... se sentait toujours humble quand il entendait le Sénégalais et ceux des autres tribus de l'Ouest africain parler leurs propres dialectes avec une chaleur et un sentiment qui sentaient le pays. Ces Africains lui donnaient la sensation réelle d'un contact sain avec les racines de sa race. Ils lui faisaient sentir qu'il n'était pas par sa naissance un accident malheureux, mais qu'il appartenait décidément à une race pesée, éprouvée et ayant sa place sur le plan universel. Ils lui inspiraient la confiance en eux. A moins qu'ils ne soient exterminés par les Européens, ils continueraient de former un peuple solide, protégés qu'ils étaient par leur propre culture indigène. Même lorsqu'ils laissaient la grandeur imposante des choses blanches leur monter à la tête, inconscients, apparemment, de l'importance de celles qui leur étaient propres, la richesse et la valeur fondamentale de leur race les défendaient encore malgré eux. " (50)

(49) Marg. J. BUTCHER : o.c., p.41 et passim

(50) Claude MAC KAY : o.c., p.397

La reconnaissance de l'Afrique est un des traits caractéristique de tout le mouvement de la "Negro-Renaissance". Le plus beau poème peut-être de Countee Cullen, "Héritage", est une longue évocation de paysages africains, pleins de la résonance des tam-tams et de leur rythme persistant en ses veines, de la fascination aussi des anciens dieux :

"

.....

Seigneur je fabrique moi aussi des dieux sombres
Osant même vous donner
Des traits sombres de désespoir où,
couronnée de cheveux sombres et rebelles,
la patience chancelle juste autant
que le vent de la douleur humaine, tandis que des
(mains
de colère, lestes et violentes, se lèvent
pour frapper la joue et les yeux las.
Seigneur pardonne-moi si mon besoin
parfois prend une forme humaine.

.....

Mais ni mon cœur ni ma tête
n'ont encore réalisé
qu'eux et moi sommes civilisés. " (51)

C'est aussi au nom de l'héritage africain que Langston Hughes refuse le monde moderne :

" Tous les tambours des jungles roulent dans mon
(sang
Et toutes les lunes sauvages et brûlantes des
(jungles
brillent dans mon âme.
J'ai peur de cette civilisation
Si dure!
Si forte!
Si froide! " (52)

(51) Countee CULLEN : "Héritage", in "Poésie 45", o.c. -
traduction de L.S. Senghor.

(52) Langston HUGHES : ibid.

" Nous devrions avoir un pays de soleil
 de soleil rayonnant
 un pays d'eau toute parfumée
 où le crépuscule est un soyeux mouchoir de bandana.
 Rose et or.
 Et non pas ce pays où la vie est froide.
 Nous devrions avoir un pays d'arbres
 de grands arbres touffus
 pliant sous le poids de perroquets babillards.
 Brillant comme le jour.
 Et non pas ce pays où les ciseaux sont gris
 Ah! nous devrions avoir un pays d'allégresse.
 D'amour et de joie, de vin et de chansons.
 Et non pas ce pays où la joie est péché. " (53)

On ne réalise le pas ainsi accompli vers l'authenticité que si l'on songe au reniement de l'Afrique incrusté dans les consciences noires d'avant la "Negro-Renaissance" : "pays des erreurs et des ténèbres d'Egypte", écrivait Phillis Wheatley (54).

III.

"Danjé" fut ainsi le premier roman à poser le problème nègre avec ampleur et lucidité. Les noirs de Paris ne pouvaient demeurer indifférents à tant d'idées révolutionnaires. Mais il les séduisit aussi par son style désinvolte, sa chaleur humaine et la vérité de ses personnages. Aujourd'hui encore, Senghor, Césaire et Damas s'en rappellent des passages entiers. "Ce qui m'a frappé dans ce livre, dit Aimé Césaire, c'est que, pour la première fois, on y voyait des nègres

(53) Langston HUGES : poème in Nouvel Age, revue citée.

(54) Cité par Marg.J. BUTCHER : O.C., p.

décrits avec vérité, sans complexes ni préjugés" (55).

La fortune de "Banjo" ne s'arrêta pas au premier "triumvirat" d'écrivains noirs. Ousmane Soce, à la même époque, relève dans "Mirages de Paris" (56) que "Banjo" figurait dans les bibliothèques des étudiants noirs à côté des ouvrages de Delafosse (57). Joseph Zobel, dans "La rue Cases-Nègres", signale lui aussi l'intérêt que souleva le roman de Mac Kay à la Martinique (58).

Et parmi les écrivains de la jeune génération, le roman "Le docker noir" de Sembene Ousmane (59) est plus influencé par "Banjo" que par ceux de Richard Wright auxquels on le compare parfois.

Le succès de l'oeuvre de Mac Kay n'est donc pas dû qu'à son opportunité historique, mais à une réelle valeur littéraire, non encore dépassée par les romanciers noirs d'aujourd'hui. Et il est regrettable que beaucoup d'Européens, intéressés par la littérature nègre et qui lisent Richard Wright ou Peter Abrahams, ignorent les livres de Claude Mac Kay. Ceux-ci pourtant fourmillent d'idées, de situations, de personnages qu'on ne retrouvera plus chez ses successeurs avec des nuances aussi diverses!

+
+ +

(55) Entretien avec A. Césaire en septembre 1959

(56) Ousmane SOCE : "Mirages de Paris", roman, suivi de "Rythmes du Khalam", poèmes, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1955.

(57) voir notre chapitre VII, consacré aux ethnologues.

(58) Joseph ZOBEL : "La rue Cases-Nègres", Paris, Editions Jean Freissart, 1950.

(59) Sembene OUSMANE : "Le docker noir", Paris, Editions Debresse, 1956.

L'apport des nègres américains aux jeunes écrivains noirs de France ne se limita point, en effet, aux idées nouvelles. Sur le plan littéraire, ils apportèrent leur spontanéité d'expression, la libération du rythme et de la musique intérieure. Léon Damas a encore une véritable dévotion pour Langston Hughes, dont l'influence sur la forme de ses premiers poèmes est plus certaine que celle d'aucun poète français. Senghor a traduit personnellement de nombreux poèmes du même auteur, ainsi que de Countee Cullen et Jean Toomer. Il s'est d'ailleurs chargé d'expliquer lui-même, en bon professeur qu'il est resté, l'intérêt qu'il trouve aux poètes de la "Negro-Renaissance" :

"Quels sont les caractères de cette poésie? Elle est essentiellement non sophistiquée, comme sa soeur l'africaine. Elle reste près du chant, elle est faite pour être chantée ou dite, non pour être lue. D'où l'importance du rythme. Rythme nègre, si despotique sous son aspect de liberté. D'où l'importance de la musique, si difficile à rendre dans la traduction de Toomer. D'où les caractères de l'image qui, rare ou pullulante, adhère étroitement à l'idée ou au sentiment. D'où souvent la limpidité du texte, car les mots sont restitués à leur pureté première, conservant leur pouvoir paradisiaque.

En un mot poésie de chair et de terre, pour parler comme Hughes, poésie du paysan qui n'a pas rompu le contact avec les forces telluriques. Et cela explique ce rythme cosmique, cette musique et cette imagerie d'eau vive, de feuilles bruissantes, de battements d'ailes, de scintillations d'étoiles" (60).

Aimé Césaire, formé à l'école surréaliste et symboliste, apprécie lui aussi cette poésie, mais pour des raisons différentes :

(60) L.S. SENGHOR : "Trois poètes négro-américains", in "Poésie 45", o.c.

"Cette poésie qui peut passer pour le type de celle que Valéry appelle "lâche", "sans défense", écrite au seul rythme de la spontanéité naïve, et à l'intersection précise du moi par le monde, laisse perler une goutte de sang. Une goutte. Mais du sang.

Là est sa valeur : d'être ouverte sur l'homme tout entier. Ce que d'autres amènent à la poésie, c'est de préférence le monde extérieur ou de l'homme la plus noble partie, la fine fleur de la pensée ou du sentiment. Et ce qui préside à la discrimination du plus ou moins noble, c'est une peur de soi-même, une capitulation de l'être devant le paraître, un refus d'assumer sa totale nature. Mais le poète nègre ignore une telle faiblesse. Ce fond que les autres dédaignent, c'est cela même qui constitue son trésor.

Le nègre de tous les jours, le nègre quotidien, dont toute une littérature a pour mission de dénicher le grotesque, ou l'exotisme, il en fait un héros, il le peint avec sérieux, passion, et la puissance limitée de son art réussit, par un miracle d'amour, ce qui est refusé à des moyens plus considérables : à suggérer jusqu'aux forces intimes qui commandent le destin. Créer un monde, est-ce peu de chose? Là où s'étagait l'inhumanité exotique du magasin de bric à brac, faire surgir un monde! Et là où nous ne puisions que la vision de grossiers pantins, recueillir une nouvelle manière de souffrir, de mourir, de se résigner, en un mot de porter une certaine charge d'homme... " (61)

Plus que les critères esthétiques, ce sont les valeurs humaines de sincérité, d'amour et d'humilité qui ont touché Césaire. Et il a été si vivement ému qu'il n'hésite pas à proposer ce type de poésie en exemple à tout poète nègre!

(61) Aimé CÉSAIRE : in revue "Tropiques", n° 2, juillet 1941
Fort-de-France, p.41-42

Senghor met en évidence cet aspect qu'il juge lui aussi principal :

"Poésie humaine. C'est à ce titre qu'elle mérite d'être connue. L'Amérique n'est pas seulement une terre de machines et de records, c'est aussi une terre de jeunesse et d'espoir; et parmi ses visages, son visage noir est l'un des plus humains." (62)

(62) L.S. SENGHOR : "Trois poètes négro-américains", o.c.

CHAPITRE VI.

UN PRECURSEUR : R. Maran

"BATOUALA" -

Une place à part doit être faite à René Maran! Impossible de ranger dans la littérature antillaise cet Antillais qui vécut en France et en Afrique, et qui assimila entièrement et sans effort la culture française! Plus trace chez lui d'un "tempérament nègre", ni de "survivances ancestrales" : sa manière de penser, de sentir, est française. Considéré par les noirs comme un précurseur de l'actuelle "négritude", il avoue qu'il la comprend mal et a tendance à y voir un racisme plus qu'une nouvelle forme d'humanisme.

Pourquoi dès lors cette "adoption" d'un écrivain qui n'a plus d'un noir que la couleur, par le jeune mouvement néo-nègre ?

On se souvient peut-être que René Maran obtint, en 1921, le prix Goncourt pour son roman "Batouala" (1). Cette attribution souleva aussitôt de violentes réactions dans certains

(1) René MARAN : "Batouala - véritable roman nègre", Paris Albin Michel, 1921.

milieux : "Une oeuvre de haine : Batouala ou la Calédonie. En couronnant ce pamphlet, l'Académie Goncourt a commis une mauvaise action." (2) Les portes se fermèrent devant son auteur qui nous dit avec amertume : "C'est dur d'être prophète; on vous lapide" (3).

Rejeté par les Français, le roman passa à la postérité négro-africaine. En 1928, l'écrivain américain Claude Mac Kay mentionne que "Batouala", considéré comme un "livre dangereux", est interdit à la Martinique, et, en 1932, le manifeste des étudiants antillais "Légitime Défense" relève cette interdiction pour mettre en relief le servilisme des Antilles. Joseph Zobel (4) et Ousmane Soce (5) disent à leur tour que le roman fut lu comme un classique, aux Colonies et à Paris, par tous les noirs qui s'intéressaient au renouveau négro-africain. Césaire, Senghor et Damas s'accordent à reconnaître eux aussi qu'il marqua une date importante pour la nouvelle génération noire! Avec "Batouala" quelque chose avait changé pour les hommes de couleur!

+ +

Relisons cet ouvrage, dont les qualités littéraires ne sont pas contestables et qui ne dépare en rien la liste des prix Goncourt. Nous comprendrons pourquoi René Maran, bien qu'il s'avouât trop occidentalisé pour bien comprendre ses jeunes confrères, fut adopté par eux : il était le premier

(2) "La Dépêche Coloniale", numéro du 26 décembre 1921. Cité en page 2 du mémoire inédit que Mr Marcel Guillemant, élève de L.S. Senghor, présenta à l'Ecole Nationale de la France d'Outremer, en 1950, mémoire intitulé "Situation de la poésie nègre de langue française en 1950".

(3) Entretien avec René MARAN en mars 1959.

(4) Joseph ZOBEL : "La rue Cases-Nègres", o.c.

(5) Ousmane SOCE : "Mirages de Paris", o.c.

noir, en France, à oser dire la vérité sur certaines méthodes de la colonisation, à révéler la vraie mentalité des noirs et ce qu'ils pensaient de l'occupation européenne.

René Maran fut en effet, pendant treize ans, administrateur en Oubangui-Chari (6). Il apprit la langue du pays et écouta souvent les indigènes parler entre eux, sans qu'ils s'en doutent. Bien trop occidentalisé pour aucunement vouloir se mêler à leur genre de vie (7), il s'efforça cependant de connaître au mieux ces peuplades très primitives (8), dont Batouala, le chef de tribu, est une image fidèle. Par ailleurs, il comprit très vite que les critiques des noirs n'étaient pas toutes sans fondement. Batouala, un soir d'ivresse, raconte comment les tribus se replièrent d'abord à l'arrivée des blancs. Mais ceux-ci occupèrent tout le pays. Plus d'issues. Elles se résignèrent donc à travailler pour les Européens contre de belles promesses :

"Que ne nous ont-ils pas promis! Vous reconnaîtrez plus tard, disent-ils, que c'est en vue de votre bonheur que nous vous forçons à travailler. L'argent que nous vous obligeons à gagner, nous ne vous en prenons qu'une infime partie. Nous nous en servons pour vous construire des villages, des routes, des ponts, des machines qui, au moyen du feu, marchent sur des barres de fer.

.....

"Il y a une trentaine de lunes, notre caoutchouc, on l'achetait encore à raison de trois francs le kilo. Sans ombre d'explication, du jour au lendemain, la même quantité de "banga" ne nous a plus été payée que quinze sous, - un méya et cinq bi'mbas! Et le gouverneur a juste choisi ce moment pour

(6) Territoire de l'Afrique équatoriale française, au nord de l'ex-Congo belge

(7) Entretien avec R. Maran en mars 1959.

(8) Cfr H. BAUMANN et D. WESTERMANN : "Les peuples et les civilisations de l'Afrique", Paris, Payot, 1957, pp. 294 et suivantes.

élever notre impôt de cinq à sept et dix francs!

.....

"Nous ne sommes que des chairs à impôts. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes? Même pas. Un chien? Ils le nourrissent, et soignent leur cheval. Nous? Nous sommes moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous tuent lentement." (9)

La virulence des paroles de Batouala n'est pas le fait d'une mauvaise tête. Son peuple tout entier approuve ce discours :

"Il y eut des injures, des insultes. Batouala avait mille fois raison. Jadis, avant la venue des blancs, on vivait heureux. Travailler peu, et pour soi, manger, boire, dormir, de loin en loin avoir des palabres sanglantes où l'on arrachait le foie des morts pour manger leur courage, et se l'incorporer, - tels étaient les jours heureux que l'on vivait jadis, avant la venue des blancs.

"A présent, ils n'étaient que des esclaves. Il n'y avait rien à espérer d'une race sans cœur. Car ils n'avaient pas de cœur, les "boundjous". Ils abandonnaient les enfants qu'ils avaient des femmes noires. Se sachant fils de blancs, ces derniers ne daignaient pas fréquenter les nègres. Pleins de haine et d'envie, en "boundjouvoukos" qu'ils étaient, ces blancs et noirs vivaient exécrés de tous, pourris de vices, paresseux et malfaisants." (10)

Plus loin, René Maran explique la philosophie des Bandas (11) sur l'autre vie :

(9) "Batouala", pp.76-77

(10) ibid., pp.77-78 - La cruauté des uns n'étant pas celle des autres, les noirs trouvent normal de manger le foie des morts et se scandalisent de l'abandon d'un enfant naturel. Beaucoup de blancs pensent le contraire!

(11) peuplades noires de l'Oubangui-Chari.

"Là, il n'est plus de moustiques, ni de brumes, ni de froid. Le travail y est aboli. Plus d'impôt à payer ni de sandoukous (12) à porter. Les sévices, les prestations, la chicotte, nini! mata! Une tranquillité absolue, une paix illimitée." (13)

Ce n'est certes pas aussi mystique que les negro-spiritu-als, mais c'est la même expression de soulagement d'une vie qu'on quitte comme un fardeau. Cela est d'autant plus frappant que cette manière de penser est à l'opposé du tempérament de ces tribus, naturellement joyeuses et avides de vivre. La plus grande partie du roman consiste à décrire cette joie de vivre, au cours des petits événements de l'année. "J'ai montré les noirs tels qu'ils étaient, dit René Maran, et n'ai point voulu faire de polémique!" (14).

Si, de fait, le roman lui-même est objectif comme "un procès-verbal de constat" (14) et insiste plus sur la vie quotidienne des noirs que sur leurs récriminations, quelques pages plus violentes et surtout la préface en font néanmoins un livre "engagé".

Dans ses quelques pages d'introduction, l'auteur, - qui s'est effacé entièrement derrière son personnage -, confirme les reproches de Batouala. En tant qu'administrateur, il a eu l'occasion d'apprécier les méfaits de la colonisation :

"Cette région était très riche en caoutchouc et très peuplée. Des plantations de toutes sortes couvraient son étendue. Elle regorgeait de poules et de cabris. Sept ans ont suffi pour la ruiner de fond en comble. Les villages se sont disséminés, les plantations ont disparu, cabris et poules ont été anéantis. Quant aux indigènes, débilités par les travaux incessants, excessifs et non rétribués, on les a mis dans l'

(12) caisses.
 (13) "Batoualá", p. 99
 (14) Entretien avec R. Maran

impossibilité de consacrer à leurs semailles, même le temps nécessaire. Ils ont vu la maladie s'installer chez eux, la famine les envahir et leur nombre diminuer." (15)

Sans doute l'Oubangui-Chari était-il particulièrement mal desservi et organisé, car l'auteur insiste sur la négligence de ses collègues, leur immoralité et leur cynisme :

"Ce sont eux qui assument la responsabilité des maux dont souffrent, à l'heure actuelle, certaines parties du pays des noirs. C'est que, pour avancer en grade, il fallait qu'ils n'eussent "pas d'histoire... Ils n'ont pas eu le courage de parler. Et, à leur anémie intellectuelle l'asthénie morale s'ajoutant, sans un remords, ils ont trompé leur pays." (16)

Aussi René Maran demande-t-il à ses "frères en esprit, écrivains de France" (17), de faire écho à son témoignage et de prendre des mesures sérieuses :

"C'est à redresser tout ce que l'administration désigne sous l'euphémisme "d'errements" que je vous convie. La lutte sera serrée. Vous allez affronter des négriers. Il vous sera plus dur de lutter contre eux que contre des moulins. Votre tâche est belle. A l'oeuvre donc, et sans plus attendre. La France le veut! " (18)

Pauvre René Maran! C'était se montrer bien optimiste que de croire naïvement que le témoignage d'un honnête homme allait bouleverser le désordre établi. Surtout quand il s'agissait d'un noir, et tout seul. On lui fit bien payer son audace. Pourtant son livre ne fut pas perdu!

(15) "Batoualé", p.16

(16) ibid., p.14

(17) ibid., p.13

(18) ibid., pp.14-15

DEUXIEME PARTIE

" L' E T U D I A N T

N O I R "

CHAPITRE VII.

L E G R O U P E D E

" L' E T U D I A N T N O I R "

Au contraire de "Légitime Défense" :
primauté du culturel. -

Attitude envers le communisme. -

Interprétation du surréalisme. -

La poésie africaine traditionnelle.

"Légitime Défense", revue des étudiants antillais de Paris, n'eut qu'un seul numéro. Manque de subsides ou menaces gouvernementales, on ne sait! Mais le grain était semé et des réactions allaient naître. C'était l'essentiel. N'avait-on pas d'ailleurs, avec beaucoup de prévoyance, averti le lecteur : "Cette petite revue, outil provisoire, s'il casse, nous saurons trouver d'autres instruments" (1).

(1) "Légitime Défense", avertissement, p.1

Le groupe d'Etienne Léro continua d'exister et de défendre en pratique les idées exprimées dans son manifeste. Il éveilla la conscience de jeunes africains et antillais, qui se groupèrent sous la direction de Léopold Sédar Senghor, sénégalais, et d'Aimé Césaire, martiniquais. Il y avait là, entre autres, le guyanais Léon Damas, l'antillais Léonard Sainville, les sénégalais Birago Diop et Ousmane Soce, et un petit journal sans prétention, "L'étudiant noir", propagea les problèmes qui les préoccupaient. Il allait leur permettre de constater que ces questions intéressaient la race noire tout entière.

" 'L'Etudiant noir' et 'Légitime Défense', dit Senghor, (2) représentaient respectivement les deux tendances entre lesquelles se partageaient les étudiants". Si les deux revues avaient subi les mêmes influences, elles se différencieraient pourtant en plusieurs points : "L'Etudiant noir affirmait la priorité comme la primauté du culturel. Pour nous, dit encore Senghor, la politique n'était qu'un aspect de la culture", tandis que "Légitime Défense soutenait ... que la révolution politique devait précéder la révolution culturelle, celle-ci ne devenant possible que si l'on accomplissait un changement politique radical." (2) "Mais quelle révolution politique? demande-t-il alors. Monnerot et ses amis ne voyaient le salut que dans le communisme, et, par conséquent, dans la lutte anti-colonialiste. Je note cependant que ces curieux révolutionnaires ne prônaient pas l'indépendance de l'Afrique, encore moins celle des Antilles. C'est dire qu'ils se contentaient de répéter les slogans communistes."

Il est vrai qu'Etienne Léro et ses compagnons avaient surtout retenu du communisme la lutte des classes et ne mettaient pas encore en cause la domination française sur les

(2) L.S. SENGHOR : lettre de février 1960.

Antilles, ainsi que nous l'avons relevé (3). Aujourd'hui encore, les communistes martiniquais sont entièrement soumis aux organes français du Parti (4). Ajoutons cependant que la prise de conscience de la colonisation n'en était qu'à ses débuts, en 1932. "Légitime Défense" avait eu le mérite de proposer une première série de solutions à plusieurs grands problèmes; il était normal que ses successeurs tentent d'aller plus loin : "Monneret et ses amis repoussaient les valeurs traditionnelles de l'Occident au nom des valeurs contemporaines de l'Occident, au nom du Communisme et du Surréalisme ... tandis que nous repoussions, dans un premier mouvement, toutes les valeurs occidentales." (5)

+
+ +

Peut-être serait-il plus juste de dire que le groupe de "L'Étudiant noir" usa des valeurs contemporaines de l'Occident avec éclectisme, y choisissant seulement ce qui était susceptible de promouvoir la dignité des peuples noirs. C'est pour cela qu'il refusa de s'inféoder à aucun parti, fût-il international, et d'ériger le marxisme en idéologie, préférant se méfier - comme Marx le souhaitait lui-même dans le "Capital" - de la "tendance à transformer ses théories en une doctrine historico-philosophique universellement valable" (6). Il considéra le socialisme essentiellement comme une méthode, "un instrument efficace de recherche", permet-

(3) Voir notre chapitre IV, page 54.

(4) C'est une des raisons pour lesquelles A.Césaire quitta le Parti en 1956. Il écrit, dans sa "Lettre à Maurice Thorez" (Paris, Présence Africaine, 1956, p.13) : "Le Parti Communiste Français pense ses devoirs envers les peuples coloniaux en termes de magistère à exercer et ... l'anticolonialisme même des communistes français porte encore les stigmates de ce colonialisme qu'il combat."

(5) L.S.SENHOR : lettre de février 1960

(6) Le même : "Appert sur la doctrine et le programme du Parti" au Congrès constitutif du Parti du "rassemblement Africain (P.R.A.), exemplaire polycopié, p.12

tant de rationaliser une révolte spontanée. Appliqué aux colonies, le socialisme faisait apparaître que les rapports de l'homme avec la nature (économie) et de l'homme avec ses semblables (sociologie) y étaient entachés d'une triple aliénation : politique, économique et culturelle. Et cela à cause du capitalisme européen, dont l'impérialisme n'était qu'une extension prévisible : l'exploitation de classe à classe devenait une exploitation de peuple à peuple (7). Cependant, nous avertit Senghor, "s'inspirer du socialisme ne consistera pas à adopter je ne sais quel "dogme marxiste", à emprunter des solutions européennes toutes faites" (8), mais à "analyser dialectiquement notre situation concrète ... de négro-africains, de malgaches, d'océaniens, d'aïllais colonisés (9), et à trouver aux problèmes "une solution originale, qui sera seule efficace" (10).

Ainsi, L'Etudiant noir reconnaissait que le socialisme était valable en tant que "méthode de recherche" et "technique de révolution politique" (11), mais il lui refusait toute ingérence dans les domaines philosophiques et religieux. "La "métaphysique marxiste", rappelle Senghor, est l'oeuvre, non de Marx, mais de certains de ses disciples ... L'objet du socialisme n'est pas de connaître l'essence, la chose en soi, mais le phénomène; ce n'est pas de philosopher, c'est d'agir." (12) Réserve fort compréhensible chez des hommes en majorité spiritualistes! C'est pourquoi ni Senghor, ni Damas, ni Birago Diop, ni Ousmane Socé ne furent jamais partisans du communisme. Césaire lui-même n'y adhéra que dix ans plus tard, pour revenir à ses positions premières treize années après : "J'ai acquis la conviction que nos voies et celles du communisme tel qu'il est mis en pratique, ne se

(7) ibid., pp.5 et 11.

(8) ibid., p.14

(9) ibid., p.13

(10) ibid., p.14

(11) ibid., p.8

(12) ibid., p.12

confondent pas purement et simplement ... Nous, hommes de couleur, ... avons dans notre conscience, pris possession de tout le champ de notre singularité ... Singularité de notre "situation dans le monde" qui ne se confond avec nulle autre ... de nos problèmes qui ne se ramènent à nul autre problème ... de notre histoire, coupés de terribles avatars qui n'appartiennent qu'à elle ... Qu'en résulte-t-il, sinon que nos voies vers l'avenir ... la voie politique comme la voie culturelle, ne sont pas toutes faites; qu'elles sont à découvrir, et que les soins de cette découverte ne regardent que nous ?" (13)

+
+ +

Quant au surréalisme, il ne fut plus considéré par "L'Étudiant noir" comme "une école et un maître" : "Nous acceptons le Surréalisme comme un moyen, mais non comme une fin, comme un allié et non comme un maître. Nous voulions bien nous inspirer du Surréalisme, mais uniquement parce que l'écriture surréaliste retrouvait la parole négro-africaine" (14). De fait, Senghor et Damas, bien qu'intimement liés l'un avec Philippe Soupault, l'autre avec Robert Desnos, ne pratiquèrent que fort peu le surréalisme, et Césaire lui-même ne l'adopta entièrement qu'à partir de la guerre et surtout pour les raisons que nous analyserons en détail dans notre troisième partie. Tous trois furent touchés alors davantage par l'esprit révolutionnaire du surréalisme que par sa méthode (15) et aussi par les traits communs qu'il présentait avec l'art et la poésie nègres.

(13) A. CESAIRE : "Lettre à Maurice Thorez", s.c., p.7-8

(14) L.S. SENGHOR : lettre de février 1960

(15) Cfr notre chapitre III.

Le groupe s'intéressa donc vivement à la poésie africaine traditionnelle. Senghor, par exemple, traduisait en français des poèmes sérères (16), dont on retrouve des réminiscences dans ses propres créations; tandis que Birago Diop transcrivait les contes d'Amadou Koumba, griot de son village (17) Léon Damas et Aimé Césaire, de leur côté, découvraient la richesse d'une littérature non occidentale qui charmait leur imagination et épousait mieux le rythme de leur sensibilité. Damas écrivait, en 1944, une suite de contes Guyanais (18) et de ravissants "Poèmes nègres sur des airs africains" (19). Déjà en 1937, dans "Pigments" (20), il avait cherché une forme littéraire qui se rapprochât des poèmes africains chantés et dansés (21).

Senghor affirme avoir été plus marqué par cette littérature de son pays que par celle de France : "La vérité est que j'ai surtout lu, plus exactement écouté, transcrit et commenté des poèmes négro-africains. Et les Antillais qui les ignoraient - Césaire n'était pas de ceux-là - les retrouvaient naturellement en descendant en eux-mêmes ... Si l'on veut nous trouver des maîtres, il serait plus sage de les chercher du côté de l'Afrique" (22).

+
+ +

C'est ainsi que Senghor se mit à l'étude des structures du langage poétique de l'Ouest-africain et il n'est pas inutile de résumer ses découvertes, car elles allaient initier les autres poètes antillais à une Afrique qu'ils avaient perdue.

(16) Le sérère est la langue d'une tribu sénégalaise dont est issu Senghor.

(17) Voir la définition du "griot" page 17 en note.

(18) Léon DAMAS : "Veillées noires", Paris, Stock, 1943

(19) Paris, Guy Lévy Mano, 1948.

(20) Paris, Guy Lévy Mano, 1937.

(21) Sur la poésie de Damas, voir notre chapitre X,

(22) L.S. SENGHOR : "Ethiopiennes", Paris, Seuil, 1956,

L'art nègre, disait Senghor, et singulièrement la poésie, vise à exprimer un "monde moral", "plus réel que le monde visible" ... "animé par les forces invisibles qui régissent l'Univers" (23). Lorsque l'artiste est é-nu, et il l'est par le rythme, il entre en relations avec ces forces cosmiques et tente de les extérioriser dans son oeuvre. "En Afrique noire, toute oeuvre d'art est, en même temps, opération magique. Il s'agit d'enfermer une force vitale dans une enveloppe sensible, et de la déclencher, au moment propice, par la vertu de la danse ou de la prière" (24). L'artiste n'a donc pas en vue une "oeuvre d'art" valable par sa seule beauté formelle. Il ne tient pas non plus à représenter les objets réels, mais vise à capter les forces invisibles pour les mettre au service de l'homme. Un tel art est fonctionnel, jamais gratuit! (25) Ce qui ne veut pas dire qu'il ne se soucie qu'accessoirement de la beauté ! Le noir assimile beauté, bonté et efficacité : c'est seulement parce qu'elle est belle que l'oeuvre d'art peut-être efficace (26). L'art devient ainsi, pour l'Africain, "connaissance et explication du monde, c'est-à-dire de la réalité qui sous-tend le monde, de la surréalité" (27).

De là provient, dans la littérature africaine traditionnelle, l'emploi de ce que Senghor a appelé l' "image-analogie", où le sens prime le signe : "L'objet ne signifie pas ce qu'il représente, mais ce qu'il suggère, ce qu'il crée. L'éléphant est la Force; l'araignée, la Prudence; les cornes sont Lune, et la lune, Fécondité. Toute représentation est

(23) L.S. SENGHOR : "Langage et poésie négro-africaine", conférence inédite, pp.7-8. Voir aussi "Les lois de la culture négro-africaine", dans le numéro spécial de la revue "Présence Africaine" consacré au premier congrès des Ecrivains et Artistes noirs, n°8-9-10, juin-novembre 1956, p.51

Le R.P. TEMPELS a bien mis en lumière l'importance exceptionnelle de ces forces vitales dans "La philosophie bantoue", Elisabethville, éditions Lovania, 1945, réédité à Paris, Présence Africaine, 1949

est image, et l'image est non pas signe, mais sens, c'est-à-dire symbole, idéogramme" (28).

Cette interprétation s'étend à tous les éléments du langage - qualités sensuelles du mot et de la phrase, timbre, ton, rythme - et à tous ceux des arts plastiques - matériaux employés (pierre, bois, fer, terre, fibre...), lignes et couleurs -. Ce n'est pas indifféremment que l'artiste noir utilise la terre plutôt que le fer ou la pierre, par exemple, mais parce que ce matériau, dans tel cas précis, est seul capable de saisir la "surréalité" qu'il entend exprimer. De même lorsqu'il donne à son oeuvre telle couleur ou telle forme. Cela non seulement parce que les matières, les couleurs ou les formes sont des symboles (comme chez nous la blancheur d'une robe de mariée symbolise la virginité), mais parce qu'elles agissent magiquement et permettent seules de capter les forces secrètes de la nature, de les obliger en quelque sorte à prendre une "enveloppe sensible". C'est la fonction principale des fétiches, masques, statues des ancêtres, etc... objets artistiques et religieux à la fois, les deux domaines n'étant jamais séparables ici. (29)

.....
(24) L.S. SENGHOR : "L'art négro-africain", conférence inédite, 1955, p.16

(25) ibid., p.9

(26) Nous parlons bien entendu ici de l'"oeuvre d'art", non du gri-gri que le sorcier rend puissant par d'autres moyens.

(27) Conférence citée, p.10

(28) ibid., p.11

(29) Pour donner un exemple facilement compréhensible, nous prendrions volontiers celui de notre anneau de mariage. L'anneau représente le lien qui unit les époux et l'or indique leur fidélité inaltérable. Mais ce ne sont pour nous que symboles, images non efficaces; tandis que l'Africain - à supposer que ce symbolisme soit également valable pour lui, ce que nous ignorons - emploierait précisément cette forme et ce métal pour "prendre au piège" les forces invisibles qui donnent à l'homme la fidélité dans le mariage : celui qui porterait cet anneau ne signifierait pas seulement aux autres hommes qu'il est marié et entend être fidèle, mais la force magiquement en-

Senghor nous dit que "tout langage qui n'est pas fabulation ennue, car il ne touche pas la sensibilité. Bien mieux, le Négro-africain ne comprend pas pareil langage" (30).

Bien entendu, il faut entendre ceci du langage artistique. Dans la conversation courante, le noir désigne par ses mots des objets parfaitement concrets, et lorsqu'il dit "Cet arbre est haut de dix mètres", il ne veut pas dire autre chose que nous. Mais le langage de l'artiste, lui, doit toujours être compris à la manière de nos fables. Les êtres et les choses n'y sont pas pris pour eux-mêmes, mais pour les idées qu'ils évoquent. Tout comme, chez La Fontaine, le chêne de la fable représente la force orgueilleuse et le roseau l'humilité et l'apparente faiblesse. Hormis les fables, où il est averti dès l'enfance de cette signification seconde, l'occidental a généralement perdu la compréhension spontanée de ces symboles. Et c'est la grandeur des poètes modernes d'avoir retrouvé le "monde des correspondances" dont parlait Baudelaire. C'est aussi leur drame, puisqu'ils se sont ainsi fermés au public populaire et ne sont plus accessibles qu'à une élite! "Le Français, constate Senghor, éprouve toujours le besoin de commentaire, et d'expliquer le sens des images par des mots abstraits. Rarement pareille chose chez le poète nègre : son public possède naïvement la double vue" (31), car il est "initié ... doué de ces yeux intérieurs qui percent les murailles" (32). "Il n'est pas besoin, dit-il encore, d'expliquer qu'elle est inondée de joie, la jeune fille qui a vu son fiancé triompher aux jeux gymniques et qui chante :

(.... fermée dans l'anneau serait censée lui donner réellement cette vertu.

(30) L.S. SENGHOR : "L'art négro-africain", o.c., p.11

(31) Le MÊME : "Langage et poésie négro-africaine", o.c., p.8

(32) ibid., p.7

" Je ne dormirai point; sur la place, je veillerai
Le tam-tam de moi est paré d'un collier blanc. "

Ni que le jeune homme chante la noblesse de sa fiancée,
quand il dit :

" Le chemin bifurque au milieu de la nue
Celui d'une haute maison, je ne le cède à personne."
(33)

L'image-analogie que nous venons d'analyser est proche de celle utilisée par les surréalistes occidentaux. Et pourtant Senghor a raison de distinguer le surréalisme africain de celui d'Europe.

En effet, que disait Breton ? "L'analogie poétique, écrivait-il dans "Signe ascendant", a ceci de commun avec l'analogie mystique qu'elle transgresse les lois de la déduction pour faire appréhender à l'esprit l'interdépendance de deux objets de pensée situés sur des plans différents, entre lesquels le fonctionnement logique de l'esprit n'est apte à jeter aucun pont, et s'oppose même, a priori, à ce que toute espèce de pont soit jeté. L'analogie poétique diffère foncièrement de l'analogie mystique en ce qu'elle ne présuppose nullement, à travers la trame du monde visible, un univers invisible qui tend à se manifester. Elle est tout empirique dans sa démarche." (34)

Senghor s'appuie sur ces phrases pour affirmer que le surréalisme africain, au contraire de l'Européen, "présuppose et manifeste l'univers hiérarchisé des forces vitales" (35). Mais le texte de Breton est peu clair, car, obnubilé par son opposition à un univers religieux pour lui inexis-

(33) ibid., pp.7-8

(34) Cité par L.S.Senghor, ibid., p.12

(35) L.S.SENGHOR : "Les lois de la culture négro-africaine"
p.c., p.59



tant et que l'analogie poétique ne saurait donc révéler, l'auteur néglige un autre "univers invisible", que le Surréalisme se proposait en premier lieu de libérer : l'Inconscient, peuple de pulsions "tendant à se manifester" dans les actes, les rêves, les pensées... L'ambition du poète voyant et demiurge, telle que la concevait Rimbaud, n'est-elle pas de s'approprier les clefs de cet univers? Sa démarche est donc parallèle à celle de l'artiste noir.

Mais elle ne lui est cependant pas identique, puisque le monde inconscient est subjectif, psychologique, tandis que l'art africain tente d'appréhender un donné religieux, peuplé de forces objectives extérieures à l'homme. C'est à cause de cette différence que Senghor avait raison de distinguer les deux surréalismes.

C'est aussi parce qu'ils ignorent tout de cet inconscient à découvrir que la méthode des surréalistes européens ne peut être qu'empirique (écriture automatique, transcription des rêves, etc...) Les Africains, au contraire, se trouvent plongés au sein de forces connues, auxquelles il leur faut participer ou qu'ils doivent s'attacher par des rites précis, notamment par un rythme impérieux.

Ce sont là, nous semble-t-il, les vraies différences entre le surréalisme européen et le surnaturalisme nègre (36). Il n'en demeure pas moins qu'il y a là une rencontre étonnante dont les artistes européens furent les premiers à s'émerveiller. Et ce n'est pas sans raison que Senghor dit, avec Madeleine Rousseau, que "l'art nègre répond à la définition contemporaine de l'art" (37).

+
+ +

(36) Le mot est de Senghor, qui veut marquer que l'art nègre n'est pas imitation de la nature, mais appréhension du surnaturel.

(37) L.S. SENGHOR : "L'art nègre-africain", o.c., p.2

"L'Etudiant noir", on le voit, prenait ses distances de toutes les valeurs occidentales, même les plus révolutionnaires, pour essayer de retrouver "les valeurs de la négritude". C'est en ce sens qu'il prônait une révolution culturelle préalable, car, "comment vouloir notre indépendance politique, si nous n'avions foi dans les valeurs de la négritude ?... Nos articles allaient tous dans ce sens. Naturellement, Césaire menait la lutte, avant tout, contre l'assimilation des Antillais. Pour moi, je visais surtout à analyser et à exalter les valeurs traditionnelles de l'Afrique noire" (38).

Le groupe de Senghor allait donc beaucoup plus loin que celui d'Etienne Léro. Tout d'abord il dépassait le particularisme antillais ou africain en forgeant une même mystique pour toute la race noire (39). Ensuite, il poussait sa critique de l'Occident jusqu'aux idéologies européennes qui mettaient l'Occident en question : le communisme et le surréalisme. Enfin, il désirait ardemment retrouver le patrimoine des civilisations africaines. Cette dernière différence était la plus originale. La présence d'Africains dans le groupe en fut certainement une des causes profondes, mais il ne faut pas négliger la véritable "quête de leurs sources" entreprise par Césaire et Damas (40). Ce dernier s'informait aussi bien auprès des Africains de toutes conditions qu'il pouvait rencontrer à Paris qu'aux cours du professeur Rivet (41). C'est dans ce but qu'en plus de ses recherches littéraires, le groupe tout entier se plongea dans l'étude des ethnologues africanistes, dont nous allons examiner l'influence.

(38) L.S.SENGHOR : lettre de février 1960

(39) Relevons ici une erreur dans l'étude de Mr.VIATTE : "Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1959", Paris, PUF, 1954. En page 510, il y est dit qu'entre 1940 et 1945 "Guy Tirolien a partagé durant la guerre la captivité de L.S.Senghor, le théoricien de la "négritude" : par cet intermédiaire, la littérature antillaise se soude à celle de l'Afrique noire." - Nous avons vu qu'en fait la dite "soudure" avait eu lieu près de dix ans plus tôt.

(40) Césaire nous dit que c'est par Senghor que l'Afrique lui fut révélée.

(41) Entretien avec L.Damas, en juin 1959

CHAPITRE VIII.L' A P P O R T D E S

E T H N O L O G U E S -

Revalorisation des civilisations
africaines pré-coloniales :
Frobenius - Delafosse - G.Hardy -
Delavignette et Th. Monod -

Dépassant les théories de Lévy-Bruhl, de Gobineau et de Spengler, la nouvelle école d'ethnologie parlait des peuples dits primitifs avec plus d'objectivité et plus d'intelligence. L'ouvrage de Léo Frobenius, "Histoire de la civilisation africaine"(1) et "Les Nègres" de Maurice Delafosse (2) furent lus et commentés par les étudiants noirs de Paris et devinrent pour beaucoup des livres de chevet. Ces travaux d'hommes de science revaloris-

(1) Léo FROBENIUS : "Histoire de la civilisation africaine". Paris, NRF Gallimard, 1936 (3e édition)

(2) Maurice DELAFOSSE : "Les Nègres", Paris, édition Rieder, 1927.

risaient un passé prétendu sans intérêt. A leur lumière, se dissipaient les tares injustement attribuées à la race noire: peuple sans histoire, mentalité primitive, idolâtre, fétichiste... A ces slogans, Frobenius répondait qu'à la fin du Moyen-Age, les premiers navigateurs européens découvraient dans l'ancien Royaume du Congo (3) "une foule grouillante habillée de soie et de velours, des Grands Etats bien ordonnés, et cela dans les moindres détails, des souverains puissants, des industries opulentes. Civilisés jusqu'à la moelle des os!"(4) Que dire alors des peuples de l'ouest africain, eux aussi démembrés ensuite par la traite des esclaves! Frobenius lui-même, lorsqu'il pénétra en 1906 dans le territoire du Kassaï-Sankuru (5), trouva encore "des villages dont les rues principales étaient bordées de chaque côté, pendant des lieues, de quatre rangées de palmiers, et dont les cases, ornées chacune de façon charmante, étaient autant d'oeuvres d'art. Aucun homme qui ne portât des armes somptueuses de fer ou de cuivre, aux lames incrustées, aux manches recouverts de peaux de serpent. Partout des velours et des étoffes de soie. Chaque coupe, chaque pipe, chaque cuiller était un objet d'art parfaitement digne d'être comparé aux créations du style roman européen... les gestes, les manières, le canon moral du peuple entier, depuis le petit enfant jusqu'au vieillard, bien qu'ils demeurassent dans des limites absolument naturelles, étaient empreints de dignité et de grâce..."(6).

Frobenius retrouve des traces de cette même culture dans l'Afrique entière. Après vingt années d'expéditions en Egypte, en Afrique du Sud, au Congo, au Dahomey et au Nigéria, au

(3) Ce royaume comprenait une partie de l'Angola, une autre du Congo français et le Bas-Congo. Cfr la très intéressante étude de Mgr CUVELIER : "L'ancien royaume du Congo", Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1946

(4) L. FROBENIUS : o.c., p.14

(5) Région au sud du Congo, comprise entre les rivières Kassaï (ou Kassaï) et Sankuru.

(6) L. FROBENIUS : o.c., p.15

Sénégal et au Soudan, il constate qu'il existe une civilisation africaine portant "la même frappe" : "partout nous reconnaissons un 'esprit', un caractère, une essence semblable" (7).

"Tout comporte un but précis, âpre, sévère, tectonique. Voilà le caractère du style africain. Quiconque s'approche de lui au point de le comprendre tout à fait, reconnaît bientôt qu'il domine toute l'Afrique, comme l'expression même de son être. Il se manifeste dans les gestes de tous les peuples nègres autant que dans leur plastique, il parle dans leurs danses comme dans leurs masques, dans leur sens religieux comme dans leurs modes d'existence, leurs formes d'Etats et leurs destins de peuples. Il vit dans leurs fables, leurs contes de fées, leurs légendes, leurs mythes..." (8).

Non content de définir ces caractères et de les étendre à tout un continent, Frobenius les rattache directement à la plus ancienne civilisation connue : " Si nous comparons ces caractéristiques avec celles de l'Egypte pré-islamique, ne voyons-nous pas que la formule de l'Afrique noire définit aussi l'essence de cette civilisation particulière? L'Egypte pré-islamique ne s'exprime-t-elle pas dans un style âpre, sévère, réfléchi, direct et grave?" (9).

Ainsi, pour la première fois, un savant occidental reconnaît, non seulement qu'il y avait une civilisation, mais que haute était sa teneur tant sociale qu'artistique. Il lui donne en outre ses titres de noblesse en la faisant remonter

(7) ibid., p.16

(8) ibid., pp.17-18

(9) ibid., p.18 - Suivant cette piste, le Sénégalais Cheik Anta DIOP a consacré une volumineuse étude, très documentée, aux origines nègres de l'Egypte ancienne : "Nations nègres et culture", Paris, Présence Africaine, 1955.

au berceau de la culture. Avec quel enthousiasme les jeunes noirs lurent Frobenius! Césaire et Senghor confessent leur passion à dévorer ce livre qui s'employait tout au long à montrer la richesse et la complexité des civilisations africaines, et cette admiration transparait encore dans maints écrits de ces deux auteurs (10).

+
+ +

C'est avec la même ardeur que les étudiants noirs s'intéressèrent à Maurice Delafosse, dont Senghor a pu dire qu'il était "le plus grand des africanistes de France - je veux dire le plus attentif" (11). Les études de Delafosse, éditées vers 1922-1927, ne portèrent d'ailleurs leurs fruits qu'avec cette jeune génération noire, après 1933.

Plus superficiellement peut-être que Frobenius, mais avec plus d'objectivité encore et une scrupuleuse honnêteté d'homme de science, Delafosse sondait l'histoire de l'ouest africain. Il s'appuyait sur les traditions locales et sur les documents laissés par les savants de Tombouctou, les écrits d'historiens et géographes arabes du Xe au XV^e siècles (tels Ibn Batouta, Ibn Haoukal, Ibn Khaldoun et El Bekri), et vérifiait souvent de surplus leurs témoignages par des recherches archéologiques. Lui aussi rencontra, en remontant jusqu'au VI^e siècle de notre ère, des empires florissants (Ghana, Mali, Gao, Etats Mossi), des dynasties bien établies, des structures sociales et politiques solides et un commerce intense avec l'Afrique du Nord.

(10) Voir entre autres la place que Césaire lui accorda dans sa revue martiniquaise "Tropiques" - dont nous parlons dans notre troisième partie - et l'allusion qu'il y fait encore, en 1955, dans le "Discours sur le colonialisme" Paris, Présence Africaine, p.36

(11) L.S. SENGHOR : "Ce que l'homme noir apporte", in "L'Homme de couleur", Paris, Plon, "Présences", 1939.

Tout cela assurait "la bonne administration de l'Etat, sa prospérité, la courtoisie et la discipline des fonctionnaires et gouverneurs de provinces, l'excellente situation des finances publiques, le faste et l'étiquette rigoureuse et compliquée des réceptions royales, le respect accordé aux décisions de justice et à l'autorité du souverain"... Bref, "Véritable Etat dont l'organisation et la civilisation se pouvaient bien comparer avec celles des royaumes musulmans et de bien des royaumes chrétiens de la même époque (1353)", conclut Delafosse, en prenant pour exemple le Mali. (12)

De plus, cet empire Mandingue ou Mali dont il est ici question "occupait à peu près la même superficie que l'ensemble des territoires de l'Afrique Occidentale française et des colonies étrangères qui y sont enclavées... Le maître de cet immense Etat noir était en relations amicales avec les plus grands potentats musulmans de l'Afrique du Nord et notamment avec le sultan mérinide du Maroc." (13)

En fait, Delafosse suggérait que le Moyen-âge africain avait été en bien des points comparable au nôtre. Il n'arrêtait d'ailleurs pas là l'essor des peuples noirs, qui s'était poursuivi malgré la traite des esclaves. Les rois du Dahomey, par exemple, s'étaient certes rendus célèbres par leurs sacrifices humains, mais ils avaient su organiser leur Etat et leur armée et administrer leur royaume d'une façon qui leur faisait honneur (14). Quant au royaume du Bénin - la Nigéria actuelle -, il "a formé, depuis sans doute le XVe siècle et peut-être depuis une époque plus lointaine, un Etat puissant et redouté, où les arts industriels, et notamment l'art du bronze et celui de l'ivoire, ont fleuri d'une façon remarqua-

(12) Maurice DELAFOSSE : "Les Noirs de l'Afrique", Paris, Payot, 1922, p.61

(13) ibid., pp.60-61

(14) ibid., p.91

ble; certains bronzes du Bénin... sont dignes de rivaliser avec les produits analogues de plusieurs civilisations renommées" (15).

Delafosse constatait que, si les splendeurs de ces peuples étaient révolues, à la suite des invasions arabes puis européennes dont le but fut "de leur arracher des milliers d'esclaves" et de "les inonder d'alcool de traite" (16), malgré tout on trouvait encore sur ces territoires "des peuples étonnamment doués aux points de vue intellectuel, artistique et politique", comme par exemple les tribus de la Côte d'Or britannique - actuel Ghana -, qui fournissent "une quantité stupéfiante de docteurs en théologie ou en droit, d'avocats et de littérateurs" (17).

La conclusion de l'auteur apparaît dès le titre de son dernier chapitre : "Soi-disant infériorité intellectuelle des noirs, elle n'a jamais été démontrée - Nombreuses preuves du contraire." Ayant lu Gobineau (18), Delafosse se pose la question : "Les nègres africains forment-ils une race intellectuellement inférieure aux autres races humaines?" (19). Aucune preuve convaincante n'a jamais été apportée à cette affirmation fréquente, répond-il; il faut, pour bien juger, tenir compte de l'isolement de l'Afrique, puis des mauvais traitements subis. "Aurions-nous fait mieux qu'eux, si nous nous étions trouvés dans la même situation?" (20)

(15) ibid., p.92 - Nous avons pu admirer plusieurs de ces sculptures en bronze et d'autres en terre cuite, au musée ethnographique de Berlin, et pouvons assurer que leur élégance, leur finesse et leur recherche ne le cèdent en rien à l'orfèvrerie gothique ou renaissante!

(16) ibid., p.158 - Malgré ces affirmations, M.Delafosse ne critique pas encore le système colonial en lui-même.

(17) ibid., p.90

(18) ibid., cité dans la bibliographie, p.160

(19) ibid., p.156

(20) ibid., p.158

" Lorsque des peuples placés dans de telles conditions ont pu, avec leurs seules ressources, organiser des Etats comme ceux dont j'ai essayé de retracer ici l'histoire; constituer et maintenir des centres d'études comme Tombouctou, par exemple; produire des hommes d'Etat comme le mansa Gongo-Moussa (22) ou l'askia Mohammed (23) ... des savants et des lettrés qui ont réussi, sans l'aide de dictionnaires ni d'une langue véhiculaire quelconque, à posséder suffisamment l'arabe pour le comprendre à livre ouvert et l'écrire correctement; former des idiomes dont la souplesse, la richesse et la précision font l'étonnement de tous ceux qui les étudient, des idiomes qui pourraient par le simple jeu normal de leurs lois morphologiques et sans interpolations étrangères, fournir l'instrument nécessaire à ceux qui le parlent, si ceux-ci venaient à faire en un jour un bond en avant de quinze ou vingt siècles; inventer de toutes pièces, comme l'ont fait il y a une centaine d'années les Vaï de la Côte des graines et plus récemment les Bamoun du Cameroun, un système d'écriture parfaitement viable, il faut bien admettre que ces peuples ne méritent pas d'être traités d'inférieurs au point de vue intellectuel. " (24)

On voit le parti que purent tirer de ces affirmations les étudiants noirs. Ils savaient maintenant qu'ils avaient une histoire. La tradition orale leur rapportait déjà les hauts faits de leurs tribus, mais voici qu'un savant blanc, par une étude plus vaste, leur apprenait que cette histoire locale s'intégrait dans celles d'empires géants, réhaussés d'un prestige qui avait atteint l'Arabie, le Maroc et jusqu'à l'Espagne.

+ +

(22) Roi des Mandingues, qui régna de 1307 à 1332. Apogée du Mali.

(23) Chef de l'empire de Gao, qui régna de 1493 à 1529. Apogée du Gao

(24) M. DELAFOSSE, o.c., p.159

Il faut tenir compte aussi de l'ouvrage de Georges Hardy sur "L'Art Nègre", paru en 1927, qui infirmait certains préjugés en cours depuis des siècles sur les religions africaines (25) :

" Pour la plupart de nos contemporains, la religion des Noirs d'Afrique, c'est essentiellement l'adoration des fétiches, des idoles, des images qui incarnent les forces bonnes ou mauvaises de la nature ... il est entendu que cette religion fétichiste, idolâtre, polythéiste, est en même temps pénétrée de totémisme. Autant d'erreurs, autant d'idées préconçues, dont il faut se délivrer, si l'on veut s'approcher de cette âme profondément religieuse qu'est l'âme nègre. La religion des Noirs d'Afrique est fort éloignée de cette imagerie grossière ou de ces analogies simplistes. Sans doute est-elle particulièrement encombrée de pratiques fétichistes et de superstitions; mais ... elle ne se confond nullement avec elles, pas plus que le catholicisme ne se confond avec tant de survivances magiques qu'on découvre au fond des campagnes ... mieux on connaît ces religions, plus on est autorisé à affirmer qu'elles procèdent d'un dogme commun, dogme qui doit être bien fort et bien profond pour avoir résisté à tant de tribulations et s'être maintenu aussi ferme malgré l'absence générale de livres saints. " (26)

Comme l'indique son titre, l'ouvrage de G. Hardy met surtout en valeur les qualités artistiques des noirs, tant dans les domaines littéraires et musicaux que dans leur domaine d'excellence, la statuaire. A plusieurs reprises, il insinue que "quels qu'en soient les représentants, l'influence européenne apparaît ici comme un désastre pour l'Afrique" (27). Il le dit pour l'organisation politique, pour les religions, pour les arts... Ces égratignures aux "bienfaits de la civilisation" l'amènent à conclure que "l'art nègre (est) actu-

(25) Paris, éditeur Henri Laurens, 1927

(26) ibid., pp.14 à 16

(27) ibid., p.99

ellement en pleine décadence ... Déjà l'Islam avait commencé l'oeuvre de destruction. Mais l'Europe a été plus expéditive, ~~en~~ non point seulement, comme elle l'a fait parfois, en taillant en pièces, en détruisant les races, en désorganisant par principe : dans les régions qu'elle a abordées le plus pacifiquement ... son action a peut-être été plus désastreuse au point de vue artistique que là où elle s'est imposée brutalement." (28)

Et Georges Hardy d'invoquer brièvement l'étranglement des religions locales par la christianisation, le démantèlement des castes d'artisans par l'implantation de l'industrie et du commerce européens, sans compter l'administration politique qui réduisit "à l'état de mannequins ce qui restait des commandements indigènes" (29).

En somme, c'est tout le phénomène du contact des civilisations qui est en cause. La rencontre Europe - Afrique, pour nécessaire qu'on puisse la juger, fut loin d'être tendre! L'auteur, qui était alors directeur de l'Ecole Coloniale de Paris, reconnaît qu'il faut

" donner (aux forces créatrices de la race noire) le temps de rétablir leur équilibre, de se relever du formidable coup de massue qu'a été pour elles l'intervention européenne." (30)

+ +

(28) ibid., p. 99
 (29) ibid., p. 154
 (30) ibid., p. 160

Avec les années, cet appui moral des ethnologues allait s'intensifier. Ils découvraient une Afrique anciennement civilisée; ils prenaient conscience à la fois de l'appauvrissement culturel évident et de l'intérêt qu'il y avait à encourager les réactions des intellectuels africains capables de défendre leurs valeurs menacées.

C'est dans cet esprit que Robert Delavignette préfaçait un roman d'Ousmane Soce, en 1935 (31). "Karim et ses compagnons, disait-il, sont d'authentiques Ouolofs (32) fiers et généreux, aimant le faste, les sentiments nobles et les actions héroïques. Ils ont pour modèles les grands Linguères dont on leur a chanté la gloire ... Mais les Blancs sont venus et l'Afrique a changé. Karim et ses amis ne peuvent plus vivre comme leurs ancêtres. La défaillance de leur idéal traditionnel les laisse désarmés devant la vie moderne qui risque de les briser. Les efforts qu'ils doivent faire pour retrouver le sens de leur vocation et leur place dans le monde nouveau, tel est bien le sujet de Karim." (33)

En réalité, le roman d'Ousmane Soce est assez superficiel, mais le préfacier sent qu'il est maintenant important de laisser les noirs prendre spontanément la parole. Le reste de sa préface le montre clairement. Il commence par citer cet autre africaniste éminent, Théodore Monod (34). Celui-ci parle d'abord de la diversité des peuples africains, de leurs

(31) OUSMANE SOCE : "Karim, roman sénégalais", Paris, Editions Fernand Serlot, 1935 - Réédité en 1948 aux Nouvelles Editions Latines, Paris.

(32) Ouolof = tribu sénégalaise.

(33) Préface au livre de O. Soce, p.12

(34) Théodore MONOD a passé toute sa carrière en Afrique. Il est devenu directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire, à Dakar, et n'a cessé d'aider de son savoir et de son prestige la renaissance culturelle africaine.

langues et de leurs cultures. L'Afrique, dit-il, est un monde aussi complexe que le nôtre ou celui d'Asie et se moque de la schématisation que notre ignorance lui impose : "Le Noir n'est pas un homme sans passé, il n'est pas tombé d'un arbre avant-hier. L'Afrique est littéralement pourrie de vestiges préhistoriques, et certains se demandent même depuis peu si elle n'aurait pas, contrairement à l'opinion courante, vu naître l'homme proprement dit..." (35). Puis il énumère les valeurs propres du peuple noir et toujours existantes : "son sens de la politesse et de l'hospitalité, ... l'humour de ses conteurs, la sagesse sentencieuse de ses vieillards, ses dons artistiques, l'inspiration de ses poètes, les facultés supra-normales de ses devins, l'expression d'une pensée philosophique, symbolique, religieuse ou mystique." (36) Il évoque ensuite les méthodes de la politique coloniale : "L'Afrique existe, très concrètement, il serait donc absurde de continuer à la regarder comme une table rase, à la surface de laquelle on peut bâtir, a nihilo, n'importe quoi".

Et déjà il énonce les premiers principes du relativisme culturel, qui s'imposent de plus en plus aujourd'hui (37) :

"Dans notre sotte - et paresseuse - passion de la généralisation abstraite, nous sommes persuadés qu'un système d'enseignement, un mode de scrutin, un code, un régime, sont bons "en soi" et automatiquement salutaires à la totalité du globe ... Persuadés que (notre civilisation) est non seulement la seule bonne, mais la seule possible, nous accepterions volontiers de la voir, dans une conquête planétaire, se substituer à toutes les autres ... (Or), c'est ici le centre du problème. Il ne s'agit nullement en effet d'appauvrir l'hu-

(35) La plupart des textes cités par Delavignette ont été repris par Th. Monod lui-même, en préface à l'ouvrage de H. BAUMANN et D. WESTERMANN : "Les peuples et les civilisations de l'Afrique", Paris, Payot, 1947. Cet ouvrage d'ethnologie est considéré comme le plus important à ce jour sur le sujet.

(36) Dans la préface de Delavignette, p.

(37) Cfr HENSKOVITS : "Les bases de l'anthropologie culturelle", Payot, 1952

manité en assurant le triomphe d'un seul des aspects possibles de la culture humaine, mais bien plutôt de permettre à chaque élément de la famille terrestre d'apporter au concert commun, pour en enrichir l'ensemble, ce qu'elle possède de meilleur. Au terme, par conséquent, d'un choix, d'un tri, chaque culture devant à la fois ne retenir de son propre patrimoine que ce qui mérite de l'être et n'accepter de l'influence extérieure que ce qui est organiquement assimilable et peut enrichir son âme" (38).

C'est avec quelque avance sur son temps que Th. Monod ajoute : "Au moment où disparaît ce que le vieux système colonial après cinq siècles avait de décidément périmé, et où des formes nouvelles de structure comme de mentalité vont devoir se dégager, il importera d'accepter honnêtement les différences énormes, et à mon avis heureuses, qui séparent les hommes. Différences qu'il serait insensé et vain de vouloir nier, mais qu'il faut ouvertement reconnaître, pour y trouver ... les éléments mêmes d'un nouveau progrès spirituel. A condition que ce soit celui-ci qu'on vise et qu'on ne continue point à tenir les autres, matériel, économique, politique, pour une fin en soi, et non pour ce qu'ils sont : un moyen." (39)

Delavignette termine en reconnaissant le bien-fondé des efforts des écrivains africains, qui aideront à résoudre les problèmes futurs : " En s'exprimant, en s'analysant, les africains travaillent non seulement à leur développement, mais au nôtre. Et ils portent le problème de nos rapports avec l'Afrique sur un plan supérieur qui les oblige, et qui nous oblige avec eux, à dépasser les vieilles notions de colonisation comme le stade du nationalisme africain." (40)

(38) Préface de Delavignette, p.15

(39) ibid., p.

(40) ibid., p.15

"Le passé ne doit pas être un obstacle à l'adaptation qu'impose le présent. De la connaissance du passé, de son respect et aussi de son amour, les hommes ont toujours reçu le sens de leur vocation individuelle, comme de leur vocation collective, et la force de les bien remplir. L'Afrique ne fera pas exception. Elle trouvera en elle-même assez de ressources spirituelles pour accomplir l'effort de synthèse que le monde moderne exige de tous les hommes." (41)

Le mérite de la plupart des ethnologues français, on le voit, fut d'appuyer la réaction des intellectuels noirs de toute leur autorité scientifique, surtout à partir du moment où Lévy-Bruhl reconnût, dans ses "Cahiers" de 1938, qu'il se voyait contraint de revenir sur ses affirmations antérieures et qu'il n'y avait pas de différences qualitatives entre la mentalité dite primitive et celle des peuples évolués (42). Après Delavignette et Th. Monod, les noirs purent compter successivement sur le professeur P. Rivet, Marcel Griaule, Georges Balandier, Michel Leiris, etc... (43).

Décrivant ce mouvement, Césaire dit qu'il fut si général qu'on parla de "la grande trahison de l'ethnographie occidentale, laquelle, depuis quelque temps, avec une détérioration déplorable du sens de ses responsabilités, s'ingénie à mettre en doute la supériorité omnilatérale de la civilisation occidentale sur les civilisations exotiques" (44). Les réactions colonialistes qui dénoncèrent ce phénomène en avaient en effet bien compris la portée. Roger Caillois, par exemple, s'en prit à ces intellectuels européens qui, "par une déception et une rancœur exceptionnellement aiguës", s'acharnaient

(41) ibid., p.13

(42) "Les Carnets de Lucien Lévy-Bruhl", Paris, PUF, 1948, pp.131 et suiv.

(43) Ces deux derniers ont personnellement aidé, de leur crédit et de leurs travaux, le départ de la revue "Présence Africaine" à laquelle nous consacrons notre quatrième partie.

"à renier les divers idéaux de leur culture" et entretenaient ainsi "notamment en Europe, un malaise tenace" (45). Négligeant les travaux des spécialistes, Roger Caillois réaffirmait que "seul l'Occident sait penser; qu'aux limites du monde occidental commence le ténébreux royaume de la pensée primitive, laquelle, dominée par la notion de participation, incapable de logique, est le type même de la fausse pensée"(46).

Avec moins d'hypocrisie, la revue belge Europe-Afrique reproche à M. Leiris, Lévy-Strauss et Myrcea Eliade d'ébranler tout simplement l'édifice colonial. "Auparavant, le colonisateur concevait fondamentalement son rapport avec le colonisé comme celui d'un homme civilisé avec un homme sauvage. La colonisation reposait ainsi sur une hiérarchie, grossière assurément, mais vigoureuse et sûre." (47) - Sur quoi fonder cette hiérarchie désormais, quand les hommes de sciences - les seuls qui étudièrent les cultures africaines sans préjugés et de façon désintéressée - détruisent la notion du "sauvage", si commode pour la bonne conscience colonisatrice ?

(44) Aimé CESAIRE : "Discours sur le colonialisme", Paris, Présence Africaine, 1955, p.57

(45) ibid., p.59, citant Roger CAILLOIS : "Illusion à rebours", in Nouvelle Revue Française, n°6, décembre-janvier 1955.

(46) ibid., p.58

(47) ibid., p.58, citant M. PIRON, article de la revue Europe-Afrique, janvier 1955, n°6.

CHAPITRE IX.

L A N E G R I T U D E

Vers une définition -
 L'être-dans-le-monde -
 La négritude actuelle -
 La "négativité" dans l'analyse
 de Sartre -

Négritude ! On a tant parlé déjà de ce terme, on en a donné tant de définitions différentes, qu'il paraît indispensable d'en faire une analyse détaillée, basée sur l'oeuvre même de ceux qui ont inventé le mot, avant tout Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire. Nous n'avons rencontré chez ces auteurs aucune évolution chronologique : il ne semble donc pas que leur compréhension du concept de négritude ait varié. Mais nous n'avons pas trouvé non plus de définition exhaustive. Dans ses poèmes et ses études, par exemple, Senghor met tour à tour en évidence l'un ou l'autre aspect du concept, selon les nécessités du moment. Ces explications partielles dépassent alors assez souvent la définition qu'il cite le plus volon-

tiers : "La négritude est le patrimoine culturel, les valeurs et surtout l'esprit de la civilisation négro-africaine." (1)

" Dans quelles circonstances avons-nous, Aimé Césaire et moi, lancé, dans les années 1933-1935, le mot de Négritude ? Nous étions alors plongés, avec quelques autres étudiants noirs, dans une sorte de désespoir panique. L'horizon était bouché. Nulle réforme en perspective, et les Colonisateurs légitimaient notre dépendance politique et économique par la théorie de la table rase. Nous n'avions, estimaient-ils, rien inventé, rien créé, rien écrit ni sculpté ni peint ni chanté. Des danseurs! et encore... Pour asseoir une révolution efficace, notre révolution, il nous fallait d'abord nous débarrasser de nos vêtements d'emprunt - ceux de l'assimilation - et affirmer notre être, c'est-à-dire notre négritude. Cependant, la Négritude, même définie comme "l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire", ne pouvait nous offrir que le début de la solution de notre problème, non la solution elle-même. Nous ne pouvions plus retourner à la situation d'antan, à la Négritude des sources. Nous ne vivions plus sous les Askia du Songhoï, ni même sous Chaka le Zoulou. Nous étions des étudiants de Paris et du XXe siècle, de ce XXe siècle dont une des réalités est, certes, l'éveil des consciences nationales, mais dont une autre, plus réelle encore, est l'interdépendance des peuples et des continents. Pour être vraiment nous-mêmes, il nous fallait incarner la culture négro-africaine dans les réalités du XXe siècle. Pour que notre

(1) L.S. SENGHOR : entretien de juin 1959.

négritude fût, au lieu d'une pièce de musée, l'instrument efficace d'une libération, il nous fallait la débarrasser de ses scories et l'insérer dans le mouvement solidaire du monde contemporain. C'est, au demeurant, la conclusion du Premier Congrès des Artistes et Ecrivains noirs réuni symboliquement à la Sorbonne en septembre 1956. "(2)

Dans ce texte, daté de 1959, Senghor répète sa définition préférée : la négritude est "l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire". Mais il oppose aussitôt après la "négritude des sources", c'est-à-dire la situation dans laquelle le nègre se trouvait avant l'arrivée des blancs en Afrique, à la négritude actuelle, "instrument efficace de libération". Par rapport à la négritude première, celle d'aujourd'hui possède une agressivité provoquée par de longues années de domination. La négritude est donc changeante, elle possède une dimension historique que Senghor n'explique pas, mais dont il est conscient.

Mais voyons d'autres textes, toujours de Senghor :

" J'ai souvent écrit que l'émotion était nègre. On m'en a fait le reproche. A tort. Je ne vois pas comment rendre compte autrement de notre spécificité, de cette négritude qui est "l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir". Les Amériques y comprises, et que Sartre définit "une certaine attitude affective à l'égard du monde" (3).

Nous retrouvons ici la première définition de la négritude : ensemble des valeurs culturelles noires. Mais en outre ces valeurs déterminent une spécificité qui différencie le

(2) L.S.SENGHOR : "Rapport sur la doctrine et la propagande du parti", Congrès constitutif du Parti du Rassemblement Africain (P.R.A), fascicule ronéotypé, 1959, p.14

(3) L.S.SENGHOR : "Psychologie du négro-africain", conférence inédite, sans date.

noir du reste des hommes, en tant qu'elle lui donne une "attitude affective" différente.

" Le rythme, qui naît de l'émotion, engendre à son tour l'émotion. Et l'humour, l'autre face de la Négritude. C'est dire sa multivalence" (4).

" La monotonie du ton, c'est ce qui distingue la poésie de la prose, c'est le sceau de la Négritude, l'incantation qui fait accéder à la vérité des choses essentielles : les Forces du Cosmos" (5).

Cette sensibilité spécifique du noir qu'est la négritude imprime à la poésie africaine un rythme et des qualités propres. Ce rythme monotone, incantatoire, permet de communier avec les forces vitales qui dirigent le monde.

" Ce qui fait la Négritude d'un poème, c'est moins le thème que le style, la chaleur émotionnelle qui donne la vie aux mots, qui transmue la parole en verbe" (6).

Dans d'autres textes, Senghor revient à la "négritude des sources", à la situation pré-coloniale, où le noir vivait sans aliénation; ou bien à ce qu'il appelle aussi le "Royaume d'enfance", époque où il vivait heureux dans son lointain village, hors du contact des blancs. C'est ainsi qu'il évoque la nuit d'Afrique :

" Nuit qui me délivres des raisons, des salons, des sophismes, des pirouettes, des prétextes, des haines calculées, des carnages humanisés

Nuit qui fonds toutes mes contradictions, toutes contradictions dans l'unité première de ta négritude" (7).

(4) L.S.SENGHOR : "Ethiopiennes", Paris, Seuil, 1956, postface p.116.

(5) ibid., p.120

(6) L.S.SENGHOR : "Anthologie..." c.c. p.173

(7) L.S.SENGHOR : "Chants d'ombre", Paris, Seuil, 1956, "Que m'accompagnent Keras et Balafong", p.52

Mais parfois, la Négritude désigne toute sa race méprisée, exclue du monde moderne :

" ... la noblesse au sang noir interdite

Et la Science et l'Humanité, dressant leurs cordons de police aux frontières de la négritude " (8).

La Négritude de Senghor est alors révolte contre le blanc, refus de se laisser assimiler, affirmation de soi :

" Il en est de l'Indépendance comme de la Négritude. C'est d'abord une négation, je l'ai dit, plus précisément l'affirmation d'une négation. C'est le moment nécessaire d'un mouvement historique : le refus de l'Autre, le refus de s'assimiler, de se perdre dans l'Autre. Mais parce que ce mouvement est historique, il est du même coup dialectique. Le refus de l'Autre, c'est l'affirmation de soi " (9).

Avant de tirer quelque conclusion de ces textes, écoutons ce que dit Césaire.

(A propos d'un nègre rencontré dans le tramway) :

" Son nez qui semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se décolerait sous l'action d'une inlassable mégie " (10).

" Haïti, où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité " (11)

(8) L.S.SENGHOR : "Hosties noires", Paris, Seuil, 1956, "Lettre à un prisonnier", p.133

(9) L.S.SENGHOR : "Rapport sur la doctrine et la propagande du parti", o.c., p.25

(10) A.CESAIRE : "Cahier d'un retour au pays natal", Paris, Présence Africaine, 1956, p.65

(11) ibid., p.46

Après avoir désigné, dans le premier texte, la simple couleur de l'homme noir, la négritude englobe la race toute entière.

" Mon grand père meurt, je dis hurrah! la vieille négritude progressivement se cadavérise ... Il n'y a pas à dire : c'était un bon nègre ... Le bon nègre à son bon maître ... et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait heuer, fouir, couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide ... Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles... " (12).

Ici, le mot "négritude" implique une attitude devant la vie. Césaire se réjouit de la disparition de l'ancienne psychologie de sa race, aliénée dans sa chair et dans son esprit, et incapable de briser ses liens.

Écoutons maintenant ce chant où le poète parle de la négritude comme d'une chose vivante, profonde, patiente et irréductible. Elle est l'exigence du nègre, exigence de justice, de dignité et d'humanité.

" ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ru e
 contre la clameur du jour
 ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'
 oeil mort de la terre
 ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale

 elle plonge dans la chair rouge du sol
 elle plonge dans la chair ardente du ciel
 elle troue l'accablement opaque de sa droite pa-
 tience. " (13)

Ces citations sont toutes extraites du "Cahier d'un retour au pays natal", écrit en 1938-1939. Césaire, on le voit,

(12) ibid., pp.88-89

(13) ibid., p.73

épreuve en même temps quatre aspects de la négritude : couleur, race, psychologie, revendication. Il la définit aujourd'hui : "conscience d'être noir, simple reconnaissance d'un fait, qui implique acceptation, prise en charge de son destin de noir, de son histoire et de sa culture" (14).

+
+ +

Après confrontation des différents emplois du mot "négritude" chez ces deux auteurs, il semble que nous puissions isoler ce qu'il recouvre : la négritude a été définie par Sartre avec assez de précision, en termes heideggeriens, "l'être-dans-le-monde du noir". Et Sartre explique lui-même qu'il s'agit d'une "manière définie de vivre notre rapport au monde qui nous entoure ... (qui) enveloppe une certaine compréhension de cet univers ... une tension de l'âme, un choix de soi-même et d'autrui, une façon de dépasser les données brutes de l'expérience, bref un projet..." (15)

Cet "être-dans-le-monde du noir" comporte une constante que Delafosse identifiait sous le nom d' "âme noire" (16) et qui est moins affaire de race que de civilisation, qui tient moins à la couleur de la peau qu'au climat culturel dans lequel les noirs d'Afrique ont baigné de longs siècles. C'est ce "climat" que Senghor appelle l' "esprit" des civilisations africaines ou encore "l'ensemble des valeurs du monde noir".

Tout comme nous sommes marqués de façon indélébile, dans nos manières de penser, de sentir ou de nous exprimer,

(14) A. CESAIRE : entretien de juin 1959

(15) J.P.SARTRE : "Orphée noir", préface à l' "Anthologie..." de L.S.Senghor, p.XXIX

(16) Comme l'a très justement remarqué Jacques TARAVANT, élève de Senghor, dans un mémoire inédit présenté en 1948 à l'Ecole Nationale de la France d'Outremer.

par notre civilisation, dont les valeurs-clefs sont la Raison (pour l'esprit), la Technique (pour le travail), le Christianisme (pour la religion), la Nature (pour l'art) et l'Individualisme (pour la vie sociale), les nègres, eux, sont informés par leur culture, dont nous connaissons déjà les traits principaux : Solidarité, née de la cohésion du clan primitif, Rythme et Symbolisme dans les manifestations artistiques et religieuses, Participation aux forces cosmiques, "procédés de raisonnement spéciaux" (17) qui, sans être prélogiques ou alogiques (18), n'empruntent pas nécessairement les voies de notre esprit, en particulier ses syllogismes(19).

Malgré les tribulations de la race depuis le XVe siècle, malgré la traite et la colonisation, le métissage et l'assimilation, ces caractéristiques demeurent chez une majorité d'individus. Quels que soient leur statut social et les surimpressions occidentales, ils gardent, pour peu qu'ils restent en groupe important, suffisamment intacts les traits d'une psychologie "africaine", d'une "spécificité" nègre qui donnent à leurs productions une coloration aisément reconnaissable : en musique, le rythme bien particulier du jazz, par exemple; en poésie, un style qui remodèle les langues étrangères utilisées selon une cadence et une sensibilité propres; dans l'organisation de la vie sociale, l'utilisation de la palabre, ainsi qu'on le voit, entre autres, dans le marxisme africanisé de Sékou Touré, où le moindre décret est longuement discuté et pesé par les chefs des plus petits villages.

C'est parce qu'ils ont voulu échapper à cette spécificité, attentifs à ne rien laisser deviner de leur "négritude", que les écrivains antillais dont nous avons parlé (20), n'

(17) Maurice DELAFOSSE : "L'âme nègre", Paris, Payot, 1922, p.8

(18) Levy-Bruhl s'est, à ce propos, démenti lui-même. Cfr notre page 116

(19) Voir l'article de dans "Aspects de la culture noire", Paris, Fayard, 1958.

(20) Cfr notre chapitre II.

aboutirent qu'à des œuvres impersonnelles. Cet échec même prouve combien le tempérament nègre est encore tyrannique chez des individus pourtant désireux de s'occidentaliser, dans la mesure où l'effort pour l'étouffer tarit en eux toute créativité.

Mais qu'on ne confonde pas ces caractéristiques de la culture nègre avec cette imaginaire "essence noire" dont parle Sartre (21). La race n'a rien à voir avec cet aspect de la négritude: Le noir n'est pas d'une "essence" différente de la nôtre. Elevé entièrement en milieu blanc, isolé de ses traditions, il pensera, agira et créera comme un blanc. Le cas de René Maran est ici typique. Ayant vécu toute sa jeunesse en France, dans une pension, loin de ses parents et de sa famille, René Maran a perdu les caractéristiques nègres et acquis le style français, sans effort, sans aliénation de lui-même. Ses œuvres sont authentiques et personnelles, et en même temps très françaises. Elles n'appartiennent pas à la littérature nègre, quoiqu'elles en aient influencé les idées. On situe aisément René Maran dans la tradition française de Flaubert et de Suarez, et malgré sa sympathie pour ses frères de race, il s'avoue à regret trop occidentalisé pour bien les comprendre (22). Par contre, David Diop, qui naquit à Bordeaux et passa toute sa jeunesse en France, mais dans un milieu familial très attaché à ses anciennes traditions, n'a rien perdu des caractères de sa négritude.

Cette persistance des caractéristiques culturelles chez des écrivains utilisant une langue étrangère n'est d'ailleurs pas exclusive aux nègres. Les poèmes de Rabindranath

(21) J.P. SARTRE : "Orphée noir", o.c., p.XV

(22) René MARAN : entretien en mars 1959. Voir aussi notre chapitre VI.

Tagore ont gardé toute la grâce et la sagesse de l'Inde, et "Le Prophète" de Khalil Gibran est chargé de mystique orientale. Si bien que, par leur esprit et par leur style, ces oeuvres, écrites en français, appartiennent en fait à leurs littératures nationales et non à la nôtre.

L' "âme noire" ainsi comprise est de tous les temps et n'a pas à être "dépassée", comme l'a prétendu Sartre (23) et d'autres qui furent influencés par lui. Pas plus que l'âme slave, l'âme arabe ou l'esprit français! Il faut au contraire souhaiter que son originalité demeure et s'épanouisse au sein de la diversité des cultures humaines, "pour la même raison qui fait nécessaire à la symphonie la variété des instruments, à l'harmonie du tableau la polychromie des palettes" (24).

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les efforts de l'équipe d'Alicune Diop et, par extension, ceux des deux récents congrès des écrivains et artistes noirs, qui ont pris claire conscience de l'irréductibilité de la négritude :

" Incapables de nous assimiler à l'Anglais, au Français, au Belge, au Portugais - de laisser éliminer au profit d'une vocation hypertrophiée de l'Occident certaines dimensions originales de notre génie - nous nous efforcerons de forger à ce génie des ressources d'expression adaptées à sa vocation, dans le XXe siècle" (25).

(23) J.P.SARTRE : e.c., p.XLIII

(24) Théodore MONOD, cité par Robert Delavignette dans sa préface à Ousmane Soce : "Karim, Roman sénégalais" Paris, nouvelles éditions latines, 1948

(25) A. DIOP : Discours d'ouverture du deuxième congrès. Dans le numéro spécial de Présence Africaine, février 1959, n° 24-25, p.41.

" Nous pensons que, au lieu de nous aligner sur vos schèmes, nous pourrions vous apporter du neuf, substantiellement ... nous pourrions vous enrichir" (26).

+
+ +

"L'Être-dans-le-monde du noir" possède donc une constante : cette Âme noire dont nous venons d'esquisser la silhouette. Mais le contact brutal avec l'Occident, à partir du XVe siècle, va modifier la primitive négritude et l'augmenter d'une donnée raciale : "C'est le blanc qui crée le nègre" (27). Un minimum de cent cinquante millions d'hommes arrachés à l'Afrique en quatre siècles, l'esclavage aboli seulement il y a un peu plus de cent ans, les lynchs et la ségrégation, la misère, les préjugés de toutes espèces... à ces faits, nous trouvâmes beaucoup d'excuses : christianisme, hygiène, technique, instruction, essor économique... Les nègres, eux, gardent de cette expérience un tout autre souvenir : "Les peuples noirs ont supporté un ensemble d'avatars historiques qui, sous la forme particulière de la colonisation totale, impliquant à la fois l'esclavage, la déportation et le racisme, n'a été imposé qu'à ces peuples, et à eux seuls, dans l'époque historique objectivement connue" (28).

Se créa ainsi une "communauté d'origine et de souffrance" (29) qui imprime depuis lors sa marque à la négritude. Si lourde fut cette hypothèque que les noirs restèrent, jusqu'

(26) A. DIOP : conférence au Centre International, Bruxelles, 4 mars 1960.

(27) Frantz FANON : "Algérie au V", Paris, édit. Maspéro, 1959

(28) "Résolutions concernant la littérature" au deuxième congrès, dans "Présence Africaine", o.c., p.389

(29) ibid., p.389

à ces dernières décades, incapables de retrouver en eux-mêmes l'énergie nécessaire pour la secouer. A l'exception d'Haïti où, en 1804, "pour la première fois la négritude se mit debout", toutes les révoltes d'esclaves furent toujours réprimées et les nègres marrons sauvagement mutilés (30). Après l'esclavage, le "bon ordre" continua d'être maintenu, en Afrique, par les tirailleurs et la Force Publique, aux Antilles, par la faim qui clouait le paysan aux champs de canne et par l'aliénation des élites. Le nègre apprit le fatalisme et la résignation. Ce fut le temps du "bon nègre", à son bon maître :

" La misère lui avait blessé la poitrine et le dos et on avait fourré dans sa pauvre cervelle qu'une fatalité pesait sur lui qu'en ne prend pas au collet; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin, qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne; et d'être le bon nègre, de croire honnêtement à son indignité, sans curiosité perverse de vérifier jamais les hiéroglyphes fatidiques. C'était un très bon nègre. " (31)

A cette époque, la négritude prend tous les caractères d'une véritable "Passion", qui se manifeste dans les Négro-spirituals. Tout l'espoir de l'homme noir se réfugie alors dans la mort libératrice :

" Un jour prochain je poserai à terre
Le lourd fardeau qui pèse à mes épaules
Ah! un de ces matins en pleine lumière
J'ouvrirai mes ailes et je fendrai les airs
Un jour prochain
Un jour prochain
Je poserai à terre
Le lourd fardeau qui pèse à mes épaules. " (32)

(30) Voir la définition des nègres marrons en page 283

(31) A. CESAIRE : o.c., p.88

(32) Chants nègres traduits par J. CASADESUS dans la revue "Minutes", Paris, février 1931.

Mais ce temps est bientôt révolu : "la vieille négritude progressivement se cadavérise" (33)

" Nous ne chanterons plus les tristes spirituals désespérés

Un autre chant jaillit de notre gorge. " (34)

Le noir aujourd'hui relève la tête. Nous n'en détaillerons pas ici toutes les raisons : l'exemple des autres peuples colonisés, comme l'Inde ou les pays arabes, l'influence du communisme, le nombre croissant d'intellectuels noirs et aussi l'impuissance du maître occidental à faire régner l'ordre sur ses propres territoires, tout cela joue son rôle. Le noir refuse désormais un destin imposé par le blanc, il refuse la servitude, rejette les préjugés qui pèsent sur sa race : révolte morale autant que politique. Il ne veut plus "s'assimiler, se perdre dans l'Autre". Différent du blanc, il veut jouer un rôle propre et en être fier. Il revendique ses droits et ses devoirs d'"homme-pareil-aux-autres" (35) et se proclame enfin nègre!

"Puisqu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience. Ceux qui, durant des siècles, ont vainement tenté, parce qu'il était nègre, de le réduire à l'état de bête, il faut qu'il les oblige à le reconnaître pour un homme. Or, il n'est pas ici d'échappatoire, ni de tricherie, ni de "passage de ligne" qu'il puisse envisager : un Juif, blanc parmi les blancs, peut nier qu'il soit juif, se déclarer un homme parmi les hommes. Le nègre ne peut nier qu'il soit nègre ni réclamer pour lui cette abstraite humanité incolore : il est noir. Ainsi est-il acculé à l'authenticité : insulté,

(33) A. CESAIRE : o.c., p.88

(34) Jacques ROUMAIN : "Bois d'ébène", poèmes, Port-au-Prince, imprimerie H. Deschamps, p.13

(35) Titre d'un roman de René Maran, Paris, Editions Arc en ciel, 1947

asservi, il se redresse, il ramasse le mot de "nègre" qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme noir en face du blanc, dans la fierté." (36)

Le noir se fait tout entier exigence, pour sa race et sa civilisation; il réclame qu'on le reconnaisse, il nous impose cette reconnaissance en s'appropriant nos techniques et nos cultures. Par son exigence, il ne veut pas seulement obtenir droit de cité dans l'univers, mais aussi l'enrichir/

"Les apports de l'Occident à la formation de notre personnalité restent précieux. Nous revendiquons cependant la liberté de les enrichir et à notre tour de donner. Et pas seulement de recevoir ... Il importe que tous soient présents dans l'oeuvre créatrice de l'humanité. La présence africaine s'articulera utilement aux autres "présences" dans la mesure où la personnalité africaine aura su marquer le développement des sciences et des arts du sceau original de nos soucis, de nos situations et de nos génies." (37)

Il ne s'agit plus cependant, pour les noirs contemporains, de retourner à la "négritude des sources"; ils ont à résoudre d'autres problèmes que ceux qui se posaient aux Askia du Songhoï! Mais ils puisent néanmoins leurs forces dans les souffrances d'un passé proche et dans la volonté de récupérer leurs cultures contrariées par la colonisation; ils s'appuient sur leur Histoire, somme de leurs expériences. S'y trouve incluse cette constante de l'âme noire, résultat des cultures africaines ancestrales. Alioune Diop le dit clairement, en une formule qui indique les deux pôles actuels de la négritude : "La négritude ... n'est autre que le génie nègre et en même temps la volonté d'en révéler la dignité" (38).

(36) J.P.SARTRE : o.c., pp.XIII-XIV

(37) Alioune DIOP : "Le sens de ce congrès", o.c., p.44

(38) ibid. p.41

Résumons-nous. "L'être-dans-le-monde du noir" comporte aujourd'hui l'élément constant du "génie nègre" - c'est-à-dire une psychologie caractéristique due à une civilisation originale - auquel s'ajoutent les cicatrices de la "Passion" de la race, qui resteront sans doute imprimées longtemps dans la mémoire collective :

" mes aujourd'hui ont chacun sur mon jadis
de gros yeux qui roulent de rancœur
et de honte " (39)

" ma race rongée de macules
ma race raisin mûr pour pieds ivres
ma reine des crachats et des lèpres " (40)

" mais toutes les larmes par les trois continents,
toutes les sueurs noires qui engraisèrent les
champs de canne et de coton " (41)

Il englobe aussi - et ceci est propre aux noirs du XXe siècle - l'affirmation hautaine de la race, la révolte contre le racisme et l'impérialisme de l'Occident et la revendication d'une libération totale. Mais, le nègre libéré, cette agressivité ne disparaîtra-t-elle pas ? Elle laisserait place alors à un nouveau rapport des noirs avec le monde, déjà prévu et souhaité par eux, à une négritude qui, "pour la faim universelle, pour la soif universelle", produise enfin "la succulence des fruits" (42).

La négritude à venir gardera cependant, croyons-nous, deux éléments qui rejoindront les premières constantes du génie nègre et du passé d'oppression : ce seront la fierté

(39) Léon DAMAS : "La complainte du Nègre", dans "Pigments"
o.c., non paginé.

(40) Aimé CESAIRE : "Cahier", o.c., p.80

(41) L.S. SENGHOR : "Que m'accompagnent Keras et Balafong"
dans "Chants d'ombre", o.c., p.50

(42) A. CESAIRE : o.c., p.77

reconquise de l'homme noir et la conscience des valeurs historiques de sa race. "La négritude est passée de l'existence immédiate à l'état réfléchi" (43). Cette conscience de soi est aussi une conquête définitive.

Dans la négritude future, le noir s'exprimera librement et dans ses formes propres. Formes qui, marquées par la vie moderne, ne seront certes plus celles des temps anciens, mais différeront cependant des formes européennes, dans la mesure où elles s'enracineront à nouveau dans les cultures africaines et dans leur histoire, dans la "Geste noire" selon la belle expression de Sartre. Car la psychologie d'un peuple dépend aussi de son histoire, ne l'oublions pas, et elle imprime aux oeuvres des hommes un caractère particulier. Dans cette "ère royale de la négritude" (44), nous reconnaitrons les productions de l'art africain à leur style neuf et différent, tout comme nous percevons, à travers les romans américains ou slaves, une âme non pareille à la nôtre.

+
+ +

Il nous faut maintenant dissiper l'équivoque qui pèse sur la négritude depuis la fameuse étude de Sartre, "Orphée noir".

"La Négritude, dit Sartre, apparaît comme le temps faible d'une progression dialectique : l'affirmation théorique et pratique de la suprématie du blanc est la thèse; la position de la Négritude comme valeur antithétique est le moment de la négativité. Mais ce moment négatif n'a pas de suffisance

(43) J.P. SARTRE : o.c., p.XV

(44) P. JOACHIM : "L'heure nègre", dans la revue Présence Africaine, n° XVI, oct-nov.1949, p.189

par lui-même et les noirs qui en usent le savent fort bien; ils savent qu'il vise à préparer la synthèse ou réalisation de l'humain dans une société sans races. Ainsi la Négritude est pour se détruire, elle est passage et non aboutissement, moyen et non fin dernière " (45).

Frantz Fanon explique fort bien quel effet lui fit ce texte :

"Quand je lus cette page, je sentis qu'on me volait ma dernière chance. Je déclarai à mes amis : "la génération des jeunes poètes noirs vient de recevoir un coup qui ne pardonne pas." On avait fait appel à un ami des peuples de couleur, et cet ami n'avait rien trouvé de mieux que de montrer la relativité de leur action ... J.P.Sartre, dans cette étude, a détruit l'enthousiasme noir" (46)

Fanon est victime d'un raisonnement trop subtil. Et beaucoup l'ont été avec lui. Sartre, en effet, parle en philosophe et emploie le terme de "négativité" dans son sens propre, celui que lui donne Hegel et qui n'a rien de péjoratif. Pour Hegel, l'Esprit aussi est négativité, et la Liberté, et la Conscience : soit tout ce qui s'oppose à l'immédiat. Sartre fait explicitement appel à la dialectique hégélienne, processus dans lequel un premier moment, la thèse, suscite nécessairement son contraire, l'antithèse, la lutte qui s'ensuit faisant apparaître un troisième terme, la synthèse (47); qui conservera les perfections des deux premiers termes et fera disparaître leurs imperfections. Ce moment supérieur, Hegel l'appelle Aufhebung, du verbe aufheben qui signifie à la fois dépasser, supprimer et conserver! Le "moment négatif" du processus n'est donc pas une opposition stérile qui se contenterait de nier la thèse sans rien lui apporter de po-

(45) J.P.SARTRE : o.c., p.XLI

(46) Frantz FANON : "Peau noire, masques blancs", Paris, Seuil, 1952, pp.135-136

(47) On appelle ordinairement "thèse-antithèse-synthèse" les trois "moments" de la dialectique hégélienne; en réalité Hegel les nommait "affirmation-négation-négation de la négation".

sitif et serait destiné à disparaître purement et simplement après la lutte. Il apporte au contraire des qualités nouvelles, non contenues dans le premier terme, et qu'il imposera, puisqu'elles seront conservées dans la synthèse. Nier la négation, pour Hegel, ne signifie pas la rejeter, comme au tribunal on déboute un plaignant, mais terminer la querelle en reconnaissant les droits respectifs des parties et en les réconciliant.

Dans "Orphée noir" cependant, étude destinée au grand public, le mot de "négativité" ne pouvait qu'être mal compris! Terme technique de la philosophie moderne, il ne figure même pas au Larousse de l'époque. Pour un esprit non prévenu, l'erreur était inévitable d'assimiler ce vocable à négatif, négateur, négation, etc... c'est-à-dire à l'"action de nier" une affirmation positive. Sartre lui-même entretient involontairement l'équivoque. Après avoir nommé la thèse une "affirmation Δ/Δ de la suprématie du blanc", il ne désigne l'antithèse de la négritude que par des termes "négatifs": "temps faible", qui "n'a pas de suffisance par lui-même" et qui est "pour se détruire"... Bien sûr, tout cela est vrai quand on a présent à l'esprit ce que signifie la synthèse hégélienne et que le moment de la négativité est aussi un apport positif qui subsistera! Mais Sartre, avec une certaine sentimentalité, accentue l'impression de fugacité, presque de futilité de la négritude: "Un pas de plus et la Négritude va disparaître tout à fait (!): ce qui était le bouillonnement ancestral et mystérieux du sang noir, le nègre lui-même en fait un accident géographique, le produit inconsistant (!) du déterminisme universel." (48)

Comment, au terme d'une analyse si riche, Sartre peut-il restreindre tellement sa conception de la négritude? Il

(48) J.P.SARTRE : o.c., p.XLI

semble la ramener à la seule opposition au blanc et prendre ainsi la partie pour le tout, puisque lui-même donnait d'abord au concept une extension bien plus large. "L'être-dans-le-monde du noir", nous l'avons vu, recouvrait toutes ses manières de ressentir sa situation dans le monde : rythme, panthéisme sexuel, sens cosmique, "unité indissoluble de la souffrance, de l'eros et de la joie"(49), etc... Cette situation, prise de façon générale, n'implique pas la présence nécessaire du blanc. C'est pourquoi nous pouvons, avec Senghor, parler d'une "négritude des sources", antérieure à l'arrivée des européens. Le noir, il est vrai, a pris conscience de son être-noir au contact du blanc, il a reconnu sa négritude, mais il ne l'a pas créée ! L'ayant reconnue, il l'oppose à l'Autre : thèse et antithèse sont ainsi en présence, chacune affirmant ses valeurs. La "synthèse", rappelons-le, doit faire disparaître cette opposition, mais conserver les valeurs. Il fallait y insister.

Mais Sartre, poursuivant son schéma dialectique, va plus loin encore. Au moment de la synthèse, en effet, il n'y aurait plus ni nègres ni blancs, rien que des hommes semblables, enrichis l'un par l'autre. Peuvons-nous le suivre jusque là ?

Le nègre, dit Sartre, "veut l'abolition des privilèges ethniques d'où qu'ils viennent; il affirme sa solidarité avec les opprimés de toute couleur. Du coup, la notion subjective (!), existentielle, ethnique de négritude "passe", comme dit Hegel, dans celle - objective, positive, exacte - de prolétariat." (50). Il ajoute aussitôt que "la notion de race ne se recoupe pas avec celle de classe : celle-là est

(49) ibid., p.XXXV

(50) ibid., p.XL

concrète et particulière, celle-ci universelle et abstraite" (51). Il n'empêche que, tout comme le prolétaire "veut l'avènement d'une société sans classes" (52), le noir "vise à préparer la synthèse ou réalisation de l'humain dans une société sans races" (53).

Sartre nous paraît trop porté à assimiler lutte des races et lutte des classes, nègre et prolétaire (54). Si le prolétaire combat pour l'abolition de l'idée même de classe, le nègre lutte pour la reconnaissance de sa race. Il ne vise pas, en fait, une société sans races, mais bien sans "privilèges ethniques", c'est-à-dire sans "racisme".

A supposer vraie cette vue (optimiste) de l'histoire, que tous les hommes se retrouvent un jour si étroitement unis qu'il n'y ait plus entre eux de préséance et que tous aient des droits et des devoirs égaux, cela signifierait-il la disparition de toute différence culturelle ? Bien que communiste lui aussi et théoriquement égal en droits, le Chinois est-il pareil au Russe ? Une société sans "racisme" aurait-elle nécessairement une culture unique ? Le climat, la géographie, l'environnement végétal et animal, l'histoire, l'hérédité, et tant d'autres facteurs, influencent non seulement les caractères physiques, mais psychiques des individus. Et ces éléments psychiques déterminent à leur tour des sensibilités créatrices de cultures diverses. (55)

(51) ibid., p.XLI

(52) ibid., p.XLIII

(53) ibid., p.XLI

(54) La même tendance nous est apparue à nouveau clairement dans notre entretien avec J.P.Sartre en avril 1960.

(55) Nous ne partageons pas l'avis de Mme Eliane Boucquoy (Mémoire de licence à l'Université Libre de Bruxelles en 1959) pour qui le nègre de demain considérera sa négritude comme "aussi secondaire que pour un Belge sa nationalité vis-à-vis d'un Français, un Suisse ou un Anglais" (p.32) - Tout d'abord, la comparaison ne nous paraît pas valable : il eut fallu comparer le Belge au Chinois ou à l'Indien, par exemple, avec lesquels, bien

Sartre lui-même, après avoir si bien parlé de destruction, de renoncement, de dépassement vers un "universalisme futur qui sera le crépuscule de (la) négritude" (56), s'interroge cependant : "Et si le sacrifice, un jour, est consommé, qu'arrivera-t-il ? ... le grand fleuve noir colorera-t-il malgré tout la mer dans laquelle il se jette ?" Mais il laisse sa question sans réponse : "il n'importe..." (57)

Il reste, avec Fr.Fanon, "à opposer l'imprévisible". La technique, vainquant les autres déterminations, nivellera-t-elle les cultures ou les laissera-t-elle survivre dans une harmonieuse intersubjectivité ? Avant de dépasser cette interrogation, une culture négro-africaine a largement le temps de développer ses virtualités. A moins évidemment qu'une guerre nouvelle ne supprime hâtivement classes et races en détruisant toute société. Cela aussi est du ressort de l'imprévisible !

.... qu'il n'y ait jamais eu opposition, existent des différences multiples extrêmement sensibles. Ensuite, même entre Européens demeurent des distinctions culturelles et psychologiques persistantes malgré des siècles de contacts étroits. En Belgique, par exemple, Monsieur-tout-le-monde vous dira que le Français est un brillant causeur, mais qu'il réalise peu de choses, que l'hygiène n'est pas son fort, qu'il développe un complexe de "Grandeur"... Nos intellectuels, au contraire, vanteront la subtilité, le brillant, l'envergure de l'esprit français. N'est-ce pas, d'un côté comme de l'autre, reconnaître implicitement que nous, Belges, sommes différents, avons d'autres qualités et d'autres défauts, malgré une langue commune et une culture soeur ? Que dire alors du sentiment d'"exotisme" du Belge au contact de l'Espagnol ou du Sicilien ?

La négritude n'est donc absolument pas "un grand rêve" dont "le dépassement est admis par tous, avec regret ou soulagement" (p.13). C'est un ensemble de propriétés culturelles très concrètes et vivantes, qui différencient les Noirs des Occidentaux, autant que des Asiatiques ou des Américains.

{56} J.P.SARTRE : o.c., p.XLII

{57} ibid., p.XLIV

CHAPITRE X.

ACTIVITES LITTERAIRES

A. INTRODUCTION

"Rien n'est dit qui n'ait trouvé sa forme": La négritude actuelle ne fut réellement révélée et comprise que lorsqu'elle s'exprima en des œuvres littéraires qui s'imposaient à l'attention.

Le premier à connaître les honneurs de l'édition fut Léon Damas, dont le recueil "Pigments" parut en 1937 (1). Deux ans plus tard, Aimé Césaire insérait dans la revue "Volonté" son célèbre "Cahier d'un retour au pays natal" (2) qui allait devenir l'emblème de la négritude. Léopold Senghor enfin publiait en 1945 et 1948 deux recueils, "Chants d'ombre" et "Hosties noires", dont les poèmes avaient été écrits entre 1936 et 1945. (3)

-
- (1) Léon DAMAS : "Pigments", Paris, Guy Lévy Mano, 1937
 (2) Aimé CESAIRE : "Cahier d'un retour au pays natal", Paris, revue "Volonté", 1939. Réédité en 1947 chez Bordas, et en 1956 aux éditions de Présence Africaine.
 (3) L.S.SENGHOR : "Chants d'ombre", Paris, Seuil, 1945 - "Hosties noires", Paris, Seuil, 1948. Réédités en 1956, en un seul volume, aux mêmes éditions.

Ces oeuvres disent mieux la négritude que n'importe quelle étude théorique. Avec ces premiers fruits d'un art authentique, les trois poètes fondaient officiellement un mouvement culturel qui n'a cessé de s'amplifier et dont ils sont devenus les classiques. En un langage original, ils définissaient "l'être-dans-le-monde" de toute leur race, en même temps que leur manière personnelle de vivre cette négritude.

Manière personnelle, disons-nous, car, pour Césaire, la négritude fut d'abord "constatation d'un fait, révolte et prise en charge du destin de sa race" (4) devant ses compatriotes qui refusaient de l'assumer. Pour Senghor, elle recouvra surtout "le patrimoine culturel de l'Afrique noire, c'est-à-dire l'esprit de sa civilisation" (5). Pour Damas, elle consista essentiellement à rejeter l'assimilation qui faussait sa spontanéité et à "défendre sa qualité de nègre et de guyanais" (6).

Mais loin de s'exclure, ces trois acceptions se complétaient parfaitement, se renforçaient, dans la mesure où les trois amis s'épaulaient dans une même action humaniste : revaloriser le nom, la personne et les valeurs du Nègre. Nous verrons au cours de l'analyse de ces trois oeuvres poétiques, que la nostalgie de l'Afrique et l'évocation de ses cultures sont loin d'être absentes chez Césaire et Damas, tandis que Senghor a lui aussi ses moments de révolte et d'écoeurement. La négritude, dès le début, formait ainsi un tout dont chacun ressentait plus vivement tel aspect ou tel autre, selon son tempérament, sa situation sociale, son pays d'origine.

Pour mieux comprendre cela, jetons un bref coup d'oeil sur le passé des auteurs avant d'aborder leurs poèmes.

(4) Entretien avec Césaire en juin 1959

(5) Entretien avec Senghor en juin 1959

(6) Entretien avec Damas en juin 1959

De l'avis de ceux qui le connaissent bien, Senghor est un homme posé, consciencieux et méthodique, naturellement porté à la conciliation. Issu d'une famille de riches commerçants, il ne connut pas les soucis matériels de ses compagnons et sa générosité était proverbiale dans le milieu noir étudiantin. Le Sénégal l'avait en outre nourri d'une culture encore bien vivace et, de tous, il se sentait le moins frustré de sa personnalité originale.

Césaire se reconnaît à lui-même un tempérament totalement différent de celui de Senghor. Aimé Patri va jusqu'à les opposer comme le jour et la nuit : "Chez Senghor, qui aime à faire résonner les accents d'un "tantam voilé", triomphe naturellement la douceur maternelle de la nuit, tandis que Césaire aime à s'exalter sous les ardeurs féroces d'un soleil guerrier" (7). Déjà impatient et intransigeant de nature, Césaire connut de plus une enfance difficile, partageant avec ses six frères et sœurs un pain péniblement gagné. On en retrouve maintes traces dans le "Cahier". Enfin, boursier à Paris, Césaire fut encore à la portion congrue. Ayant eu à souffrir du régime colonial, il était normal qu'il réagisse contre lui avec plus de violence et ressente plus intimement la misère de son peuple. Par contre, si, dans le "Cahier", l'espoir et l'humanisme toujours reprennent le dessus, n'est-ce pas, en partie au moins, parce qu'à cette époque Césaire est jeune marié et déjà père, heureux et stabilisé dans sa vie intime ?

Quant à Léon Damas, dont l'oncle paternel était blanc et déjà écrivain, il a lui aussi des déterminations particulières : né à Cayenne, d'une famille bourgeoise, son père était compositeur de musique classique et sa mère eut à cœur d'inculquer à son fils les "bonnes manières" des Blancs.

(7) Aimé PATRI, dans l'"Anthologie..." de Senghor, o.e., p.147

"Pigments" témoigne à de nombreuses reprises combien cette éducation pesa sur l'enfant comme un carcan. De plus, il souffrit d'asthme infantile qui le cloua au lit jusqu'à six ans et il ne put parler qu'un an plus tard. De cette santé délicate, Damas conserva un caractère fantasque et susceptible, une sensibilité affinée qui le rendait très vulnérable aux moqueries de ses compagnons parisiens. "Ah! vous êtes Guyanais? Votre père ne serait-il pas forçat?" : combien de fois entendit-il cette inepte question! (8) Il se replia dans la solitude et une réaction immédiate l'amena à défendre sa couleur et à entreprendre, après deux années de droit et de langues orientales, des études d'ethnologie, dans l'espoir d'un réenracinement. C'est dans le même but qu'il fréquenta les Africains de tous milieux qu'il put rencontrer à Paris. Mais ses parents coupèrent les vivres à ce fils trop peu sérieux à leur gré; Damas en fut réduit à travailler la nuit aux Halles, puis comme ouvrier dans une usine de nickelage, il lava la vaisselle, distribua des prospectus... A son tour, il connut la misère, mais la misère de Paris, avec son froid et sa solitude. Tous ces éléments teintèrent sa "négritude" de nuances particulières que nous retrouverons.

Enfin, Césaire et Damas, parce qu'Antillais, connurent plus que Senghor la frustration d'une Afrique perdue, lointaine, la souffrance de l'exil, le désespoir de voir jamais leurs compatriotes se libérer de l'aliénation profonde de l'esclavage ancien. Plus inquiète sera la quête de leurs sources, plus amère leur rancune contre l'Europe, et plus rares leurs paroles de pardon.

Mais si la négritude est devenue aujourd'hui, sinon un "complexe rebelle à l'analyse" (9), du moins une "source d'équivoque" (10), elle n'était rien de cela à sa naissance et reste, pour ses fondateurs officiels, une notion évidente, nécessaire, même s'ils en ont accentué des aspects différents.

(8) Entretien avec Damas en juin 1959

(9) J.P. SARTRE : "Grphée noir", o.c., p. XLII

(10) Entretien avec J. Rabemananjara en juin 1959

+ +

Dans l'analyse des oeuvres, nous avons dû sacrifier à la traditionnelle division du fond et de la forme, division toujours appauvrissante pour le poème, alchimie du langage où les idées et les sentiments sont inséparables des mots qui les révèlent. Mais si l'on peut éviter cette distinction dans l'analyse d'un poème, cela nous est apparu impossible pour une oeuvre toute entière. Car nous ne voulions ni négliger l'un des deux aspects, ni sombrer dans la confusion. Or, ce qui fait précisément l'intérêt des poètes que nous allons présenter, c'est qu'ils sont vraiment créateurs. Les mots et les images, la syntaxe et le rythme, sans cesse appuyent ou nuancent des thèmes absents de notre littérature. Et leurs idées nous attirent autant que leur façon de plier notre langue à une sensibilité qui nous est étrangère. Ces écrivains utilisent d'autres symboles, un autre rythme, ils ont d'autres réactions que nous; nous risquons à chaque instant de ne pas comprendre leur vision des choses, d'être heurtés en particulier par leur représentation de l'Occident.

Pour aborder ces premières oeuvres poétiques des écrivains noirs de la nouvelle école, il convient de garder notre attention en éveil et de nous méfier des réflexes instinctifs. Écoutons surtout le pertinent conseil de Sartre :

" Je redoute surtout que, forts de nos mille ans de littérature, de nos Villon, de nos Racine, de nos Rimbaud, nous ne nous penchions sur les poèmes et les nouvelles de nos amis noirs avec cette indulgence charmée qu'ont les parents, au jour de leur fête, pour le compliment de leurs enfants. Gardons-nous de voir dans ces productions de l'esprit un hommage rendu à la culture française. Il s'agit de tout autre chose. La culture est un instrument; ne pensons

pas qu'ils ont élu la nôtre; les Anglais eussent-ils occupé le Sénégal, au lieu de nous, les Sénégalais eussent adopté l'anglais. La vérité, c'est que les noirs tentent de se rejoindre eux-mêmes à travers un monde culturel qu'on leur impose et qui leur est étranger; il faut qu'ils retaillent ce vêtement tout fait; tout les gêne et les engonce, jusqu'à la syntaxe, et pourtant ils ont appris à utiliser jusqu'aux insuffisances de cet outil. " (11)

(11) J.P.SARTRE : "Présence noire", dans le premier numéro de la revue "Présence Africaine", nov-déc.1947, p.29 (nous soulignons)

B. " P I G M E N T S "

de L é o n D a m a s

I.

Le premier recueil de poèmes en français qui porte le sceau de la nouvelle négritude, "Pigments", valut à son auteur un prestige incontesté dans le milieu des étudiants noirs de Paris, prestige renforcé par l'édition de luxe et la préface de Robert Desnos (1). L'originalité de cette oeuvre, outre les idées qui y sont contenues, est que pour la première fois un poète antillais attire l'attention sur la couleur de sa peau. Le titre y fait directement allusion et Desnos y insiste avant d'indiquer la portée sociale des poèmes :

"Il se nomme Damas. C'est un nègre. ... Damas est nègre et tient à sa qualité et à son état de nègre. Voilà qui fera dresser l'oreille à un certain nombre de civilisateurs qui trouvent juste qu'en échange de leurs libertés, de leur terre, de leurs coutumes et de leur santé, les gens de couleur soient honorés du nom de "Noirs". Damas refuse le titre et reprend son bien. Ce bien vous sera révélé dans les poèmes qui vont suivre...

Ils sont à la gloire, ces poèmes, de tout l'immense prolétariat indigène des colonies. Ils nous signifient que le

(1) Léon DAMAS : "Pigments", Paris, Guy Lévy Mano, 1937, préface de Robert Desnos. - Peu de temps après sa parution, le livre fut saisi à la suite des troubles politiques en Côte d'Ivoire. Nous n'avons pu utiliser qu'une copie non paginée fournie par l'Auteur.

temps est venu de poursuivre la conquête de ces terres et de ces peuples. Ne sont-elles pas exploitées comme les nôtres, ces terres. Et ces peuples ne sent-ils pas... voyez un peu où la plume et le bon sens nous entraînent. Ces poèmes sont donc aussi un chant d'amitié offert, au nom de toute sa race, par mon ami, le nègre Damas, à tous ses frères blancs. Un don de la savane à l'usine, de la plantation à la ferme, de la fabrique tropicale à l'atelier européen."

Damas commence par rejeter tout ce que l'Europe lui fit avaler de force, à lui et à ses ancêtres. Tous les poèmes reflètent une véritable "indigestion" qui va de la nausée au spasme, du désespoir à l'injure et à la menace.

Nausée qui saisit l'homme sans d'abord qu'il en voie la raison :

" Un goût de sang me vient
me monte
m'irrite le nez
la gorge les yeux " (2)

" Il est des nuits sans nom
Il est des nuits sans lune
où jusqu'à l'asphyxie moite me prend
l'âcre odeur de sang jaillissant
de toute trompette bouchée
.....
où le dégoût s'ancre en moi
aussi profondément qu'un beau poignard
malais " (3)

Nausée jamais si forte que dans ces boîtes de nuit, ces cabarets où les nègres amusent les blancs par leur musique et leurs danses, et où, au delà de l'exotisme, Damas perçoit tout ce que la trompette bouchée contient de plaintes, de

(2) poème "Obsession"
(3) poème "Il est des nuits"

sanglots....

" Trêve de blues de martèlement de piano
de trompette bouchée de folie claquant des pieds
à la satisfaction du rythme

Trêve de séances à tant le swing
autour du ring
qu'énervent les cris de fauves " (4)

Le nègre est trop souvent livré en spectacle, comme un jou-
et ou un clown. Et Damas, nègre antillais, ne joue-t-il pas
le jeu du blanc, lui qui vient à son tour contempler l'ab-
jection de sa race ? Il réalise son inauthenticité :

" Trêve de lèche de remorquage de lèche
de l'attitude d'hyperassimilés " (4)

La nausée prend alors un visage et le poète se regarde lu-
cidement, sans concession : voici l'élégant Léon Damas, ai-
mant porter beau et impressionner ses amis par ^{la recherche} l'élégance
de sa mise, voici Léon Damas, paradant dans les salons, qui
se regarde tout à coup :

" J'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs souliers dans leur smoking
dans leur plastron dans leur faux-col
dans leur monocle dans leur melon
.....
J'ai l'impression d'être ridicule
dans leurs salons dans leurs manières
dans leurs courbettes dans leurs formules " (5)

Il comprend que ces habits et ces mœurs participent d'une
morale qu'il réprouve :

" J'ai l'impression d'être ridicule
parmi eux complice parmi eux souteneur
parmi eux égorgueur les mains effroyablement rouges
du sang de leur civilisation " (5)

(4) poème "Trêve"
(5) poème "Solde"

Car, plus que ses compagnons Césaire - plus proche du peuple - ou Sengher - éduqué à l'africaine -, Léon Damas est un "assimilé"; sa spontanéité fut brimée dès l'enfance, quand il enviait ses cousins campagnards qui parlaient librement le créole et pouvaient se livrer à leurs jeux bruyants sans crainte des réprimandes (6); tandis qu'on lui inculquait avec patience les "belles manières", la religion et... le violon, père-mère avec les préjugés bourgeois de son milieu mulâtre. Qu'on relise le poème si original intitulé "Hoquet", où Damas mérite si bien l'appellation de "non sophistiqué" que lui décerne Sengher (7) :

" Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau
trois à quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance dans un hoquet secouant mon
instinct
.....
Ma mère voulant d'un fils très bonnes manières à table
.....
une fourchette n'est pas un cure-dents
défense de se moucher
au su
au vu de tout le monde
et puis tenez-vous droit
un nez bien élevé ne balaye pas l'assiette
et puis et puis
et puis au nom du Père
 du Fils
 du Saint Esprit
à la fin de chaque repas
.....
ma mère voulant d'un fils mémorandum
si votre leçon d'histoire n'est pas sue
vous n'irez pas à la messe dimanche avec
vos effets du dimanche
cet enfant sera la honte de notre nom
cet enfant sera notre nom de Dieu
Taisez-vous
vous ai-je dit qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du français
le français français

(6) Voir Léon DAMAS : "Black Label", Paris, Gallimard, 1956,
p. 64

(7) L.S.SENGHER : "Anthologie..." o.c., p.5

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils de sa mère
vous n'avez pas salué voisine
encore vos chaussures de sales
et que je vous y reprenne dans la rue
sur l'herbe ou sur la savane
à l'ombre du monument aux morts
à jouer
à vous ébattre avec untel
avec untel qui n'a pas reçu le baptême

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

.....
Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas
à votre leçon de violon
un banjo
vous dites un banjo
comment dites-vous
un banjo vous dites bien un banjo
non monsieur
vous saurez qu'on ne souffre chez nous
ni ban
ni je
ni gui
ni tare
les mulâtres ne font pas ça
laissez donc ça aux nègres "

Damas caricature ainsi, d'une plume humoristique propre à en faire ressortir l'absurdité et les ridicules, l'éducation d'"assimilé" qu'il a reçue. Mais le ton caustique masque mal une profonde amertume : cette éducation a fait de lui un "blanchi", avec des mœurs, des façons de penser et de sentir étrangères à sa vraie nature. Cette "assimilation-aliénation" des élites, cause de la séculaire soumission de sa race, lui reflue au cœur et lui fait honte aujourd'hui

" de n'avoir jusqu'ici rien fait
détruit bâti
osé
à la manière du Juif
du Jaune
pour l'évasion organisée en masse
de l'infériorité " (8)

Ces blancs qu'on lui montre en exemple, ne sait-il pas au fond qu'ils le méprisent ? Il est un "nègre", ses belles manières n'y changeront rien ! Sa bonne éducation a pu faire illusion à la Martinique, en milieu indigène, mais en France, il n'y a plus d'issue : "tous les nègres sont : un nègre"(9). Frantz Fanon a bien décrit ce phénomène : "L'évidence était là, implacable. Ma noirceur était là, dense et indiscutable ... J'étais emmuré : ni mes attitudes policées, ni mes connaissances littéraires, ni ma compréhension de la théorie des quanta ne trouvaient grâce ... il y avait un mythe du nègre ... Et me défoncèrent le tympan l'anthropophagie, l'arriération mentale, le fétichisme, les tares raciales..."(10)

Quand Damas revêt son smoking, on le traite de "blanchi" et quand il mendie, les jours d'infortune, parce que ses parents lui ont coupé les vivres, il voit les blancs

" se gausser
de mes hardes de clochard
et se régaler
de voir un nègre les yeux le ventre creux " (11)

Ici, en Europe, tout noir lucide sait qu'il est impossible de franchir la ligne, il comprend qu'il a été "roulé", frustré de son pays, de sa culture, de sa personnalité même.

(8) poème "Réalité"

(9) Lettre de Fr. Fanon à Mr J. Beclard, citée dans "La poésie noire de langue française et l'évolution de la littérature africaine", mémoire inédit présenté pour la Licence à l'Institut universitaire des Territoires d'outre-mer, Bruxelles, 1953.

(10) Frantz FANON : "Peau noire, masques blancs", o.c., p.120 et p.116

(11) "Pigments", poème "Un clochard m'a demandé dix sous"

Plein de nostalgie, Damas se plaint dans le très beau poème "Limbé" (12) :

" Rendez-les-moi mes poupées noires que je joue avec
 elles
 les jeux naïfs de mon instinct

 me sentir moi-même
 nouveau moi-même de ce que hier j'étais
 hier
 sans complexité
 hier
 quand est venue l'heure du déracinement
 Le sauront-ils jamais cette rancune de mon cœur
 à l'œil de ma méfiance ouvert trop tard
 ils ont cambriolé l'espace qui était mien
 la coutume les jours la vie
 la chanson le rythme l'effort
 le sentier l'eau la case
 la terre enfumée grise
 la sagesse les mots les palabres
 les vieux
 la cadence les mains la mesure les mains
 les piétinements le sol

Rendez-les-moi mes poupées noires
 mes poupées noires
 poupées noires
 noires. "

En évoquant ce qu'il a perdu, le poète retrouve le rythme nègre des tantams, expression d'une manière de souffrir non européenne et enfin authentique. De ce rythme nègre, Senghor fera une loi de la culture africaine et en découvrira toute la richesse : "C'est l'architecture de l'être, le dynamisme interne qui lui donne forme, le système d'ondes qu'il émet à l'adresse des Autres, l'expression pure de la force vitale. Le rythme, c'est le choc vibratoire, la force qui, à travers les sens, nous saisit à la racine de l'être ... il ordonne tout (le) concret vers la lumière de l'esprit." (13)

(12) Limbé est un mot créole signifiant "spleen"

(13) L.S.SENGHOR : "Les lois de la culture négro-africaine" dans la revue "Présence Africaine", juin-nov.1956.

Mais si ce rythme est encore son bien propre, c'est la dernière chose qui reste à Damas. Car, infiniment plus que l'Africain, l'Antillais est dépossédé, et le bourgeois plus encore que l'homme du peuple. Damas connaît le tragique passé de sa race :

" coups de corde noueux de corps calcinés
de l'orteil au dos calcinés
de chair morte de tisons de fer rouge de bras
brisés sous le fouet qui se déchaîne sous le fouet qui
fait
marcher la plantation s'abreuver de sang
de mon sang de sang la sucrerie
et la bouffarde du commandeur crâner au ciel " (14)

L'esclavage d'hier a fait place aujourd'hui à la servitude du "bon nègre" qui "allonge sur son grabat dix à quinze heures d'usine" (15). En attendant, peut-être pour demain, de nouvelles persécutions. Car le racisme est aux portes de la France et Damas est attentif à l'inquiétante évolution de l'Allemagne :

" Bientôt cette idée leur viendra de vouloir
vous en bouffer du nègre
à la manière d'Hitler bouffant du juif
sept jours fascistes sur sept " (16)

Quand enfin il a vu clair et reconnu les oppresseurs de sa race, le poète serre les dents : la haine remplace la nausée :

" La haine m'étouffe
la haine m'opresse " (17)

-
- (14) "Pigments", poème "La complainte du nègre"
(15) poème "Rappel"
(16) poème "Save our souls"
(17) poème "Il est des nuits"

" ma haine grossit en marge de leur scélératesse
 en marge des coups de fusil des coups de roulis
 et négriers et fétides cargaisons de l'esclavage

.....

ma haine grossit en marge de la culture
 en marge des théories en marge des bavardages
 dont on a cru devoir me bourrer au berceau
 alors que tout en moi aspire à n'être que nègre
 autant que mon Afrique qu'ils ont cambriolée. " (18)

C'est alors l'expulsion totale de cette personnalité d'em-
 prunt qui faisait de lui un complice :

" Alors je vous mettrai les pieds dans
 le plat
 ou bien tout simplement la main au collet
 de tout ce qui m'emmerde
 en gros caractères
 colonisation
 civilisation
 assimilation et la suite " (19)

Refus volontairement grossier. Damas réagit d'autant plus
 violemment qu'il a reçu une éducation parfaite :

" autant qu'à vous on m'a donné le goût des mignardises
 des politesses
 le ton des entrechats
 le chic des rond-de-jambe

.....

autant que vous
 sinon plus exercé
 l'odorat chatouilleux
 les mots de circonstance
 le clin d'oeil entendu

.....

le sens bourgeois des convenances
 qui veut qu'on se découvre au corbillard qui passe "

(20)

(18) poème "Blanchi"

(19) poème "Pour sûr"

(20) L. DAMAS : "Black Label", o.c., p.27

Mais Damas veut choquer le blanc, lui faire dire : "Comment? Un gargon si bien élevé!..." Vingt ans après "Pigments", dans "Black Label", il recommencera :

" malgré les rafles
 malgré les flics
 malgré les fouilles

 malgré l'attentat raté sur la Ligne
 Paris-Le Havre-New York
 bon gré mal gré

 malgré l'interdit qui suspendit sa plume

 voilà
 qu'il recommence
 qu'il recommence à dire
 Merde. " (21)

Et, dans "Pigments", il intitule ironiquement un poème "Savoir vivre" pour rejeter l'éducation reçue :

" On ne bâille pas chez moi comme ils bâillent chez eux
 avec la main sur la bouche
 je veux bâiller sans tralalas
 le corps recroquevillé
 dans les parfums qui tourmentent la vie
 que je me suis faite
 de leur museau de chien d'hiver
 de leur soleil qui ne pourrait pas même tiédir
 l'eau de coco qui faisait glouglou dans mon ventre
 au réveil

Laissez-moi bâiller la main
 là
 sur le coeur
 à l'obsession de tout ce à quoi j'ai en un jour
 donné le dos. "

Si Damas se contente souvent de l'ironie, parfois cinglante, il lui arrive aussi de ne plus pouvoir contenir sa colère :

(21) ibid., p.29

" je me sens prêt à écumer toujours de rage
 contre ce qui m'entoure
 contre ce qui m'empêche à jamais d'être
 un homme
 et rien ne saurait calmer autant ma haine
 qu'une belle mare de sang faite
 de ces coutelas tranchants qui mettent à nu
 les mornes à rhum " (22)

Et voici que la haine le fouette, le redresse. Debout, les yeux déssillés, il revendique sa négritude :

" Avec d'autres d'alentour quelques rares
 j'ai au toit de ma case jusqu'ici gardé l'ancestrale
 foi conique
 et l'arrogance automatique des masques
 des masques de calcaire jamais
 n'est parvenue à rien enlever jamais
 d'un passé plus hideux debout présent
 aux quatre angles de ma vie
 et mon visage brille aux horreurs du passé
 et mon rire effroyable est fait pour repousser le
 spectre des levriers traquant le marronage
 et ma voix qui leur chante est douce à ravir
 l'âme triste de leur por-
 no-
 gra-
 phie
 et veille mon cœur
 et mon rêve qui se nourrit du bruit de leur dégéné-
 rescence
 est plus fort que leurs gourdins barbouillés d'im-
 mondices brandis. " (23)

Au nom de toute sa race, cette fois, Damas rejette l'Occident-dégénérescence-et-pornographie. Il dénonce l'oppression séculaire et prend en charge tout ce passé d'esclavage, gardant sa foi en l'Afrique traditionnelle "toit conique de sa case". menaçant enfin, il annonce la victoire preche contre les gourdins des colonisateurs aux "masques de calcaire". Le nè-

(22) poème "La complainte du nègre"
 (23) poème "Shine"

gre ne veut plus se laisser faire : c'est sur ce thème de révolte, voilé encore, que Damas termine son recueil :

"Ils ont si bien su faire
si bien su faire les choses
les choses
qu'un jour nous avons tout
nous avons tout foutu de nous-mêmes
tout foutu de nous-mêmes en l'air " (24)

Thème qui reviendra dans de nombreux poèmes. Damas entend ne pas rester sur un plan purement littéraire et personnel, mais s'intégrer dans un contexte historique concret. Il ne s'en tient pas au rappel de son expérience passée et des malheurs de sa race, mais veut agir présentement et faire partager aux autres noirs son refus de l'Occident. Que leur importe le sort d'une civilisation qui les a écrasés et qui se désagrège lentement. La cote du racisme monte en Europe. La France et l'Allemagne épuisent leurs forces, de génération en génération, à élever leurs enfants "dans le vivant bourrage de crâne d'une revanche à prendre" (25). Déjà ces deux pays s'apprêtent à renouveler leurs sacrifices au mythe patriotique et capitaliste :

" Rien que pour le fonctionnement d'usines à canons
obus balles
la guerre
elle va bientôt venir s'enivrer encore
de chair fumante " (26)

Qu'importe! En quoi cela regarde-t-il les Noirs? N'ont-ils pas autre chose à faire, de bien plus important et de bien plus urgent, dans leur propre pays?

" Aux Anciens Combattants Sénégalais
aux futurs combattants sénégalais
à tout ce que le Sénégal peut accoucher
de combattants sénégalais futurs anciens
de quoi je me mêle futurs anciens
de mercenaires futurs anciens
.....

Mei je leur demande
de commencer par envahir
le Sénégal " (27)

Ainsi, le dernier poème de "Pigments" est une invitation à l'action directe. Antillais, Damas s'adressait aux Sénégalais. Paradoxalement, c'est en Côte d'Ivoire que son appel fut entendu. Traduit en baoulé (28), son style vivant, rythmé, incisif, toucha les indigènes qui récitaient ses poèmes en refusant de se laisser mobiliser. Le livre fut aussitôt interdit et Damas réduit au silence. Mais, dès sa première apparition, la poésie de la nouvelle négritude se révélait révolutionnaire... et efficace, car elle touchait aux cordes sensibles de toute la race noire. Les paroles d'un Antillais enflammaient des Africains : un nouveau langage était créé, entendu par tous au-delà des six cents idiomes de l'Afrique, et les jeunes poètes de Paris y trouvaient l'assurance du "ton juste" de leurs voix. Ils parlaient "nègre", ils sentaient "nègre", en quelque langue qu'ils écrivent.

Aussi Damas se sait-il précurseur : "Pigments" annonçait le "Cahier d'un retour au pays natal", nous dit-il. De fait, Césaire et Senghor allaient profiter de son expérience, tandis que lui-même restait silencieux de longues années. Non qu'il cessa d'écrire : en 1943, il publiait encore une suite de contes gyanais (29); en 1947, la première anthologie des poètes de la France d'outre-mer (30); en 1948, des adaptations de poèmes populaires africains (31) et, en 1952, un

(24) poème "Ils ont"

(25) poème "Sur une carte postale reçue"

(26) poème "Les billes pour la roulette"

(27) poème "Et coëtera"

(28) Le baoulé est un idiome important de la Côte d'Ivoire, qui compte un peu plus de deux millions d'habitants.

(29) "Veillées noires", Paris, Stock

(30) "Poètes d'expression française", Paris, Seuil

(31) "Poèmes nègres sur des airs africains", Paris, Guy

recueil de délicats poèmes d'amour, "Graffiti". Mais il avait abandonné son inspiration première à la suite de pressions politiques et accepté cette conspiration du silence dont il parle dans "Black Label". Ce dernier ouvrage ne fut édité qu'en 1956, quoique commencé bien plus tôt (32). Il reprend le sillage de "Pigments" et nous y reviendrons dans la seconde partie, consacrée à l'analyse littéraire.

++ ++
++ ++

II.

Les quelques premiers poèmes de "Pigments" - dont nous n'avons pas parlé - sont influencés par le surréalisme et restent enclos sur un secret ou essayent de capter une impression fugitive. Damas fut d'ailleurs tenté par l'hermétisme, particulièrement par la poésie de Mallarmé qu'il lut beaucoup dans les années 1920-1930 (33). Plus que ses confrères, il fut lié aux poètes surréalistes français, Aragon, Desnos... mais se dégagea assez tôt de leur influence pour trouver un mode d'expression personnel. La majorité des poèmes de "Pigments" portent le "cachet" de Damas : cadence, emploi de mots quotidiens parfois grossiers mais arrachés au prosaïsme, humour inimitable fait de désinvolture et de gouaille irrespectueuse, sensibilité toute en

(32) "Graffiti", Paris, Seghers.

"Black Label", Paris, Gallimard. - Quelques poèmes avaient déjà paru dans l'anthologie éditée par Damas, en 1947.

(33) Entretien avec Léon Damas en juin 1959.

nuances. "La poésie de Damas est essentiellement non sophistiquée ... elle est directe, brute, parfois brutale, mais sans vulgarité" (34). Voilà le jugement de Senghor sur son ami. Il saisit l'essentiel.

Contrairement à ses deux confrères, Damas n'est absolument pas doué pour l'amplification poétique. Il ignore le flou, les vers "drapés" de Senghor; il ne possède pas l'éclaboussement d'images de Césaire, ni son vocabulaire étendu, ni ses dons de voyant. Sans doute est-ce pour cela que son étoile a pâli devant les œuvres plus brillantes de ses successeurs. Cela nous semble regrettable, car, en relisant "Pigments", on s'aperçoit que nul jusqu'ici n'a remplacé Damas. Nul n'a retrouvé ce style sec et vif, extraordinairement efficace dans son dépouillement même; ni cette surprenante désinvolture, cette audace et cette élégance jusque dans l'injure; bref cette liberté! Certains poèmes sont si proches du langage parlé que Damas semble nous les dire lui-même en les inventant à l'instant devant nous. Voyez, par exemple, l'étonnante spontanéité, insouciuse des pressaismes, de cette tirade écrite, dirait-on, sous le coup de l'indignation, à la lecture d'une coupure de journal annonçant que "devant la menace allemande les Anciens Combattants Sénégalais adressent un câblegramme d'indéfectible attachement"

" Aux Anciens Combattants Sénégalais
aux futurs combattants sénégalais
à tout ce que le Sénégal peut accoucher
de combattants sénégalais futurs anciens
de quoi je me mêle futurs anciens
de mercenaires futurs anciens
de pensionnés
de masturbés
de galonnés

....

(34) L.S.SENGHOR : "Anthologie...", o.c., p.5

de décorés
 de décavés
 de grands blessés
 de mutilés
 de calcinés
 de grangrenés
 de gueules cassées
 de bras coupés
 d'intoxiqués
 et patati et patata
 et coetera futurs anciens

Moi

je leur dis
 merde et
 d'autres choses encore

Moi je leur demande de remiser
 les coupe-coupe
 les accès de sadisme
 et la sensation de malpropretés à faire

Moi

je leur demande de taire le besoin qu'ils ressentent
 de piller
 voler violer
 de souiller à nouveau les bords antiques
 du Rhin

Moi je leur demande
 de commencer par envahir
 le Sénégal " (35)

Style sec, style parlé qui épouse exactement ses idées. Et si Damas n'en a qu'une seule, il ne l'enveloppera pas de rubans ou de brouillard :

" De n'avoir jusqu'ici rien fait
 détruit bâti
 osé
 à la manière du Juif
 du Jaune
 pour l'évasion organisée enmasse
 de l'infériorité

.....

c'est en vain que je cherche
 le creux
 d'une épaule où
 cacher mon visage
 ma honte
 de la réalité " (36)

Rien de trop dans ce court poème, impossible d'en retrancher un mot; poésie nue, parfois squelettique. Pénurie ? L'art de Damas est alors d'avoir su en faire un style. Car il est parfaitement conscient de cette caractéristique et l'accen-tue à plaisir. D'où le procédé si fréquent chez lui de l'el-lipse et du raccourci :

" Les jours mêmes ont pris la forme
 des masques africains
 indifférents à toute profanation
 de chaux vive
 qu'encense
 un piano répétant la rengaine
 d'un clair de lune à soupirs
 tout format
 dans les halliers
 gondoles
 et coetera " (37)

Le mouvement est si rapide qu'on demeure un instant avant de comprendre que Damas en appelle à la dignité raide des masques d'Afrique, écoeuré qu'il est de la sentimentalité sirupeuse et banale d'une rengaine aux clichés "tout format".

Même procédé allusif dans ce refrain guilleret, à première vue inoffensif. On ne comprend ici aussi qu'avec retard : c'est la chanson de la race nègre, menaçante, l'air de rien:

" Je n'aurai pas que dansé
 je n'aurai pas que chanté
 je n'aurai pas que frotté
 je n'aurai pas que trempé
 dansé, chanté, frotté, trempé, frotté
 chanté, dansé
 bientôt. " (38)

(36) poème "Réalité"
 (37) poème "Position"
 (38) poème "Je n'aurai"

Damas pose ainsi des énigmes ou laisse au lecteur le soin de compléter sa pensée, le mettant très adroitement dans son jeu. Ce style a l'avantage d'être extrêmement souple, style de jongleur, qui s'adapte à merveille à certains tours que Damas lui fait prendre. En particulier ceux de l'humour, fait, chez Damas, d'ellipses et d'allusions, avec des associations inattendues et des jeux de mots :

- " Ces maux de tête qui cessent
chaque fois que je salue quelqu'un"
(sous entendu : parce que j'enlève mon
chapeau qui me serre)
- " ... ils vous servent l'après-midi un peu d'eau
chaude
et des gâteaux enrhumés " (= au rhum!)
- " Mes amis j'ai valsé
valsé comme jamais mes ancêtres
les Gaulois
au point que j'ai le sang
qui tourne encore
à la viennoise "

Mais il arrive que l'humour grince et nous n'avons plus du tout envie de sourire lorsque Damas prédit que le fascisme pourrait conduire l'euro péen à

- " couper leur sexe aux nègres
pour en faire des bougies pour leurs églises"

Même le demi-sourire qui termine le poème "Pareille à ma légende" est plein d'amertume :

- " occidentalement avance mon ombre
pareille à ma légende
d'homme-singe "

C'est d'un humour moins âcre que relève le monologue de

"Hoguet", petit chef d'oeuvre, condensé des principes d'éducation bourgeoise antillaise

" le pain ne se gaspille pas le pain de Dieu
le pain de la sueur du front de votre père
.....
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable se passe de rot
.....
et que je vous y reprenne dans la rue
.....
à vous ébattre avec untel
avec untel qui n'a pas reçu le baptême "

Mais, pour particulier que soit cet humour, nous n'oserions le traiter de "nègre". Il est plutôt, comme le dit Senghor, une "réaction devant un déséquilibre humain". Mais l'humour "blanc" n'est-il pas souvent cela, lui aussi : pensons à Prévert ou à Chaplin! Damas a, avec eux, beaucoup de traits communs.

Autre face de la poésie de Damas, autre corde de son "banjo" : la nostalgie et la tendresse. Les deux plus beaux poèmes de "Figments" sont dans ce ton mineur : avec "Regard" c'est le bohème qui, toute arme déposée, se retrouve frère de Ruteboeuf, avec la même voix sincère, chargée d'émotion :

" Quand sur le tard mes yeux
mes yeux se brideront
quand sur le tard j'aurai
de faux yeux de chinois
Quand sur le tard
tout m'aura laissé
jusqu'à la théorie
choir
Quand sur le tard
suivra la pente
le bâton qui soutient les vieux corps
m'achefrez-vous dites
des fleurs
que sais-je
pour qu'au bistrot de l'angle
j'aie ranimer l'être
d'un grand verre de bordeaux. "

Nous avons déjà cité l'autre poème "Limbé". On y voit combien le style de Damas, apparemment fort dépouillé, est le résultat d'un long travail. Des mots qui semblent alignés sans contrôle, au fur et à mesure de la pensée, s'appellent et se complètent pour former à chaque vers une image définie :

" La coutume les jours la vie
 la chanson le rythme l'effort
 le sentier l'eau la case
 la terre enfumée grise
 la sagesse les mots les palabres
 les vieux
 la cadence les mains la mesure les mains
 les piétinements le sol "

La coutume régente les jours dont est faite la vie. La chanson, par son rythme, soutient le travail et l'effort...

En deux vers est évoquée la case, avec le sentier vers la fontaine et le feu ouvert qui fume. Puis les vieux, dont la sagesse s'exprime dans les mots qu'ils disent aux palabres. Enfin la danse, avec les mains qui battent la mesure - remarquons le redoublement - et les piétinements sur le sol!

Et ceci nous amène aux recherches rythmiques des poèmes de Damas, seul souci apparent de ces œuvres qui semblent écrites d'un premier jet. Ce rythme, sceau de la négritude selon Senghor, Damas l'obtient de bien des manières. La plus courante est de commencer un vers par les derniers mots du vers précédent :

" Ils ont si bien su faire
 si bien su faire les choses
 les choses
 qu'un jour nous avons tout
 nous avons tout foutu de nous-mêmes
 tout foutu de nous-mêmes en l'air "

Une autre est de répéter plusieurs fois une formule ou seu-

lement quelques mots : "moi aussi", "ventre creux - yeux creux"...

" Moi aussi un beau jour j'ai sorti
mes hardes
de clochard
Moi aussi avec des yeux qui tendent
la main
j'ai soutenu la putain de misère
Moi aussi
j'ai eu faim dans ce sacré pays
et j'ai cru pouvoir
demander dix sous
par pitié pour mon ventre creux
Moi aussi jusqu'au bout de
l'éternité de leurs boulevards
à flies
combien de nuits ai-je dû
m'en aller aussi
les yeux creux
Moi aussi j'ai eu faim les yeux creux
et j'ai cru pouvoir
demander dix sous
jusqu'au jour où j'en ai eu
marre
de les voir se gausser
de mes hardes de clochard
et se régaler
de voir un nègre les yeux ventre creux. "

("Un clochard m'a demandé dix sous")

Ou encore, dans "Obsession", Damas commence chaque strophe par la même formule : "un goût de sang me vient"; tout comme, dans "Il est des nuits", chacune commençait par "il est des nuits sans nom", et dans "Solde", par "J'ai l'impression d'être ridicule".

Dans "Limbé", outre ce même procédé, on rencontre une finale "en decrescendo" très suggestive :

" Rendez-les-moi mes poupées noires
mes poupées noires
poupées noires
noires "

Damas n'hésite pas à recourir à la typographie pour mieux marquer le rythme :

" Ils sont venus ce soir où le
 tam
 tam
 roulait de
 rythme en
 rythme
 la frénésie "

("Ils sont venus ce soir")

Dans ce poème, nous retrouvons une nouvelle façon propre à Damas de rendre plus cadencée la musique de ses vers, en répétant un groupe de mots après une brève interruption. Répétition intégrale ou en ordre inverse, comme dans "Eh file indienne" :

" Et les sabots
 des bêtes de somme qui martèlent en Europe
 l'aube indécise encore
 me rappellent
 l'abnégation étrange
 des trays (39) matineux repus qui rythment aux
 Antilles
 les hanches des porteuses
 en file indienne

Et l'abnégation étrange
 des trays matineux repus qui rythment aux Antilles
 les hanches des porteuses
 en file indienne
 me rappelle
 les sabots
 des bêtes de somme qui martèlent en Europe
 l'aube indécise encore. "

Ce mouvement ondoyant est obtenu par une extrême simplicité de moyens. C'est trop facile? dira-t-on? Cela détruit-il l'originalité de cette poésie? Au contraire, croyons-nous. Picasso, avec un guidon et une selle de bicyclette "sculpte" une tête de taureau...

Damas : poète-jongleur, poète à l'ironie sensible, à la tendresse sans prétention, poète sincère! Puissions-nous avoir mis assez en relief les qualités de ce tempérament que le style révèle. Les grands cris de Césaire, les orgues de Senghor ne conviennent pas à Léon Damas, qui réussit mieux la chanson simple que la symphonie. Ne lui en faisons pas reproche. Tel qu'il est, il est infiniment séduisant et sa poésie, efficace. Au point, nous l'avons vu en commençant, de soulever tout un peuple qui y retrouvait sa "négritude".

Il faut regretter, au contraire, que le dernier recueil de Damas subisse trop l'influence de Césaire et de Jacques Roumain. Ses qualités si rares : sobriété, ellipse, allusion... sont noyées dans ce long poème épique, souvent verbeux malgré d'excellents passages (40): Certes, l'auteur rejoint ainsi le grand courant combattif de la littérature nègre, mais à quel prix! "Veillées noires" et "Graffiti", qui ne dépareraient nulle bibliothèque de goût, sont bien plus représentatives de la négritude, parce que plus authentiques.

Fermons donc le vœu que Damas retrouve son chemin, ses sentiers vagabonds. S'il veut retrouver aussi la lutte, abandonnée quelque temps, qu'il y revienne avec ses armes à lui, ses poèmes courts et acérés comme des "poignards malais", ses vers vifs, mordants ou tendres. C'est ainsi qu'il servira le mieux "sa Cause"... et la littérature. Nous le disions : nul n'a pu encore remplacer l'auteur de "Pigments". Laissera-t-il lui-même sa place vide ?

(39) "trays" → "plateau", en anglais, désignant en Guyane et aux Antilles un plateau de bois, de forme rectangulaire, à bords très relevés.

(40) Par exemple celui que Senghor reproduit dans son "Anthologie...", o.c., p. 17

C. LE "CAHIER D'UN RETOUR

AU PAYS NATAL"

d' Aimé Césaire

I.

Douloureuse "parturition" (1) de la prise de conscience d'être un "nègre", le "Cahier d'un retour au pays natal" (2) nous révèle les arêtes d'une histoire, celle même de son auteur. Celui-ci ramasse, en un violent effort poétique, sa propre expérience et le destin de sa race, et les fusionne jusqu'à rendre désormais impossible toute scission.

Avant d'écrire le "Cahier", en 1938, Césaire "brule en lui tous les livres" et commence par détruire les vers classiques qu'il avait composés jusque là. Certes, il lui est impossible de ne pas tenir compte de la culture et de la profonde connaissance de la langue française reçues à

-
- (1) Le mot est de Senghor, qui assista à la naissance du "Cahier" et l'appelle "une parturition dans la souffrance" ("Ethiopiennes", Paris, Seuil, 1956, p.104)
- (2) Aimé CÉSAIRE : "Cahier d'un retour au pays natal", Paris, Présence Africaine, 1956. Nous citons d'après cette dernière édition, que nous désignons sous le nom de "Cahier". Les numéros de pages mis entre parenthèses dans le cours du texte renvoient à cette oeuvre.

l'Ecole Normale Supérieure. Il a lu et aimé les surréalistes, quoiqu'il préfère Mallarmé, Péguy, le Claudel de "Tête d'or" et surtout Rimbaud. Mais, au moment où il commence le "Cahier", il n'a pas l'intention de faire de la "poésie", car il est en proie à des préoccupations bien éloignées de la littérature. Il vit en effet une situation qui lui paraît aussi intolérable à Paris qu'à la Martinique. C'est dans un "extraordinaire état d'ébullition" qu'il commence une oeuvre qui doit l'aider à prendre pleinement conscience de sa révolte et à l'analyser, et il le fait avec la volonté de se libérer de toute forme apprise pour enfin trouver la sienne propre (3).

Le "Cahier" débute par une description des Antilles très différentes de ces "Iles heureuses" dont les poètes avaient jusqu'alors décliné les grâces languissantes, les paradis tropicaux et le charme créole (4). Combien dissonante, cette voix qui parle des "Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées" (p.26); cette voix qui dénonce, en peu de mots, le mensonge des uns, l'illusion des autres : "Au bout du petit matin, l'extrême, trempeuse désolée eschare sur la blessure des eaux; les martyrs qui ne témoignent pas; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement; un vieux silence crevant de pustules tièdes..." (p.26)

(3) Ces détails nous ont été ^{Jannis} révélés par Césaire, au cours d'un entretien en mars 1959.

(4) Cfr notre chapitre II

Nous voilà dérouterés! Qui dit vrai? Marceline Desbordes-Valmore et Saint John Perse ou ce jeune homme de vingt-cinq ans qui vient de Martinique? Il faut bien pourtant se rendre à l'évidence et se résoudre à une réalité désenchantée, car, depuis, les témoignages ont abondé et Frantz Fanon assure que "Césaire fut magnanime... Cette ville, Fort-de-France, est véritablement plate, échouée. La description qu'en donne Césaire n'est nullement poétique" (5). On ne peut donc même pas invoquer un sombre lyrisme? Césaire ne fait que décrire la réalité en ôtant de nos yeux les lunettes roses. Mais, peut-être, les indigènes...? On a tellement parlé de leur insouciance native, de leurs costumes bariolés, de leurs joyeux caquetages...! Qu'en dit Césaire? "Dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri... cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette..." (pp.27-28).

Mais si le peuple ne s'insurge pas, c'est qu'il ne trouve pas son sort si intolérable. A moins, réplique Césaire, qu'une oppression de quatre siècles ne lui ait enseigné un durable fatalisme. Car, à y regarder de plus près, que voit-on derrière les perroquets, les bougainvilliers et les madras multicolores? Des "peurs tapies dans les ravins, peurs juchées dans les arbres, peurs creusées dans le sol, peurs en dérives dans le ciel, peurs amoncelées..." (p.29), et puis ces "fatigues d'hommes", ces "puanteurs exacerbées de la corruption" et, régnaute en maîtresse, la Faim :

- * Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négriillon somnolent, malgré leur manière si énergique à tous deux de tambouriner son crâne tondu...
 car sa voix s'oublie dans les marais de la faim,
 et il n'y a rien, rien à tirer vraiment de ce petit vaurien,
 qu'une faim qui ne sait plus grimper aux agrès de

(5) Frantz FANON : "Peu noire, masques blancs", o.c., p.35

sa voix
 une faim lourde et veule,
 une faim ensevelie au plus profond de la Faim
 de ce morne famélique (pp.30-31) (6)

Bien sûr, il y a les jours de fêtes, où l'on retrouve les "gestes imbéciles et fous pour faire revivre l'éclaboussement d'or des instants favorisés" (p.32), où l'exubérance prend sa revanche des restrictions quotidiennes et se libère en chants, danses et ripailles. C'est cela que l'étranger retient, raconte ou filme : la gaîté des naturels (7). Mais au petit matin, après l'ivresse, que retrouve ce peuple ? "La vie prostrée, on ne sait où dépêcher ses rêves avortés, le fleuve de vie désespérément torpide dans son lit" (p.37) et la résignation de cette ville qui "rampe sur les mains sans jamais aucune envie de vriller le ciel d'une stature de protestation" (p.37), et puis aussi "la case gerçant d'ampoules, ... et le toit aminci, rapiécé de morceaux de bidon de pétrole, ... et le lit de planches d'où s'est levée ma race toute entière ... et ces feuilles de bananes séchées, et ces haillons..." (pp.38-39).

Voilà pour le cadre! Pour les acteurs, prenons une famille quelconque : "une autre petite maison qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri une dizaine de rats et la turbulence de mes six frères et soeurs, une petite maison cruelle dont l'intransigeance affole nos fins de mois ... et ma mère dont les jambes pour notre faim inlassable pédalent, pédalent de jour, de nuit..." (p.38). Tel est le vrai visage des "Antilles heureuses", la Martinique de Césaire, son mal, sa passion :

-
- (6) "mornes" = monticules aux abords des villes de la Martinique, où s'installent généralement les quartiers misérables. Ils sont, pour Césaire, le symbole de la pauvreté du peuple antillais
- (7) Même les meilleurs films n'échappent pas à ce travers : cfr "Orpheu Negro" de Marcel Camus.

" Iles cicatrices des eaux
 Iles évidences de blessures
 Iles miettes
 Iles informes " (p.82)

"Ce vrac, ce sac, cette terre" où "le courage des hommes est démis", "pays sourd sauvagement obturé à tous les bouts" dira-t-il encore (8).

Dans le cadre que nous venons d'évoquer, Césaire a passé son enfance : ce petit négroillon endormi par la faim, c'était lui; cette famille misérable, au bourg de Basse-Pointe, c'était la sienne! Dans le seul mot "Partir", qui clôt la description des Antilles, Césaire résume toute l'aspiration de sa jeunesse. Accablé, écoeuré, il quitta la Martinique "avec volupté", dit-il, pour poursuivre ses études en France.

+ + +

La suite du "Cahier" va retracer maintenant les étapes de sa prise de conscience. Comment va-t-il se situer face à ce pays prostré qui est le sien ? Qu'est-il et que doit-il faire ?

Dans un premier élan, il veut "partir" pour assumer la souffrance de tous les opprimés du monde :

" Je serai un homme-juif
 un homme-cafre
 un homme-hindou-de-Calcutta
 un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas
 L'homme-famine, l'homme-insulte, l'homme-torture..."
 (pp.40-41)

(8) Aimé CESAIRE : "Perrements", poèmes, Paris, Seuil, 1960, pp.46 et 23.

Il veut, pour les sauver, être la Parole magique qui recrée le monde :

" Je retrouverais le secret des grandes communications et des grandes combustions. Je dirais orange. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais arbre ... Qui ne me comprendrait pas ne comprendrait pas davantage le rugissement du tigre. " (pp.41-42)

Mais, au coeur de cet idéal salvateur, se glissait une faille secrète : Césaire noie la bassesse de son peuple dans le grand courant de la souffrance universelle et refuse de la regarder en face. Il s'attribue le rôle noble du Héros Pur qui vient sauver les hommes impuissants, mais qui n'est pas de leur race, qui se tient au-dessus d'eux.

" Mon coeur bruissait de générosités emphatiques ... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays ... "J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies." (p.43)

" Et je lui dirais encore :

"Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir". (p.43)

Alors Césaire se rend compte de l'insuffisance de son "geste" : "la grandeur pitousement échoue", dit-il, devant "l'éclatante petitesse de cette mort" qu'est la vie en son pays. "Cette mort qui clopine de petites en petites; ces pelletées de petites avidités ... de petits larbins ... de petites âmes..." (p.44), elles auraient vite fait d'enterrer l'enthousiasme néophite.

Il s'effraie : est-il appelé à sauver seulement "ces quelques milliers de mortifiés qui tournent en rond dans

la calébasse d'une file" ? (p.45) Non, se dit-il, "je n'ai pas le droit ... de me réduire à ce petit rien ellipsoïdal qui tremble à quatre doigts au-dessus de la ligne" ! (p.45) Car, après tout, il n'est pas que Martiniquais; il est Nègre et son royaume est vaste : "pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte digitale" (p.46). Il recense ses trésors : Haïti, "où la négritude se mit debout pour la première fois", et Toussaint Louverture (9) son héros, "homme seul qui défie les cris blancs de la mort blanche"; l'Afrique, où "la mort fauche à larges andains"; et tous les nègres des Amériques, aux "trompettes absurdement bouchées" (pp.46-47). Partout le nègre souffre, "la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras" (p.48).

Et Pour commencer, il lui faut identifier l'opresseur de sa race. Dans un passage célèbre, il "entreprend ... de ruiner systématiquement l'acquis européen et cette démolition en esprit symbolise la grande prise d'armes futures par quoi les noirs détruiront leurs chaînes." (10)

" Parce que nous vous haïssons vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flamboyante du cannibalisme tenace " (p.49)

Césaire frappe l'Occident à la tête, dans sa valeur-clef, la Raison, au nom de laquelle l'Europe s'est arrogé le droit d'asservir les peuples qu'elle appela "prélogiques". Et bien oui, le nègre est un sauvage pour qui "2 et 2 font 5", qui s'identifie aux arbres et aux fleuves :

(9) Toussaint, dit Louverture : homme politique et général haïtien, né à Saint-Domingue (1743-1803); chef des insurgés de Saint-Domingue de 1796 à 1802, il fut pris par le général Brunet et mourut bientôt en France, captif au fort de Joux. (Larousse) - Cfr Aimé Césaire : "Toussaint Louverture" Paris, 1960, Club français du livre -

(10) J.P.SARTRE : "Orphée noir", o.e., p.XVII

" Je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à dire pour ma défense.
Danses. Idoles. Relaps. Moi aussi

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de mes paroles de mes gestes de mes chansons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des dépouilles de chat musqué
J'ai lassé la patience des missionnaires insulté les bienfaiteurs de l'humanité.
Défié Tyr. Défié Sidon.
Adoré le Zambèze.

L'étendue de ma perversité me confond! "(pp.51-52)

Pour mieux narguer l'Européen, le voilà qui retourne à ses pratiques magiques et joue au sorcier :

" Voum roeh oh
voum roeh oh
à charmer les serpents à conjurer
les morts
voum roeh oh
à contraindre la pluie à contrarier
les raz de marée
voum roeh oh
à empêcher que ne tourne l'ombre
voum roeh oh que mes cieux à moi
s'ouvrent " (p.52)

" Alors voilà le grand défi et l'impulsion sataniques et l'insolente dérive nostalgique de lunes rousses, de feux verts, de fièvres jaunes! " (p.55)

Après les souffrances, après les révoltes écrasées, tous les maléfices de l'Afrique-fantôme (11) sont conviés pour commencer "la seule chose au monde qu'il vaille la peine de commencer - la Fin du monde parbleu." (p.55) C'est une déclaration de guerre ouverte : "Accommodex-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous!" (p.56)

(11) "L'Afrique fantôme", titre d'un ouvrage de Michel LEIRIS, paru chez Gallimard, Paris, 1951.

Les Antilles ne sont pas cet exotisme pittoresque avec lequel les blancs se bouchent yeux et oreilles : des lagunes pleines de nénuphars, "des madras aux reins des femmes des anneaux à leurs oreilles des sourires à leurs bouches."
(p.55)

" Dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. Elles ne sont pas couvertes de nénuphars.
Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives ne sont pas étendus des pagnes de femmes.
Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire a sa ceinture de cadavres ! " (p.58)

Le nègre n'a pas oublié les révoltes matées et sa race asservie au nom de préjugés commodes :

" les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis
les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis
l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne
rappelez-vous-le-vieux-dicton :
battre-un-nègre, c'est le nourrir. " (p.59)

Il n'a pas oublié l'humiliation des nègres-clowns, qui amusent les gens riches en mal de distraction :

" Obscènes gaiement, très doudous de jazz
sur leur
excès d'ennui.
Je sais le tracking, le Lindy-hop et les
claquettes. " (p.59)

Mais le rappel de cette accumulation de morts et d'humiliations provoque chez Césaire un troisième réveil brutal. Sa négritude l'énivrait, elle le revêtait de toute la grandeur d'un passé viril, des vertus énergiques de tous les noirs qui avaient résisté aux blancs. C'était

une négritude abstraite, qui l'auréolait. S'y draper était une autre façon d'échapper à son destin et à son devoir. Sa négritude à lui, Césaire, est celle du peuple Martiniquais, cette "nage verdâtre et douce des eaux de l'abjection" (p.60) Il ne peut renier son pays.

" Mais je me suis adressé au mauvais sorcier.

....

....

Quelle folie le merveilleux entrechat par moi rêvé au-dessus de la bassesse ! " (p.60)

Ses cris d'orgueil, ses exorcismes spectaculaires, ses menaces, ne peuvent être entendus par ses compatriotes; ils s'enlisent dans "les fientes accumulées de nos mensonges" (p.60). Césaire comprend qu'il doit renoncer à être le Chevalier, le Héraut d'une race couverte de gloire. Il lui faut se démettre de toute jactance devant une réalité pénible à dire, et plus pénible encore à assumer.

" Par une inattendue et bienfaisante révolution intérieure, j'honore maintenant mes laideurs repoussantes.

.....

.....

Et je ris de mes anciennes imaginations puériles. Non, nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes de Ghana avec huit cents chameaux, ni docteur à Tombouctou Askia le Grand étant roi ... Nous ne nous sentons pas sous l'aisselle la démanaison de ceux qui tinrent jadis la lance ... je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, des cirEURS de chaussures sans envergure ... et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte... " (pp.61-63)

Rien n'a pu décider le Martiniquais à s'insurger une bonne fois contre les pires humiliations :

" ... et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes."
(p.63)

Il faut que Césaire maintenant avoue qu'il se reconnaît dans ce peuple, que son orgueil cachait une faiblesse découverte inopinément, au hasard d'une rencontre dans le tramway : un nègre misérable, un vagabond mal vêtu, "essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé". Des femmes ricanent en le regardant.

" Il était comique et laid,
comique et laid pour sûr.
J'arborerai un grand sourire complice...
Ma lâcheté retrouvée ! " (p.66)

" Mon héroïsme, quelle farce !
Cette ville est à ma taille.
Et mon âme est couchée. ... " (p.67)

Lui, le rebelle, qui défiait l'homme blanc à grands cris jaillis de la force de sa race, il n'essaye plus d'échapper à sa réalité. Il y participe avec tous les autres :

" Tiède petit matin de chaleur et de peur
ancestrales
je tremble maintenant du commun tremblement
que notre sang docile chante dans le madrépore.

Et ces têtards en moi éclos de mon ascendance
prodigieuse !
Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la
boussole
ceux qui n'ont jamais su dompter la
vapeur ni l'électricité

.....

ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel
 mais ils savent en ses moindres recoins
 le pays de souffrance
 ceux qui n'ont connu de voyages que de
 déracinements
 ceux qui se sont assouplis aux agenouillements
 ceux qu'on domestiqua et christianisa
 ceux qu'on inocula d'abâtardissement
 tam-tams de mains vides
 tam-tams inanes de plaies sonores
 tam-tams burlesques de trahison tabide

Tiède petit matin de chaleurs et de
 peurs ancestrales
 par dessus bord mes richesses pérégrines
 par dessus bord mes faussetés authentiques."
 (pp.69-70)

Il n'est point question ici de "revendication hautaine de la non-technicité", comme le pense Sartre (12). Seulement de la reconnaissance objective, humble, attristée, d'une infériorité réelle, comptée avec tout le reste au passif de sa race, et comme telle assumée par Césaire !

" Je me cachais derrière une vanité stupide ...

.....
 Voici l'homme par terre
 et son âme est comme nue
 et le destin triomphe qui contemple se
 muer
 en l'ancestral borbier cette âme qui le
 défiait. " (pp.68-69)

Dès lors, acceptant de participer vraiment à sa race, à ses souffrances et à son humiliation, Césaire la comprend mieux; il accède aux véritables "réserves" d'humanité de son peuple. La vertu de celui-ci n'est pas dans la fîrté, ni dans cette capacité de compter le monde, ni dans les révoltes grandioses que le poète chantait tout à l'heure!

(12) J.P.SARTRE : o.c., p.XXX

Elle est précisément dans tout ce qu'il reniait, dans ce "pays de souffrance", dont les anciens esclaves ont exploré les moindres recoins, dans les valeurs ancestrales conservées malgré l'exil et la servitude : capacité de comprendre intuitivement le monde, de s'y adapter plutôt que d'essayer de le dominer, contact jamais perdu avec les forces cosmiques, les symboles et les mythes...

Césaire puise à ces sources le courage d'accepter les lacunes de son peuple. Il les considère d'autant plus précieuses que "la terre déserte la terre", c'est-à-dire que le monde blanc se déshumanise (13).

" Écoutez le monde blanc
horriblement las de son effort immense
ses articulations rebelles craquer sous les
étoiles dures
ses raideurs d'acier bleu transperçant la
chair mystique
écoute ses victoires proditoires trompeter
ses défaites
écoute aux alibis grandioses son piètre
trébuchement " (pp.74-75)

Les noirs, au contraire, sont demeurés

" ignorants des surfaces mais saisis par le
mouvement de toute chose
insoucieux de compter, mais jouant le jeu
du monde " (p.74)

Non, la négritude n'est pas "une taie d'eau morte sur l'œil mort de la terre..."

" elle plonge dans la chair rouge du sol
elle plonge dans la chair ardente du ciel
elle treuve l'accablement opaque de sa
droite patience. " (p.73)

(13) Césaire reprend une idée, déjà exprimée par Claude Mac Kay : les abus de la technique et du rationalisme ont entraîné une déshumanisation de l'Occident à laquelle le noir échappe dans la mesure même où il est resté "en arrière" du progrès européen !

Le poète recueille toute cette puissance de son peuple noir; il en devient le porte-parole devant l'Univers; il se voue solennellement à le réveiller de sa torpeur, à le défendre, à l'épancir :

" donnez-moi la foi sauvage du sorcier
 donnez à mes mains puissance de modeler
 donnez à mon âme la trempée de l'épée
 je ne me déroberai point.

.....

.....

voici le temps de se ceindre les reins
 comme un vaillant homme - " (pp.76-77)

Mais il veut le faire sans haine pour les autres races, par pur amour de la sienne

" ... ce que je veux
 c'est pour la faim universelle
 pour la soif universelle

la somme libre enfin
 de produire de son intimité close
 la succulence des fruits. " (p.77)

Césaire a décrit ainsi les phases successives de sa prise de conscience de sa négritude: La misère physique et morale des Martiniquais a provoqué en lui une immense pitié et il veut désormais consacrer ses forces à aider les malheureux. Mais, en même temps, cette détresse l'accable, il ne veut pas se réduire à ce peuple-épave; son idéal juvénile veut embrasser la cause de tous les opprimés du monde. Il aperçoit pourtant vite son orgueil. Il est nègre et ses forces ne sont pas trop grandes pour ses frères. Du moins sera-t-il leur héros, leur chantre ! Celui qui ose sans crainte affronter le blanc, parce qu'il sent derrière lui la puissance d'un passé et d'ancêtres glorieux. Il suffit pourtant du souvenir de l'humiliation de son pays pour

le ramener à une réalité beaucoup moins grandiose. Il n'est pas le nègre fier, il est le Martiniquais vaincu qui se soumet.

En trouvant la force d'accepter cela, en replongeant ses propres racines dans son peuple, Césaire comprend que cette "descente aux enfers" (14), seule, le rend capable de sauver, à travers ses compatriotes, toute la race noire. Aussi ne refuse-t-il plus son destin :

" J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve...

ma race qu'aucune ablution d'hysope et de lys mêlés ne pourrait purifier
ma race rongée de macules

.....

.....

J'accepte. J'accepte.

et le nègre fustigé qui dit : "Parden mon maître"

et les vingt-neuf coups de fouet légal

et le cachet de quatre pieds de haut

et le carcan à branches

et le jarret coupé à mon audace marrone (15)

et la fleur de lys qui flue du fer rouge

sur le gras de mon épaule ... " (pp.79-80)

Et cette totale identification du poète et de son peuple produit enfin le miracle :

" Et voici soudain que force et vie m'assaillent

.....

Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi,
les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant
dans son poing énorme et la force n'est pas en nous,
mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la
nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe
apocalyptique. Et la voix prononce que l'Europe
nous a pendant des siècles gavés de mensonges et
gonflés de pestilences,
car il n'est point vrai que l'oeuvre de l'homme
est finie

que nous n'avons rien à faire au monde
que nous parasitons le monde

.....

qu'il suffit que nous nous mettions au pas
 du monde
 mais l'oeuvre de l'homme vient seulement
 de commencer
 et il reste à l'homme à conquérir toute
 interdiction immobilisée aux coins de sa
 ferveur
 et aucune race ne possède le monopole de
 la beauté, de l'intelligence, de la force
 et il est place pour tous au rendez-vous
 de la conquête et nous savons maintenant
 que le soleil tourne autour de notre terre
 éclairant la parcelle qu'a fixée notre
 volonté seule et que toute étoile chute de
 ciel en terre à notre commandement sans
 limite. " (pp.85-86)

Pour affronter ce nouveau destin, il faut des forces
 renouvelées, "non des coeurs de dattes, mais des coeurs
 d'homme" (p.86). L'ancienne négritude du "bon nègre à son
 bon maître" (p.88), celle de l'esclave docile ou des assi-
 milés qui disent à l'Europe : "Voyez, je sais comme vous
 faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages,
 en somme, je ne suis pas différent de vous; ne faites pas
 attention à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé"
 (p.87), cette négritude-là doit disparaître !

Césaire prédit la négritude future, quand le noir aura
 conquis, avec sa liberté, le droit d'être lui-même :

-
- (14) Expression consacrée depuis que Sartre a comparé le poète
 noir à Orphée. Le succès de ce terme est dû aussi,
 en partie, à l'analogie de titre avec l'oeuvre de Rim-
 baud, poète à qui, non sans raisons, on a souvent com-
 paré Césaire. Il nous paraît en tous cas parfaitement
 valable : l'expérience intérieure tourmentée de l'au-
 teur du "Cahier" est véritablement une descente dou-
 loureuse aux enfers.
- (15) Cfr notre définition du nègre-marron, page 283
 Il s'agit dans ce texte de peines réelles infligées aux
 esclaves et mentionnées dans le Code Noir : voir l'ou-
 vrage de Victor Schoelcher déjà cité.

" Je dis hurrah ! La vieille négritude
progressivement se cadavérise
l'horizon se défait, recule et s'élargit
et voici parmi des déchirements de nuages
la fulgurance d'un signe

le négrier craque de toute part... " (p.89)

" La négraïlle aux senteurs d'oignon frit
retrouve dans son sang répandu le goût
amer de la liberté

Et elle est debout la négraïlle

.....
.....

debout
et

libre " (pp.90-91)

Le poème s'achève sur cette prophétie, en un rythme effréné de joie et de danses, au milieu desquelles Césaire annonce les temps fraternels et renouvelle à sa race son vœu de fidélité :

" et le grand trou noir où je voulais me
noyer l'autre lune
c'est là que je veux pêcher maintenant
la langue maléfique de la nuit en son
immobile verrition ! " (p.94)

+ +
+ +

Sans prétendre rendre compte de toutes les richesses qui font du "Cahier" un authentique chef-d'œuvre, nous nous sommes efforcés de suivre le souffle qui l'anime et d'en marquer les étapes. Etapes de la prise de conscience d'un homme noir qui veut "devenir Nègre", car "seul un

" Je dis hurrah ! La vieille négritude
progressivement se cadavérise
l'horizon se défait, recule et s'élargit
et voici parmi des déchirements de nuages la
fulgurance d'un signe

le négrier craque de toute part... " (p.89)

" La négraille aux senteurs d'oignon frit
retrouve dans son sang répandu le goût
amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

.....
.....

debout
et

libre " (pp.90-91)

Le poème s'achève sur cette prophétie, en un rythme effréné de joie et de danses, au milieu desquelles Césaire annonce les temps fraternels (16) et renouvelle à sa race son vœu de fidélité

" et le grand trou noir où je voulais me
noyer l'autre lune
c'est là que je veux pêcher maintenant
la langue maléfique de la nuit en son
immobile verrition ! " (p.94)

+
+ +

(16) Césaire ne tient nullement, en effet, à voir les Noirs tomber dans l'erreur raciste qu'il condamne chez l'Européen. Sa réaction devant les événements congolais en est la meilleure preuve : "Les Congolais, par leurs massacres, leurs viols et leurs désordres ont entaché l'idée même de la décolonisation." (lettre de juillet 1960).

II.

Le "Cahier" suit une progression dramatique certaine. Pourtant, nous avouons que seules plusieurs lectures attentives nous ont permis de découvrir les articulations de ce drame. L'oeuvre semble écrite d'un seul jet, elle nous emporte dans son courant comme un fleuve fougoux, coupé çà et là de cataractes. Césaire, ne l'oublions pas, y travailla une année durant.

Le début est une lente coulée de strophes en prose, égrenant en chapelet les misères de "cette ville plate - étalée". Une courte phrase, toujours répétée, relie ces tristes tableaux : "Au bout du petit matin...". Elle évoque le regard clair, mais lucide et cruel parfois, du jeune Césaire, qui considère crûment la laideur du pays et l'aboulie de ses habitants. Sous ce regard, la Martinique pourrissante, embourbée, prend un aspect monstrueux, et le ton, qui se voudrait détaché, laisse suinter le dégoût et l'angoisse qui étreignent Césaire devant ces "Antilles échouées" et leur cortège sinistre : "les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence" (p. 31). Un seul instant de joie, mais intense, à l'évocation des réjouissances de Noël, ne contrebalance pas la répulsion du poète; à peine interrompt-il le flux des évocations douloureuses.

Le style épouse les "scrofuleux bubons" (p.32) de cette marée, il se traîne, englué lui aussi dans cette floc dérisoire, ce "petit rien ellipsoïdal" (p.45) où s'accumulent les souffrances comme des immondices.

" Une détesse cette plage elle aussi, avec ses tas d'ordure pourrissant, ses croupes furtives qui se soulagent, et le sable est noir, funèbre, on n'a jamais vu un sable si noir, et l'écume glisse dessus en glapissant, et la mer la frappa à grands coups de boxe, ou plutôt la mer est un gros chien qui lèche et mord la plage aux jarrets, et à force de la mordre elle finira par la dévorer, bien sûr, la plage et la rue Paille avec. " (p.40)

La prose de Césaire, si riche, si abondante d'ordinaire, semble ici paralysée. L'auteur cherche en vain des mots assez puissants pour son dégoût, aucun ne paraît lui suffire. Les images non plus ne sont pas assez fortes, pas assez justes, et il les enfile en une succession de "et", "ou plutôt", comme si le déjété même du style convenait mieux à son impression et qu'il veuille, à travers la négligence de son écriture, nous faire apercevoir l'ordinaire saleté, la laidur de sa plage...

Toute la tentative littéraire consistera à "dé-coller" de cette réalité trop écoeurante, pour prophétiser, recréer par la magie du Verbe, le nouveau monde désiré. Non pas tentative idéale, abstraite, absolue! Césaire n'est pas homme à se contenter d'images verbales. Il n'abandonne pas son peuple, c'est avec lui qu'il veut créer cette nouvelle terre purifiée. Sa parole tentera de "décadavériser ses congénères" (17), d'interpeller leurs énergies secrètes et de les semer à l'action, à la vie.

La longue description des plaies martiniquaises débouche sur cette aspiration énormément lasse "Partir!"

(17) Selon l'originale expression de P.Guberina, dans sa préface citée.

Le cours du poème, jusque là régulier et monotone, se brise en cataractes, supprime conjonctions et adverbes, bondit d'une image à l'autre sans marquer l'arrêt des virgules, roule des vers inégaux, poursuit sa route par saccades et débouche, par instants, sur des nappes plus tranquilles, récitatives, où la ponctuation souvent reprend son souffle normal...

" et toi terre tendue
 terre saoule
 terre grand sexe levé vers le soleil
 terre grand délire de la mentule de Dieu
 terre sauvage montée des resserrés de la mer avec
 dans la bouche une touffe de cécropies
 terre dont je ne puis comparer la face houleuse
 qu'à la forêt vierge et felle que je souhaiterais
 pouvoir en guise de visage montrer aux
 yeux indéchiffreurs des hommes
 il me suffirait d'une gorgée de ton lait jiculi
 pour qu'en toi je découvre toujours à même distance
 de mirage - mille fois plus natale et
 dorée d'un soleil que n'entame nul prisme -
 la terre où tout est libre et fraternel, ma
 terre " (pp.42-43)

La suite du "Cahier" sera désormais construite selon cette alternance de poésie rythmée et de passages en prose, dont la longueur ne dépasse jamais deux pages.

Cette construction a-t-elle sa raison organique ou n'est-elle qu'un procédé littéraire ? C'est ce qu'il nous faut maintenant découvrir.

Césaire, avons-nous dit, veut dé-coller d'une réalité qui l'obsède. Senghor a bien compris que Césaire se sert de sa plume "comme Louis Armstrong de sa trompette. Ou plus justement peut-être, comme les fidèles du Vaudou, de son tantan. Il a besoin de se perdre dans la danse verbale, au rythme

du tantam, pour se retrouver dans le Cosmos." (18). Nous souscrivons pleinement à ce jugement et remarquons que, pour être plus naturel, le moyen employé par Césaire ne vise pas d'autre but, n'est pas d'une autre espèce que l'opium de Rimbaud ou la mescaline de Michaux. Ce "tantam verbal" suit d'ailleurs un rythme assez simple, dicté par l'émotion du poète ou par une recherche d'harmonie imitative, et souvent marqué d'un temps fort sur les premiers mots répétés en tête du vers (19).

" Ce qui est à moi
 c'est un homme seul emprisonné de
 blanc
 c'est un homme seul qui défie les cris
 blancs de la mort blanche
 (TOUSSAINT, TOUSSAINT
 LOUVERTURE)
 c'est un homme qui fascine l'éper-
 vier blanc de la mort blanche
 c'est un homme seul dans la mer infé-
 conde de sable blanc
 c'est un moricaud vieux dressé contre
 les eaux du ciel
 La mort décrit un cercle brillant au-
 dessus de cet homme
 la mort étoile doucement au-dessus de
 sa tête
 la mort souffle, folle, dans la cannaie
 mère de ses bras
 la mort galope dans la prison comme
 un cheval blanc
 la mort luit dans l'ombre comme des
 yeux de chats
 la mort hequette comme l'eau sous les
 Cayes
 la mort est un oiseau blessé
 la mort décroît
 la mort vacille
 la mort est un patyura ombrageux
 la mort expire dans une blanche mare
 de silence. " (pp.47-48)

(18) L.S.SENHOR : "Ethiopiennes", Paris, Seuil, 1956, p.118
 (19) Mme Elyane BOUCQUEY a bien mis cela en valeur dans son mémoire de licence, déjà cité.

"c'est un homme", répété au début des premiers vers, insiste sur l'admiration du poète pour son héros. Mais la mort apparaît et c'est elle désormais qui marque le rythme. Elle tourne au-dessus de l'homme, elle l'étreint, le pénètre, bientôt se confond avec lui. Le rythme alors se raccourcit, à mesure que l'homme succombe... jusqu'à l'élargissement des deux derniers vers : calme et silence définitif !

Un mot, une image, peuvent aussi déclencher chez Césaire une réaction violente que traduit le changement de rythme. La seule idée de quitter les Antilles, nous l'avons vu, le bouleversait à ce point que son écriture, tout à coup, trahissait cette émotion vive. De la même manière, en rappelant la résignation du "bon nègre à son bon maître" devant les injustices et les mauvais traitements, nous sentons la colère le gagner peu à peu. Lorsqu'il termine son évocation sur le mot "négraille", cette insulte le cingle personnellement. Il se déchaine et nous jette ses cris au visage, sur le battement d'un tantam de guerre :

" Et elle est debout la négraille

la négraille assise
 inattendument debout
 debout dans la cale
 debout dans les cabines
 debout sur le pont
 debout dans le vent
 debout dans le soleil
 debout dans le sang

debout

et

libre " (pp.90-91)

Non seulement le rythme épouse étroitement l'émotion, mais il la provoque et l'entretient. Le poète s'en sert pour atteindre, par degrés, une sorte d'état second dans lequel

il participera à la puissance créatrice du Cosmos (20). La poésie prend une allure d'incantation. Happé par le pouvoir des images et des mots, qui accroît toujours davantage sa tension intérieure, le poète libère sa parole et devient mage ou médium. Son verbe paraît doué d'une force surnaturelle. Ce ne sont plus des mots qu'il prophète, mais "des quartiers de monde... des continents en délire... des paludismes... des laves... des flambées de villes" (p.56).

Il menace et sa colère est effrayante. Les mots perdent leur sens quotidien, pour acquérir une signification obscure et s'associer en images déconcertantes

" Parfois on me voit d'un grand geste du
cerveau, happer un nuage trop rouge
ou une caresse de pluie, ou un prélude
du vent,
ne vous tranquillisez pas outre mesure:

Je force la membrane vitelline qui me
sépare de moi-même,

Je force les grandes eaux qui me ceintu-
rent de sang

C'est moi rien que moi qui arrête ma
place sur le dernier train de la dernière
vague du dernier raz-de-marée

C'est moi rien que moi
qui prends langue avec la dernière
angoisse

C'est moi oh, rien que moi
qui m'assure au chalumeau
les premières gouttes de lait virginal! "

(pp.56-57)

(20) Procédé rituel assez courant dans de nombreuses religions, destiné à relier l'homme qui prie aux Puissances supérieures. Indispensable aux cérémonies africaines et au rite Vaudou en particulier, où la "possession" n'est obtenue qu'au terme d'une suite d'incantations, il n'est pas absent des litanies, de la récitation du chapelet ou des oraisons chrétiennes.

Mais ces trances ne sont pas l'ultime étape de l'élan poétique de Césaire. A travers elles, il essaye d'atteindre l'extase. Les tentatives souvent échouent, le souffle qui emportait le poète retombe et l'abandonne, déçu, à nouveau embourbé :

" Sur cette terre exorcisée, larguée à la dérive de sa précieuse intention maléfique, cette voix qui crie, lentement enrôlée, vainement, vainement enrôlée et

il n'y a que les fientes accumulées de nos mensonges - et qui ne répondent pas. " (p.60)

C'est alors que reprend la prose récitative, qui se contente de décrire, d'énumérer ou de raisonner. Les mots sont à nouveau apprivoisés. L'écriture de Césaire devient aussi précise, minutieuse à décrire la réalité, qu'elle pouvait être sur-réelle dans sa poésie. Témoins ces quelques lignes des pages qui décrivent un "nègre comique et laid", marqué par l'action de la misère, "dont les coups de griffes sur ce visage s'étaient cicatrisés en flots scabieux" :

" On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la démesure de la lippe, et par un chef d'oeuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création. " (p.65) (21)

Mais bien vite la description de cette réalité provoque l'écoeurement et la révolte, sentiments dynamiques qui appel-

(21) Parfois, les qualités de cette prose modèlent de vrais morceaux d'anthologie qu'on pourrait extraire du "Ca-
hier", car ils valent par eux-mêmes. Ainsi ce portrait du nègre dont nous citons un passage, la remarquable description d'un Noël aux Antilles (pp.34-35) ou encore la parabole des maquignons martiniquais (p.62)!

lent une transformation de la situation devenue intolérable. A nouveau, le rythme va muer la prose en vers. Césaire redevient le Sorcier, l'Oracle. Il prédit, exorcise, conjure. Enfin il arrive que les tranches débouchent sur un "état de grâce". Le prophète devient démiurge et recrée, en paroles, le monde de son désir que ses mots cristallisent en merveilleux poèmes. Plus de colère, de crispation, mais le jaillissement libre de la joie, où l'âme réconciliée s'abandonne, se dénoue dans la tendresse et l'amour.

" il y a sous la réserve de ma lnette une
bauge de sangliers
il y a tes yeux qui sont sous la pierre
grise du jour un conglomérat frémissant
de coccinelles

il y a dans le regard du désordre cette
hirondelle de menthe et de genêt qui fond
pour toujours renaître dans le ras-de-
marée de ta lumière
(Calme et berce § ma parole l'enfant qui
ne sait pas que la carte du printemps
est toujours à refaire
les herbes balanceront pour le bétail vais-
seau doux de l'espoir
le long geste d'alcool de la houle
les étoiles du chaton de leur bague jamais
vue
couperont les tuyaux de l'orgue de verre
du soir
puis répandront sur l'extrémité riche de
ma fatigue
des zinnias
des coryanthes
et toi veuille astre de ton lumineux fonde-
ment tirer lémurien du sperme insondable
de l'homme
la forme non osée
que le ventre tremblant de la femme porte
tel un minerai! " (pp.71-72)

ces instants sont rares, hélas. Un, au milieu du "Ca-
hier", débute par l'extrait ci-dessus; l'autre forme les

trois dernières pages du poème et montre très bien comment, au sortir d'un rythme incantatoire et violent qui suit le vers " Et elle est debout la négraille ", Césaire devient le démiurge, le maître de la vie, qui a pouvoir d'interpeller les forces de la nature.

" par la mer cliquetant de midi
par le soleil bourgeonnant de minuit
écoute épervier qui tiens les clefs de
l'orient
par le jour désarmé
par le jet de pierre de la pluie
écoute squala qui veille sur l'occident

écoutez chien blanc du nord, serpent
noir du midi
qui achevez le ceinturon du ciel
il y a encore une mer à traverser
pour que j'invente mes poumons
pour que le prince se taise
pour que la reine me baise
encore un vicillard à assassiner
un fou à délivrer
pour que mon âme luise aboie luise
aboie aboie aboie
et que hulule la chouette mon bel ange
curieux
Le maître des rires ?
Le maître du silence formidable ?
Le maître de l'espoir et du désespoir ?
Le maître de la paresse ? Le maître des
dances ?

C'est moi ! " (pp.91-92)

Ces instants sont aussi très courts. A peine atteints, le poète sent qu'ils lui échappent déjà et tente de les prolonger par une prière. Ce n'est pas Dieu que Césaire prie ainsi (22). Il puise dans ces trop brefs moments d'extase la force de poursuivre la mission qu'il s'est donnée et forme le vœu d'être fidèle à sa race, de la faire

(22) Entretien avec Césaire en juin 1959

accéder au pur univers entrevu

" Mais avant d'aborder aux futurs vergers
 donnez-moi de les mériter sur leur cein-
 ture de mer
 donnez-moi mon coeur en attendant le sol

 donnez-moi sur cet océan divers
 l'obstination de la fièvre piregoue
 et sa vigueur marine. " (p.78)

" Et pour ce, Seigneur,
 les hommes au cou frêle
 reçois et perçois fatal calme triangulaire " (p.92)

+
 + +

Tels sont les charnières de la composition du "Cahier", les ressorts psychologiques sur lesquels il prend son élan. Examinons-en maintenant le style.

Nous avons parlé déjà du rythme. Caractère important, car Césaire est nègre et ne sépare donc pas poésie et rythme, comme nous le montrerons longuement pour Senghor. Cependant, de nombreuses pages du "Cahier" sont en prose et Césaire n'a pas un rythme poétique qui lui soit personnel. Comment se fait-il que nous reconnaissons pourtant aussitôt sa griffe?

Avant tout grâce aux images, dont la première et principale qualité est d'être l'expression brutale de l'obsession et du désir du poète. L'émotion de Césaire, sitôt ressentie, semble se coaguler en images poétiques souvent inattendues, qui dévoilent une réalité étrangère. Mais avec quelle exactitude! "rarement parole et sentiment se sont à ce point pénétrés :

- " la rauque contrebande de mon rire " (p.49)
- " Iles tronçons côte à côte fichés sur l'épée
flambée du soleil " (p.82)
- " et le navire lustral s'avancer impavide
sur les eaux écroulées.
Et maintenant pourrissent nos floes
d'ignominie " (p.91)
- " sous la sysygie suppurante des ampoules
merveilleusement couché le corps de mon
pays dans le désespoir de mes bras, ses
os ébranlés et, dans ses veines, le sang
qui hésite comme la goutte de lait végétal
à la pointe blessée du bulbe... " (p.84)

Quand cette émotion est trop vive ou qu'il veut décrire le monde encore inexistant de son désir, là où nous resterions sans voix parce que le vocabulaire ordinaire ne suffit plus, Césaire trouve les mots rares, invente des néologismes, forge des associations déroutantes... Point n'est besoin pourtant d'en comprendre le sens : les mots sont choisis pour leur "matière" dirions-nous, pour leur résonnance. Les prononcer suffit à rendre "palpable" le sentiment qui les a dictés.

Ainsi les gluants tableaux de la description des Antilles aboutissent à ce texte :

- " ici la parade des risibles et scrofuleux bubons,
les poutures de microbes très étranges, les poi-
sons sans alexitère connu, les sanies des plaies
bien antiques, les fermentations imprévisibles
d'espèces putrescibles " (p.32)

Nous partageons le dégoût de l'auteur devant cet amas de souffrances et de pourritures mêlées, à la seule audition de mots exceptionnels : scrofuleux, bubons, poutures, ale-

xité, sanies... même si leur sens précis nous échappent

Plus loin, sa révolte exacerbée aspirant à la destruction de cet "horizon de boue" (p.81), projette des images de monde en fusion :

" nous chantons les fleurs vénéneuses
éclatant dans les prairies furibondes;
les ciels d'ameur coupés d'embolie; les
matins épileptiques; le blanc embrase-
ment des sables abyssaux, les descentes
d'épaves dans les nuits foudroyées
d'odeurs fauves. " (p.54)

Mais Césaire se contente parfois d'appliquer le procédé surréaliste assez gratuit : associer au hasard des images hétéroclites. Le résultat fait penser à certains tableaux de Salvador Dalí, mais, dans la mesure où le rapprochement n'est pas intérieurement exigé, il nous apparaît comme un exercice sans originalité :

" Et vous fantômes montez bleus de chimie d'une
forêt de bêtes traquées de machines tordues
d'un jujubier de chairs pourries d'un panier
d'huîtres d'yeux d'un laciis de lanières dé-
coupées dans le beau sisal d'une peau d'hom-
me j'aurais des mots assez vastes pour vous
contenir ... " (p.42)

L'authenticité a une autre voix! Mais heureusement ces faiblesses sont très rares. Le plus souvent, le texte révèle un univers neuf, libéré, où chaque mot a son poids précis, souvent symbolique, qui renforce l'image :

" Les herbes balanceront pour le bétail vais-
seau doux de l'espoir
le long geste d'alcool de la houle " (p.72)

Les herbes et les plantes sont, pour Césaire, la vie spontanée de la nature et le bétail, signe de prospérité, comme la houle, qui indique l'eau et le mer, est promesse de fécondité énivrante ("long/geste d'alcool").

" Il y a tes yeux qui sont sous la pierre grise du jour un conglomérat frémissant de coccinelles " (p.71)

L'espérance qui emplit les pages précédentes se condense ici dans les yeux de sa toute jeune femme, très lumineux en effet, et pétillant - de "mille feux" dirions-nous, quand Césaire trouve le mot "coccinelles" - Cette promesse de bonheur est plus sensible encore lorsqu'on sait qu'à l'époque cette jeune femme était enceinte (23), ce qui est évoqué encore peu après (24).

L'importance des symboles est si grande dans le "Cahier" que beaucoup d'images ont besoin d'être dé-voilées pour être pleinement appréciées et qu'il faut pour cela comprendre le secret de certains mots-clefs qui courent à travers le texte. Le passage suivant en rassemble plusieurs :

" ... j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien." (pp.25-26)

Le désastre est l'horreur vécue des misères de la colonisation; le fleuve, comme l'eau courante, amène la purification qui permettra la vie nouvelle (25). Oiseaux et plantes

(23) Entretien avec Madame Suzanne Césaire en janvier 1960

(24) Voir le texte complet page 193 : "Calme et berce à ma parole..."

(25) Voir une application détaillée du symbole de l'eau purificatrice page 303, 304

sont toujours symboles d'espoir et de vie non contrariée. Savanes et forêts vierges indiquent les réserves de liberté et d'authenticité, par opposition aux villes, hautes maisons, etc... synonymes, pour Césaire, de domination européenne. Enfin, les ambiances crépusculaires et l'ombre nocturne accompagnent le malheur et le désespoir. Au contraire, le soleil et les étoiles sont la lumière de l'exultante joie : dans la nuit des Antilles, "les étoiles sont plus mortes qu'un balafong crevé" (p.32) (26), tandis que nous les voyons participer, avec le soleil et le vent, à l'apothéose finale (p.94) (27).

+ +
+ +

Avec l'emploi d'images personnelles, une seconde particularité de l'écriture de Césaire est sa syntaxe. Selon l'expression de Senghor, Césaire est "le maître magnifique de sa langue" (28). Il la brise, la malaxe, la reforge et la rebâtit. La phrase nous paraît souvent raboteuse, noueuse, burinée. On pourrait dire que la poésie de Césaire est "sculptée" : il traite la langue comme une matière et y taille ses figures comme dans le bois ou la pierre. Sans crainte de bouleverser l'ordre grammatical établi, il déplace les adjectifs, supprime les verbes pour rendre l'image plus suggestive, tout comme Picasso déforme les objets pour mieux leur faire exprimer sa propre sensibilité.

(26) balafong = grand tantan

(27) Nous préparons une étude sur Césaire, dans laquelle nous étudierons en détail ses symboles, en distinguant ceux qui lui sont personnels et ceux qu'il partage avec l'Occident.

(28) L.S. SENGHOR : "Ethiopiennes", p.c., p.115

" Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise, non de diffuse tendresse, mais la tourmentée concentration sensuelle du gras tétou des mornes avec l'accidentel palmier comme son germe durci..." (p.33)

A d'autres endroits, il accumule les adjectifs pour renforcer notre vision, l'incruster en notre esprit, ou bien il use de l'énumération simple - litanie invantatoire :

" Au bout du petit matin, cette ville plate - étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement recommençante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore. " (p.27)

" Virginie. Tennessee. Georgie. Alabama
Putréfactions monstrueuses de révoltes
inopérantes,
marais de sang putrides
trompettes absurdemment bouchées
Terres rouges, terres sanguines, terres
consanguines. " (pp.46-47)

" Au bout du petit matin, flaques perdues,
parfums errants, ouragans échoués, co-
ques dématées, vieilles plaies, os pour-
ris, buées, volcans enchaînés, morts mal
racinés, crier amer. " (p.83)

Mais qu'on ne s'imagine pas Césaire incapable de classicisme. S'il violente la langue française pour exprimer une émotion extraordinaire, il sait aussi la plier à son désir d'ordre et d'harmonie, resserrer son style en vers plus réguliers :

" vous rooh oh
 pour que revienne le temps de pro-
 mission
 et l'oiseau qui savait mon nom
 et la femme qui avait mille noms
 de fontaine de soleil et de pleurs
 et ses cheveux d'alevin
 et ses pas mes climats
 et ses yeux mes saisons
 et les jours sans nuisance
 et les nuits sans offense
 et les étoiles de confiance
 et le vent de connivence " (p.53)



La troisième caractéristique du style de Césaire qu'il nous faut signaler est "cette qualité toujours majeure du ton" que lui reconnaît André Breton et par laquelle, dit-il, on reconnaît les grands poètes. Césaire a le sens de la grandeur. Qu'il s'afflige ou espère, ironise, accuse ou triomphe, il ignore la bassesse; ses injures ne sont jamais vulgaires, ni ses revendications mesquines. Ce n'est pas qu'il ait peur des mots, nous l'avons bien vu; ni qu'il dédaigne les tournures plus familières: "La misère, on ne pouvait pas dire, s'était donné un mal fou pour l'achever" (29) - "et l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant, et il y a du boudin..." (30). Mais il a beau s'humilier, se couvrir d'opprobre, sa stature nous dépasse, même dans les moments de défaite: "Nous vomissure de négrier - Nous vénérie des Calabars..." (31) - "Tiens, je préfère avouer que j'ai généreusement déliré, mon coeur dans

(29) Portrait d'un nègre, p.66
 (30) Noël antillais, p.35
 (31) p.63



ma cervelle ainsi qu'un genou ivre - Mon étoile maintenant,
le menfénil funèbre" (32).

Nous retrouvons chez Césaire la noblesse des tragiques
grecs et, devant lui, nous sommes tenté de dire, avec le
choeur de "Et les chiens se taisaient" :

" Il est Roi...
il n'en a pas le titre, mais bien sûr il est roi"
(33)

+
+ +

Le "Cahier" paru presque intégralement dans la revue
"Volonté" en 1939, mais passa inaperçu du public parisien.
Il connut une première édition bilingue (français-espagnol)
à Cuba, en 1942 et ne reparut en France qu'en 1947, chez
Bordas, avec, en guise de préface, un article qu'André Bre-
ton avait écrit en 1944 pour la revue "Fontaine" (34).
Présence Africaine réédita le "Cahier" en 1956 et, dans
"Orphée noir", Sartre ne cache pas son admiration lyrique
pour le poème. Malgré cela, ce poète noir

" qui manie la langue française comme il n'est
plus un blanc aujourd'hui pour la manier" (35)

demeure presque ignoré du grand public, à peine connu des
milieux spécialisés (36).

(32) p.67. - Le menfénil est un oiseau de proie des Antilles

(33) Aimé CESAIRE : "Et les chiens se taisaient", dans "Les
Armes Miraculeuses", Paris, NRF, 1946, p.164

(34) André BRETON : "Un grand poète noir", in revue "Fontai-
ne", n°35, Paris, 1944

(35) ibid.

(36) Ces toutes dernières années seulement, Pierre de Bois-
deffre et Gaëtan Picon ont enfin rompu le silence.

Il est vrai que Césaire est un poète difficile. Le "Cahier" demeure très accessible en comparaison des recueils postérieurs, où la poésie s'infléchit dans un sens beaucoup plus surréaliste, ainsi que nous le verrons au chapitre XV. Il en jaillit des pages magnifiques, auprès desquelles le style du "Cahier" paraîtra assez pauvre et peu travaillé, ^{mais} qui ne contribuent pas cependant à rapprocher l'auteur du grand public. "Les Armes Miraculeuses", "Et les chiens se taisaient" (1946), "Soleil cou coupé" (1948), sont remplis de pierres précieuses, mais qu'on ne découvre qu'en ayant le courage de traverser des végétations sauvages. Mais avec "Corps perdu" (1950) et "Ferrements" (1960), Césaire dépasse le surréalisme qui lui a permis d'atteindre une poésie entièrement personnelle, débarassée de toute influence, et il atteint ainsi le sommet de son art.

Les poèmes de Césaire restent toujours à "apprivoiser", ils ne se livrent pas au premier regard. Après avoir compris le sens général, grâce au ton et aux images dominantes, il faut approfondir le sens de chaque association de mots et d'idées. Même alors, plusieurs détails nous échappent encore. Souvent, en effet, Césaire intègre dans son oeuvre des événements de sa vie personnelle; des souvenirs qu'il est seul capable d'expliquer. Parfois, comme chez beaucoup d'écrivains, le poème tout entier est bâti sur un tel événement, sans que celui-ci soit désigné. Par exemple, dans "Ferrements", le poème "Séisme" est écrit après la rupture de l'auteur avec le parti communiste :

" tant de grands pans de rêve
de parties d'intimes patries
effondrées
tombées vides et le sillage sali ^{spore} de l'idée"
(p.10)

De même, le poète fait de fréquentes allusions, soit à

l'histoire des Antilles (Toussaint Louverture, Messieurs de Fourniel et de la Mahaudière, le Code Noir et les nègres marrons...), soit à son folklore; il intègre des termes de la faune et de la flore équatoriales (mangle, mombins, patyuras, icaques, coccolobes, mancenillier...), qui font partie de son univers, comme le duc d'Albe dans "Ulenspiegel", le chêne et le roseau, font partie du nôtre.

Ce sont là autant d'éléments étrangers qui peuvent décourager un Occidental. Sans oublier l'emploi de mots rares et de symboles, dont nous avons déjà parlé. Césaire possède un vocabulaire prodigieusement étendu. Cet agrégé de Lettres travaille sans dictionnaire, alors qu'il nous faut fréquemment consulter le nôtre pour comprendre ses poèmes! Mais les libertés que Césaire se permet n'ont pas pour but - comme le pensait Sartre - de "détruire" la langue du colonisateur (37), mais de la retailler, comme il le dit ailleurs (38), pour la mouler exactement à sa négritude. Césaire, en cela, ne diffère pas des poètes occidentaux, car

" la poésie digne de ce nom s'évalue au degré d'abstention, de refus qu'elle suppose ... elle répugne à laisser passer tout ce qui peut être déjà vu, entendu, convenu, à se servir de ce qui a servi. Césaire est à cet égard des plus difficiles et cela non seulement parce qu'il est la probité même, mais encore dans la mesure où son savoir est plus étendu. " (39)

Le français en sort considérablement enrichi, mais il n'est plus le véhicule de l'esprit de l'Occident ! Autres thèmes, autre style, autre sensibilité ! C'est bien un

(37) J.P.SARTRE : "Orphée noir", o.c., p.XX

(38) J.P.SARTRE : "Présence noire", dans le premier numéro de Présence Africaine, o.c.

(39) André BRETON : "Un grand poète noir", dans la revue Fontaine, o.c., p.547

univers étranger qui nous est révélé. "Avant Césaire, la littérature antillaise est une littérature d'Européens"(40)

Mais si l'oeuvre de Césaire exige un effort - tout comme celle de Mallarmé ou d'Eluard - quelle récompense nous est offerte quand nous pénétrons les secrets de ces poèmes, "toujours accessibles à la sincérité des soifs longues" (41).

(40) Frantz FANON, cité par D. Guérin dans "Les Antilles décolonisées", o.c., p.91

C. " CHANTS D' OMBRE "

ET " HOSTIES NOIRES "

de Léopold Senghor

I.

Léopold Sédar Senghor avait été attiré très tôt par la poésie, puisqu'au séminaire de Dakar il composait déjà des vers romantiques, avant de se passionner pour Corneille et Racine. A Paris, il découvrit Péguy, puis les poètes modernes européens et négro-américains. Pendant ses études de Lettres enfin, il lut beaucoup les troubadours et Claudel, mais il s'essaya surtout la plume en traduisant des poèmes de son pays, le Sénégal (1). On a beaucoup parlé d'une influence profonde de Saint John Perse! Nous verrons, dans la partie plus spécialement réservée à l'analyse littéraire, dans quelle mesure la découverte de cet auteur influença le style de Senghor. Remarquons cependant que celui-ci ne connaissait pas encore son prédécesseur quand il composa ses deux premiers recueils, "Chants d'ombre" et "Hosties noires".

(1) Les détails cités dans cette introduction ont été recueillis au cours d'un entretien avec L.S.Senghor, en juin 1959

dent nous voulons ici analyser les thèmes majeurs (2).

Ces poèmes ont été écrits à de longs intervalles, entre 1936 et 1945, et non d'une seule coulée, comme le "Cahier" de Césaire; ils ne suivent pas non plus une progression psychologique, comme ceux de Damas. D'autre part, quelques-uns seulement sont datés. Si nous pouvons situer avec certitude ceux qui parlent de la seconde guerre et y distinguer une évolution sensible de la pensée, il n'est possible de le faire qu'à certains moments dans les autres poèmes. Le premier déjà, "A l'appel de la race de Saba", qui date de 1936, révèle les thèmes principaux de toute l'oeuvre.

+
+ +

Le temps fort de la négritude de Senghor est sans contredit son "pèlerinage aux sources ancestrales", son retour à l'Afrique-mère, qui n'est pas du tout pour lui le "continent imaginaire" (3) inventé par les Antillais au sein de leur exil. Senghor ne doit pas faire grand effort pour retrouver ses sources, elles sont tout proches et ont nourri sa jeunesse. Il eut, en effet, le privilège de naître, en 1906, dans une famille de propriétaires terriens très peu européanisés, possesseurs d'une "villa" opulente réunissant plus de soixante personnes, maîtres et serviteurs. Il vécut de longues années à Joal et Djilor, villages de la campagne sénégalaise, et ne fréquenta "l'école des blancs"

(2) "Chants d'ombre", Paris, Seuil, collection Pierres Vives, 1945. "Hesties noires", idem, 1948. - Réédition en un seul volume, en 1956, Paris, Seuil. - Nous citons le titre de chaque poème en indiquant le recueil auquel il appartient par CD et HN.

(3) L'expression est de Sartre, dans "Orphée noir", s.c., p. XVI

qu'à l'âge de sept ans, puis entra au séminaire de Dakar pour y faire ses Humanités Latines (4). Mais il revenait dans son village aux vacances.

Senghor connaît donc bien son pays, son "Royaume d'enfance", dit-il, et fut imprégné de sa culture :

" J'y ai vécu jadis, avec les bergers et les paysans... J'ai donc vécu en ce royaume, vu de mes yeux, de mes oreilles entendu les êtres fabuleux par delà les choses : les Kouss (5) dans les tamariniers (6), les Crocodiles, gardiens des fontaines, les Lamantins (7), qui chantaient dans la rivière, les Morts du village et les Ancêtres, qui me parlaient, m'initiant aux vérités alternées de la nuit et du midi. Il m'a donc suffi de nommer les choses, les éléments de mon univers enfantin, pour prophétiser la Cité de demain, qui renaitra des cendres de l'ancienne, ce qui est la mission du poète." (8)

Senghor est donc ancré dans cette civilisation qui survécut à l'ancien empire du Mali et assimila l'Islamisme et le Christianisme sans perdre ses traditions originales. Aussi son Afrique est-elle vivante, multiple, et non point, comme celle de Césaire ("mes ancêtres bambaras" - "les amazones du roi de Dahomey") ou de Damas ("j'ai au toit de ma case jusqu'ici gardé l'ancestrale foi conique"), réduite à des réminiscences ethnologiques ou à des symboles désincarnés.

(4) Il voulait devenir prêtre et professeur

(5) Kouss = génies qui rappellent les premiers habitants de l'Afrique noire, les Pygmées, qui furent exterminés ou refoulés par les Grands Nègres.

(6) Tamariniers = grands arbres des pays chauds

(7) Lamantins = genre de mammifères siréniens herbivores de l'Afrique et de l'Amérique, qui fréquentent les estuaires des fleuves (Larousse). Ils jouent, dans la mythologie de l'ouest africain, un rôle semblable à celui de nos Sirènes. - Cfr le roman de Camara Laye : "Le regard du roi", Paris, Plon, 1955.

(8) L.S.SENGHOR : "Ethiopiennes", Paris, Seuil, 1956, p.111

Aussi est-ce dénué de cette crispation douloureuse qui caractérise les Antillais que Senghor effectue son retour au pays natal. Il n'a gardé, en effet, que de bons souvenirs d'une enfance choyée, au sein d'une famille qui formait "toute une maison avec ses palefreniers, bergers, domestiques et artisans" (9).

Tableau d'opulence biblique que cette maison de Djiler, le soir :

" Je suis sur les marches de la demeure profonde obscurément.
 Mes frères et mes sœurs serrent contre mon cœur
 leur chaleur nombreuse de poussins.
 Je repose la tête sur les genoux de ma nourrice Ngâ,
 de Ngâ la poétesse
 Ma tête bourdonnant au galop guerrier des dyeung-
 dyeungs, au grand galop de mon sang de pur sang
 Ma tête mélodieuse des chansons lointaines de Koum-
 ba l'Orpheline
 Au milieu de la cour, le ficus solitaire
 Et devisent à son ombre lunaire les épouses de l'
 Homme de leurs voix graves et profondes comme
 leurs yeux et les fontaines nocturnes de Fimla.
 Et mon père étendu sur des nattes paisibles, mais
 grand mais fort mais beau
 Homme du Royaume de Sine, tandis qu'alentour sur
 les kôras, voix héroïques, les griots font dan-
 ser leurs doigts de fougue
 Tandis qu'au loin monte, houleuse de senteurs fortes
 et chaudes, la rumeur classique de cent trou-
 peaux." (10)

Senghor conserve la mémoire d'une société fortement enracinée dans ses traditions, ses valeurs, son histoire. Certes, on décèle le "coup de pouce" des ethnologues, car ce n'est pas de ses griots que Senghor apprit que le Pharaon l'a "assis à sa droite" (11), ni connu sans doute la

(9) "Le retour de l'enfant prodigue", CO, p.72

(10) "A l'appel de la race de Saba", HN, pp.88-89

(11) "Que m'accompagnent kôras et balafong", CO, p.49 - Certains ethnologues, Frobenius en particulier, rattachent les civilisations africaines à celle de l'Égypte ancienne. Voir notre chapitre VIII.

gloire de Gongo Moussa, qui régna de 1307 à 1332 (12).
 Mais certainement les légendes locales et les dyalis généalogistes (13) lui ont chanté l'honneur de ses pères, cousins du prince Koumba Ndefène, puis la longue lutte de seize années contre le puissant Almamy du Fouta Djalon (14).

" On nous tue, Almamy! On ne nous déshonore pas.
 Ni ces montagnes ne purent nous dominer ni ses
 cavaliers nous encercler ni sa peau claire
 nous séduire
 Ni nous abatardir ses prophètes. " (15)

Mais deux princesses de sang royal et leurs paysans purent
 échapper au massacre

" Et parmi elles, la mère de Sira-Badral, fonda-
 trice de royaumes
 Qui sera le sel des Sérères, qui seront le sel
 des peuples salés. " (16)

Ce passé historique explique les valeurs morales de ce
 peuple guerrier et pasteur : sobriété, sens aigu de l'
 honneur, mépris de l'argent, mais amour des richesses
 vitales, enfants et troupeaux :

-
- (12) Gongo Moussa = prince de l'empire mandingue qui occu-
 pait l'ensemble des territoires de l'Afrique occiden-
 tale française
 (13) dyali = griot attaché à un Seigneur. Voir notre page
 17, note .
 (14) Almamy = chef soudanais. - Fouta Djalon = massif mon-
 tagneux de l'AOF (Guinée française). Ancien royaume
 ayant pour capitale Timbo, conquis en 1896 (Larousse)
 (15) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., p.46
 (16) ibid., p.47

" minces étaient les désirs de leur ventre.
 Leur bouclier d'honneur ne les quittait jamais
 ni leur lance loyale
 Ils n'amassaient pas de chiffons, pas même de
 guinées à parer leurs poupées.
 Leurs troupeaux recouvraient leurs terres, tel-
 les leurs demeures à l'ombre divine des ficus
 Et craquaient leurs greniers de grains serrés d'
 enfants.
 Voix du Sang! Pensées à remâcher! " (17)

Morale simple et vigoureuse, qui se développe dans un ordre social harmonieux - injustement décrié par l'Occident pour les besoins de sa cause (18) -, où le prince n'est pas un tyran, mais le défenseur et le garant de ses sujets :

" Tu n'es pas plante parasite sur l'abondance ram-
 reuse de ton peuple.
 Ils mentent; tu n'es pas tyran, tu ne te nourris
 pas de sa graisse.
 Tu es l'organe riche de réserves, les greniers
 qui craquent pour les jours d'épreuve

 Voilà, tu es, pour écarter au loin l'ennemi, de-
 bout, le tata (19)
 Je ne dis pas le silo, mais le chef qui organise
 la force qui forge
 Le bras, mais la tête tata qui reçoit coups et
 boulets.
 Et ton peuple s'honore en toi... " (20)

Les valeurs religieuses rendent signifiant cet univers et animent les choses de la vie du Cosmos; les anciens initi-ent les jeunes aux "forêts de symboles" (21), dont Senghor ressentit intensément la poésie. Témoin ce texte, un des

(17) "Le Message", CO, p.26

(18) C'est une thèse chère à Senghor : voir, par exemple, sa participation à l'ouvrage collectif "L'homme de couleur", p.g., et nos pages 48 et suiv.

(19) tata = l'ancien, le chef

(20) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., p.48

(21) Baudelaire.

plus beaux peut-être qu'il ait écrit :

" Tekô'Waly mon oncle, te souviens-tu des nuits de jadis quand s'appesantissait ma tête sur ton dos de patience?
 Ou que me tenant par la main, ta main me guidait par ténèbres et signes?
 Les champs sont fleurs de vers luisants; les étoiles se posent sur les herbes sur les arbres.
 C'est le silence alentour.
 Seuls bourdonnent les parfums de brousse, ruches d'abeilles rousses qui dominent la vibration grêle des grillons
 Et tantam voilé, la respiration au loin de la Nuit.
 Toi Tekô'Waly, tu écoutes l'inaudible
 Et tu m'expliques les signes que disent les Ancêtres dans la sérénité marine des constellations
 Le Taureau le Scorpion le Léopard, l'Eléphant les Poissons familiers
 Et la pompe lactée des Esprits par le tann céleste qui ne finit point. (22)
 Mais voici l'intelligence de la déesse Lune et que tombent les voiles des ténèbres. " (23)

C'est donc tout jeune que le poète, comme tout africain, apprend le langage de la nature et vit dans la familiarité des Ancêtres, auxquels il garde sa vénération :

" Je m'allonge à terre à vos pieds, dans la poussière de mes respects
 A vos pieds, Ancêtres présents,..." (24)

Il sait que les/morts ne sont pas morts, que lui-même était "le grand père de son grand père ... son âme et son ascendance" (25) et il garde précieusement secret, "au plus intime de mes veines", le nom de son Totem, "l'Ancê-

(22) tann = terre plate que recouvre la mer à l'époque des grandes marées.

(23) "Que m'accompagnent kemas et balafong", CO., pp.51-52

(24) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.73

(25) "Que m'accompagnent...", CO., p.46

tre à la peau d'orage sillonnée d'éclairs et de foudre" (26), ce troisième nom qu'il reçut à l'initiation et que nul africain ne peut révéler s'il ne veut donner prise à l'ennemi. Ces connaissances, il les acquit au long des veillées de ces nuits de Sine qu'il évoque en des vers pleins d'une chaude ferveur :

" Femme, allume la lampe au beurre clair, que causent autour les ancêtres comme les parents, les enfants au lit.
 Écoutons la voix des Anciens d'Elissa. Comme nous exilés
 Ils n'ont pas voulu mourir, que se perdit par les sables leur torrent séminal.
 Que j'écoute, dans la case enfumée que visite un reflet d'âmes propices
 Ma tête sur ton sein chaud comme un dang au sortir du feu et fumant
 Que je respire l'odeur de nos Morts, que je recueille et redise leur voix vivante, que j'apprenne à
 Vivre avant de descendre, au delà du plongeur, dans les hautes profondeurs du sommeil. " (27)

La proximité des morts ne fait pourtant pas déprécier la vie. Senghor en goûte les succulences en poète et en artiste. "Chants d'ombre" ne compte pas moins de huit poèmes d'amour, dont le plus célèbre glorifie la "Femme noire" :

" Femme nue, femme obscure
 Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche
 Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est
 Tantam sculpté, tantam tendu qui grandes sous les doigts du Vainqueur " (28)

(26) "Le Totem", CO., p.33
 (27) "Nuit de Sine", CO., p.18
 (28) "Femme noire", CO., p.21

Mais, outre l'amour, il y a les fêtes, ces sommets de la vie collective, où se mêlent les rites chrétiens et les cérémonies indigènes :

" Je me rappelle les festins funèbres fumant du sang
des troupeaux égorgés
Du bruit des querelles, des rhapsodies des griots?

Je me rappelle les voix païennes rythmant le Tan-
tum Ergo,
Et les processions et les palmes et les arcs de
triomphe.

Je me rappelle la danse des filles nubiles
Les choeurs de lutte - oh! la danse finale des jeu-
nes hommes, buste
Penché, élané, et le pur cri d'amour des femmes
- Kor Siga! " (29)

Gui, l'Afrique est bien vivante chez Senghor! Pourtant il la quitta pour "seize années d'errance", en cette Europe qu'il apprit à connaître de près, "à l'ombre étroite des Muses latines" (30), avant de devenir "pasteur de têtes blondes" au lycée de Tours, puis, à Paris, "bon fonctionnaire, ... bon collègue poli élégant ... Vieille France vieille Université, et tout le chapelet déroulé" (31). En apparence parfaitement assimilé.

Mais pourquoi ces activités insolites à l' Etudiant noir? Pourquoi cet africanisme et cet anticolonialisme d'un seul tenant depuis 1928? (32) Pour des raisons intimes d'abord. En Europe, Senghor se sent seul. Il n'y a, à l'époque, que fort peu d'étudiants africains à Paris. La plupart des noirs

(29) "Jeal", EO., pp.19-20

(30) "Que n'accompagnent...", CO., p.42.

(31) ibid., pp.44-45

(32) Claude Mac Kay cite déjà Senghor dans "Banjo" comme le représentant à Paris des idées nouvelles.

sont Antillais et, si l'en réalise l'unité autour d'une idéologie négro-nègre, les mentalités restent en bien des points différentes. Damas regrette une enfance libre qui lui a manqué; Césaire, dont la femme attend un second bébé au moment du "Cahier", ne regrette pas son pays, mais désire le transformer, ses souvenirs sont marqués au coin de la souffrance. Senghor, lui, quand il se sent trop seul, "livré au silence sournois de cette nuit d'Europe, prisonnier de mes draps blancs et froids bien tirés, et de toutes les angoisses qui m'embarrassent inextricablement" (33), Senghor se tourne vers le "paradis de son enfance africaine" (34), vers ses amis de là-bas et il leur crie son immense nostalgie :

" Je t'écris parce que mes livres sont blancs comme
l'ennui, comme la misère et comme la mort.
Faites-moi place autour du poêle, que je reprenne
ma place encore tiède.
Que nos mains se touchent en puisant dans le riz
fumant de l'amitié
Que les vieux mots sérères de bouche en bouche
passent comme une pipe amicale.
Que Dargui nous partage ses fruits succulents -
foin de toute sécheresse parfumée!
Toi, sers-nous tes bons mots, énormes comme le
ombrelle de l'Afrique prodigieuse.
Quel chanteur ce soir convoquera tous les Ancêtres
autour de nous
Autour de nous le troupeau pacifique des bêtes de
la brousse?
Qui logera nos rêves sous les paupières des étoiles?
" (35)

Mais les souvenirs trop concrets lui rendent plus cruel encore son exil et le regret du pays l'assaille :

" Je me rappelle, je me rappelle...
Ma tête rythmant
Quelle marche lasse le long des jours d'Europe
où parfois
Apparaît un jazz orphelin qui sanglote sanglote
sanglote. " (36)

Sous ses habits européens, Senghor se sent étranger. Qu'il est loin de son véritable costume, de ses habitudes! La remontrance qu'il met dans la bouche du Prince de son pays témoigne de son aspect dérisoire d'"assimilé", de "déraciné" :

" Enfants à tête courte, que vous ont chanté les
kôras?
Vous déclinez la rose, m'at-on dit, et vos an-
cêtres les Gaulois.
Vous êtes docteurs en Sorbonne, bedonnants de
diplômes.
Vous amassez des feuilles de papier...
Vos filles, m'a-ton dit, se peignent le visage
comme des courtisanes
Elles se casquent pour l'union libre et éclair-
cir la race!
Êtes-vous plus heureux? Quelque trompette de
wa-wa-wâ
Et vous pleurez aux soirs là-bas de grands feux
et de sang.
Faut-il vous dérouler l'ancien drame et l'épopée?
Allez à Mbissel à Pa'oy; récitez le chapelet de
sanctuaires qui ont jalonné la Grande Voie
Refaites la route royale et méditez ce chemin de
croix et de gloire.
Vos grands-prêtres vous répondront : Voix du Sang!

(37)

Pourtant, le séjour de France fut loin d'être inutile. Il apprit à Senghor, d'abord où était le lieu de son cœur, ensuite que vaste était la souffrance de sa race. Senghor

-
- (33) "A l'appel de la race de Saba", HN., p.87
 (34) "Que m'accompagnent..." CO., p.41
 (35) "Lettre à un prisonnier", HN., pp.133-134
 (36) "Joal", CO., p.20
 (37) "Le Message", CO., pp.25-26

avait été un enfant trop heureux et, d'esprit docile, il n'avait jamais critiqué ses maîtres. A Paris, au contact des intellectuels français et de ses congénères antillais et américains, sa conscience s'éveille. Au lycée Louis-le-Grand, il est d'abord classé parmi les "talas" (38), mais traverse bientôt une crise violente et devient socialiste. C'est alors qu'il rencontre Aimé Césaire, dont la rébellion couvait déjà à la Martinique. Avec lui, il met en cause les valeurs de l'Occident, jusqu'à perdre la foi pendant un an (39).

Dès cette époque, tous les thèmes de la négritude actuelle sont présents chez lui :

D'abord l'affirmation de sa couleur! Voyez ses titres : "Chants d'ombre" - "Hosties noires" - "A l'appel de la race de Saba" - "Masque nègre" - "Femme noire", etc...

Puis le sentiment de solidarité avec tous les opprimés du monde. Il semble, en effet, que Senghor ait été touché par la misère du prolétariat avant de prendre conscience de la passion propre à sa race. Certes, dans son premier poème, on rencontre déjà la fidélité à sa culture originale :

" Mais je n'efface les pas de mes pères et des
pères de mes pères dans ma tête ouverte à
vents et pillards du Nord.

.....
Qu'ils m'accordent, les génies protecteurs, que
mon sang ne s'affadisse pas comme un assimilé
comme un civilisé. " (40)

(38) talas = terme d'argot étudiantin désignant ceux qui vont A LA messe!

(39) Entretien avec Senghor en juin 1959

(40) "A l'appel de la race de Saba", HN., P:89

et la volonté d'une libération de l'Afrique, mais considérée dans l'optique socialiste de l'émancipation prolétarienne, où il n'y aura plus

" Ni maîtres désormais ni esclaves ni gelwars ni griot de griot (41)
Rien que la lisse et virile camaraderie des combats et que me soit égal le fils du captif, que me soient copains le Maure et le Targui congénitalement ennemis. " (42)

Senghor joint d'ailleurs à ce combat

" ... tous les travailleurs blancs dans la lutte fraternelle.
Voici le mineur des Asturies le docker de Liverpool le Juif chassé d'Allemagne, et Dupont et Dupuis et tous les gars de Saint-Denis. " (43)

Et de saluer par le slogan classique (imprimé en lettres majuscules!)

" L'aube transparente d'un jour nouveau. " (44)

(41) gelwars ou gelowars = guerriers aînés, au sens noble de "Chevaliers" par opposition à "soldats".

(42) "A l'appel de la race de Saba", pp.90-91, HN.

(43) ibid., p.93

(44) ibid., p.94 - L'équipe de "Légitime Défense", elle aussi, en s'en souvient, réclamait d'abord l'émancipation du prolétariat et y englobait le problème noir. Tout comme le fait Senghor, dont le texte rappelle celui de Jacques Roumain, texte daté de 1939, mais édité seulement en 1945, dans "Bois d'ébène" (Port-au-Prince, imprimerie H.Deschamps) :

" Mineurs des Asturies mineur nègre de Johannesburg, métallo de Krupp, durpaysan de Castille, vigneron de Sicile paria des Indes. "

(Le texte de Senghor date de 1936)
Contrairement à ce que pense Sartre ("Orphée noir", pp.XL-XLI), il semblerait donc que le socialisme ou le communisme ait été une étape vers la revendication proprement nègre, plutôt que l'inverse!

Ce n'est que plus tard que Senghor réalisera l'oppression particulière dont sa race a été victime. L'esclavage, le pillage de l'Afrique, les humiliations et les servitudes de la colonisation, lui aussi progressivement va les assumer et porter au dossier d'accusation de l'Europe les plaies anciennes

" ... d'une terre vidée de ses fils
Vendus à l'encan moins cher que harengs, et il
ne lui reste que son honneur " (45)

Il dénonce

" Les mains blanches qui tirèrent les coups de fusils
qui creulèrent les empires
Les mains qui flagellèrent les esclaves, qui
vous flagellèrent
Les mains blanches poudreuses qui vous giflèrent,
les mains peintes poudrées qui m'ont giflé
Les mains sûres qui m'ont livré à la solitude et
à la haine " (46)

" ... les diplomates qui montrent leurs canines
longues
Et qui demain troqueront la chair noire " (47)

Senghor apprend tout cela et ne l'oubliera plus, même s'il ne veut pas "sortir sa réserve de haine" (48). On a trop souvent dit qu'il était l'homme de la conciliation; on s'est targué de ses mots de paix ("Ah! ne dites pas que je n'aime pas la France" (49) pour l'opposer à ses frères révoltés, à Césaire en particulier. On escamote ainsi trop facilement le procès de la colonisation, inscrit tout au long de ses poèmes; on oublie son mépris désabusé

(45) "Au gouverneur Eboné", HN., p.118

(46) "Neige sur Paris", CO., p.30

(47) ibid., p.30

(48) ibid., p.30

(49) "Poème liminaire", HN., p.82

de la "boue de la Civilisation" (50), qui déshumanise en Europe "la foule des boulevards, les sonnambules qui ont renié leur identité d'homme" (51) autant qu'en Afrique, où, dans "la plaine soudanaise que dessèchent le Vent d'Est et les maîtres nordiques du Temps", s'asphyxient lentement les hommes privés de liberté :

" ... rien que les sables les impôts les corvées
la chicotte
Et la seule rosée des crachats pour leurs soifs
inextinguibles au souvenir des verts paturages
atlantidiens
Car les barrages des ingénieurs n'ont pas apaisé
la soif des âmes dans les villages polytechniques. " (52)

On n'a pas assez dit l'amertume de Senghor, accrue par l'expérience personnelle de la ségrégation

" Je ne reconnais plus les hommes blancs, mes frères
Comme ce soir au cinéma, perdus qu'ils étaient au
delà du vide fait autour de ma peau. " (53)

et l'épreuve de la guerre, où les tirailleurs sénégalais furent "pris dans les rets, livrés à la barbarie des civilisés, exterminés comme des phacochères" (54) ou bien abandonnés lors de la débacle de 1940 et parqués dans des stalags :

" Haines et faim y fermentent dans la torpeur d'un
été mortel.

.....

Et les nobles guerriers mendient des bouts de cigarette. " (55)

-
- (50) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.73
 (51) "Lettre à un prisonnier", HN., p.133
 (52) "Désespoir d'un volontaire libre", HN., p.104
 (53) "Lettre à un prisonnier", HN., p.133
 (54) "Au guélewar", HN., p.115
 (55) "Camp 1940", HN., pp.119-120

... et le nègre continue d'y faire les corvées des "grands enfants roses", car "Qui fera les travaux de honte si ce n'est ceux qui sont nés nobles?" demande Senghor (56). Mais l'humour cache mal une angoisse et une rancœur qui ne se peuvent toujours contenir.

" L'Europe m'a broyé comme le plat guerrier sous les pattes pachidermes des tanks " (57)

" Dans la nuit nous avons crié notre détresse. Pas une voix n'a répondu.
Les princes de l'Eglise se sont tus, les hommes d'Etat ont clamé la magnanimité des hyènes
Il s'agit bien du nègre! Il s'agit bien de l'homme! non! quand il s'agit de l'Europe " (58)

C'est affadir Senghor que de le présenter seulement sous les traits du tendre élégiaque, comme le fait Aimé Patri (59). A-t-il oublié les cris de révolte virile ?

" ... je déchirerai les rires b a n a n i a sur tous les murs de France " (60)

" En avant! Et que ne soit pas le pacan poussé à Pindare! mais le cri de guerre hirsute et le coupe-coupe dégainé " (61)

Dire que Senghor est l'homme de la conciliation (62) nous paraît source d'équivoque. Le dernier poème d'"Hosties"

(56) ibid., p.121

(57) "Ndessé", HN., p.130

(58) "An gnélewar", HN., p.116

(59) Aimé PATRI : "Deux poètes noirs en langue française et l'œuvre de S. Senghor" dans la revue "Présence Africaine", n°3,

(60) "Poème liminaire", HN., p.81

(61) "A l'appel de la race de Saba", HN., p.93

(62) Eliane BOUCQUEY, dans son mémoire de Licence en philologie romane, Université Libre de Bruxelles, 1959, o.c., p.20

noiren", pourtant intitulé "Prière de paix", est celui où les accusations sont les plus violentes. A sa lecture, on saisit combien, chez le poète, "pardon" est opposé à "compromis". C'est en gardant une conscience très aiguë des souffrances de sa race et des méfaits de la France politique ou missionnaire, que Senghor pardonne. Ce pardon n'est grandiose que parce qu'accordé en toute lucidité :

" Au pied de mon Afrique crucifiée depuis quatre cents ans et pourtant respirante
Laisse-moi Te dire Seigneur, sa prière de paix et de pardon.

Seigneur Dieu, pardonne à l'Europe blanche!
Et il est vrai, Seigneur, que pendant quatre siècles de lumières, elle a jeté la hache et les abois de ses molosses sur mes terres

.....

.....

Seigneur, pardonne à ceux qui ont fait des Askya des maquisards, de mes princes des adjutants

De mes domestiques des boys et de mes paysans des salariés, de mon peuple un peuple de prolétaires.

Car il faut bien que Tu pardonnes à ceux qui ont donné la chasse à mes enfants comme à des éléphants sauvages.

Et ils les ont dressés à coups de chicotte, et ils ont fait d'eux les mains noires de ceux dont les mains étaient blanches.

Car il faut bien que Tu oublies ceux qui ont exporté dix millions de mes fils dans les maladreries de leurs navires

Qui en ont supprimé deux cents millions.

Et ils m'ont fait une vieille solitude solitaire parmi la forêt de mes nuits et la savane de mes jours

Seigneur la glace de mes yeux s'embue

Et voilà que le serpent de la haine lève la tête dans mon cœur, ce serpent que j'avais cru mort...

Tue-le Seigneur, car il ne faut poursuivre mon chemin, et je veux prier singulièrement pour la France.

Seigneur, parmi les nations blanches, place la France à la droite du Père.

Oh! je sais bien qu'elle aussi est l'Europe, qu'elle m'a ravi mes enfants comme un brigand du Nord des bocufs, pour engraisser ses terres à cannes et coton, car la sueur du nègre est fumier.

.....

Oui Seigneur, pardonne à la France qui dit bien la voie droite et chemine par des sentiers obliques

Qui m'invite à sa table et me dit d'apporter mon pain, qui me donne de la main droite et de la main gauche enlève la moitié.

Oui Seigneur, pardonne à la France qui Hait les occupants et m'impose l'occupation si gravement

Qui ouvre les voies triomphales aux héros et traite ses Sénégalais en mercenaires, faisant d'eux les dogues noirs de l'Empire

Qui est la République et livre les pays aux Grands-Concessionnaires

Et de ma Mésopotamie, de mon Congo, ils ont fait un grand cimetière sous le soleil blanc.

.....

.....

Ah! je sais bien que plus d'un de Tes messagers a traqué mes prêtres comme gibier et fait un grand carnage d'images pieuses.

.....

Je sais que nombre de Tes missionnaires ont béni les armes de la violence et pactisé avec l'or des banquiers

Mais il faut bien qu'il y ait des traîtres et des imbéciles. "

(63)

Senghor ne fait pas la paix avec l'Occident sur le dos des victimes de sa race (64), mais la guerre lui a révélé toute l'horreur du racisme (65). Le spectacle du peu-

(63) "Prière de paix", HN., pp.148 à 152

(64) selon l'expression de Césaire dans le "Cahier" : (p.82)

"Je ne ferai pas avec le monde ma paix sur votre dos"
 (65) Entretien avec Senghor en juin 1959. Il considère que la barbarie de la guerre européenne qu'il a vécue lui a causé un choc tel qu'il ne peut plus supporter tout ce qui ressemble à du racisme!

ple français, à son tour tellement meurtri et luttant contre l'oppression, lui a permis de dépasser son ressentiment et de reconnaître des visages de la France qu'il peut aimer :

celui de la souffrance :

" Et la fiancée pleure sa viduité, et le jeune homme voit sa jeunesse cambriolée
Et la femme lamente oh! l'oeil absent de son mari,
et la mère cherche le rêve de son enfant dans
les gravats. " (66)

et celui de la liberté :

" Bénis ce peuple garotté qui par deux fois sut libérer ses mains et osa proclamer l'avènement des pauvres à la royauté

.....

Bénis ce peuple qui rompt ses liens, bénis ce peuple aux abois qui fait front à la meute boulimique des puissants et des tortionnaires. "(67)

C'est pour cela que Senghor pardonne plus facilement que Damas ou Césaire - et aussi parce qu'il jouit de ce préalable équilibre psychologique dû à son enfance heureuse et parce qu'en plus, il se sent fort de toute l'Afrique future (68).

Mais si, pour l'édification d'un monde désormais sans haine ni racisme, Senghor demande à ses Morts "O Martyrs noirs, laissez-moi dire les paroles qui pardonnent" (69),

(66) "Frère de paix", HN., p.152

(67) *ibid.*, pp.151-152

(68) Ainsi que Mme Eliane BOUCQUEY l'a remarquablement mis en évidence dans son mémoire cité, p.36.

(69) "Assassinats", HN., p.123

il ne s'agit pas pour autant d'oublier le sang abondamment répandu, mais de le faire fructifier.

" Non, vous n'êtes pas morts gratuits ô Morts! Ce sang n'est pas de l'eau tiède.
 Il arrose épais notre espoir, qui fleurira au crépuscule.
 Il est notre soif notre faim d'honneur, ces grandes reines absolues
 Non, vous n'êtes pas morts gratuits. Vous êtes les témoins de l'Afrique immortelle " (70)

Sa fidélité à son peuple demeure entière. C'est en terre noire qu'il vient requérir ses "vertus terriennes" et s'armer des qualités des héros soudanais, de la "science fervente des grands docteurs de Tombouctou" (71) et du "courage du Guelwar". Pour son adoubement, ce moderne chevalier retrouve spontanément le ton religieux qui convient aux serments solennels : "Donne-moi de mourir pour la querelle de mon peuple" (72). Quel amour pour les hommes de la race dont il se veut l'ambassadeur, quelle confiance dans leurs réserves de vie, de joie et d'espoir

" Du couple primitif vous êtes la charnure, le ventre fécond la laitance " (73)

(70) "Tyareye", HN., p.144

(71) La grande ville soudanaise de Tombouctou était un centre intellectuel célèbre au Moyen-Âge et ses savants étaient en relations avec ceux du Maroc et d'Égypte.

(72) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.77

(73) "Assassinats", HN., p.122

" Ainsi le levain qui est nécessaire à la farine blanche.
Car qui apprendrait le rythme du monde défunt des machines et des canons ?

.....

Dites, qui rendrait la mémoire de vie à l'homme aux espoirs éventrés.

Ils nous disent les hommes du coton du café de l'huile

Ils nous disent les hommes de la mort.

Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur. " (74)

Lorsque Senghor se dit convaincu que "toute grande civilisation, toute vraie culture est métissage", n'entendons pas qu'il veuille renoncer en rien aux valeurs négro-africaines et soit disposé à accueillir tout ce que l'Europe lui offre.

" Le problème qui se pose maintenant à nous, Noirs de 1959, est de savoir comment nous allons intégrer les valeurs négro-africaines au monde de 1959. Il n'est pas question de ressusciter le passé, de vivre dans le musée négro-africain; il est question d'animer le monde, hic et nunc, par les valeurs de notre passé. C'est au demeurant ce que les Négro-Américains ont commencé de faire" (75)

Il ne manque pas d'avertir les hommes politiques africains que "le colonialisme culturel, sous la forme de l'assimilation, est le pire de tous" (76). Et, s'il se déclare aujourd'hui partisan des civilisations métisses, il s'agit, selon ses propres termes, de "confrontation", de

(74) "Prière aux masques", CO., p.32

(75) Rapport au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs, O.S., p.277

(76) ibid., p.279

"symbiose". Comme dans la synthèse hégélienne, les deux affirmations contraires, valeurs nègres - valeurs occidentales, doivent s'épurer l'une et l'autre et ne conserver que leurs caractères excellents, pour arriver à l'harmonieuse fusion que Senghor souhaite.

II.

Senghor a un style aussi différent que possible de celui de ses deux confrères. Il élabore davantage ses poèmes, qu'il connaît par coeur et récite volontiers, car il est quelque peu "homme de lettres". Mais, comme tout vrai poète, il compose à partir d'un besoin et il lui faut être é-mu pour chanter. Il rédige alors son poème très vite, d'une seule coulée, puis il le relit, cherche les arêtes, parfois le sens, car, quand il prend la plume, il ne sait pas toujours ce qu'il va écrire (1).

Les poèmes de "Chants d'ombre" et d'"Hasties noires" ont atteint très vite l'ampleur de ceux de la maturité; nous y reconnaissons, bien formés déjà, les caractéristiques du style de Senghor.

Nous y trouvons cet univers, où l'harmonieux décor de son enfance sénégalaise - les Anciens d'Elisse, Joal l'Ombreuse, les rois de Sine, les griots et les danses, et la grande maison de Djilor, et la femme noire aux "mains balsamiques" - se corrode des soucis de l'Enfant Prodigue, partagé entre deux cultures et qui se plaint, menace ou pardonne, mais qui, heureux ou meurtri, toujours revient s'abreuver à sa Fontaine de Kan-Dyané, auprès des "ancêtres aux yeux graves qui approfondissent toutes choses" (2).

Nous découvrons cet amour sensuel des noms de son pays, noms de lieux ou de personnes, aux sonorités graves et mystérieuses :

(1) Détails recueillis au cours d'un entretien avec Senghor en juin 1959

(2) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., p.42

- " Dyôb! - du Ngâdou au Wâle, du Ngalam à la Mer
s'élèveront les chants des vierges d'ambre
Et que les accompagnent les cordes des kôras!... " (3)
- " Toi entre tous Eléphant de Mbissel, qui parait
d'amitié ton poète dyâli " (4)
- " Je me rappelle les fastes du Couchant
Où Koumba N'Dofène voulait faire tailler son
manteau royal " (5)

Puis son goût très marqué de l'inversion qui allège un verset d'allure biblique :

- " Que vaste que vide la cour à l'odeur de néant " (6)
- " Me conduise la note d'er de la flûte du silence,
me conduise le pâtre mon frère de rêve de
jadis " (7)
- " Et tressaillent les cendres tièdes de l'Homme
aux yeux de foudre, mon père " (8)

Nous avons dit que Senghor avait beaucoup lu et imité. Si l'en constate parfois une analogie certaine avec Claudel ou Saint John Persé - la rencontre avec ce dernier, rap-pelons-le, fut de loin postérieure à son initiation poéti-que - il ne faut pas négliger l'influence des poètes de son pays, dont il assimila les procédés littéraires. Ainsi sa façon de chanter la personne qu'il veut honorer

-
- (3) "Tage de Mbaye Dyob", HN., p. 128
(4) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.73
(5) "Joal", CO., p.19
(6) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.72
(7) ibid., p.72
(8) ibid., p.71

est-elle identique à celle des griots sénégalais, pour qui la répétition du nom a autant d'importance que la louange elle-même et qui ne manquent jamais d'en appeler à la valeur des ancêtres :

" Sall! je proclame ton nom Sall! du Fouta-Damga
au Cap Vert " (9)

;" Mbaye Dyôb! Je veux dire ton nom et ton honneur" (10)

" Et je redis ton nom : Dyalle! " (11)

" Noblé devait être ta race et bien née la femme
de Timbo qui te berçait le soir au rythme
nocturne de la terre " (12)

Au point que le poète, voulant honorer l'héroïsme du simple tirailleur Mbaye Dyôb, s'excuse presque de ne pouvoir chanter sa généalogie, ni citer aucun de ses ancêtres (13). L'habitude de glorifier l'ascendance de celui qu'on veut louer est si courante au Sénégal que les soupirants payent un griot pour célébrer, devant leur bien-aimée, la noblesse de son lignage et les hauts faits de leurs propres aïeux!

Du reste, toujours à l'exemple des griots, Sengher ambitionne d'être le "dyâli" de son peuple (14), son Maître de Langue en même temps que son ambassadeur (15).

Mais le style de Sengher se caractérise surtout par le balancement de son rythme et la longueur de son verset - le temps d'une respiration - qui donnent à ses poèmes le mouvement monotone des vagues de la mer :

(9) "Teddungal", dans le recueil "Ethiopiennes", Paris, Seuil, 1956, p.20 (Nous citons désormais Eth.)

(10) "Taga de Mbaye Dyob", HN., p.126

(11) "Méditerranée", HN., p.97

(12) ibid., p.96

(13) "Taga de Mbaye Dyob", HN., p.126

(14) Pour une définition du griot, voir notre page 17. Le dyâli est un griot attaché à un Seigneur.

(15) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.77

- " Je ressuscite la théorie des servantes sur la rosée
Et les grandes calabasses de lait, calmes, sur
le rythme des hanches balancées " (16)

Ce style convient aussi bien à la prière, si naturelle à
l'âme religieuse de Senghor (17)

- " O bénis ce peuple, Seigneur, qui cherche son propre visage sous le masque et a peine à le reconnaître " (18)

qu'au chant nostalgique du regret :

- " Nous ne participerons plus à la joie sponserale des moissons!

.....

Nous répéterons pour une fête fanée déjà la danse
autrefois des moissons, danse légère des corps
denses

.....

A l'aube devinée, quand des choeurs la voix plus
faible des vierges se fait entendre et tendre
le sourire des étoiles!

Nous n'avancerons plus dans le frémissement fervent
de nos corps égaux épaules égales
Vers les bouches sonores et les los et les fruits
lourds de l'intime tumulte! " (19)

Il est apte aussi à évoquer le mystère qui plane sur les
villages hantés par les ancêtres :

- " Enclen méridien du côté des tombes!
Et toi Fontaine de Kam-Dyamé, quand à midi je
buvais ton eau mystique au creux de mes mains
Entouré de mes compagnons lisses et nus et parés
des fleurs de la brousse!

.....

(16) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.76

(17) C'est ici que l'influence de Claudel est surtout sensible et que les vers de Senghor sont souvent le moins musicaux!

(18) "Prière de paix", HN., p.152

.....

La flûte du pâtre modulait la lenteur des trou-
peaux
Et quand sur son ombre elle se taisait, résonnait
le tantan des tanns obsédés " (20)

Mieux que tout autre, le vers de Senghor est fait pour
"chanter un noble sujet" :

" Ah! me soutient l'espoir qu'un jour je cours de-
vant toi, Princesse, porteur de ta récade à
l'assemblée des peuples.

.....

Et tel le blanc méhari de race, que mes lèvres
de neuf jours en neuf jours soient chastes
de toute eau terrestre, et silencieuses." (21)

S'il nous fallait choisir entre toutes les épithètes, nous
dirions que le style de Senghor est "processionnel". Les
vers s'alignent, sans arrêtes, en lignes d'une quinzaine
de vagues; les mots s'y acheminent régulièrement, sur un
rythme ralenti par les syllabes graves intercahlées.

Procédé très sensible, par exemple, dans les vers suivants,
où le "creux" des sons graves s'oppose aux voyelles aiguës
- é, i, u - et aux consonnes "explosives" - c, d, t, thn,
ln, lb.-

" Je ressuscite la théorie des servantes sur la
rosée
Et les grandes calabasses de lait, calmes, sur
le rythme des hanches balancées " (22)

-
- (19) "Prière des tirailleurs sénégalais", HN., pp.107-108
(20) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., pp.4B-42
(21) ibid., p.49
(22) "Le retour de l'enfant prodigue", CO., p.76

Pour rythmer davantage ce vers "processionnel", Senghor utilise très souvent le procédé de l'aspiration. Soit qu'il choisisse comme dominantes les arêtes des premières consonnes, comme les r, s, t du premier vers ci-dessus, Soit qu'il insiste sur une seule consonne ou voyelle :

" Voici que décline la lune lasse vers son lit de
mer étale " (23)

Parfois encore, les sonorités de deux (ou trois) sons s'appellent et se répondent :

" A travers Cayor et Baol de sécheresse où se ter-
dent les bras les baobabs d'angoisse " (24)

Il arrive même qu'une harmonie s'amorce au vers précédent et que le poète se prenne à son piège, tel ce texte où les diphtongues d'un vers déclenchent, au vers suivant, une succession d'autres diphtongues douces :

" Ses paupières comme le crépuscule rapide et ses
yeux vastes qui s'emplissent de nuit.
Qui c'est bien l'aïeule noire, la Claire aux
yeux violets sous ses paupières de nuit." (25)

Certes, il peut s'agir d'harmonie imitative.

" Et seize ans de guerre! Seize ans le battement
des tabalas de guerre des tabalas des balles! " (26)

-
- (23) "Nuit de Sine", CO., p.17
(24) "Tout le long du jour", CO., p.16
(25) "Chant d'ombre", CO., p.60
(26) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., p.46
- tabala = grand tantam de guerre

" Seuls bourdonnent les parfums de brousse, ruches
d'abeilles rousses qui dominent la vibration
grêle des grillons " (27)

Mais la plupart du temps ce procédé est employé sans autre but que sensuel. L'auteur est attiré par les qualités plastiques de certaines consonances et il les répète, non pour imiter la nature, mais parce qu'elles stimulent ou soutiennent son rythme intérieur, indépendamment d'ailleurs du sujet traité.

Ce rythme n'est pas toujours pareil! Il peut s'é-mouvoir jusqu'à la cadence syncopée du jazz négro-américain que Senghor a beaucoup aimé :

" Mais s'il faut choisir à l'heure de l'épreuve
J'ai choisi le verset des fleuves, des vents
et des forêts
L'assonance des plaines et des rivières, choisi
si le rythme de sang de mon corps dépouillé
Choisi la trémulsion des balafongs et l'accord
des cordes et des cuivres qui semble faux,
choisi le
Swing le swing oui le swing! " (28)

Mais plus souvent, il s'anime en un rythme de danse - singulièrement de cette danse typiquement africaine qui redouble le pas en sautillant, un-deux sur un pied, un-deux sur l'autre. Senghor recrée ce pas en redoublant ou martelant les syllabes accentuées :

(27) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., p.51
(28) ibid., pp.43-44

" Et quand sur son ombre elle se taisait, résonnait le tantan des tanns obsédés." (29)

" Nous n'avancerons plus dans le frémissent fervent de nos corps égaux épaules égales." (30)

" Ma tête bourdonnant au galop guerrier des dyoung-dyouns, au grand galop de mon sang de pur sang" (31)

" Qui sera le sel des Sœurs, qui seront le sel des peuples salés." (32)

Ce pas de danse, il peut aussi le recréer par la répétition des consonnes qui marquent les temps forts. Les dentales et les labiales explosives jouent le rôle des mains battant le tantan :

" Des yeux précieuses des barres de sel, de l'or du Houré de l'or du Boundou " (33)

Processionnel donc, le rythme de Senghor, mais il s'agit souvent d'une procession dansante, comme le cortège des noirs brésiliens descendant de leurs collines vers la baie de Rio, leur marche déjà frémissante de la danse du Carnaval. Ce n'est sans doute pas un hasard, si Senghor trouva tant de plaisir à voir le film "Orphéu Nègre", dont il savoura, nous dit-il, l'"incontestable négritude" (34)

-
- (29) "Que m'accompagnent koras et balafong", CO., p.42
 (30) "Prière des tirailleurs sénégalais", HN., p.108
 (31) "A l'appel de la race de Saba", HN., p.88
 (32) "Que m'accompagnent..." CO., p.47
 (33) "ibid.", p.46
 (34) Entretien avec Senghor en juin 1959

+
+ +

La musique est donc un des principaux éléments constitutifs de la poésie de Senghor. Il en est d'ailleurs conscient :

- " Je persiste à penser que le poème n'est accompli que s'il se fait chant, parole et musique en même temps" (35)
- " Le poème est comme une partition de jazz, dont l'exécution est aussi importante que le texte " (36)

Pour bien comprendre le noeud d'un poème de Senghor, il ne suffit donc pas d'avoir saisi le sens des mots et des images. Cela nous paraît même secondaire! Mais il faut communier avec l'émotion du poète en retrouvant les pulsations rythmiques de l'oeuvre et ne jamais oublier que

- " Le Nègre singulièrement, est d'un monde où la parole se fait spontanément rythme dès que l'homme est ému, rendu à lui-même, à son authenticité. Où la parole se fait poème." (37)

On aura remarqué l'assimilation de rythme et de poème : la parole se fait rythme, dit Senghor, la parole se fait poème! "Les poètes nègres, écrit encore l'auteur, ... sont avant tout des chantres. Ils sont soumis tyranniquement à la "musique intérieure" (38). Les exemples précédents suffisent à montrer comment Senghor, docile à sa "musique intérieure", construit sa phrase autour de sens dominants. Donnons-en un dernier exemple. Senghor intitule

(35) L.S. SENGHOR : "Ethiopiennes" post-face, p.123, o.c.
 (36) ibid., p.121
 (37) ibid., p.104
 (38) ibid., p.112

le plus long poème de "Chants d'ombre" : "Que m'accompagnent kôras et balafong". Dans ce titre, le nom même des instruments donne au vers sa sonorité : répétition du C dur (Que m'acc... kô...) et de la finale -ong, dont le g doit être sonore (...agn... fong.).

Le vers s'accentue donc ainsi :

" Que m'accompa^{gn}ent kôras et balafong " (39)

Cet exemple, minime en soi, nous fait découvrir une difficulté majeure pour nous, Occidentaux! Pour "saisir" le rythme d'un poème de Senghor, il faut nous débarrasser de la manière française d'accentuer les mots. Dans le vers ci-dessus, nous mettons spontanément l'accent sur les syllabes pa, ras et fong (sourd), soit sur les finales. Nous passons ainsi à côté du rythme essentiel au vers.

Senghor attire lui-même notre attention sur l'importance de la scansion : Le rythme, dit-il, "ne naît pas uniquement d'une alternance de syllabes brèves et de longues. Il peut reposer également - et c'était en partie le cas du vers gréco-latin, on l'oublie trop souvent - sur l'alternance de syllabes accentuées et de syllabes atones, de temps forts et de temps faibles. Ainsi en est-il du rythme négro-africain." (40). Mais il fait aussitôt remarquer que "dans un poème régulier, chaque vers a le même nombre d'accents", tandis que le rythme essentiel du poème négro-africain, celui qui lui donne son caractère particulier, "est non celui de la parole, mais des instruments de percussion qui accompagnent la voix humaine, plus exactement de ceux d'entre eux qui marquent le rythme de base".

(39) Kôra = sorte de harpe - balafong = grand tantan

(40) L.S. SENGHOR :

Il est caractéristique que Senghor donne, en tête de nombreux poèmes, des indications sur les instruments qui devraient les accompagner : "Woï pour trois kôras et un balafong" (41), "pour khalam" (42), "sur fond sonore de tantam funèbre", "pour trois tabalas ou tantams de guerre"...

Aussi la récitation d'un poème de Senghor nous est-elle difficile, car il nous faut abandonner notre accentuation naturelle, et de plus nous garder d'attirer l'attention sur les termes qui nous paraissent importants : "La diction dite expressive à la mode, à la manière du théâtre ou de la rue, est l'anti-poème" (43). C'est pour n'avoir pas compris cela que Monsieur Clancier, esprit trop français sans doute, souhaite "que Senghor parvienne à se créer un langage d'un rythme plus divers, où une image, un mot élèvera soudain son arête, autour de quoi la figure du poème s'organisera; alors il nous fera pénétrer vraiment dans son univers poétique, qui est original et d'une riche humanité." (44). Nous espérons avoir suffisamment montré combien Senghor avait raison de lui répondre : "Ne voyez-vous pas que vous m'invitez à organiser le poème à la française, comme un drame, quand il est, chez nous, symphonie" (45).

Musique et poésie sont inséparables chez Senghor et plusieurs essais ont été tentés à Paris pour reproduire le rythme musical de ses poèmes grâce aux instruments indiqués par lui. Récemment aussi, au cours d'un récital de poésie nègre à l'université congolaise de Lovanium,

(41) Woï = mot sérère signifiant à la fois poème et chant

(42) Khalam = guitare tétracorde

(43) L.S.SENGHOR : "Ethiopiques", G.C., p.123 - Entendons l'anti-poème senghorien, car nous ne sommes pas d'avis que toute poésie se ramène à celle de notre auteur!

(44) Cité par Senghor, ibid., p.119

(45) ibid., p.120

le poème "Chaka" fut psalmodié par un étudiant noir, accompagné au tantan. Le succès fut étonnant et tout Léopoldville parla du "récital Senghor". Preuve évidente que la poésie de cet auteur perd son apparente atonie lorsqu'on la récite comme il convient.

Nous avons donné plus haut des indications pour interpréter la phrase poétique, terme que nous employons à dessein pour suggérer celui de "phrase musicale". Nous avons dit comment certains sons donnaient le "ton" et leur répétition la "mesure" du vers. Comment ce vers était bâti sur un rythme dont seule la découverte nous permet d'accéder, non à une compréhension extérieure, rationalisée, du poème, mais à la source créatrice, à l'élan originel d'où le poème a jailli.

On s'aperçoit alors qu'on a percé l'écran de la "monotonie" si souvent reprochée à l'auteur; que l'émotion du poète n'est pas toujours calme, paisible, sereine, comme on l'a maintes fois répété. Senghor peut être aussi intensément ému que Césaire, par exemple, mais il extériorise moins. Le sentiment le gagne en profondeur, dans une "tension du ventre et de la gorge" (46). Car Senghor n'est pas un tempérament explosif. "Pour moi, dit-il, l'événement me rend malade, mon visage se fait cendre" (47). De même, ses poèmes cachent des émotions diverses; leur monotonie n'est pas impuissance d'expression ni absence de sentiments forts. Elle fait partie intégrante de la personnalité de Senghor, elle est celle des savanes, dont le rythme plus large, moins précipité que celui de la forêt, est parent de ces chants interminablement modulés des Batutsi (48) et proche de ce poème bantou :

(46) L.S. SENGHOR : "Ethiopiennes", o.c., p.106

(47) ibid., p.105

(48) Chants qu'Alexis KAGAME a recréés dans sa "Divine Pastorale" Ed. Du Manoir, Bruxelles-1952

" Chant du Feu Follet "

" Feu que les hommes voient seulement dans la nuit, dans la nuit profonde,
 Feu qui brûles sans consumer, qui brilles sans brûler,
 Feu qui voles sans corps et sans ailes, qui ne connais case ni foyer
 Feu transparent des palmes, un homme sans peur t'invoque. " (49)

Au reste, n'a-t-on pas jugé Césaire lui-même monotone, et Glissant? Pour un Occidental qui n'a pas appris à les écouter et ne s'est pas encore assimilé leur rythme, le tantan et les mélopées nègres semblent monotones. La monotonie, des poètes nègres, dit Senghor, c'est "le sceau de la négritude" (50).

Senghor a souvent répété que si le rythme revêt une telle importance pour l'artiste noir, c'est que, par son incantation, il "fait accéder à la vérité des choses essentielles : les Forces du Cosmos" (51).

Pour le Noir, ces Forces se propagent sous formes d'ondes. "Et ce n'est pas là simple métaphore, ajoute Senghor, puisque la physique contemporaine a découvert l'énergie sous la matière : les ondes et les radiation" (52), et que pour les physiciens modernes, "la substance du monde est faite d'ondes, d'énergie rythmée" (53). Dans les cosmogonies du Soudan, l'onde représente l'eau, et l'eau est vie; elle

-
- (49) Cité par Senghor dans "Langage et poésie négro-africaine" *feuille poly copies*
 (50) L.S. SENGHOR : "Ethiopiennes", o.c., p.120
 (51) ibid., p.120
 (52) L.S. SENGHOR : "Eléments constructifs d'une civilisation négro-africaine", in numéro spécial de la revue "Présence Africaine" consacré au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs, o.c., p.255.
 (53) L.S. SENGHOR : "L'art négro africain", conférence inédite, 1955, p.12

représente aussi la technique (le va-et-vient de la navette du tisserand) et la parole, qui se propage elle aussi sous forme d'ondes. L'onde représente donc les diverses manifestations de l'énergie créatrice.

Le rythme fait participer l'artiste aux forces vitales du Cosmos et lui donne ainsi un pouvoir créateur. L'objet créé - sculpture, peinture, poème - n'est oeuvre d'art que s'il laisse transparaître ce rythme.

" Répondre, consonner au rythme des choses est le plaisir le plus intense, la joie du Nègre, sa raison de vivre. En Afrique noire, l'oeuvre d'art n'est chef-d'oeuvre, ne répond pleinement à son objet, que si elle est rythmée..."(54)

Et ceci est valable non seulement pour les oeuvres d'art, mais aussi pour la danse : "danser, c'est créer" (55) ou le travail : le nègre tisse, ensemeence, moissonne, accompagné nécessairement par le chant de la voix ou du tantan. Non pour encourager seulement l'effort, mais pour lui donner réellement son efficacité. Cette caractéristique est restée si profondément ancrée qu'aujourd'hui encore - même lorsque le rapport avec la cosmogonie est perdu - le paysan antillais ou le travailleur africain éprouve le besoin de soutenir son effort par un chant scandé.

C'est aussi grâce à cette participation aux Forces du monde que le rythme est instrument de connaissance. L'Africain ne connaît, ne "pénètre" l'Autre ou l'objet et ne se laisse pénétrer par lui, que parce qu'il saisit intuitivement les ondes qui en émanent. Opposant Descartes au Nègre-

(54) ibid., p.12

(55) L.S. SENGHOR : "Eléments constructifs..." o.c., p.255

africain, Senghor fait dire à ce dernier : "Je sens l'Autre, je danse l'Autre, donc je suis" (56). Et il marque ainsi la différence fondamentale entre la raison eurépeenne, "analytique par utilisation", et la raison nègre, "intuitive par participation" (57).

On voit que Senghor a poussé sa réflexion sur le rythme africain à la hauteur d'une philosophie, largement inspirée d'ailleurs des cosmogonies autochtones.

En tout cas, Senghor a insisté lui-même sur l'importance du rythme dans la poésie, et dans son oeuvre en particulier. Certes, tous les vers rythmés de Senghor ne sont pas réussis. Une musique trop facile les rend parfois banals :

" Rythmez clochettes, rythmez langues rythmez rames
la danse du Maître des rames " (58)

La différence est sensible avec le vers suivant, par exemple :

" Paissez mes seins forts d'homme, l'herbe de lait
qui luit sur ma poitrine. " (59)

D'autre part, plus d'une fois, surtout dans les poèmes récents, l'usage l'emporte sur le rythme. C'est ici surtout, semble-t-il, qu'on peut parler de l'influence d'auteurs

(56) ibid., p.255

(57) ibid., p.256

(58) L.S.SENGHOR : "Ethiopiennes", poème "Congo", p.12

(59) ibid., poème "Le Kaya-Magan", p.14

comme Claudel ou Saint John Perse. N'oublions pas que Senghor se reconnaît lui-même "métis culturel" (60) et il est inévitable qu'il ait été marqué par la poétique occidentale. Il le regrette parfois, par exemple quand il répond à Glancier qui lui faisait le reproche déjà cité : "J'ai peut-être succombé à votre conseil, repris depuis par d'autres. Je le regretterais si j'en avais conscience" (61). Et il faut avouer que l'emploi d'images trop occidentales, qui sont presque des clichés, affaiblit certains vers au rythme pourtant bien marqué :

" Que l'on allume chaque soir douze mille étoiles
sur la Grand-Place " (62)

ou parfois leur fait perdre toute originalité :

" Je sais le Paradis perdu - je n'ai pas perdu
souvenir du jardin d'enfance où fleurissent
les ciseaux " (63)

" Fauchés les lilas blancs, fané le parfum des
muguets " (64)

Par contre, Senghor a réussi, dans une manière cependant bien française, des vers admirables qu'il aurait tort de renier :

" Mon empire est celui d'Amour, et j'ai faiblesse
pour toi femme
L'Etrangère aux yeux de clairière, aux lèvres
de pomme cannelle au sexe de buisson ardent " (65)

(60) "Ethiopiennes", p.120

(61) *ibid.*, p.119

(62) "Le Kaya-Magan", Eth., p.14

(63) "Vacances", CO., p.63

(64) "Camp 1940", HN., p.119

(65) "Le Kaya-Magan", Eth., p.16

" ... Toi la flûte lointaine qui répend dans la nuit
 De l'autre rive de la Mer intérieure qui unit
 les terres opposées
 Les secours complémentaires : l'une est couleur
 de flamme et l'autre, sombre, couleur de
 bois précieux " (68)

Cependant, avouons-nous regretter l'actuelle influence de Saint John Perse sur Senghor? Certes, ses vers en sont devenus plus soignés, il a éliminé les prosaïsmes et les maladresses qui déparaient certains poèmes d'"Négritudes noires". Le style, plus recherché, revêt actuellement plusieurs "couches" de significations. Par contre, le caractère emphatique, parfois déclamatoire, de la poésie de Senghor s'est amplifié. Et, devant cette pompe cérémonieuse, on se prend parfois de nostalgie pour certains accents de "Chants d'ombre", si émouvants dans leur simplicité.

CHAPITRE XI.

A U T R E S A C T I V I T E S

Activités socio-politiques -

Un essai culturel : "Ce que l'homme noir apporte" -

Un essai sociologique : "Retour de Guyane" -

La relève -

L'équipe de "L'Étudiant noir" n'eut pas d'expression que littéraire! Les poètes, souvent, se laissaient emporter par leur lyrisme et passaient tour à tour de la plainte à l'imprécation, de la nostalgie à l'espoir. Mais ce nouveau romantisme fut conjuré, dès le début, par ses auteurs mêmes, qui voulurent faire de leur négritude un "instrument efficace de libération" tant morale que matérielle et la manifestèrent, sur le plan social et politique, par le truchement de leur revue : à côté des articles culturels, d'autres militaient plus prosaïquement en faveur d'une augmentation des bourses d'études attribuées au compte-goutte et de façon irrégulière, ou bien critiquaient la politique des parlementaires antillais, comme l'avait fait déjà "Légitime Défense". Les auteurs de

ces articles souhaitaient une union des noirs africains, très rares encore à l'Université, et des antillais, au delà des préjugés de ces derniers (1). Ils montraient par là que la solidarité de race leur semblait condition première d'efficacité. D'autre part, ils prenaient, à plusieurs reprises, contact avec les étudiants français de gauche, par exemple à propos de la guerre d'Ethiopie (2). Ceci prouve que l'équipe de "L'Étudiant noir" ne s'enfermait pas dans un particularisme étroit, qui centrât ses préoccupations sur la seule situation des nègres, sourd à la condition prolétarienne toute entière. Elle imitait, ici encore, le groupe d'Etienne Léro et savait, quand c'était nécessaire, prendre des options plus universelles. L'attitude de plusieurs de ces jeunes gens pendant la guerre le prouva d'ailleurs assez.

Cette activité culturelle et socio-politique était soutenue par des séances de discussions. On y échangeait des idées sur la politique coloniale de la France, sur les problèmes culturels, l'assimilation, la validité des cultures africaines et antillaises, etc... Les conclusions de ces débats étaient souvent publiées dans le journal, mais n'atteignaient ainsi qu'un nombre assez restreint de lecteurs. Ce public allait heureusement être élargi, en 1939, par deux essais importants, qui reflètent bien l'esprit du groupe. Une étude de Senghor, "Ce que l'homme noir apporte" (3) et un rapport de Léon Damas, "Retour de Guyane" (4).

+
+ +

-
- (1) Concernant ces préjugés, voir notre chapitre V, pp.66 ss.
 (2) Ces renseignements nous furent communiqués par Madame Suzanne CESAIRE.
 (3) L.S. SENGHOR : "Ce que l'homme noir apporte", dans "L'homme de couleur", Paris, Plon, "Présences", 1939.
 (4) Léon DAMAS : "Retour de Guyane", Paris, Librairie José Corti, 1939.

L'essai de Senghor s'intégrait dans un ouvrage collectif intitulé "L'homme de couleur" (5) auquel collaboraient, sous l'égide du Cardinal Verdier, le chanoine belge J. Leclercq, le haïtien Price-Mars et des intellectuels indochinois notamment. Le volume respire un paternalisme encore si vigoureux qu'on a peine à croire qu'une seule génération nous en sépare :

"Rien de plus émouvant que ce geste du Français prenant son frère noir par la main et l'aidant à réaliser son ascension. Cette collaboration hiérarchisée, certes, mais réelle, cet amour fraternel qui se penche sur le Noir pour bien mesurer ses possibilités de penser et de sentir, cette initiation progressive à toutes les sciences et à tous les arts, ce souci de ne pas sortir trop brusquement l'indigène de son milieu, de ses habitudes, de ses traditions, cet art de le faire évoluer, en un mot, par le sage développement de sa personnalité, vers un mieux-être physique, social et moral, telle nous est apparue la mission colonisatrice de la France dans le continent noir!

Que cette oeuvre de colonisation reste dans cette pureté, dans ce respect de la personnalité humaine, dans l'amour vraiment fraternel inspiré par l'idée si chrétienne de l'égalité foncière entre toutes les races, et de la filiation divine de tous les hommes!

Qu'elle continue à éviter avec soin ce qu'on a appelé d'un mot si odieux : l'exploitation de l'homme par l'homme!" (6)

L'aveuglement du prélat, qui écrit ces lignes à son retour de Dakar, n'est rien à côté du "Témoignage d'un missionnaire" que nous rencontrons peu après :

"Ceux qui professent un dédain de principe pour les gens de couleur ne manquent pas d'arguments. Nous nous arrêtons

(5) Cardinal VERDIER, J. LECLERCQ, Dr PRICE-MARS, L.S. SENGHOR, R.P. AUPIAIS et alii : "L'homme de couleur", o.c.

(6) Card. VERDIER, ibid., Introduction, p.XI

au principal : l'état de dégradation intellectuelle, de dépravation morale, dans lequel les Blancs trouvent les populations africaines" (7).

Et cet "argument" n'est pas rapporté pour être infirmé, bien au contraire !

Les Français plus lucides qui collaborèrent à l'ouvrage, témoignent encore d'un "assimilationisme" tenace : "Il s'agit de faire en sorte que la civilisation qui naît en Afrique se fasse sous l'égide de la France et dans le cadre de son génie." (8)

(7) R.P.AUPIAIS, Provincial des Missions africaines de Lyon, ibid., p.59

(8) Jacques WEULERSSE : "La vraie solution : l'école", ibid., p.71

Ces quelques préliminaires pour rappeler seulement les positions des Occidentaux les mieux intentionnés de l'époque et mettre en relief l'originalité de l'étude - et de l'attitude même - de L.S.Senghor. Sans un reproche, sans une allusion même à ce qui est dit ailleurs dans l'ouvrage, d'un ton toujours courtois et raffiné, Senghor entreprend l'apologie des sociétés africaines. Il vante l'homme noir, dont la personnalité "donne l'impression qu'(il) est facilement assimilable, alors que c'est lui qui assimile", et les institutions, qu'avec patience l'auteur explique au lecteur européen : la religion des Noirs ? Monothéisme, culte des Ancêtres, participation aux forces cosmiques et valeurs morales où priment l'amour, la charité, la solidarité clanique... Les systèmes socio-politiques ? Les besoins de la personne, "les besoins primordialement humains de liberté vraie, de responsabilité et de dignité" y sont satisfaits. (9); le travail noble de la terre "permet l'accord de l'homme et de la création" (10); l'autorité du chef est basée sur une prééminence spirituelle et contrôlée par des ministres non révocables; le système de la palabre permet de régler pacifiquement les conflits et l'égalité de tous les membres du groupe est effective; on pratique partout l'hospitalité, le respect de l'étranger et des parents.

Senghor passe ensuite à l'attaque. Il compare ces sociétés, dites primitives, à celles de l'Occident : les gouvernements se maintiennent en Europe grâce à leur police, ils n'ont pas d'autorité morale et sont en fait aux mains d'intrigants ou de pantins - L'homme s'y sent devenir un rouage de la machine et son travail lui est étranger et pénible (11) - L'individualisme croissant produit des crises de plus en plus graves (12)

(9) L.S.SENGHOR : "Ce que l'homme noir apporte", o.c., p.304

(10) ibid., p.

(11) Senghor retrouve ici une idée déjà exprimée par Claude Mac Kay dans "Banjo" et par de nombreux européens : cfr notre chapitre V, p.73 et suiv.

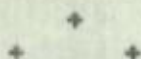
(12) L.S.SENGHOR : o.c., p.306

Il termine par un panégyrique de l'art nègre, dont il donne les caractéristiques et qu'il oppose à l'art occidental classique, au détriment de ce dernier.

Tout cela est dit avec beaucoup de tact, car Senghor est né diplomate, mais néanmoins avec une parfaite clarté. Votre "frère noir", répond-il à ses confrères, n'a nul besoin d'une main secourable pour "l'aider à réaliser son ascension", ni pour être initié "à toutes les sciences et à tous les arts", ni même pour accéder à "un mieux-être physique, social et moral", car les sociétés créées par le noir valent bien celles que l'Occident tient à lui imposer et il y trouve son épanouissement.

Senghor nie ainsi l'état de "dégradation intellectuelle, de dépravation morale" dans lequel le R.P. Aupiais prétendait trouver les populations africaines, et il force le lecteur à se poser des questions. Qui croire en effet? Senghor, de race noire, certes, mais intellectuel cultivé et qui parle d'un continent qu'il connaît bien. Ou le missionnaire, dont la sincérité et la bonne foi ne peuvent être mises en doute? Ce dernier cependant n'aurait-il pas étendu hâtivement à toute l'Afrique française le mode d'existence de quelques tribus particulièrement attardées? A moins qu'il ne veuille surtout parler des centres urbains détribalisés ou des milieux côtiers, très marqués par le contact des premiers négriers blancs? Senghor, de son côté, généralise aussi et conclut de l'harmonieuse et pacifique organisation des civilisations soudanaises à celle de toutes les sociétés noires. S'il ne pouvait prévoir l'actuelle décadence de certaines tribus du centre de l'Afrique, du moins n'ignorait-il pas les pratiques barbares - sacrifices humains, tortures, poisons d'épreuve - dont usaient, à l'arrivée des blancs, des peuples par ailleurs très bien organisés comme le Dahomey!

Quoi qu'il en soit, un tel essai faisait réfléchir!



La même année, Léon Damas publiait "Retour de Guyane". Chargé par le Musée d'Ethnographie de Paris (13) d'une mission dans son pays natal, il en revient avec un rapport détaillé où il s'attache surtout à dénombrer les plaies sociales dues à la colonisation. Et avant tout la malédiction du bagne, qui déshonore tout Guyanais à l'étranger (14) et qui corrompt la société dans le pays même. Damas nous apprend, en effet, que les bagnards européens, loin d'être écartés de la vie sociale, ont sur elle une profonde influence. Ils sont utilisés comme main d'oeuvre domestique par les fonctionnaires, ou, en cas de besoin, comme techniciens : maçons, mécaniciens, chauffeurs, scribes, infirmiers... D'autre part, après sa libération, le bagnard doit demeurer en Guyane une période identique à son temps de détention : "il vagabonde, terrorise, viole nos enfants, implante ses moeurs dans la société, l'avilit, la corrompt, la déprave d'instinct" (15). A cause du nombre élevé de vols et de crimes, les habitants vivent dans une perpétuelle insécurité. Damas s'élève contre le droit que s'arroege la France de pourrir une colonie en la réduisant à l'état de "dépotoir" au profit de sa propre santé publique.

Mais il ne s'arrête pas là. Outre la présence des bagnards et ses déplorables conséquences, il dénonce l'état lamentable dans lequel est laissé le pays aux points de vue de l'hygiène et de l'infra-structure : absence de routes et de voies ferrées, défaut d'industries et d'exploitation du sol et du sous-sol pourtant riches. La colonisation ne s'y jus-

(13) Actuellement "Musée de l'Homme"

(14) Damas fut personnellement victime de moqueries blessantes à ce sujet. Voir notre page 142

(15) L.DAMAS : "Retour de Guyane", p.52

tifie donc même pas par son argument officiel : la mise en valeur d'un pays vierge pour le plus grand bien de la communauté humaine. Par contre, elle plante un ordre social vicié, d'une part par le pouvoir exorbitant laissé au Gouverneur, de promulguer des "décrets dont l'action sans contrôle et sans limite peut atteindre l'état des personnes, les droits politiques, la propriété" (16); d'autre part par le racisme des fonctionnaires et colons blancs et la stratification des classes sociales dans la population noire et métisse. Les petits bourgeois, dit Damas, ne jurèrent que par la France de 1789, s'affublèrent de tous les ridicules de l'assimilation et pâtissent de l'éducation française, "instrument de domination sournois, mais certain;" (17). Ils dédaignèrent la masse rurale dont ils sont pourtant issus, alors qu'elle est la seule à conserver une culture authentique et un folklore riche de traditions africaines (18). Le seul terrain d'entente entre les classes sociales indigènes est la religion. Comme en Haïti, tout le monde pratique un catholicisme qui n'a pu résorber les croyances vaudoues et s'accomode bon gré mal gré de leurs résidus : superstitions, fétichisme, sorcellerie. Mais ce facteur d'unité est lui-même menacé par un clergé-fonctionnaire, inféodé au gouvernement français. Ce dernier considéra d'ailleurs "Retour de Guyane" comme un pamphlet et cela valut beaucoup d'ennuis à son auteur!

+
+ +

(16) ibid., p.39

(18) Damas trouva ce folklore tellement intéressant qu'il en traduisit lui-même les plus jolis contes et les publia sous le titre de "Veillées Noires", Paris, Steck, 1943.

(17) L. DAMAS : "Retour de Guyane", o.c., p.97

On voit comment la "négritude" devient, entre les mains de Senghor et Damas (19) un outil polyvalent, employé par chacun d'une manière personnelle pour atteindre un même but : la libération du noir colonisé et la reconnaissance de ses propres valeurs. Le refus de l'assimilation et la critique de l'Occident sont loin d'être absents chez Senghor, et la valorisation des cultures africaines ancestrales est également présente chez Damas. Mais la nouvelle conscience nègre est un édifice où chacun s'assigne une tâche particulière.

Bien que les collaborateurs de "L'Étudiant noir" se soient fait connaître surtout par leurs œuvres littéraires, leurs activités socio-politiques, leurs articles et leurs essais créaient déjà un esprit nouveau parmi les intellectuels de couleur parisiens. Les fruits prémisses par "Légitime Défense" mûrissaient. Entre 1937 et 1940, arrivèrent à Paris les étudiants antillais Lionel Attuly, Guy Tirolien, Paul Niger, René Belance, le malgache Rabemananjara et le sénégalais Alioune Diop.

"Naturellement Paris est petit, écrit Senghor, du moins pour les intellectuels nègres, qui finissent toujours par se rencontrer au Quartier latin ou à Saint-Germain-des-Prés. C'est dans ces conditions que, pendant l'occupation, j'ai été en contact avec un certain nombre d'intellectuels noirs de la deuxième génération ... Ainsi est née, après la deuxième guerre, "Présence Africaine". (20)

(19) Aimé Césaire composera plus tard un petit ouvrage, pendant des deux premiers : "Discours sur le Colonialisme", Paris, Editions Reclame, 1950.

(20) L.S. SENGHOR : lettre de février 1960. Senghor reconnaît donc la filiation directe *entre son* groupe et celui d'Alioune Diop. Ce dernier, ainsi que Paul Niger et Jacques Rabemananjara nous ont aussi confirmé le fait. Senghor et Césaire d'ailleurs se trouvent, depuis la fondation de la revue, dans le Comité de "Présence Africaine" (Cfr notre quatrième partie.)

En 1940, la guerre éclate. Damas se retire dans sa tour d'ivoire et cesse, pendant cinq années, toute activité officielle. Un grand amour en est la cause, et le trop grand succès remporté aux colonies par son recueil "Pigments" l'oblige à la prudence (21). Senghor est rap- pelé et emmené en captivité dès le début de la guerre. Quant à Césaire, rentré à la Martinique quelques mois avant les hostilités, il y fonde la revue "Tropiques" qui répandra dans ce pays les idées nouvelles.

(21) L.DAMAS : "Pigments", Paris, Guy Lévy Mano, 1937.
Cfr notre page 157.

TROISIEME PARTIE

" T R O P I Q U E S "

CHAPITRE XII.

L E C A D R E

Le gouvernement vichiste à Fort-
de-France -
Isolement intellectuel -
La mission de "Tropiques" :
- à la Martinique
- devant le monde en guerre.

André Breton, arrivé à la Martinique en 1941, passa d'abord une semaine au camp de concentration du Lazaret, en rade de Fort-de-France. Voici comment il décrit ses sentiments et sa découverte de la revue "Tropiques" :

"Libéré au bout d'une semaine, avec quelle avidité ne m'étais-je pas jeté dans les rues, en quête de tout ce qu'elles pouvaient m'offrir de jamais perçu, l'éblouissement des marchés, les colibris dans les voix, les femmes que Paul Eluard, au retour d'un voyage autour du monde, m'avait dites plus belles que partout ailleurs.

Bientôt pourtant une épave se précisait, menaçait d'occuper à nouveau tout le champ : cette ville elle-même ne tenait à rien, elle semblait privée de ses organes essentiels.

Le commerce, tout en vitrines, prenait un caractère théorique, inquiétant. Le mouvement était un peu plus lent qu'il n'eut fallu, le bruit trop clair comme à travers les choses échouées. Dans l'air fin le tintement continu, lointain d'une cloche d'alarme.

C'est dans ces conditions qu'il m'advint, au hasard de l'achat d'un ruban pour ma fille, de feuilleter une publication exposée dans la mercerie. Sous une présentation des plus modestes, c'était le premier numéro, qui venait de paraître à Fort-de-France, d'une revue intitulée "Tropiques". Il va sans dire que, sachant jusqu'où l'on était allé depuis un an dans l'avilissement des idées et ayant éprouvé l'absence de tous ménagements qui caractérisait la réaction policière, à la Martinique, j'abordais ce recueil avec une extrême prévention...

Je n'en crus pas mes yeux : mais ce qui était dit là, c'était ce qu'il fallait dire, non seulement du mieux, mais du plus haut qu'on pût le dire! Toutes ces ombres grimaçantes se déchiraient, se dispersaient; tous ces mensonges, toutes ces dérisions tombaient en loques : ainsi la voix de l'homme n'était en rien brisée, couverte, elle se redressait ici comme l'épi même de la lumière. Aimé Césaire, c'était le nom de celui qui parlait...

En plein contraste avec ce qui, durant les mois précédents, s'était publié en France, et qui portait la marque du masochisme quand ce n'était pas celle de la servilité, "Tropiques" continuait de creuser la route royale. "Nous sommes, proclamait Césaire, de ceux qui disent NON à l'ombre" (1)

Quand on ouvre la revue "Tropiques", il est donc indispensable de se rappeler le cadre dans lequel ces cahiers se

(1) André BRETON : Préface au "Cahier d'un retour au pays natal" d'Aimé Césaire, o.c. Parue en article dans la revue "Fontaine", Paris, 1944, n°35, pp.542 ss.

développent : en Europe, c'est la guerre; en France, le gouvernement de Vichy collabore et la Martinique est sous l'obédience de ses représentants. Pas de liberté de presse ni de parole, et les réfractaires sont facilement mis à l'ombre, comme le remarque André Breton. Césaire faillit d'ailleurs être victime de sa volonté affirmée d'indépendance alors que lui-même et sa femme enseignaient au lycée de Fort-de-France. La journée débutait en effet par le salut au drapeau faciste; Suzanne et Aimé Césaire le manquaient régulièrement. Cela suffit pour que Madame Césaire fut révoquée, et son mari allait subir le même sort, quand une pétition inattendue des parents parvint à l'amiral Robert : les enfants adoraient leur professeur, qui les initiait à Rimbaud et à Mallarmé, et son courage devant l'autorité étrangère le paraît d'une auréole à laquelle toute jeunesse est sensible. Sous la pression des notables martiniquais, l'amiral Robert s'inclina : Césaire fut "toléré".

En 1941, lorsque Césaire décida de fonder une revue, les difficultés abondaient. La Martinique, coupée de tout contact européen, vivait de ses seules ressources. Faute de livres, de revues et de journaux français, la vie intellectuelle se trouvait notablement affaiblie, dans un pays qui ne faisait, en temps normal déjà, que refléter les idées de la Métropole. Pour alimenter une revue, il ne fallait donc compter que sur les talents du crû. C'est pourquoi Aimé Césaire et sa femme se chargèrent, non seulement de la rédaction d'un grand nombre d'articles, mais aussi du recrutement des collaborateurs, de la correction des épreuves, des tractations avec les imprimeurs et des autres problèmes financiers, comme celui du papier, rare et cher à l'époque.

De plus, comme ils tenaient à ce que la revue serve de canal aux idées nouvelles, ils durent éliminer les collaborateurs trop embourgeoisés et ne trouvèrent aide et audience qu'auprès des jeunes de leur âge, que l'on n'avait pas eu le

temps de rappeler sous les armes. En fait, seul René Mémil, qui avait déjà participé à "Légitime Défense", leur apporté un concours sérieux et régulier.

Enfin et surtout, il fallut déployer des ruses de Sioux pour déjouer la censure gouvernementale : "Tropiques" sera supposé ne pas faire de politique, ne s'occuper que de "folklore". Mais les autorités s'aperçoivent vite des germes subversifs que charrie la jeune revue, quoique le tour allusif des articles ait fait illusion quelque temps. D'autre part, les réactions de la bourgeoisie antillaise, dont le servilisme culturel est directement attaqué, sont violentes, et il s'ensuit un sabotage sournois. On ne peut officiellement interdire la revue, mais, sous la pression même du gouvernement et par crainte de se compromettre, les imprimeurs refusent l'un après l'autre de l'éditer. Ce manège prend pourtant un certain temps et pendant trois ans la revue paraît bon gré mal gré et "ensemence" de ferments nouveaux les consciences des lecteurs.

Car les jeunes lisent "Tropiques" avec ardeur et de cette génération ont émergé depuis des hommes comme Fr. Fanon, Edouard Glissant, Joseph Zobel ou Georges Desportes, ancien élève de Césaire, qui, fidèle à l'esprit de son maître, fonda en 1947, à la Martinique également, la revue "Caravelle". De plus, "Tropiques" établit des contacts culturels avec les pays voisins, comme Cuba ou le Venezuela. Et la réputation de Césaire grandit jusqu'en Haïti, où il fut invité pour une tournée de cours et de conférences qui dura huit mois.

+
+ +

Dès le premier numéro, la revue se "situe", avec une courageuse lucidité, dans le cadre régional et mondial

à la fois. La Martinique est une fle-épave : "point de ville. Point d'art. Point de poésie." comme le dit Césaire. La conscience de cette médiocrité ne doit cependant pas entraîner la résignation, mais fouetter l'énergie de ceux qui ne veulent plus "parasiter le monde"!

"Terre muette et stérile. C'est de la nôtre que je parle. Et mon œil mesure par la Caraïbe l'effrayant silence de l'Homme. Europe. Afrique. Asie. J'entends hurler l'acier, le tam-tam parmi la brousse, le temple prier parmi les banians. Et je sais que c'est l'homme qui parle. Encore et toujours, j'écoute. Mais ici l'atrophiquement monstrueux de la voix, le séculaire accablement, le prodigieux mutisme. Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Point de civilisation, la vraie, je veux dire cette projection de l'homme sur le monde, ce modelage du monde par l'homme : cette frappe de l'univers à l'effigie de l'homme.

"Une mort plus affreuse que la mort, où dérivent des vivants. Et les sciences ailleurs progressent, et les philosophies ailleurs se renouvellent et les esthétiques ailleurs se remplacent. Et vainement sur cette terre nôtre la main sème les graines.

"Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Pas un germe. Pas une pousse. Ou bien la lèpre hideuse des contre-façons. En vérité, terre stérile et muette...

"Mais il n'est plus temps de parasiter le monde. C'est de la sauver plutôt qu'il s'agit. Il est temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme."

Les circonstances mondiales sont moins favorables encore. Partout la menace, la violence, les actes de sauvagerie. Si les hommes sont amoindris aux Iles, en Europe ils s'entretuent.

"Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se

"resserre, parmi les cris d'hommes et les hurlements de
 "fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent NON à l'
 "ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous
 "aussi. Que la terre a besoin de n'importe lesquels d'en-
 "tre ses fils. Les plus humbles.

"L'Ombre gagne..."

" - "Ah! tout l'espoir n'est pas de trop pour regarder le siècle en face!" -

"Les hommes de bonne volonté feront au monde une nouvelle lumière. " (2)

"Tropiques" assume ainsi, dès le départ, la double tâche de décrire la réalité brutale et de la combattre. Optimisme de la jeunesse, dirent les uns, pessimisme déprimant, jugèrent les autres. Simple courage d'homme pourtant! Césaire disait alors : tout va très mal, il est temps de mobiliser les hommes de bonne volonté et de dire "Non". Vingt ans plus tard, son appel trouve un écho inattendu dans la dernière pièce de Ionesco, dont le héros, face aux armées de rhinocéros, s'écrie : "Je ne capitule pas"!

"Ce qui était dit là, reconnaît Breton, c'était ce qu'il fallait dire."

(2) Aimé CESAIRE : "Présentation" au premier numéro de "Tropiques", avril 1941

CHAPITRE XIII.

P O U R U N A R T

A U T H E N T I Q U E -

Qu'est-ce qu'un art personnel ?

Cause de la stérilité : le ren-
nement de soi-même -

"Tropiques" juge et partie -

Pour lutter contre leurs monstres, les animateurs de "Tropiques" doivent trouver des armes nouvelles. D'abord, ils entreprennent l'inventaire systématique des aliénations antillaises et ils le poursuivront tout au long de l'existence de la revue. Ensuite, ils attaquent la médiocrité et l'imposture de l'art régional, pastiche achevé, "reflets inutiles", et, simultanément, prônent un art personnel qui soit l'expression vraie de l'homme martiniquais.

Pour ces hommes "qui ont derrière eux trois siècles de Récitation et qui toujours vinrent aux assises de la Culture les mains vides, n'ayant jamais rien fait" et qui "croient

que la culture est chose qui se passe dans la mémoire" (1), que devrait être un art personnel ? René Menil tente d'en donner une définition :

"L'art tente d'opérer la pénétration et la saisie du réel: il prend son départ dans des impressions et des images qui se forment dans notre sensible toucher du monde et qui font une vie singulière.

L'artiste, quand il cultive sa différence, ne s'isole pas, mais, au contraire, atteint hommes et choses par le chemin véritable pour, alors, les exprimer véritablement.

L'arbre a accès au monde non par le dehors, mais par le dedans de lui-même, par la racine. En l'homme, les voies de la communion au monde passent aussi par le dedans, nécessairement...

Et l'on pénètre dans la réalité des hommes et des choses exactement aussi profondément que l'on pénètre en soi-même...

Il n'y a une voie d'accès aux réalités en dehors de laquelle on manque tout. Qui perd conscience de soi, ne sait rien. Quand on prend la nature comme guide, on est, inévitablement, à soi-même, sa première réalité. Au delà du moi et à travers le moi, quand on gagne l'univers de proche en proche, sans perdre sol, poussant en somme de plus en plus loin ses racines véritables, on trouve ces réalités qui nous enserrant étroitement et que nous appellerons selon l'éloignement villageoises, régionales, sociales, etc.

Les particularités, basses ou grandioses, n'importe, qui font la vie individuelle, ne sont pas des obstacles à l'expression universelle : ce sont des moments qui y mènent...

L'art est expression de l'universel par l'expression de l'homme individuel enraciné dans son existence, mettons villageoise. Et l'universalité est atteinte non par la suppression de ce que l'artiste porte en lui de plus particulier, mais par l'expression des particularités dans le langage adéquat. Le langage est la forme de l'universel... " (1)

(1) René MENIL : "Naissance de notre art", in "Tropiques" n°1.

Ménil tire alors la conclusion qui s'impose : pour être dans les conditions de créer un art authentique, il faut s'engager, se reconnaître soi-même, dans sa situation concrète :

"Pour créer, il faut s'engager non dans les nuées de sa vie conceptuelle, mais dans le cours de sa vie réelle et de la vie réelle de sa collectivité. Il faut jouer, se risquer dans le cours actuel des événements.

Et le climat et l'habitat et l'extraordinaire brassage interne de notre collectivité et les particularités de notre avènement au monde et la vie originale que nous menons et qui nous mène, tout cela crée en nous des craintes et des espérances, des désirs et des passions, des actes et des rêves, des tristesses et des joies, uniques au monde... Nous avons un son spécial à rendre que jusqu'ici nous n'avons pas pu faire sortir de nous... Si nous nous exprimons tout entiers et si nous exprimons bien, nous aurons exprimé, par une nécessité de nature, plus que nous mêmes... " (2)

Il termine sa démonstration par un appel à l'amour-propre national, en vue de déclencher une recherche dans le sens préconisé :

"Si nous ne voulons pas être seulement spectateurs de l'aventure humaine, si nous croyons qu'il faut payer de soi pour simplement participer à l'humanité véritable... nous savons quelle tâche nous incombe et quelle voie mène à sa réalisation." (2)

La conclusion de ce professeur de philosophie condamne définitivement, au nom des critères exposés ci-dessus, les activités classiques des artistes de son pays et annonce un art nouveau, l'art authentique :

(2) René MENIL : ibid.

"Jusqu'ici ceux qui ont parlé ne se sont pas exprimés, et ceux qui avaient quelque chose à dire se sont trouvés sans voix. C'est par une conversion totale de notre attitude esthétique que nous pourrions passer de la conception formelle de notre art à cet art même. Il n'est pas question d'améliorer l'art condamné. Améliorer le mauvais, c'est aggraver le mal. Il faut opérer un changement de qualité. C'est lui que nous annonçons." (3)

+ +
+ +

"Tropiques" affirme qu'une des causes principales de la stérilité artistique martiniquaise se trouve dans l'aliénation qui résulte des rapports sociaux (4). La revue n'attaque pas nommément la colonisation, mais elle s'en prend aux Martiniquais qui l'ont signée en se laissant entièrement assimiler. Suzanne Césaire explique le processus historique de cette "pseudomorphose". Les ordonnances et l'attitude des colons interdisaient de cent manières aux esclaves noirs de se comparer aux blancs : interdiction de porter les mêmes vêtements, de pratiquer d'autres métiers qu'agricoles ou domestiques, etc... Par réaction, le but essentiel de l'homme de couleur fut de ressembler autant que possible à ses maîtres. Dans la mesure où la condition d'esclave était liée à une différenciation de l'esclave et du maître, le noir liera, lui, liberté et ressemblance. Aussi, après l'émancipation de 1848, les quelques esclaves qui en avaient la possibilité entreprirent une course à l'assimilation, par tous les moyens : argent, études, alliances, intrigues...

"Arrivisme. Lutte rapetissée à la mesure de la bourgeoi-

(3) René MENIL : ibid.

(4) Aliénation déjà dénoncée, nous l'avons vu, dans "Légitime Défense".

sie. Foire aux vanités", ainsi Suzanne Césaire résume-t-elle cette époque. L'idéal du Martiniquais fut de devenir un petit bourgeois semblable au Français et il oublia les données coloniales, psychologiques et raciales, qui le conditionnaient malgré lui.

La pauvreté de la production artistique et intellectuelle des Antilles provient de cette aliénation fondamentale :

"Le Martiniquais a échoué, parce que méconnaissant sa nature profonde, il essaye de vivre une vie qui ne lui est pas propre. Gigantesque phénomène de mensonge collectif... Pas un Martiniquais évolué ne voudra reconnaître qu'il ne fait qu'imiter, tant sa situation actuelle lui paraît naturelle, spontanée, née de ses plus légitimes aspirations. Et ce faisant il sera sincère. Il ne sait pas véritablement qu'il imite. Il ignore sa véritable nature qui n'en existe pas moins" (5)

Et Suzanne Césaire appelle une prise de conscience nouvelle, "ce formidable amas d'énergies diverses jusqu'ici enfermées en nous-mêmes"; elle réclame "la mobilisation de toutes les forces vives mêlées sur cette terre", afin de "les employer dans leur plénitude, sans déviation et sans falsification." (5)

Si S. Césaire se donne la peine d'expliquer patiemment cette aliénation sociale, René Ménénil, lui, la dénonce en termes hautains et vengeurs, il n'explique rien, il caricature et son humour assassine :

"Voici que s'avance, cauteleux, l'homme le plus "réussi" de la région : le petit-bourgeois antillais. Risible rencontre... Sourires, saluts, réceptions, paroles, toasts, parades, discours, saluts, discussions, conférences, bravades,

(5) Suzanne CESAIRE : "La psychologie du Martiniquais" in "Tropiques" n°5, avril 1942.

sourires, vêtements...

Saluts... Salut, ombre polie !

Mais à quand la saison des hommes ? " (6)

Ou bien il perd patience et insulte :

" Vous que n'habitèrent jamais ni une grande pensée ni une forte passion, vous qui jamais ne vous êtes engagés dans une aventure dont vous deviez sortir grandis, vous qui êtes également incapables d'un grand courage et d'une grande lâcheté, vous portez au front une marque funèbre... Il vous manque le ressort... Vous n'avez pas de caractère...

Vous qui n'avez pas foi en vous. Vous qui vous prenez invariablement en dessous de l'homme puisque vous dites "Ce n'est pas mal pour un Martiniquais" quand l'un de vos congénères occupe un poste subalterne... Le petit bourgeois martiniquais ne peut pas faire un roman pour la raison bien simple qu'il est un personnage de roman.

Une littérature se forme. Qu'elle vous plaise ou non, voilà ce dont nous ne nous soucions pas. Constatant ce que vous êtes, comme par une savante projection géométrique, nous ferons profiler sur l'écran caraïbe ce que vous n'êtes exactement pas. La poésie martiniquaise sera virile. " (6)

Le poète dira la même chose en termes plus symboliques :

" O terre de cimaise dénuée
Terre grasse gorgée d'eau lourde
Votre jour est un chien qui jappe après une ombre"
(7)

+
+ +

(6) René MENIL : "Laissez passer la poésie", in "Tropiques" n°5, avril 1942

(7) Aimé CESAIRE : Poème "Le Grand Midi", dans "Les Armes miraculeuses", Paris, NRF Gallimard, 1946, p.80

Mais qui ne voit que le dénigrement de cette société aliénée n'est si violent que parce que les animateurs de "Tropiques" sont douloureusement juges et parties ?

C'est en eux-mêmes qu'ils trouvent l'aliénation qu'ils combattent; ils y participent par l'éducation reçue, par les attaches familiales...

D'autre part, leur condamnation ne peut être sans appel. Ils se révoltent et secouent les liens anciens, mais ce faisant, ils blessent leurs parents, leurs amis, leurs collègues. C'est pourquoi, toujours, leurs critiques mêmes les plus vives s'accompagnent d'appel, de prière : ils détiennent une vérité qu'ils souhaitent partager, et ils sont convaincus qu'elle est transmissible. Presque chaque article polémique contient une note d'espoir :

"Reste la fraction des hommes sinon de volonté, du moins de "bonne volonté", dont nous voulons encore attendre quelque chose." (8)

Ou bien des questions justificatrices :

"Pouvions-nous déceimment venir au rendez-vous de l'art avec, en mains, les grâces empruntées d'une poésie empruntée ? Devions-nous avoir le front d'apporter des copies dont les modèles nous dénonceraient ? " (9)

Il arrive même au poète de chanter doucement pour apprivoiser ses frères ignorants ou timorés; il réclame leur confiance; il se fait leur guide patient et clairvoyant :

" Et mes doigts caressent la corde de vos doigts
vos doigts de cul de fosse
vos doigts de voix basse
vos doigts d'ainsi-soit-il
vos doigts d'Atlantide effondrée
.....

Cependant - ah! la coupure fétide du ruisseau
prostitué - un cri, le même, s'éleva, violant
toutes les gorges taraudées :

(8) R. MENIL : art.cité : "laisser passer la poésie"
(9) Le Même : art.cité : "Naissance de notre art"

"Qui est-il ? Qui est-il ?"

Qui je suis ? Vous demandez qui je suis.

La lagune qui fait pressentir la tièdeur dernière
de son alcôve; l'herbe folle qui fait crépiter
et claironner la sonnerie des graminées...

Coeurs d'argent, coeurs d'argent, d'argent mat, n'
entendez-vous pas mon ombre levée dans le nid
tempêteux de l'or jeune ?

Allons, à mon oreille - quand sur la route de ja-
dis le dernier cheval s'enfoncera dans l'ouest
fangueux, globulera une lueur étrange : le ciel!
le ciel tendre et jeune, le ciel nouveau-né,
le ciel qu'il fallait contre les balles et les
crachats cuirasser d'un sourire impénétrable."(10)

Sous la cuirasse de l'humour et de l'obscur apparence,
Césaire annonce le ciel jeune de l'espoir, le ciel nouveau-
né de la liberté.

(10) A. CESAIRE : "En rupture de mer morte", poème in
"Tropiques", n°3, octobre 1941, p.75

CHAPITRE XIV.

L E S A R M E S .

A. LA RECONNAISSANCE
DE L' AFRIQUE -

Revalorisation des origines africaines -

Approfondissement de soi-même -

Si l'art martiniquais est sans personnalité, partant sans valeur, il s'agit donc de retrouver, au delà des altérations, les vraies réalités. La plus évidente est celle de la race! Le peuple martiniquais est essentiellement composé de noirs, plus ou moins métissés par trois siècles de colonisation. C'est une des premières reconnaissances qu'allait accomplir "Tropiques" : "Il était une fois un homme noir, accroché à la terre noire..."

Pour y parvenir, le principal argument brandi est la revalorisation des cultures africaines : l'Antillais est noir et le noir fut esclave. Mais il ne l'a pas toujours été : le nègre fut importé d'Afrique, qui a connu de brillantes

civilisations. Ce raisonnement transparait en filigrane sous les longs articles consacrés à Léo Frobenius, dont on assure d'abord l'autorité : "Voici un homme qui sait, historien, archéologue, ethnologue; ce n'est pas assez dire : poète." (1) Et cet homme de science découvre que "l'idée du progrès continu, chère au XIXe siècle, qui montrait la civilisation progressant sur une ligne unique depuis la barbarie primitive jusqu'à la haute culture moderne, était une idée fausse" (2). Que la théorie de la Païdeuma, force abstraite qui crée les civilisations un peu au hasard dans l'espace et dans le temps, soit exacte ou non, peu importe ! L'essentiel est que l'idée très concrète de la suprématie absolue de la civilisation occidentale soit mise en question; que les civilisations primitives soient revalorisées, mieux, magnifiées. Et justement Frobenius prend pour exemple les civilisations africaines, qu'il a estimées à un point tel qu'il s'est voué à leur étude et s'est "comme il l'affirme lui-même, créé une âme africaine, des manières de penser et de sentir proprement africaines." (3)

N'y a-t-il pas là de quoi scandaliser les assimilés martiniquais qui ne jurent que par l'Europe? Car que découvre le savant, après "de nombreux voyages d'exploration, des observations détaillées de dessins rupestres sur tout le continent africain et en Europe, des comparaisons entre les religions, les moeurs, les coutumes, l'habitat, les outils, les objets d'usage courant, chez la plupart des peuples de la terre"? (4) C'est-à-dire donc après des études sérieuses et documentées! Il découvre que cette force mystérieuse de la Païdeuma s'est développée en Afrique plus lentement qu'

(1) Suzanne CESAIRE : "Léo Frobenius et le problème des civilisations", in "Tropiques, n°1, avril 1941

(2) ibid.

(3) ibid.

(4) ibid.

ailleurs, en profondeur, avec moins d'altération, "donnant naissance en certains points du territoire africain à des civilisations aussi brillantes que celles de l'Empire de Gao, à une époque où l'Europe était couverte de forêts impénétrables et de marécages".

" Dès son premier voyage en Afrique, en 1904, Frobenius admira ce reste d'une très ancienne grandeur. Il admira "les gestes, les manières, les mœurs... d'une minutie, d'une dignité, d'une grâce toutes naturelles" et, dit-il, "je ne connais aucun peuple du Nord qui se puisse comparer à ces primitifs pour l'unité de la civilisation."

Son "Histoire de la civilisation africaine" (5) est un vaste effort de synthèse pour comprendre toutes ces formes très anciennes de civilisation, qui paraissent aujourd'hui primitives et figées, alors qu'elles sont très souvent, en réalité, des symboles d'une complexité et d'une richesse étonnantes de cultures grandioses que nous ignorons." (6)

+ +

Les noirs martiniquais ne doivent donc point avoir honte de leur origine africaine. Au contraire, dans la mesure où trois siècles d'esclavage et d'exil les ont coupés de leurs sources, "cultures grandioses que nous ignorons", il est urgent qu'ils tentent de s'y replonger.

"L'Afrique ne signifie pas seulement pour nous un élargissement vers l'ailleurs, mais aussi approfondissement de nous-mêmes." (7)

(5) NRF Gallimard, 1936 (troisième édition). "Tropiques" a reproduit in extenso l'Introduction de cet ouvrage, dont nous avons cité plusieurs extraits dans notre chapitre VIII.

(6) et (7) : Suz.CESAIRE : art.cité : "Léo Frobenius..."

"Approfondissement de soi-même", mot-clef qui fait écho à l'article de René Ménénil déjà cité (8) : "l'arbre a accès au monde non par le dehors, mais par la racine" - "On pénètre dans la réalité des hommes et des choses exactement aussi profondément que l'on pénètre en soi-même" - "Il y a une voie d'accès aux réalités en dehors de laquelle on manque tout. Qui perd conscience de soi ne sait rien".

Ici encore le raisonnement est simple : le Martiniquais, africain d'origine, a perdu sa personnalité sous l'influence européenne. Pour se retrouver lui-même, originellement, il lui faut retrouver l'Afrique-mère!

L'utilisation de Frobenius par Suzanne Césaire a des visées très précises. Elle rappelle les deux formes de civilisation que le savant crut découvrir en Afrique (9), insistant surtout sur l'angle psychologique :

- la civilisation éthiopienne, liée à la plante, au cycle végétatif, est rêveuse, mystique, assimilatrice : "L'Éthiopien ne cherche pas à comprendre les phénomènes, à saisir et à dominer les faits extérieurs à lui. Il se laisse vivre, d'une vie identique à celle de la plante, confiant dans la continuité de la vie : germer, pousser, fleurir, donner des fruits et le cycle recommence." - Conception patriarcale de la parenté, symboles végétaux, non-agressivité, participation. - Civilisation "caractérisée par le sens du réel et de la mystique".

-

(8) René MENIL : "Naissance de notre art", art.cité

(9) Consulté au sujet de cette conception, Michel LEIRIS nous répondit que les théories de Frobenius étaient et sont encore bien trop vastes pour que la science ethnologique d'aujourd'hui les adopte ou les réfute, considérant qu'elle n'est pas assez documentée pour oser de pareilles synthèses sur une civilisation encore si mal connue.

- la civilisation hamitique est, elle, liée à l'animal et à la conquête violente du droit de vie. "Le Hamite est actif, conscient des faits extérieurs auxquels il s'oppose et qu'il lui faut vaincre pour subsister. Il ne s'abandonne pas aux choses, mais s'efforce de les dominer par la force ou par des pratiques magiques. Il n'a pas le sens de la continuité des générations, mais de la vie individuelle. Aussi sa conception du clan est-elle matriarcale. La mère n'est pas tenue d'être fidèle à son mari s'il est vaincu. Elle devient l'épouse du vainqueur." - Civilisation "caractérisée par le sens du fait, la magie et la cruauté des rites d'initiation".

Exemples à l'appui, Suzanne Césaire développe alors l'idée que la Martiniquais appartient à la civilisation éthiopienne :

"Qu'est-ce que le Martiniquais fondamentalement, intimement, unilatéralement? L'homme-plante. Comme elle, abandon au rythme de la vie universelle. Point d'effort pour dominer la nature... Son indolence? Celle du végétal... Opiniâtre d'ailleurs, comme seule la plante sait l'être. Ouvrez les yeux - Un enfant naît? A quel dieu le confier? Au dieu Arbre. Cocotier ou Bananier, parmi les racines duquel on enterre le placenta. Ouvrez les oreilles - Un des contes populaires du folklore martiniquais : l'herbe qui pousse sur la tombe est la vivante chevelure de la morte, qui proteste contre la mort. Toujours le même symbole : la plante. Sentiment vif d'une communauté vie-mort. Bref, sentiment éthiopien de la vie."(10)

C'est parce qu'il a méconnu sa vraie nature pour adopter le style de vie du colonisateur, conclut Suz. Césaire, que le Martiniquais échoue à produire des œuvres valables.

(10) Suz. CESAIRE : "Léo Frobenius..." art.cité.

Opinion confirmée par un autre collaborateur de "Tropiques":

"La plupart du temps l'esthétique de l'homme de couleur de la Martinique n'est pas ethnique, elle est européenne. C'est là une attitude d'esprit excessive, car elle sous-entend le reniement d'une partie de soi et le résultat en est, pour une personnalité ainsi refoulée, tronquée, contredite, une impuissance à se manifester sur le plan artistique. L'Afrique se venge!" (11)

Mais s'agit-il pour autant de renier l'apport occidental dans sa totalité? Pas du tout. Les Martiniquais sont des métis: "Nous sommes à la croisée. Croisée de races et de cultures". Inutile de nier la profonde influence de l'Occident: "il est évident que toutes nos réactions conscientes sont déterminées par la culture européenne: arts, sciences, techniques. Et nous sommes décidés à user, avec leurs derniers perfectionnements, de ces armes de précision" (12). L'Europe a fourni à la Martinique des outils d'expression qu'il serait vain, et d'ailleurs impossible, de refuser. Mais il s'agit de ramener cette culture occidentale à son rang exact: un moyen, sans plus, d'exprimer quelque chose qui n'est pas occidental: la réalité martiniquaise. Car "il coule en nos veines un sang qui exige de nous une attitude originale en face de la vie". L'homme de couleur doit "répondre à la dynamique spéciale de sa complexe réalité biologique", et cette réalité, pour l'appréhender totalement, il faut remonter une des lignes de force de la race jusqu'à "cette chose immense, l'Afrique", "l'Afrique aux dons poétiques uniques, à la production artistique unique"! (13)

Il est évident, dès lors, que les Antillais ne peuvent se passer de "l'enrichissement culturel inouï qui doit ré-

(11) René HIBRAN: "Le problème de l'art à la Martinique", in "Tropiques", n°3, février 1943.

(12) ... Voir page suivante ...

sulter pour (eux) de la compréhension du fait africain". A cette condition seulement ils pourront exprimer "tout ce que (leur) négritude comporte d'exigences" et, par là, "atteindre leur humanité totale". L'Afrique apportera ainsi au Martiniquais d'abord ses titres de noblesse, la restauration de sa dignité, ensuite la piste oubliée de son être profond, le chemin pour se retrouver lui-même. Enfin, elle contient un espoir pour l'avenir du monde européen lui-même, qui, après une crise d'impérialisme colonialiste, semble en proie à "une véritable folie de puissance et de domination qui bouleverse l'humanité dans des catastrophes aussi terribles que les guerres de 1914 et de 1939. (13)

**
++ ++

(12) On voit ici germer le mythe de "l'Afrique-supplément-d'âme", dont le monde moderne, trop technique, aurait besoin. Mythe qui sera alimenté plus tard par les écrits d'Alicune Diop; Senghor et tant d'autres...

(13) Suz. CESAIRE : "Léo Frobenius..." art.cité.

B. LA RECONNAISSANCE
DE LA RACE

Les poètes américains.

Le "retour à l'Afrique" ne suffit pourtant pas, s'il ne s'accompagne d'une reconnaissance et d'une ouverture à tous les problèmes de tous les frères de race, à commencer par les plus proches, les noirs des Etats-Unis.

Comme "Tropiques", cependant, ne peut faire officiellement de politique, c'est la poésie de ces noirs américains qu'elle étudiera. Mais qu'en retiendra-t-elle? L'art, le style? Bien sûr, mais surtout le cri: "C'est au cri qu'on reconnaît l'homme".

" Voici crier le poète nègre :

Nous crions parmi les gratte-ciel
Comme nos ancêtres
criaient parmi les palmiers d'Afrique
Car nous sommes seuls
Et nous avons peur.

C'est dire que le maître-sentiment du poète est un sentiment de malaise, mieux, d'intolérance. Intolérance du réel parce que sordide; du monde parce qu'encagé; de la vie parce que détreussée au grand chemin du soleil. " (14)

Par le biais de cette poésie, A. Césaire évoque la situa-

(14) Aimé CÉSAIRE : "Introduction à la poésie nègre américaine", in "Tropiques", n°2, juillet 1941

tion du noir dans le Nouveau-monde; toute cette race condamnée à "un réel sordide", travailleurs des plantations, vagabonds, prostituées, "ils défilent, hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, et s'enroule autour des chevilles la poussière têtue de la misère et de la faim". Ce qu'il voit, à travers les blues et les négro-spirituals, c'est l'attente du "coming of the Lord", du "retour du Seigneur", compensation dans l'éternité d'un sort terrestre insoutenable.

"Ah le paradis nègre! comme on sent bien qu'il est la poétique évasion d'un peuple meurtri qui, depuis des siècles, fait halte dans la misère matérielle et la géhenne spirituelle, sous la garde de vigilants bourreaux!" (15)

"La gelée de raisins et les biscuits d'or" compensent la faim qui accompagne le nègre tout au long de son existence! L'amabilité des saints et des prophètes, la galanterie de Saint Michel et les prévenances de Jésus lui-même sont autant de revanches sur la brutalité avec laquelle, ici-bas, on traite le nègre, fils d'esclave.

Mais les nouveaux poètes nègres américains cessent de se lamenter : ils se révoltent contre leurs "vigilants bourreaux" :

" Et sur le fond lourd des angoisses, des indignations rentrées, des désespoirs longtemps tus, voici monter et siffler une colère, et l'Amérique, sur le lit ébranlé de ses conformismes, s'inquiète de quelle atroce haine ce cri est la délivrance ... La noire cour des miracles est debout.

De cette lamentable humanité, (le poète noir) ne se veut nullement peintre, évocateur d'images, mais engagé dans la même aventure que ses héros ... Il vit de leur vie ... Il ne les regarde pas se débattre ou se battre. Il se bat, se débat lui aussi. Il n'est pas au-dessus, mais parmi. Il n'est pas juge, mais camarade. Et cette camaraderie explique chez le poète cette étonnante facilité à se mettre à la place, sa virtuosité à démêler une à une les fondamentales et primaires énergies qui meuvent le peuple auquel il appartient." (15)

(15) A. CESAIRE : ibid.

Césaire définit ainsi, en même temps, le rôle du poète noir, porte-parole de son peuple, qui n'a pas à choisir pour matériaux "de l'homme la plus noble partie, la fine fleur de la pensée ou du sentiment", mais doit "assumer sa totale nature" et peindre avec sérieux et passion, de façon à "faire un héros du nègre de tous les jours, le nègre quotidien, dont toute une littérature a pour mission de dénicher le grotesque ou l'exotisme", tout "comme l'orfèvre d'Afrique, qui, pour ses plus rares réussites ne connaît que le fer et le cuivre." (16) Le poète nègre doit donc être humble, il doit aussi être fidèle, malgré les tentations : "Que d'occasions de fuir!... les mille issues de la civilisation ... qui s'appellent la science, la morale, la culture", qui entraînent à "une capitulation de l'être devant le paraître, par peur de soi-même" (16).

Transparente est ici l'allusion aux écrivains bourgeois et occidentalises que "Tropiques" a coutume de pourfendre. Mais cette fois l'attaque n'est pas seulement négative : elle indique une voie, mieux, une mission : s'il a le courage de s'accepter, lui, sa couleur et son origine sociale, de se reconnaître frère de race de la masse misérable, s'il prend conscience qu'il doit représenter ce peuple et vivre ses problèmes, le poète noir pourra "faire surgir un monde", "recueillir une nouvelle manière de souffrir, de mourir, en un mot de porter une certaine charge d'homme" (16). Alors peut-être fera-t-il ce qui jusqu'ici fut refusé à toute la virtuosité, à tout le talent des poètes "aliénés" : il réveillera les énergies élémentaires, les ressorts psychologiques qui permettront à cette race meurtrie de se relever, d'entreprendre la conquête de sa liberté. "Par un miracle d'amour", il arrivera "à suggérer jusqu'aux forces intimes qui commandent le destin" (16).

(16) A. CESAIRE : ibid.

On voit comment, à partir d'une étude de la littérature nègre, Césaire amène son lecteur à une vue plus générale: le noir américain n'est qu'un symbole de la race noire toute entière, rejetée, asservie, humiliée, parce que noire. Et le poète nègre des USA n'est authentique que parce qu'il accepte d'exprimer les tares de son peuple; sa poésie n'est valable que dans la mesure où "elle laisser perler une goutte de sang". Il faut dès lors être sourd pour ne pas entendre l'appel inscrit en filigrane : écrivains martiniquais, vous aussi vous êtes noirs, votre peuple aussi est asservi et humilié, ne fuyez plus devant vous-mêmes et devant vos responsabilités :

++
++ ++

C. LA RECONNAISSANCE
DU FOLKLORE -

Dans un numéro suivant, "Tropi-ques" accentue la prise de conscience de cette réalité historique et raciale, cette fois par une réflexion directe sur le folklore antillais. Sur le mode lyrique, René Ménil et Aimé Césaire examinent les pôles autour desquels gravitent fables et contes populaires : Faim, Peur, Défaite, Ruse. La faim et la peur, après des révoltes vaines, engendrent la ruse, ultime résultat d'une civilisation imposée par la force.

Nous citons ici de larges extraits de cette interprétation sociale de la littérature antillaise; l'amertume s'y mêle à la tendresse pour créer, par endroits, de véritables poèmes (17).

"Il était une fois...

"Qu'on ne s'attende point à trouver ici des cosmogonies
"ou des métaphysiques. Ni même l'expression des grandes
"aventures sentimentales qui marquent l'homme. La pensée
"comme le sentiment est un luxe.

"Il était une fois, une fois de malheur, une fois de mi-
"sère et de honte, un homme noir accroché à la terre noi-
"re...

"Qu'on le prenne comme on voudra, c'est un peuple qui a
"faim. Pas un conte où ne revienne - vision de ripaille
"ou de saoulerie - cette obsession des ventres vides.

".....

(17) R.MENIL et A.CESAIRE : introduction au numéro spécial de "Tropiques" consacré au "Folklore martiniquais", n°4, janvier 1942

"Boire, manger, toujours incessamment repris le même rêve.
 "Ne sourions pas à ces "naïvetés". Sous une forme de pri-
 "me abord puérile, mais en tout cas directe, document his-
 "torique d'une valeur inestimable. Quand on aura dépouillé
 "toutes les archives, compulsé tous les dossiers, fouillé
 "tous les papiers des abolitionnistes, c'est à ces contes
 "que reviendra celui qui voudra saisir, éloquente et pa-
 "thétique, la grande misère de nos pères esclaves.
 "Et voilà qui révèle le mécanisme secret du merveilleux.
 "Quand l'homme écrasé par une société inique cherche en
 "vain autour de lui le grand secours, découragé, impuis-
 "sant, il projette sa misère et sa révolte dans un ciel
 de promesse et de dynamite.

"Après le cycle de la faim, le cycle de la peur. Le
 "maître et le compagnon d'esclavage, le fouet et la dé-
 "létation. C'est l'époque où des aventuriers blancs ou nè-
 "gres se spécialisaient dans la chasse "aux marrons" (18)
 "L'époque où les molosses fouillent ravins et montagnes;
 "celle où la délétation assure la liberté au traître. Au-
 "tant dire le temps de la Peur, de la grande Peur et de
 "l'universelle suspicion.

"D'où l'étrange et caractéristique mythologie du Zombi.
 "Tout est zombi. Lisez : méfiez-vous de tout ... compre-
 "nez que contre vous conspirent l'humanité et l'animali-
 té et la nature toute entière.

".....

"Un tambour. Le grand rire du Vaudou descend des mor-
 "nes (19). Combien au cours des siècles, de révoltes ain-
 "si surgies! Que de victoires éphémères! Mais aussi quel-
 les défaites! Quelles répressions! Mains coupées, corps
 "écartelés, gibets, voilà ce qui peuple les allées de l'
 histoire coloniale. Et rien de tout cela n'aurait passé

(18) Voir une définition des "nègres marrons" page. 283

(19) Voir une définition des "mornes" page

"dans le folklore ?

".....

"Et maintenant que reste-t-il ? La Faim, la Peur, l'In-Défaite. Le grand circuit triangulaire et ses monotones escales. Ce qui reste ? Colibri, le vaillant colibri est bien mort. Son tambour ne bat plus la charge. "... Il reste ... Lapin, lapin le faible, mais Lapin le madré, le rusé, le roublard... le lâcheur. Abâtardissement de la race. Voilà le grand fait. Les solutions individuelles remplacent les solutions de masse. Les solutions de ruse remplacent les solutions de force.

"Que reste-t-il ? Les petits malins, les astucieux, ceux qui savent y faire. Désormais l'humanité se divise en deux groupes : ceux qui savent et ceux qui ne savent pas se débrouiller. Admirable résultat de deux siècles de civilisation!

"Il était une fois un homme noir accroché à la terre noire... "

On aura remarqué le ton agressif. Les problèmes sociaux et politiques sont ici soulevés presque sans fard : oppression, tortures, privation de liberté, misère physique et morale, c'est toute la colonisation mise en cause, c'est la "civilisation" démasquée : le madré, le roublard, voilà le type d'homme estimable qu'ont produit trois siècles d'occupation occidentale. Pour survivre, il faut briser sa dignité, annihiler sa révolte, soumettre sa conscience à l'apprentissage du mensonge : tels sont les principes que tout Martiniquais suce avec le lait maternel, qu'il puise dans les contes des nourrices, dans les légendes des veillées. Le peuple de la Martinique est une "race abâtardie"!

Mais l'intérêt porté au folklore antillais n'est pas toujours aussi négatif, car, si les contes renseignent le Martiniquais sur les aliénations, ils sont aussi source de connaissance positive.

On y retrouve, par exemple, des survivances africaines : rôle des sorciers, métamorphoses du diable, coutume de poser des devinettes, symbolisme animal... Autant de sujets d'étude que propose "Tropiques" afin de rétablir les liens, rompus par l'exil, entre l'Afrique et les Antillais.

On y peut puiser aussi des leçons de courage, un esprit de combat et d'héroïsme, comme dans le conte de Colibrí, le nègre fier et libre, à qui Dieu envoie tour à tour divers animaux pour lui ravir son tam-tam, symbole de sa force créatrice. Colibrí résiste à tous, jusqu'au jour où vient Poisson-arné (l'Européen et sa puissance technique), contre qui, plutôt que de s'incliner, Colibrí se bat jusqu'à la mort. "Tropiques" souligne la portée toujours actuelle de cette fable : le peuple martiniquais est encore capable de résistance, comme l'ont été autrefois les nègres marrons (20), les esclaves révoltés, tous ceux de sa race qui dirent Non aux maîtres détestés.

(20) Nègres marrons = esclaves qui s'enfuyaient des plantations pour vivre libres dans les bois. On leur donnait la chasse avec l'aide de chiens spécialement dressés. Rattrapés, ils étaient marqués au fer rouge. A la seconde tentative d'évasion, le délinquant avait le jarret coupé, à la troisième, il était mis à mort.

CHAPITRE XV.

U N E A R M E M I R A C U L E U S E :

L A P O E S I E S U R R E A L I S T E :

Initiation -
 Rencontre avec André Breton -
 Circonstances politiques -
 Instrument de révolution -
 A la recherche de soi-même -
 Une poésie démiurgique -

Pour reconquérir sa vraie personnalité, "Tropiques" propose donc jusqu'ici à l'Antillais trois armes : le "ressourcement" africain - l'originalité raciale - les leçons du folklore. Mais il en existe une quatrième, fournie par l'Europe elle-même : le Surréalisme. Elle permettra au poète nègre d'opérer sur lui-même et sur son peuple les transformations qui s'imposent.

Nous avons vu, au chapitre III, comment le Surréalisme avait influencé l'équipe de "Légitime Défense", dont René

Ménil fit intimement partie, comment aussi, moins directement, il avait touché le trio Césaire - Senghor - Damas. Pourtant, le "Cahier d'un retour au pays natal" de Césaire n'est pas surréaliste, encore que certaines incantations participent déjà de cette technique.

"Tropiques", ^{elle} lui, va prôner le Surréalisme comme une voie de salut de la poésie. Les premiers numéros déjà plaident en sa faveur, mais sans encore le nommer :

"La poésie est incantation, envoûtement, prise de possession de l'être au plus vif de son être : ce centre mystérieux et secret... Magie de la poésie; le terme est-il trop fort? Laissons parler Mallarmé :

" Evoquer dans l'ombre exprès l'objet tû par des
 " mots allusifs, jamais directs, se réduisant à
 " du silence égal, comporte tentative proche de
 " créer.

Voilà le grand mot lâché.

Depuis Baudelaire et Rimbaud, la fonction essentielle de la poésie n'est plus de créer un objet d'art, au sens où l'entendaient les Parnassiens. Que cherche plutôt le poète? Non pas à modeler, à ciseler, à faire un joyau. C'est un monde, un univers qu'il veut créer. Et voilà la poésie lancée dans l'infini du mystère.

" Je suis obscur comme le sentiment"...

Ainsi parle P. Reverdy.

Et dès lors adhésion est demandée au lecteur. Adhésion à l'obscurité. Adhésion de l'esprit, adhésion de l'âme. Consentement de l'esprit, consentement de l'âme. Communication de l'être avec le monde. Un monde. Celui du poète.

La nature est-elle donc si claire? Sa réalité si lisible? Comment le poète qui lui a dérobé son feu créateur ... n'aurait-il pas un besoin lui aussi, de mystère et d'indicible. Poésie est création. " (1)

(1) Aristide MAUGÉE : "Poésie et obscurité", in "Tropiques" n°2, juillet 1941

Dans "Tropiques", les premiers articles de R. Ménénil sur le Surréalisme ressemblent à des cours de littérature : il initie patiemment son public aux notions élémentaires les plus orthodoxes, depuis la "recette" classique de P. Reverdy: "Plus les rapports de deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte, plus elle aura de puissance émotive", jusqu'aux théories sur l'activité poétique :

"Tournant le dos au monde, sans jamais cesser de s'y appuyer, le poète tente d'en saisir le complément imaginaire..."

"La réalité et l'imaginaire s'opposent non pas comme l'être et le néant, mais comme l'être et le devenir. L'imaginaire est ce qui, encore abstrait, tend à devenir réel, ou plutôt, plus réel. Il le devient quand nous avons courage..."
L'activité poétique n'est pas une évasion de la réalité, elle n'en peut être qu'un agrandissement illimité, qu'un essai de la saisir dans sa totalité, qu'une tentative d'atteindre à une vision sans limite de l'univers..."

"Nous retrouvons ainsi un royaume que notre paresse et le peu de foi que nous avons dans la réalité de l'esprit dégradent et diminuent, et nous le gouvernons, menés par le train d'enfer de l'homme qui atteint à la simplicité essentielle, aux vérités premières, à la première jeunesse, à la première genèse, aux folles espérances qui sont les seules espérances, à la confiance infinie..." (2)

Ménénil parle alors de la notion de "surréalité", unité retrouvée de l'esprit, et des bienfaits de l'écriture automatique :

"Le poète tient par sa pointe à la réalité quotidienne, mais il brille tout entier d'un feu dérobé, conquis à contre-

(2) René MENIL : "Orientation de la poésie", in "Tropiques" n° 2, juillet 1941

réalité, dans l'imaginaire, et livre à l'homme une réalité absolue, une surréalité si l'on veut, où, unité primitive, le réel et l'imaginaire sont animés du même souffle de vie."

"La multiplication de ces découvertes poétiques qui sont les découvertes du réel, dépend uniquement de l'audace du poète. Cette audace peut être heureusement portée par la lame de fond de l'automatisme psychique, lequel, livré à son mouvement naturel, mène nécessairement l'esprit à la rencontre de ses propres virtualités, qui, atteintes, sont par là même réalisées. " (3)

Ces articles didactiques, d'aspect un peu scolaire, visent à la fois à introduire le lecteur antillais aux poètes modernes, et à promouvoir des mouvements locaux parallèles. En même temps, les cahiers de "Tropiques" éditent régulièrement les poèmes d'A. Césaire, réunis plus tard sous le titre "Les Armes Miraculeuses". Ces pages semblent servir d'illustration aux articles théoriques, alors qu'en fait ce sont plutôt les articles qui expliquent les poèmes, difficiles et de facture nettement surréaliste.

+
+ +

On s'est étonné, à ce propos, qu'un écrivain comme A. Césaire ait adopté aussi totalement l'écriture surréaliste, lui qui était l'adversaire le plus farouche de l'influence culturelle française. On a coutume de mettre en cause l'influence d'André Breton, que Césaire rencontra à la Martinique (4). Il est certain que Breton a reconnu d'abord,

(3) René MENIL : art.cité

(4) Comme le fait, par exemple, Madame Eliane BOUCQUEY dans "Négritude et poètes noirs", mémoire de licence en Lettres, Université Libre de Bruxelles, 1959.

encouragé ensuite, le surréalisme de Césaire. Mais il n'en est aucunement l'origine, comme le prouvent simplement les circonstances historiques : les deux poèmes principaux des "Armes Miraculeuses", intitulés "Le Grand Midi" et "Les pur-sang", qui sont très nettement surréalistes déjà, parurent dans "Tropiques" (5) avant que Breton ne fit la connaissance d'A. Césaire (6). De plus, Breton ne vit Césaire que durant deux mois, avant de gagner les Etats-Unis. On n'assimile pas en si peu de temps un style tout nouveau! Le témoignage de Breton suffit d'ailleurs à montrer qu'entre les deux hommes il y eut rencontre, admiration réciproque, mais non point influence :

" L'accent de ces pages, dit Breton à propos de "Tropiques", étaient de ceux qui ne trompent pas, qui attestent qu'un homme est engagé tout entier dans l'aventure et en même temps qu'il dispose de tous les moyens capables de fonder, non seulement sur le plan esthétique, mais encore sur le plan moral et social, que dis-je, de rendre nécessaire et inévitable son intervention....

On s'apercevait que, du plus simple au plus rare, tous les mots passés par sa langue étaient nus. D'où chez lui cette culmination dans le concret, cette qualité sans cesse majeure du ton qui permettent de distinguer si aisément les grands poètes des petits. Ce que j'appris ce jour-là, c'est que l'instrument verbal n'avait même pas été désaccordé dans la tourmente. " (7)

Breton compare Césaire à une "cuve humaine portée à son point de plus grand bouillonnement, où les connaissances, ici encore de l'ordre le plus élevé, interfèrent avec les dons magiques", et il reconnaît en sa littérature une conception de vie parente de la sienne : "Ce qu'il exprimait ne m'était en rien étranger".

(5) "Tropiques" n°1, avril 1941 et n°2, juillet 1941

(6) Cfr le texte d'André Breton qui introduit le chapitre XII

(7) André BRETON : "Un grand poète noir", in revue "Fontaine" n° 35, 1944.

Mais cet enthousiasme n'est pas dû seulement aux poèmes surréalistes de Césaire, car, quand Breton lit le "Cahier d'un retour au pays natal", encore inédit, il déclare :

" Ce poème n'est rien moins que le plus grand monument lyrique de ce temps ... On y reconnaîtra ce mouvement entre tous abondant, cette exubérance dans le jet et la gerbe, cette faculté d'alerter sans cesse de fond en comble le monde émotionnel jusqu'à le mettre sens dessus dessous, qui caractérisent la poésie authentique par opposition à la fausse poésie...

.....

La poésie de Césaire, comme toute grande poésie et tout grand art, vaut au plus haut point par le pouvoir de transmutation qu'elle met en oeuvre et qui consiste, à partir des matériaux les plus déconsidérés, parmi lesquels il faut compter les laideurs et les servitudes mêmes, à produire on sait bien que ce n'est plus l'or, la pierre philosophale, mais bien la liberté."(8)

Quant à l'impression que fit Breton sur Césaire, elle est sensible dès les numéros suivants de "Tropiques". Breton est porté au pinacle, abondamment cité et commenté, et le surréalisme est prôné comme moyen supérieur de libération.

+
+ +

L'adoption de ce moyen provient par ailleurs également des circonstances politiques qui contraignent les Martiniquais à parler à mots couverts. De 1941 à 1943, le Surréalisme devient la citadelle de l'esprit de résistance. La majeure partie des "Armes Miraculeuses" fut écrite pendant la guerre, sous le gouvernement de Vichy. Il était impossible de critiquer ouvertement l'ordre établi, mais impossible aussi à Césaire de taire son sentiment exacerbé d'

(8) ibid., pp. 547-548

intolérance à toutes les formes d'oppression et de lâcheté. Le Surréalisme permettait une sorte de langage-code dans lequel l'équipe de la revue pouvait exprimer sa révolte et son espoir et les transmettre sans trop craindre les représailles. Cette forme littéraire devenait ainsi un véhicule indispensable des idées de l'opposition, le seul adéquat à la situation, car suffisamment allusif, voire obscur, pour que les autorités et les adversaires n'en saisissent pas immédiatement la portée.

"Parmi les puissantes machines de guerre que le monde moderne met à notre disposition ... notre audace a choisi le surréalisme qui lui offre actuellement les chances les plus sûres de succès." (9)

"Pas un moment au cours de ces dures années de la domination de Vichy, l'image de la liberté ne s'est ternie totalement ici, et c'est au surréalisme que nous le devons. Nous sommes heureux d'avoir maintenu cette image aux yeux mêmes de ceux qui croyaient l'avoir rayée à tout jamais. Aveugles parce qu'ignorants, ils ne la voyaient pas rire, insolente, agressive, à travers nos pages. Lâches ensuite, quand ils comprirent, apeurés, honteux.

Ainsi donc loin de contredire ou d'atténuer, ou de dériver notre sentiment révolutionnaire de la vie, le surréalisme l'épaula. Il alimente en nous une force impatiente, entretenant sans fin l'armée massive des négations." (9)

Mais le surréalisme ne servait pas seulement d'instrument de rébellion et de propagande contre l'Occident en général et le gouvernement pro-allemand en particulier. Il devait permettre également de combattre la bourgeoisie marti-

(9) Suzanne CESAIRE : "1943 : le surréalisme et nous", in "Tropiques", n°8, octobre 1943

- Nous avons vu, au chapitre III, comment le surréalisme avait favorisé la révolte des écrivains noirs contre la société et les valeurs européennes. Nous y renvoyons le lecteur.

niquaise et de réveiller une population abâtardie par de trop longues années d'esclavage.

"On sait où nous en sommes ici, à la Martinique. Notre tâche d'homme, la flèche de l'histoire nous l'indiquait vertigineusement : une société tarée en ses origines, appuyée en son présent sur l'injustice et l'hypocrisie, rendue par la mauvaise conscience peureuse de son devenir, doit moralement, historiquement, nécessairement, disparaître." (10)

Et la poésie surréaliste va expressément être employée pour liquider cette société, comme l'indique Aristide Maugée :

"Le Grand Midi" est un poème de révolte et de haine. Contre la stagnation d'une vie de mensonges et de préjugés. Contre la sottise, les lâchetés, les abandons, l'immoralité d'un monde avili." (11)

Ailleurs, Césaire s'adresse à ses compatriotes en ces termes :

" Vous
 O vous qui vous bouches les oreilles
 C'est à vous, c'est pour vous que je parle, pour
 vous qui écartelerez demain
 jusqu'aux larmes la paix paissante de vos sourires
 pour vous qui un matin entasserez dans votre besace
 mes mots et prendrez à l'heure où sommeillent
 les enfants de la peur
 l'oblique chemin des fuites et des monstres." (12)

Ainsi, par "sa charge de poudre, de déroute, de folie, d'éblouissement", la poésie de Césaire devient instrument de combat. "Ici poésie égale insurrection" (13). Révolte contre le rationalisme occidental! Révolte contre le colonialisme! Révolte contre la "paix paissante" des Martiniquais! Révolte fondamentale contre "un monde déchiré par ses propres contradictions", le monde moderne. (13)

(10) Sus. CESAIRE : art.cité.

(11) Aristide MAUGÉE : "Un poète martiniquais, A. Césaire
in Tropiques n°4.

(12) Aimé CESAIRE : "En guise de manifeste", in "Tropiques
 n°5, avril 1942

" Se défendre du social par la création d'une zone d'incandescence, en deça de laquelle, à l'intérieur de laquelle fleurit dans une sécurité terrible la fleur inouïe du "Je"; dépouiller toute l'existence matérielle dans le silence et les hauts feux glacés de l'humour : conquérir par la révolte la part franche où se susciter soi-même, intégral..." (13)

+
+ +

Jusqu'ici, nous n'avions envisagé que le rôle destructeur du surréalisme. Mais déjà la fin de notre dernière citation laissait entrevoir quelque chose de neuf : poésie révoltée ne signifie pas seulement poésie négative, mais aussi poésie conquérante! Elle est une "force qui au tout-fait, au tout-trouvé de l'existence et de l'individu, oppose le tout-à-faire de la vie et de la personne." (13) "Une force, la seule qui nous permette de retrouver cette faculté unique, originelle, dont le primitif et l'enfant gardent trace, qui lève la malédiction d'une barrière infranchissable entre le monde intérieur et le monde extérieur" (14), barrière qui est le rationalisme occidental.

Ceci est d'importance capitale! Le surréalisme devient ici un outil majeur, irremplaçable : il libère l'inconscient et donne accès au moi profond.

Bien sûr, cela était déjà valable pour l'Européen, et Breton se plaint assez du sort fait par le rationalisme aux

(13) Aimé CESAIRE : "Maintenir la poésie", in "Tropiques" n°8, octobre 1943

(14) Suz. CESAIRE : "1943 : le surréalisme et nous", art. cité.

valeurs du subconscient et de l'amputation de la personne qui en résulte. Le premier article du programme surréaliste, écrit-il, a toujours été "la volonté bien arrêtée de porter le coup de grâce au prétendu "bon sens" dont l'impudence a été jusqu'à s'arroger le titre de "raison"; le besoin impérieux d'en finir avec cette dissociation mortelle de l'esprit humain dont une des parties composantes est parvenue à s'accorder toute licence aux dépens de l'autre ... Nos rêves, c'est plus de la moitié spoliée de notre nature." (15)

"Tropiques" attire l'attention sur ces possibilités d'investigation du surréalisme et cite plusieurs auteurs :

- Lautréamont : "le premier a avoir compris que la poésie commence avec l'excès, la démesure, les recherches frappées d'interdit, dans le grand tam-tam aveugle, dans l'irrespirable vide absolu, jusqu'à l'incompréhensible pluie d'étoiles" (16)

- Breton : "Un poème doit être une débauche de l'intellect ... Après la débauche tout recommence - sable, chalumeaux oxydriques." (17)

- Eluard : "Sonnant les cloches du hasard à toute volée
.....
Il brûla les racines les sommets disparurent
Il brisa les barrières du soleil des étangs
Dans les plaines nocturnes le feu chercha l'
(aurore
Il commença tous les voyages par la fin
Et sur toutes les routes
Et la terre devint à se perdre nouvelle." (17)

En quête de ce moi profond, les surréalistes vont se passionner pour la psychanalyse et l'ethnographie, dont "l'intérêt le plus actuel est qu'elles montrent lumineusement que ni les individus ni les peuples n'agissent en rai-

(15) André BRETON : "Un grand poète noir", art.cité, p.546

(16) Aimé CESAIRE : "Isidore Ducasse, comh du sacrément"
in "Tropiques" n°7, février 1943

(17) Cité par Suz.CESAIRE : "André Breton, poète", in "Tropiques" n°3, octobre 1941

son des motifs qu'ils se donnent consciemment de leurs actes. L'impulsion sans quoi l'action n'est pas et où elle trouve son ressort, a son départ en dehors de la sphère des raisons de notre logique." (18)

C'est pourquoi les surréalistes vont critiquer violemment la raison et les "idées claires" du classicisme français. "Ces raisons logiques par rapport aux causes réelles constituent une fantasmagorie trompeuse. Dès lors il saute aux yeux que toutes les spéculations socratiques sur la conduite des individus et des peuples se sont misérablement fourvoyées dans la mare stagnante des "idées claires"... (les sciences nouvelles) ouvrent enfin à l'homme l'accès de l'homme, c'est-à-dire permettent de dépasser la zone dérisoire de nos fausses raisons et d'arriver à la ligne où se jouent les énergies essentielles et vitalement préoccupantes." (18)

Les poètes antillais vont partager cet anti-rationnalisme, mais ils trouvent dans le surréalisme un intérêt beaucoup plus concret encore et pour eux plus vital, si nous songeons un instant au tragique de leur situation. L'Antillais est un homme dépossédé de sa culture et de ses traditions; il refuse néanmoins l'assimilation française au nom de sa "négritude", qui est d'abord prise de conscience du destin d'une race exilée, réduite en esclavage et opprimée pendant des siècles. Accepter l'assimilation lui semblerait ratifier trop de méfaits. Mais il réalise parfaitement qu'il ne suffit pas, pour récupérer une valeur humaine complète, d'un sursaut de dignité, d'un cri de révolte ou de haine. C'est même, pourrait-on dire, seulement après ce sursaut que l'Antillais se sent complètement dépossédé : sa mère-patrie, l'Afrique, est lointaine et ses traditions dégradées. Qu'en reste-t-il de pur et de vivant? Un "tempérament" propre au noir : c'est là peu de chose pour asseoir toute une culture! Ce tempérament

(18) René MENIL : "L'action foudroyante", in "Tropiques", n°3, octobre 1941.

même s'est altéré par le métissage, l'influence chrétienne et l'éducation bourgeoise. Mais, à cette lancinante nostalgie du passé, le surréalisme apporte une bouffée d'espoir. Il doit rouvrir "les routes d'autrefois et de demain où il renoue ... les liens oubliés. Routes très claires où l'homme débarrassé des entraves de la durée et de l'étendue voit clair, clair dans son passé qui est à la fois son avenir" (19)

Quand Susanne Césaire parlait tout à l'heure de cette "force ... qui lève la malédiction d'une barrière infranchissable entre le monde intérieur et le monde extérieur", elle ne visait donc pas seulement une logique cartésienne étouffant les trésors de l'inconscient, mais une barrière de durée et d'étendue réelles (trois siècles d'exil et des milliers de kilomètres) qui sépare l'Antillais de son passé africain!

Le surréalisme apparaît ainsi à l'Antillais, non seulement comme un moyen d'extérioriser sa révolte contre le monde occidental, mais aussi comme l'unique instrument à sa disposition pour se retrouver lui-même, pour tenter de faire ressurgir, du profond de l'inconscient même des individus, un passé apparemment disparu. C'est là "une aventure dont on ne peut pas savoir encore si elle ne sera pas mortelle, mais dont on peut espérer, et c'est là l'essentiel, la conquête totale de l'esprit." (20). Le surréalisme, c'est la seule issue actuellement possible à l'aliénation culturelle martiniquaise.

Ce n'est pas un jeu gratuit ou expérimental, comme ce le fut souvent pour les surréalistes français. C'est au con-

(19) Suzanne CESAIRE : "André Breton, poète", art.cité

(20) Suzanne CESAIRE : "1943 : le surréalisme et nous", art.cité.

traire, très exactement, la torche d'Orphée à la recherche d'Euridyce, selon la célèbre comparaison de Sartre.

De même, à propos du poème "Le Grand Midi", Aristide Maugée parlera d'une descente aux Enfers (21) :

" Le poète recherche un monde nouveau : un monde de beauté et de vérité. Où le trouvera-t-il sinon dans la profondeur de sa conscience? Et c'est alors la prodigieuse "ascension" de cette descente en soi...

Inutile, cette recherche de la connaissance à travers l'enchevêtrement des attaches terrestres, parmi les algues de l'habitude, parmi les instincts, les refoulements, l'inquiétude de l'impatience.

Dans cette quête de spiritualité, le poète veut briser toutes les entraves qui enchaînent sa conscience. Descendre plus bas, encore plus bas, pour cueillir comme une rose exquise l'instant suprême où l'homme n'a plus besoin de composer, de s'abaisser, de se prosterner, mais au contraire le voici se redresser et croître selon le suc de sa sève : "je pousse comme une plante...". Il s'agit d'atteindre l'extase, qui jette le pont entre le communicable et l'Incommunicable. Quelle revanche de l'esprit sur l'amertume des humiliations et les rancœurs du corps supplicié." (22)

+
+ +

L'Europe avait qualifié de "maudite" cette orientation de la poésie, qui essayait de déchirer le voile de l'inconscient et de connaître l'homme véritable malgré les

(21) Les deux poèmes "Les pur-sang" et "Le Grand Midi" forment un dyptique primitivement édité sous le titre du dernier. Le texte d'Aristide Maugée que nous citons concerne donc également le poème "Les pur-sang" que nous commenterons en fin de ce chapitre.

(22) Aristide MAUGÉE : "o.c."

interdictions des taboux sociaux. Doublement maudite est-elle à la Martinique, puisqu'elle permet en outre aux nègres de récupérer une qualité humaine que toute l'organisation sociale lui refuse et de se poser ainsi en égal du blanc, en annonçant "un nouveau ciel, une nouvelle terre" :

" Poésie maudite ... parce que connaissance et non plus divertissement. Maudite parce que caravelle des lointains intérieurs. Maudite parce que levant l'interdit des mers noires. Maudite dans le sillage des découvreurs de mondes. Maudite parce qu'aux oreilles du poète retentit désormais la voix même qui obsédait Colomb : "Je fonderai un nouveau ciel et une nouvelle terre si bien qu'on ne pensera plus à ce qui était avant." (23)

La poésie, c'est donc bien maintenant "cette force qui au tout-fait, au tout-trouvé de l'existence et de l'individu oppose le tout-à-faire de la vie et de la personne" (23). Comme le dit Suzanne Césaire, le poète devient le prophète d'un nouveau monde (24). Mais il ne se contente pas de prophétiser, sa parole deviendra action et "elle apparaîtra alors avec l'auréole d'une puissance terrible car elle sera indissolublement liée aux secrets mouvements impulsifs de l'homme ... Le langage aura la puissance même du geste" (25). En effet, nous l'avons déjà signalé, en même temps qu'elle révèle au poète les énergies secrètes de l'inconscient, la méthode surréaliste permet d'agir sur elle et de les dominer. René Ménil peut ainsi concevoir la possibilité d'une politique et d'une morale nouvelles, telles qu'une parole juste déclenche, de façon inmanquable, chez l'auditeur, le comportement souhaité. Bien sûr, il est naïf d'imaginer ainsi "un homme armé du pouvoir poétique s'élevant fort au dessus de son peuple et bouleversant la vie sociale de son pays par un seul mot prononcé" (25) ! Et pourtant, il est indéniable que

(23) A. CESAIRE : "Maintenir la poésie", art.cité

(24) Suz.CESAIRE : "André Breton, poète", art.cité

(25) René MENIL : "L'Action foudroyante", art.cité

certaines méthodes d'action psychologique, dans les domaines de la politique ou de la publicité, pour ne parler que de ceux-là, font preuve d'une réelle efficacité. Ne pourrait-on admettre qu'un poète agisse directement sur le subconscient de son lecteur et provoque en lui un bouleversement plus ou moins profond, voire une refonte totale de sa conception de la vie ? (26)

(26) Cette conception suppose évidemment l'existence d'un inconscient collectif, c'est-à-dire identique chez tous les hommes et pénétrant l'inconscient individuel. Il faudrait en outre que cet inconscient ait des lois précises, connais-sables, dont un langage spontané serait l'expression. Par une réflexion sur ce langage, ses rythmes, ses images, l'on pourrait arriver à déterminer un certain nombre de lois dirigeant l'inconscient! Des études ont été entreprises dans ce sens. Césaire s'est notamment intéressé aux travaux de Gaston Bachelard ("L'eau et les Rêves", Paris, Editions J.Corti, 1942), montrant comment chacun des quatre éléments imposait à la fantaisie apparemment libre de l'artiste, un certain nombre d'images : il y aurait ainsi une sorte d'objectivité matérielle dans la connaissance poétique du monde, ainsi que le suggère Georges Gusdorf dans "Mythe et Métaphysique" (Paris, Flammarion, 1953, surtout pages 209 ss.). L'"Histoire des religions" de Myrcea Eliade (Paris, Payot, 1959) semble confirmer cette hypothèse en montrant l'universalité de certains symboles et leur liaison constante à des formes économiques et sociales identiques, quels que soient le temps ou le lieu. Par exemple toutes les civilisations de type agricoles établissent une relation entre la création du monde, l'acte sexuel et les semences. On peut citer encore la fréquence du culte solaire dans les sociétés à monarchie absolue ou théocratiques, qu'elles se trouvent en Egypte ancienne, chez les Incas, au Dahomey du XVIIe siècle ou au Japon du XXe siècle.

Ces études aboutissent actuellement à la reconnaissance qu' "il y a donc au niveau des images une matière irréductible, et comme constituante de la réalité humaine" et aussi que "le règne de l'imagination matérielle, s'il n'a aucune consistance scientifique, revêt une signification anthropologique certaine ... Ainsi se dessine une voie d'accès à l'humain qui doit correspondre à une certaine forme de vérité" (Gusdorf, o.c., pp.210-211). C'est bien ainsi que Césaire a compris le rôle de la poésie et des images poétiques. Il faut, selon lui, "donner à l'image sa juste importance, plus grande que celle de la sémantique de chaque mot. Ne pas se laisser décontenancer par son apparence arbitraire. Les images ne sont jamais arbitraires, c'est-à-dire non-signifiantes. Je ne parle pas

Après avoir servi la révolte du poète noir, la libération de sa personnalité, la récupération de son passé, après lui avoir donné les moyens d'agir sur son peuple pour le libérer à son tour, le surréalisme aura-t-il épuisé ses ressources ? Non pas !

" Demain,

Des millions de mains noires à travers les ciels rageurs de la guerre mondiale vont dresser leur épouvante. Délivré d'un long engourdissement, le plus déshérité de tous les peuples se lèvera, sur les plaines de cendre.

.....

Notre surréalisme lui livrera alors le pain de ses profondeurs... Retrouvée enfin la puissance magique des mahoulis (27), puisée à même les sources vives. Purifiées à la flamme bleue des soudures autogènes les niaiseries coloniales. Retrouvée notre valeur de métal, notre tranchant d'acier, nos comunions insolites. " (28)

Dans ce texte exalté, Suzanne Césaire indique un but plus lointain de la révolution surréaliste. Après avoir été de la conscience noire les sédiments de l'aliénation occidentale et fait place nette pour l'implantation d'une culture authentiquement nègre, le surréalisme servira encore à éduquer le

.....

de la comparaison, mais de l'image qui est le langage de l'inconscient et qui l'exprime par ses symboles et sa logique propre. Une critique trop souvent faite est que l'emploi de l'image trop individuelle risque de supprimer la communicabilité et de renfermer le poète en lui-même. C'est oublier le fond d'images qui sont dans l'inconscient collectif. C'est oublier singulièrement que toutes ou presque toutes les images se ramènent à des images primordiales, lesquelles - incrustées dans l'inconscient collectif - sont universelles, comme le prouve le langage du rêve, identique chez tous les peuples par dessus la variété des langues et des modes de vie. Au fond, et l'Occident l'a trop longtemps oublié, c'est l'image la vraie langue universelle." (Lettre d'A.Césaire en juin 1959) - Si Césaire a abandonné aujourd'hui l'orthodoxie surréaliste, ce texte récent prouve qu'il en a cependant conservé un des acquis principaux.

.....

peuple noir. Ce n'est plus le poète seul qui sera délivré, mais à son tour il libèrera jusqu'au plus humble de ses frères, en lui montrant, dans le concret, ce qu'est l'authenticité noire, et en lui fournissant les moyens d'y atteindre. (29)

Quand on réalise ainsi tout ce que l'équipe de "Tropiques" a pu tirer du surréalisme en fait de substance poétique, philosophique ou morale, on ne s'étonne plus de la place que lui accorde la revue. Pour ces jeunes Martiniquais, le surréalisme semble être apparu alors un peu comme une panacée universelle, le remède complet à tous leurs maux. "La cause surréaliste, dans l'art comme dans la vie, est la cause même de la liberté", écrit encore Suzanne Césaire, peu avant la suppression de la revue (28). Pour eux, le mot surréalisme équivaut à celui de Révolution, mais ils préfèrent le premier, non seulement pour des motifs de censure politique, mais parce qu'ils entendent indiquer qu'il ne s'agit pas seulement d'une réforme sociale, mais d'un changement beaucoup plus radical, qui atteindra les consciences individuelles dans ce qu'elles ont de plus profond.

(27) "mahoulis" =

(28) Suz. CESAIRE : "1943 : le surréalisme et nous", in "Tropiques" n°8, octobre 1943 - On aura remarqué sans doute le ton généralement plus agressif des articles de ce numéro. Les collaborateurs de "Tropiques" dévoilent ouvertement leur pensée : ils savent en effet que la revue ne paraîtra plus, les imprimeurs ayant, sous la pression gouvernementale, refusé de l'éditer!

(29) Sur le rôle d'éducateur de l'écrivain noir, voir notre chapitre XVII, pp. 117-118, ainsi que les opinions de différents écrivains interrogés à ce sujet, que nous commentons dans la cinquième partie de ce travail. Cfr en outre le discours d'A. CESAIRE au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs (Rome 1959), reproduit dans le numéro spécial de la revue "Présence Africaine", n°24-25, février-mai 1959.

+ +

Tandis que s'élaboraient, tout au long de l'existence de la revue, les articles sur les multiples possibilités du surréalisme, Aimé Césaire, pour sa part, n'écrivit qu'un très bref article théorique. Sa prose concernait plus volontiers le folklore martiniquais, les écrivains noirs américains ou les poètes français. Par contre, dans chaque numéro de "Tropiques", ses poèmes brillent d'un éclat obscur, seulement intelligibles pour ceux qui comprennent les symboles, les allusions, pour les "pur-sang". "Les Pur-sang", tel est d'ailleurs le titre d'un poème d'Aimé Césaire, dont nous allons maintenant citer de larges extraits, en les commentant quelque peu. Il illustre en effet merveilleusement les différents stades de la démarche du poète noir, que nous avons tenté d'exposer jusqu'ici.

+ +



L E S P U R - S A N G (1)

Voici les cent pur-sang hennissant du soleil
parmi la stagnation.

Ah! je sens l'enfer des délices
et par les brumes nidoreuses imitant de floches
chevelures - respirations touffues de vieillards
imberbes - la tiédeur mille fois féroce
de la folie hurlante et de
la mort

Mais comment, comment ne pas bénir
telle que ne l'ont point rêvée mes logiques,
dure, à contre-fil lézardant leur pouacre amas
et leur saburre, et plus pathétique
que la fleur fructifiante,
la gerce lucide des déraisons ?

Les pur-sang du soleil sont les hommes vrais,
asseiffés de liberté. Ils annoncent la révolution
qui balayera la stagnation de l'ordre établi.
Plus puissante que la logique, qui conseille de
se soumettre à la loi du plus fort, la folie lu-
cide et calculée peut lézarder le pouacre amas
des vieillards imberbes, c'est-à-dire de tous
ceux qui, jeunes encore pourtant, se conduisent
comme des vieillards résignés, acceptent la si-
tuation et ne trouvent pas intolérable la condi-
tion des noirs.

(1) Nous suivons la version éditée dans la revue "Tropiques"
n° 1, avril 1941, Fort-de-France, en indiquant les quel-
ques différences avec l'édition parue dans "Les Armes
miraculeuses", Paris, NRF Gallimard, 1946, pp.10 à 22,
sauf lorsque la ponctuation seulement a été modifiée.

L'harmonie imitative du premier vers accumule les S pour traduire le sifflement de la course et, avec les sons ANT, le hennissement des chevaux. Mais le rejet du second vers nous replonge aussitôt dans un monde sans air et sans lumière. Aux images qui le peignent - pouacres amas, brumes nidoreuses, respirations touffues, floches chevelures - s'opposent les forces déchaînées qui l'anéantiront - tiédeur féroce, folie hurlante - gerce lucide et dure des déraisons.

Et j'entends l'eau qui monte,
la nouvelle, l'intouchée, l'éternelle,
vers l'air renouvelé.

L'eau vive, dans un ruissellement rendu par les L des trois vers, monte pour purifier les marais de ce monde stagnant. L'eau vive est symbole de la vie nouvelle qui pourra naître dans un monde renouvelé.

.....

et voici passer
vagabondage sans nom
vers les sûres nécropoles du couchant
les soleils, les pluies, les galaxies
fondus en fraternel magma

Vision apocalyptique : la liquidation de l'ancien monde, annoncée par les cavaliers et le murmure de l'eau montante, débute par une débandade des éléments de la nature. Les sûres nécropoles sont celles d'où l'on ne revient pas : la liquidation est définitive!

.....

et la terre

.....

s'éteignit

et la mer fait à la terre un collier de silence
la mer humant la paix sacrificielle

où s'enchevêtrent nos râles, immobile avec
d'étranges perles et de muets mûrissements
d'abyesse,

la terre fait à la mer un bombement de silence
dans le silence

.....

vide

vide comme au jour d'avant le jour...

- Grâce! grâce!

Qu'est-ce qui crie grâce ?

Poings avortés, amassements taciturnes, jeûnes

hurrah pour le départ lyrique

brûlantes métamorphoses

dispenses foudroyantes

Toute clarté disparue, la terre s'éteint, livrée à l'eau purificatrice. Vide et silence. La mer, collier de la terre - La Martinique est une île - est prometteuse de vie encore inconnue, dont l'enjambement "muets mûrissements - d'abyesse" fait mieux sentir les profondeurs. Pourtant toute vie n'est pas éteinte : le poète entend des cris de grâce qui déchaînent sa colère. Il en appelle à tous ceux dont les révoltes furent matées et dont la rancune s'accumula en silence : qu'ils se déchaînent maintenant, toute dispense leur est accordée.

feu, ô feu

les volcans tirent à bout portant

les villes par terre dans un grand bruit d'idoles

dans le vent mauvais des prostitutions

et des sodomies

les villes par terre et le vent soufflant

parmi l'éclatement fangeux de leur chair

le rugissement excrémental (2)

(2) Dans l'édition NRF Gallimard, ce dernier texte a été rem-

Le feu, autre élément purificateur (*πυρος*) :
 Les volcans symbolisent la Martinique, ses réserves authentiques de forces et de révolte qui détruisent les villes, toujours symboles de la civilisation européenne dans ce qu'elle comprend d'artificiel, d'antinaturel : les idoles (faux dieux des religions étrangères, Argent, Profit, Suprématie blanche...) et les pourritures, les corruptions qui en résultent.

.....

.....

Sous l'oeil du néant suppurant une nuit
 la terre saquée doucement dérive
 éternellement

La grisaille suinte à mes yeux, alourdit mes
 jarrets, paresse affreusement le long de mes bras

Dans le néant où il se retrouve, le Poète
 éprouve une impression d'étouffement, d'impuis-
 sance, d'enlèvement, traduite par les verbes :
 suppurant, saquée, suinte, alourdit, paresse

.....

à l'heure des faillites frauduleuses, nourri d'enfants occul-
 (tes
 et de rêves de terre il y a notre oiseau de clarinette
 luciole crépue au front fragile des éléphants
 et les amazones du roi de Dahomey de leur pelle restaurent
 le paysage déchu des gratte-ciel de verre déteint, de voies

.....

placé par le suivant, en page 11 :

" feu, ô feu
 éclair des neiges absolues
 cavalerie de steppe chimique
 retiré de mer à la marée d'ibis
 le sémaphore anéanti
 sonne aux amygdales du cocotier
 et vingt mille baleines soufflant
 à travers l'éventail liquide
 un lamantin nubile mâche la braise des orientes "

privées, de dieux pluvieux, voirie et hoirie de roses brouil-
 (lées
 - des mains du soleil cru des nuits lactées.
 Mais Dieu? comment ai-je pu oublier Dieu?
 je veux dire la Liberté

Dans la dérive générale, résonne cependant, secrètement entretenu, l'espoir de la race nègre (luciole crépue, oiseau de clarinette). L'Afrique (amazones du roi de Dahomey), malgré sa pauvreté technique (elles n'ont comme outils que des pelles), peut redonner vie et couleur (des mains du soleil cru) au monde occidental exangue (verre déteint, dieux pluvieux, voirie et hoirie, roses brouillées : on remarquera l'accumulation de sons mouillés).

Cette faiblesse africaine (un oiseau à la voix fluette) vaincra pourtant la force des Européens (l'Eléphant est le symbole africain de la puissance aveugle et sotte), force physique et technique, mais non spirituelle : la luciole crépue s'attaque au "front fragile" de l'éléphant!

Ô Chimborazo violent

prendre aux cheveux la tête du soleil

36 flûtes n'insensibiliseront point les mains d'arbre à pain
 de mon désir de pont de cheveux sur l'abîme

de bras de pluies de sciure de nuit

de chèvres aux yeux de mousse remontant les abîmes sans rampe

de sang bien frais de voilures au fond du volcan des lentes
 (termitières)

Le Chimborazo est un volcan des Andes. Le poète, à l'évocation de cette liberté future, éprouve un sursaut de désir exacerbé. Désir de jeter enfin un pont sur l'abîme qui le sépare, à la fois, de la Patrie-mère (l'Afrique est lointaine) et de lui-même (l'Antillais est aliéné). Désir d'une vie purifiée, aérée (pluies, mousse, chèvres, sang frais, voilures) qui circulera enfin, pour l'assainir, au fond de ce volcan (la Martinique) rongé aujourd'hui par les termites de la résignation, de la servitude, de l'aliénation...

mais moi homme! rien qu'homme!
 Ah! ne plus voir avec les yeux.
 N'être plus oreille à entendre!
 N'être plus la brouette à évacuer le
 décor!
 N'être plus une machine à déménager
 les sensations!

Mais quelle sensation de solitude et de faiblesse devant l'énormité de la tâche! Elle l'écrase et, d'un vœu inutile, il souhaite de ne plus voir ni entendre ce monde réel qui s'oppose à son désir, d'être déchargé de sa mission de purificateur. - Mais une autre interprétation de ce texte n'exclut pas la première : Césaire se sent ici volé de sa propre personnalité. Il a extérieurement fait table rase du monde aliénant, mais celui-ci, trop longtemps supporté, s'est imprégné dans la rétine, l'oreille, les attitudes du nègre et reste collé à lui, l'empêchant de recréer le monde nouveau qu'il désire.

Je veux le seul, le pur trésor,
 celui qui fait largesse des autres.

Devant ce décor qui l'accable, le Poète maintient et crie son exigence : la liberté et son authenticité retrouvée, en l'absence de quoi nulle possibilité de bonheur ou de création valable n'existe.

Homme!

Mais ce début me fait moins qu'homme!
 Quelle torpeur! ma tête stupidement
 ballotte.
 Ma tête rongée est déglutie par mon
 corps.
 mon oeil coule à pic dans la chose
 non plus regardée mais regardante.

"Rien qu'homme!" se décourageait-il tantôt?
 Mais le nègre dépersonnalisé n'est même plus un
 homme! Moment de désarroi, de nausée devant soi-
 même, devant les choses éprouvées comme étrangè-
 res, hostiles. (On se souviendra du fameux passa-
 ge de "La Nausée" où Roquentin, dans le parc,
 contemple une racine!)

Homme!

Et voici l'assourdissement violet
 qu'efficie ma mémoire terrestre,
 mon désir frappe aux états simples
 je rêve d'un bec étourdi d'hibiscus
 et de vierges sentences violettes
 s'alourdissant aux lézards avaleurs
 de soleil
 l'heure bat comme un remords
 la neige d'un soleil
 aux caroncules crève la patte levée
 le monde...

Pour échapper à ce découragement, à ce doute,
 devant le monde qu'il doit ressusciter, le Poète
 "assourdit" sa mémoire terrestre, c'est-à-dire
 oublie les choses apprises et frappe aux portes
 de l'Inconscient. C'est d'abord une sorte de dé-
 lire informe, un foisonnement d'images où domine
 le rouge (hibiscus, caroncules (3) et le violet,
 couleurs qui éblouissent l'œil lorsqu'il fixe
 le soleil.

Ça y est. Atteint. Comme frappe
 la mort brutale...

.....

.....

Je m'ébroue en une mouvance d'images
 de souvenirs néritiques, de possibles
 en suspension, de tendances-larves,
 d'obscurs devenir;

(3) "caroncules" = nom de divers organes charnus de couleur
 rougeâtre (Larousse)

les habitudes font à la vase liquide
de traînantes algues - malheureusement,
des fleurs éclatent.

Floc!

On enfonce, on enfonce comme dans
une musique.

Le Poète a trouvé la porte qui donne accès aux
profondeurs de son âme. En une marche ralentie et
comme flottante dans le brouillard, que le style
traînant rend sensible, il entreprend la descente
en lui-même, contrariée par la glu des habitudes.

Radiolaires.

Nous dérivons à travers votre sacrifice
Refoulements enfouis! désirs, désirs
Processionnels désirs... (4)

Au passage, il rencontre les aspirations étouf-
fées ou demeurées informes, mais qui vivent encore
en lui, à l'état larvaire (5)

d'un dédelinement de vagues, je saute
ancestral aux branches de ma
végétation.

Je m'é gare aux complications
fructueuses.

Je nage aux vaisseaux

Je plonge aux écluses.

Au fur et à mesure de sa plongée, la route de-
vient plus libre. Il peut mieux explorer le com-
plexe royaume ancestral de son être. Le vers suit
le rythme plus aisé de la course.

(4) Ces deux derniers vers manquent dans l'édition Gallimard.
(5) "radiolaire" = protozoaire aquatique dont le protoplasma
émet des pseudopodes rayonnants (Larousse)

Où, où, où vrombissent les hyènes
fienteuses du désespoir ?

Non. Toujours ici torrentueuses
cascadent les paroles.

Silence

Silence par delà les rampes
sanguinolentes,

par cette grisaille et cette
calcination inouïe.

Mais il entend encore les voix défaitistes
qui lui prédisent l'échec. Il faut aller plus
loin encore pour trouver le vrai silence, où
toute chose apprise est enfin oubliée, et avec
elle effacées les hontes et les turpitudes.

Enfin lui,
ce vent des méplats, bonheur,
le silence

.....

.....

Ah

Le dernier des derniers soleils tombe

Où se couchera-t-il sinon en Moi ?

A mesure que se mourait toute chose,
Je me suis, je me suis élargi (6)
et ma conscience plus large que la mer!
Dernier soleil.

J'éclate. Je suis le feu, je suis la mer. Le
monde se défait. Mais je suis le monde!

(6) Dans l'édition Gallimard :

"Je me suis, je me suis élargi - comme le monde -"

C'est enfin l'anéantissement souhaité de l'ancien monde, au cœur de la conscience. C'est la fin de toutes les aliénations qui séparaient l'homme de lui-même. Dans la mesure où les barrières tombent entre lui et son Moi authentique, elles tombent aussi entre lui et le monde; il participe à nouveau aux éléments : le feu, la mer, et se confond avec les forces créatrices du monde.

La fin, la fin disions-nous.

Quelle sottise! Une paix proliférante
d'obscures puissances. Branches opacules,
palmes, syrinx, pennes. Il me pousse
invisibles et instants par tout le corps,
secrètement exigés, des sens,

et nous voici pris dans le sacré
tourbillonnant ruissellement primordial
au recommencement de tout.

Est-ce la fin de tout, la mort? Non, mais le dévoilement de l'Être véritable, au contact des sources profondes, et la germination spontanée de nouveaux désirs, de nouveaux "sens", que jusqu'ici la vie terrestre atrophiait. Le Poète atteint la source même de la création, ce qui lui permettra de transformer le monde.

Les deux derniers vers, répétant les sons R et ANT, indiquent le tourbillon centrifuge de l'énergie vitale en fusion, qui s'échappe du creuset du Cosmos.

La sérénité découpe l'attente en prodigieux
cactus.

Tout le possible sous la main.

Rien d'exclu.

Le monde véritablement pour la première
fois total. (7)

(7) Ces deux dernières lignes manquent dans l'édition Gallimard.

Temps d'arrêt. Attente du miracle. Le Poète savoure la sérénité de celui qui sait que tout n'est plus maintenant qu'une question de temps, parce que les secrets de son Être lui dévoilent en même temps ceux de l'Univers et qu'il détient maintenant le pouvoir re-créditeur.

Et je pousse, moi, l'Homme
stéatopyge assis
en mes yeux des reflets de marais, de honte,
d'acquiescement
- pas un pli d'air ne bougeant aux
échancrures de mes membres -
sur les épines séculaires

je pousse comme une plante
sans remords et sans gauchissement
vers les heures dénouées du jour
pur et sûr comme une plante
sans crucifiement
vers les heures dénouées du soir!

La fin!

Mes pieds vont le vermineux cheminement

Plante!

mes membres ligneux conduisent d'étranges sèves

Plante! Plante!

Le vieil esprit de la terre passe... (8)

Voici le nègre assis, résigné, humilié, sclé-
rosé depuis des siècles, le voici qui croît se-
lon sa propre loi, comme une plante ayant retrou-
vé sa sève (9), vers une existence enfin "dénouée",
enfin Humaine.

(8) Ce dernier vers manque dans l'édition Gallimard

(9) Rappel des théories de Frobenius sur l'homme-plante.
Cfr notre chapitre X , page

"Le vieil esprit de la terre passe..." (symbole des mystiques ancestrales) : le nègre est à nouveau relié à son passé, à ses ancêtres, il participe à nouveau aux Forces Vitales du monde.

Alors, reliée au Pouvoir Créateur, la Parole de l'homme authentique est désormais toute-puissante, comme celle de Dieu (10). Elle fait surgir un monde recréé à la mesure de l'Homme. En des images tendres et gonflées d'espoir, le Poète chante l'éveil de la nouvelle terre, la naissance des éléments sur les îles vierges, purifiées. Plus besoin de révolte, ni de soif de destruction: il peut maintenant attendre le bonheur.

Et je dis,
 et ma parole est paix
 et je dis et ma parole est terre
 et je dis
 et la Joie
 éclate dans le soleil nouveau!
 et je dis :
 par de savantes herbes le temps glisse
 les branches picoraient une paix de flammes vertes
 et la Terre respira sous la gaze des brumes.
 Et la Terre s'étira. Il y eut un craquement
 à ses épaules nouées. Il y eut dans ses veines
 un pétilllement de feu.
 Son sommeil pelait comme un goyavier d'août
 sur de vierges îles assoiffées de lumière
 Et la terre accroupie dans ses cheveux
 d'eau vive
 au fond de ses yeux attendait les
 étoiles...
 "Dors, ma cruauté", pensai-je
 L'oreille collée au sol, j'entendis
 passer Demain.

(10) Selon l'idée de Senghor, proche ici de celle de Césaire, il suffit de "nommer les choses ... pour prophétiser la Cité de demain qui renaîtra des cendres de l'ancienne, ce qui est la mission du poète" ("Ethiopiennes", o.e., p.111)

Hélas, sans possibilité de s'exprimer par la voie d'un journal, ni de publier leurs idées, les intellectuels noirs de Paris vont vivre en vase clos et accentuer la teinte romantique de leur négritude. Ils rêvent du continent noir comme d'un Paradis lointain.

A la Libération, la réalité se charge vite de détromper leur enthousiasme. Paul Niger et Guy Tirolien, partis en "pèlerinage aux sources ancestrales", déchantent devant l'Afrique des "bénéni-oui-oui", "l'Afrique des hommes couchés attendant comme une grâce le réveil de la botte, l'Afrique des boubous flottant comme des drapeaux de capitulation de la dysenterie, de la peste, de la fièvre jaune et des chiques (pour ne pas dire de la chicotte)." (2) Aussi, est-ce avec un peu d'amertume qu'ils songent à leurs discussions parisiennes : "Nous avons vécu sur une Nigritie irréaliste, faite des théories des ethnologues, sociologues et autres savants qui étudient l'homme en vitrine. Ils ont piqué le Nigritien au formol et ils prétendent que c'est le type de l'homme heureux" (3).

Sans doute Paul Niger se montre-t-il ainsi bien injuste envers le précieux travail des savants, mais il a raison sur un point essentiel : tout le passé de l'Afrique, si glorieux soit-il, ne peut résoudre ses problèmes actuels. Elle ne vit plus au temps des Askias et des clans bien organisés, mais dans une société coloniale. Le monde environnant aussi a changé. Il ne s'agirait plus, pour une Afrique libérée, de retourner à son organisation primitive, mais de jouer un rôle constructif dans le monde moderne. Paul Niger

(2) Paul NIGER : "Je n'aime pas l'Afrique", 1944, in "Anthologie..." de L.S.Senghor, o.c., p.94

(3) Le Môme : "Les Puissants", ibid., p.130

CHAPITRE XVI.

O R I G I N E S

Le "creuset" de Paris - Les intellectuels confrontés à la réalité -
 Une issue : l'action -

Création de "Présence Africaine" -
 Ses buts -

Collaboration des Européens -

Cependant qu'à la Martinique Césaire prenait la relève des idées néo-nègres, en France occupée, ses compagnons étaient condamnés au silence. Pourtant, dès la libération de Senghor, le groupe se reforme autour de lui et d'Alicune Diop. Il s'augmente des Antillais Paul Niger, Guy Tirolien et Lionel Attuly, du Malgache Jacques Rabemananjara, auxquels se joignent bientôt les Dahoméens Apithy et Behanzin. Pendant quatre ans, les confrontations sur les problèmes du monde noir continuent : "Cela marqua notre personnalité et nous créa une conscience commune" reconnaît Paul Niger (1).

(1) Entretien avec Paul NIGER, en mars 1959.
 (Paul Niger est le pseudonyme d'André Béville.)

QUATRIEME PARTIE

" P R E S E N C E

A F R I C A I N E "

- qui fut administrateur aux Colonies - sait que la technique est l'instrument de la puissance européenne, que son expression soit la poudre à canon, l'électricité ou la machine; et que là réside par contre la faiblesse des pays sous-développés, ce qui les rendit colonisables. Aussi conseille-t-il de s'engager au plus vite dans la voie d'une transformation concrète, qui seule rendra les pays africains capables de jouer le rôle qu'ils espèrent.

L'expérience des compagnons de P. Niger est parallèle. Chez tous, la négritude débouche sur l'action. Senghor est élu député du Sénégal et, dès 1947, a des contacts avec Kwame Nkruma, à qui le Ghana doit son indépendance. Rabémananjara rentre à Madagascar et, également élu par son peuple, participe activement à la rébellion de l'île (4). Apithy devient ministre du Dahomey. Les intellectuels africains ne sont d'ailleurs pas seuls à s'orienter aussi nettement vers la politique, puisque Césaire est élu député de la Martinique et, un peu plus tard, Léon Damas député de Guyane.

Alicune Diop également fut un certain temps sénateur du Sénégal, mais il était mieux doué pour une activité plus purement intellectuelle. Aussi, quoique cette idée le fit considéré chez lui comme un rêveur, entreprit-il de fonder la revue "Présence Africaine" et, son mandat achevé, il s'y consacra entièrement.

+
+ +

(4) Rabemananjara fut ensuite emprisonné jusqu'en 1956.

En décembre 1947, paraissait simultanément à Dakar et à Paris le premier numéro de cette revue, qui allait rapidement devenir l'organe du monde noir en France et tend aujourd'hui à l'être dans l'Afrique toute entière. Elle était patronnée par de grands intellectuels français, tels Gide, Sartre, Mounier, P. Maydiou et A. Camus; par des ethnologues aussi, Paul Rivet, Th. Monod, Michel Leiris et Georges Balandier; enfin par quatre écrivains noirs ayant acquis déjà une certaine renommée : Senghor et Césaire, naturellement, l'américain Richard Wright et le dahoméen Paul Hazoumé (5).

Si les noms dont s'ornait la jeune revue formaient un bouquet prestigieux, sa présentation très modeste attestait de son indépendance financière. "Présence Africaine" n'avait rien à voir avec les luxueuses revues coloniales, miroirs complaisants des bienfaits de la mère-patrie à ses enfants d'outre-mer. Mauvais papier d'après guerre, irrégularité de la parution, coquilles émaillant les textes, autant d'indices de difficultés pécuniaires qu'Alioune Diop conjurait in extremis par des appels désespérés. Chaque fois jouait la solidarité africaine et sauvait l'oeuvre du frère qui avait créé pour les siens cet organe de réflexion, cette tribune où les penseurs et les écrivains, les politiques et les sociologues, les sages traditionnels et les jeunes universitaires, tentaient de "définir l'originalité africaine et de hâter son insertion dans le monde moderne" (6).

C'est ainsi, en effet, qu'A. Diop définissait le projet de Présence Africaine, en spécifiant que la revue ne se plaçait sous l'obédience d'aucune idéologie philosophique ou politique. Cette "originalité africaine" était envisagée sous son aspect culturel et devait être révélée dans la re-

(5) Instituteur qui se consacra aux recherches ethnologiques de son pays et dont les travaux, "Le pacte du sang au Dahomey" et "Deguicimi", roman ethnologique, sont appréciés de savants qualifiés.

vue par des textes littéraires d'Africains et des études sur les civilisations noires.

Alioune Diop mentre bien l'origine de son ambition au coeur du cercle formé autour de Senghor :

"L'idée en remonte à 1942-43. Nous étions à Paris un certain nombre d'étudiants d'outre-mer qui - au sein des souffrances d'une Europe s'interrogeant sur son essence et sur l'authenticité de ses valeurs - nous sommes groupés pour étudier la situation et les caractères qui nous définissaient nous-mêmes... Incapables de revenir entièrement à nos traditions d'origine ou de nous assimiler à l'Europe, nous avons le sentiment de constituer une race nouvelle, mentalement métissée ... Des déracinés ? Nous en étions dans la mesure précisément où nous n'avions pas encore pensé notre position dans le monde, et nous abandonnions entre deux sociétés, sans signification reconnue dans l'une ou dans l'autre, étrangers à l'une comme à l'autre" (8).

Mais A. Diop se différencie de ses prédécesseurs. Outre qu'il tourne les préoccupations vers l'Afrique noire, alors qu'elles avaient été jusque là centrées surtout sur les Antilles, il regarde avec plus de lucidité les carences des Africains acculés à prendre la voie très concrète que leur impose l'Histoire.

Le ton avec lequel il présente les ambitions de sa revue est étonnamment modéré, et contraste même avec celui des collaborateurs blancs. A. Diop insiste sur les qualités de conscience individuelle et de volonté ascétique qui ont permis à l'Europe de prendre la tête du progrès. Le noir, reconnaît-il, se contente souvent de jouir des fruits du présent, dans un univers illimité en merveilles; il se soucie peu de con-

(8) Alioune DIOP : "Niam n'gouira ou les raisons d'être de Présence Africaine", présentation du premier numéro, nov-déc. 1947, p.7

(7) ibid., p.8

naître et de dompter le monde (8). Pourtant, aujourd'hui, il n'a plus le choix : "Le développement du monde moderne ne permet à personne ni à aucune civilisation naturelle d'échapper à son emprise ... Nous nous engageons désormais dans une phase héroïque de l'Histoire ... Nous autres, Africains, nous avons besoin de prendre goût à l'élaboration des idées, à l'évolution des techniques..." (9).

A. Diop dénonce, avec un sain réalisme, le particularisme et la faiblesse technique du noir africain. Mais l'article se développe dans un climat de politesse et de modestie presque exagéré. Non seulement il insiste sur les qualités européennes que les Africains doivent se hâter d'acquérir, mais il paraît placer la direction du monde futur entre les mains de l'Europe, "créatrice du ferment de toute civilisation ultérieure" (10), ajoutant qu' "il importe... que certains déshérités reçoivent de l'Europe, de la France en particulier, les instruments nécessaires à cet édifice à venir" (11). Présenté comme un ensemble de "ressources morales ... qui constituent la substance à faire féconder par l'Europe", l'apport possible de l'Afrique n'est nullement mis en valeur : "Enclose comme dans une manière de silence cosmique depuis des millénaires - inutile, aux yeux de beaucoup, dans l'évolution du monde - réduite, d'après ces mêmes personnes, à une vitalité bestiale et vaine - (l'humanité noire) vit cependant selon sa sagesse et une vision de l'existence qui ne manque pas d'originalité. Une sensibilité fraîche, une longue et singulière histoire l'ont dotée d'une expérience qu'il serait profitable à bien des égards, de faire connaître.... Serait-il téméraire d'ajouter qu'elle pourrait même enrichir la civilisation européenne?" (12)

(8) ibid., pp.13-14

(9) ibid., p.14

(10) ibid., p.14

(11) ibid., p.13

(12) ibid., p.12

A. Diop aurait-il eu, à l'époque, cet esprit quelque peu obséquieux ? En ce cas, il aurait bien changé ! Quelle différence de ton dans ces lignes, écrites par lui en préface à la "Lettre à Maurice Thorez" d'Aimé Césaire (13) : "La décision de Césaire nous concerne tous, artistes, écrivains, théologiens, hommes de culture de toutes opinions. Il disqualifie l'Occident en tant que directeur des consciences et de l'histoire. Il revendique et affirme l'avènement d'un changement radical dans les structures traditionnelles de la vie culturelle dans le monde." A. Diop n'aurait-il pas plutôt le souci de préserver l'existence de la jeune revue, la modestie de sa présentation devant faire contrepoids à la virulence des autres articles ? (14). D'ailleurs, sous ce masque trop affable, ne sentons-nous pas l'ironie ? Qu'on relise le texte en notant les réserves !

A. Diop va jusqu'à distinguer deux groupes - deux seulement - dans l'humanité d'aujourd'hui : "d'une part, une minorité d'êtres agissants, productifs, créateurs : l'Europe. En face d'elle, les hommes d'outre-mer beaucoup plus nombreux. Ils sont en général moins actifs, peu productifs (du moins leur productivité ne répond-elle pas au rythme des temps modernes). Ils sont le "fardeau de l'homme blanc"(15) ! Mais précisément, ajoute-t-il à l'adresse des occidentaux, votre intérêt ne serait-il pas de rendre ces peuples pareils à vous, "agissants, productifs, créateurs" ? Cela vous épargnerait de l'ouvrage ! "Personne du reste n'a le privilège d'avoir maîtrisé l'Histoire et le Progrès; ce sont là des forces déclenchées par l'infatigable activité de l'Européen

(13) Paris, Présence Africaine, 1956, p.4

(14) Virulence elle-même dépassée par l'ironie cinglante des textes de la "Revue des Revues", en fin de volume. En petits caractères, sous un titre anodin, ce sont les pages où perce avec le plus de netteté l'esprit revendicateur et sûr de lui des animateurs de la revue!

(15) A. DIOP : art.cité, pp.8-9

- mais qui échappent souvent à son contrôle -. Raison de plus pour qu'au lieu des quelques centaines de millions de cerveaux qui se chargent de penser, de diriger et de féconder le monde, tout en assumant le destin de milliards d'"outre-merriens", on souhaite la transformation de ces hommes d'outre-mer en cerveaux et bras adaptés à la vie moderne et partageant la responsabilité de penser et d'améliorer le sort du genre humain." (16)

L'ironie devient criante, lorsqu'après avoir dit : "...le comble de l'héroïsme n'est-il pas d'éclairer et d'émanciper son semblable, pour ne l'aborder que dans la virulence même de sa liberté et de sa lucidité... C'est bien là, nous semble-t-il, l'originalité de l'Europe vue de l'Afrique", l'auteur ajoute, en note : "Il est certain qu'il s'agit d'une Europe idéale..." (17).

En présentant Présence Africaine comme une simple "fenêtre sur le monde", destinée à alimenter intellectuellement la jeunesse d'Afrique et lui éviter ainsi "de s'asphyxier ou de se stériliser" (18); en félicitant la revue "d'être française, de vivre dans un cadre français" (19), A. Diop a voulu éviter les ennuis et les interdictions qui frappèrent ses prédécesseurs (20).

Il n'y échappera pourtant pas tout à fait, comme nous le verrons.

Mais la présentation d'A. Diop est finalement un appel à tous les intellectuels d'Afrique, pour qu'ils s'emparent des moyens dont l'Europe dispose et affirment leur existence. Car dans le monde moderne, dit-il, "... tout être humain est nié qui ne manifeste pas sa personnalité. Par con-

(16) ibid., p.9

(17) ibid., p.11

(18) ibid., p.8

(19) ibid., p.12

(20) Nous avons vu, page 258, comment la revue "Tropiques" avait été "sabotée" par le gouvernement français en 1943.

tre, exprimer son âme singulière, c'est contribuer à infléchir l'opinion publique et le cadre des institutions dans un sens plus largement humain." (21).

" Le noir qui brille par son absence dans l'élaboration de la cité moderne, pourra, peu à peu, signifier sa présence en contribuant à la recréation d'un humanisme à la vraie mesure de l'homme. Car il est certain qu'on ne saurait atteindre à l'universalisme authentique si, dans sa formation, n'interviennent que des subjectivités européennes. Le monde de demain sera bâti par tous les hommes." (22)

" Nous autres, Africains, ... nous devons nous saisir des questions qui se posent sur le plan mondial et les penser avec tous, afin de nous retrouver un jour parmi les créateurs d'un ordre nouveau." (23)

A. Diop rejoint ici Césaire, qui affirmait dans le "Cahier":

" Car il n'est point vrai que l'oeuvre de l'homme
(est finie
que nous n'avons rien à faire au monde
que nous parasitons le monde
.....
Mais l'oeuvre de l'homme vient seulement de com-
(mencer
et aucune race ne possède le monopole de la beau-
(té, de l'intelligence, de la force
et il est place pour tous au rendez-vous de la
(conquête. " (24)

A. Diop, on le voit, tient à ménager les susceptibilités. Instruit par l'expérience des tentatives précédentes, il fait preuve déjà des qualités de souplesse et de prudence qui, jointes à une tenacité peu ordinaire, permettront, pour la première fois, à une revue authentiquement nègre, de s'enra-

(21) ibid., p.13

(22) ibid., p.13

(23) ibid., p.14

(24) A. CESAIRE : "Cahier d'un retour au pays natal", o.c.
p. 85

ciner et de s'épanouir (25). "Présence Africaine" est cependant nettement engagée et ne renonce en rien aux exigences de ses prédécesseurs, comme en témoigne la suite des articles.

*
+ +

Certes, la revue ne se propose pas de but politique. Mais elle met implicitement en question la colonisation. Dans la partie littéraire, les oeuvres des noirs dénoncent la ségrégation, la brutalité du blanc américain (26), ou bien, sur le mode ironique, le ridicule des mulâtresses sénégalaises singeant les parisiennes (27). Mais leur ton demeure, dans l'ensemble, réservé et ce sont les blancs qui témoignent pour eux avec une force singulière.

André GIDE ironise sur les théories de Gobineau et nous avertit que l'Europe n'a pas seulement à instruire les Africains, mais à les écouter (28).

Théodore MONOD rappelle avec quel cynisme l'Occident tenta de justifier la traite des esclaves (29).

Marcel GRIAULE passe en revue les préjugés au sujet des prétendues infériorités des noirs. Dans l'étude des sociétés africaines, dit-il, "nous ne sommes qu'à la période des inventaires. Nous découvrons les noirs comme nous avons découvert leur pays, pied à pied." (30). Ce n'est qu'à force de persévérance qu'on arrive à pénétrer leur secret. Mais alors

(25) En Europe et dans les colonies d'expression française tout au moins. L'audience des revues haïtiennes, parues depuis l'indépendance de l'île, n'ont jamais dépassé le cadre des Antilles.

(26) Richard WRIGHT : "Claire étoile du matin", pp.120-135

(27) Abdoulaye SADJI : "Nini" (roman), pp.89-110

(28) André GIDE : "Avant-propos", pp.3-6

(29) Théodore MONOD : "Étapes", pp.15-20

(30) Marcel GRIAULE : "L'inconnue noire", pp.21-27
citation de la page 22.

quelle richesse : M. Griaule est encore tout ébloui de cette cosmogonie degon, qu'après quinze années de patientes recherches, un vieux sage acheva de lui révéler.

"Le noir est un homme". Ainsi Georges BALANDIER titre-t-il son analyse caustique des variations de l'idée de nègre dans les esprits des blancs d'Europe et d'Afrique. Elles vont du sauvage à la bête curieuse ("Si vous allez en Afrique, vous verrez des nègres, des singes et des panthères"- p.31.), à travers les stéréotypes métropolitains (le jazzman, le tirailleur, le groom,...) et coloniaux (le bougnoul, l'évolué - "très darwinien, fait songer à la lente amélioration des espèces" note l'auteur, p.32.). En quelques traits, G. Balandier décrit alors, telle qu'il l'a vue, la vie des villages africains et la mentalité de leurs habitants, si proche en tant de points de celle des paysans de France. (31)

Après ces articles qui dénoncent les préjudices moraux dont l'Occident est responsable, d'autres mettent l'accent sur les préjudices sociaux.

Pierre NAVILLE le fait avec délicatesse : "L'instruction, l'éducation, la culture, les formes diverses de la vie artistique, tout cela ne serait que vains mots, si l'on ne possédait pas ce qui en fait la base indispensable, une vie économique et sociale d'où soient bannis l'esclavage, la sujétion, l'exploitation. Il est donc évident qu'il n'est pas possible de séparer la culture intellectuelle de ses conditions sociales." (32)

Jean-Paul SARTRE, par contre, va plus brutalement au cœur du problème. Nous ignorons, dit-il, la condition réelle des noirs en Afrique et cela nous permet d'avoir bonne conscience.

{31} Georges BALANDIER : "Le noir est un homme", pp.31-36

{32} Pierre NAVILLE : "Présence africaine", pp.44-46
citation p.45.

"Chaque poignée de main que nous donnons ici à un noir efface toutes les violences que nous avons commises là-bas." Nous traitons ici les noirs en étrangers et là-bas en "indigènes" qu'il est scandaleux de fréquenter. Et Sartre de souhaiter "que Présence Africaine nous peigne un tableau impartial de la condition des noirs au Congo et au Sénégal. Point n'est besoin d'y mettre de la colère ou de la révolte : la vérité seulement. Cela suffira pour que nous recevions au visage le souffle toride de l'Afrique, l'odeur aigre de l'oppression et de la misère." (33).

La "Lettre à un ami africain" d'Emmanuel MOUNIER rend un son un peu différent. Elle choisit "d'ouvrir le dialogue... sur le terrain de la lucidité plutôt que sur celui de la cérémonie" (34) et de parler des dangers qui guettent le jeune mouvement africain, de ses "maladies infantiles" dit Mounier, songeant sans doute à Lénine (35).

Selon l'auteur, le jeune africain appartient à une "génération déchirée", partagée entre deux tentations. La première est de mépriser l'Afrique, qui semble le tirer en arrière, et "d'embrasser plus ou moins explicitement le mépris de certains blancs pour les choses africaines" - Et pourtant, dit Mounier, "on ne se débarrasse pas de l'Afrique, pas plus que personne, des racines qui le portent et de l'air qu'il respire". Il faudrait donc que les "Africains instruits se retournent vers ces sources profondes et lointaines de l'être africain, non pour se gorgier de folklore ... mais ... pour dégager les valeurs permanentes de l'héritage africain". La seconde tentation, provenant d'une trop grande sensibilité aux fautes de l'Europe, est "d'opposer au racisme blanc un contre-racisme noir". - Cependant, l'Europe n'est-elle

(33) Jean-Paul SARTRE : "Présence noire", pp.28-29

(34) Emmanuel MOUNIER : "Lettre à un ami africain", pp.37-43

(35) LENINE : "La Maladie infantile du Communisme", Paris, Editions Sociales, 1946.

pas excusable, demande Mounier ? "Elle a assumé le poids du monde dans cette première époque de l'humanité. Qui donc à la même place aurait péché moins qu'elle ?" En fait, constate l'auteur, il ne s'agit pas d'un combat de races, mais d'une lutte sociale, économique et morale : "L'homme blanc occupe chez vous tous les postes de pouvoir et la plupart des postes de prestiges : il n'est donc pas étonnant qu'il soit seul à vous offrir des sujets de revendications. Mais ces vexations où vous voyez des attaques de race à race, les mêmes hommes, placés chez d'autres blancs dans les mêmes conditions de pouvoir discrétionnaire, ne s'en priveraient pas non plus." (36)

-
- (36) E. Mounier revient d'un voyage en Afrique, dont il publiera le récit sous le titre "Eveil de l'Afrique noire" (Paris, Seuil, 1948) après en avoir édité des extraits dans la revue Esprit, juillet-septembre 1947 : "La route noire".

Les remarques et les conseils de Mounier se justifient d'eux-mêmes par leur bon sens et leur clairvoyance. Nous ne pouvons nous empêcher cependant de remarquer que, n'ayant certainement jamais éprouvé lui-même de sentiment raciste, l'auteur ne paraît pas réaliser l'existence du phénomène psychologique du racisme, dont Frantz FANON analysera pourtant, en 1952, de nombreuses manifestations en France même, dans son livre "Peau noire, masques blancs" (Paris, Seuil, 1952). Il est faux de dire que tous les blancs traitent les noirs comme ils pourraient traiter d'autres blancs socialement inférieurs (comme certains patrons du siècle dernier, par exemple, méprisaient leurs ouvriers) et de ramener ainsi toute la revendication africaine à une question sociale. C'est pourtant ce que faisait Sartre, lui aussi, nous l'avons vu page 134, lorsqu'il assimilait problème racial et lutte des classes.

Sur le phénomène du racisme, voir aussi Sir Alan BURNS : "Le préjugé de race et de couleur", Paris, Payot, 1949.

Enfin, conseille l'auteur à ses amis africains, ne méprisez pas les travaux manuels, en vous laissant aller au prestige des professions réputées intellectuelles, "prenez garde de multiplier ces "demi-habiles" qui ne vivent que parmi les carcasses des mots." Et Mounier de préconiser la formation de cadres techniques plutôt que d'orateurs; d'engager l'élite noire actuelle à ne pas s'isoler de la masse, mais à l'élever au contraire jusqu'à elle. "Si révolution il doit y avoir, les révolutions du XXe siècle se montent à l'atelier, au champ, à l'école, non pas sur la place publique ... La démocratie formelle n'est rien sans la démocratie réelle."

CHAPITRE XVII.

I N F L U E N C E

Intérêt plus marqué pour la politique -

Primauté du politique ou primauté du
culturel ? -

Orientation de cette politique -

Responsabilité de l'écrivain noir en-
vers son peuple -

Existence d'une littérature nationale -

Influence de "Présence Africaine" -

Au départ, le but que se propo-
sait "Présence Africaine" n'était nullement politique, mais
culturel. Par le biais de la culture, elle était cependant
amenée à poser le problème de la colonisation dans toute
son ampleur. Ses collaborateurs blancs eux-mêmes l'y invi-
taient! Et lorsque, dans sa dernière partie, elle relevait
les articles de certaines revues françaises ou coloniales,
là encore elle formulait des remarques qui avaient forcé-
ment une portée politique.

N'en donnons qu'un seul exemple. De "La Voix du Congolais" de mai-juin 1946, (1), "Présence Africaine" extrait ces deux passages, qu'elle accompagne de commentaires extrêmement brefs, mais combien révélateurs de l'esprit qui animait le rédacteur :

" Comment vivre sous l'oeil de nos dirigeants !

... nous devons nous garder de retomber au niveau indigène, de retourner à la vie indifférente et animale. Nous devons aussi nous garder des rêves de grandeur, de devenir une caricature de civilisé, si nous voulons éviter d'être méprisés et ridiculisés par les Européens.

La simplicité et la modestie constituent les qualités d'un civilisé. Si nous voulons garder l'estime de nos dirigeants, nous devons donc rester simples et modestes. "

- Voilà ! Allez jouer avec vos petits camarades.

" Certains d'entre vous seront enclins à invoquer leurs droits, mais avant tout vous devez accomplir vos devoirs envers l'administration et la collectivité. Un travailleur a droit à son salaire quand il a accompli sa tâche; vous-mêmes aurez droit à toute la sollicitude de vos chefs lorsque vous aurez tout fait pour la mériter. "

- Quelles que soient les bonnes raisons évoquées, tout cela reste pénible et donne à penser. (2)

A mesure qu'elle s'affirme et étend son audience, la revue va se sensibiliser davantage à la vie publique africaine. Elle subit tout naturellement l'influence de l'intelligentsia nègre et en particulier des étudiants de Paris, passionnés de politique. Ce faisant, elle ne sort pas de son rôle et reste le témoin fidèle de la "présence" de l'Afrique,

(1) Périodique édité à Léopoldville et dont Antoine Bolamba fut directeur.

(2) Premier numéro de la revue, p.179

toujours en évolution. Evolution normale! Cette revendication, presque cette exigence de révolution que nous découvriens au coeur des oeuvres, poétiques ou romanesques, de la négritude actuelle, il eut été étonnant qu'elle ne débouche pas sur une action concrète, sous peine de n'être alors qu'un thème littéraire, expression inauthentique de l'écrivain. La négritude, aujourd'hui, dit A. Diop, "n'est autre que le génie noir et en même temps la volonté d'en révéler la dignité" (3); elle "a pour mission de restituer à l'Histoire ses véritables dimensions" (4). Comment réaliser ce programme ambitieux et prétendre aujourd'hui infléchir l'Histoire, sans le concours d'une action directe ?

Mais il y a plus ! Le désir de la seule renaissance culturelle devait déboucher, lui aussi, sur l'action, car on ne pouvait espérer le réaliser, dans le cadre de la colonisation française tout au moins, que par une préalable libération politique. Pourquoi ? Parce que le colonisateur français (5) est généralement sûr de ses valeurs, croit qu'elles sont universelles (ce qui est vrai) et qu'il n'en est pas d'autres (ce qui l'est moins). Il s'installe aux colonies avec un esprit militant et croit dispenser sa science à un peuple arriéré, infantile, sans traditions sinon folkloriques, sans culture sinon "primitive". Il veut élever les indigènes jusqu'à lui, les faire participer à son esprit, à ses schèmes mentaux, à ses habitudes sociales. Bref, il veut "assimiler", rendre semblable (6). Il nie ainsi les cultures originales

(3) Alioune DIOP : conférence au Centre International, Bruxelles, mars 1960

(4) Le Même : "Le sens de ce congrès", discours d'ouverture au deuxième congrès, o.c., pp.41-42

(5) Nous faisons cette réserve, car, étant donné le phénomène de ségrégation nettement plus marqué dans leurs colonies, il est moins sûr que les Anglais soient, comme les Français, apôtres de leur culture.

(6) Cfr la collaboration de Jacques WEULERSSE à "L'homme de couleur", o.c., intitulée "La vraie solution : l'école".

et rend impossible leur expression authentique. S'il prétend à l'importance de sa civilisation et veut la faire reconnaître, le colonisé se voit obligé de rejeter l'assimilation, donc les cadres qui l'imposent, donc la présence même du colonisateur. La simple revendication culturelle devient un motif supplémentaire de révolte politique et s'ajoute aux autres raisons que l'on peut avoir de souhaiter le départ de l'occupant. C'est pourquoi A. Diop affirme que "les hommes de culture, en Afrique, ne peuvent plus se désintéresser du politique, qui est une condition nécessaire de la renaissance culturelle" (7).

+
+ +

Les animateurs de Présence Africaine semblent ainsi rejoindre les positions de Légitime Défense : primauté du politique. Il s'agirait donc d'un recul par rapport aux positions de L'Étudiant noir, ou bien il faudrait avouer que celui-ci s'est trompé en insistant sur la primauté du culturel ?

Remarquons cependant, avec Senghor (8), que les revendications de Légitime Défense étaient purement sociales et ne réclamaient que l'émancipation du prolétariat antillais. Elles ne mettaient pas encore en cause la domination française sur les Iles. Si les valeurs européennes, inculquées là-bas aux indigènes, étaient critiquées, c'était au nom du surréalisme et du communisme, valeurs plus modernes, mais toujours européennes. C'était pour éviter aux Antillais l'apprentissage d'une culture déjà périmée dans la métropole, mais non pour affirmer l'existence de valeurs proprement

(7) Alioune DIOP : conférence citée.

(8) Voir notre page 43

nègres. Et cela est compréhensible chez les Antillais, depuis longtemps profondément coupés de leurs sources, incapables de s'imaginer qu'elles puissent être comparées au prestige de la culture française (9). Légitime Défense ne réclame donc pas, en fait, l'émancipation politique, mais seulement que l'Antillais soit totalement intégré, considéré désormais comme "français à part entière". La ressemblance n'est donc qu'apparente avec les positions de Présence Africaine, due à l'emploi du mot "politique", qu'il faut entendre en deux sens différents. Pour Légitime Défense, il s'agit de politique intérieure, d'une lutte entre classes sociales opposées; pour Présence Africaine, il s'agit de politique extérieure, d'une lutte entre nations de cultures différentes.

Mais la revendication de Légitime Défense impliquait déjà la reconnaissance du nègre comme un homme égal au blanc et dénonçait le racisme, la ségrégation et l'oppression du prolétaire noir. D'autre part, si Légitime Défense n'insistait pas tellement sur la culture noire, elle exigeait déjà que l'Antillais se débarrasse de l'imitation servile et puisse, au sein de la culture française, exprimer son originalité. Ce qui sous-entendait une différence d'esprit qu'il était intéressant de manifester. Présence Africaine ne renie donc pas les positions de Légitime Défense, mais prolonge, approfondit le mouvement esquissé par ses prédécesseurs.

L'Etudiant noir, lui, va insister d'abord sur l'indépendance culturelle, surtout, semble-t-il, sous l'influence des Africains (10), plus proches de leurs sources noires et encore imprégnés de traditions dont ils connaissent la va-

(9) Nous avons vu, page 81^{ns}, combien l'aliénation culturelle était profonde aux Antilles.

(10) Rappelons que l'équipe de Légitime Défense était uniquement composée d'Antillais.

leur. La première démarche de ces étudiants africains - A. Diop le notait dans la présentation du premier numéro de la revue - fut d'inventorier leurs richesses, de peser le poids de leurs différences. Au fur et à mesure, s'avive leur critique de l'Europe qui tente d'écraser des valeurs respectables. Les Antillais qui, comme Césaire et Damas (11), participent à ces discussions, découvrent la racine d'une originalité qu'ils pressentaient et la raison profonde de leur sentiment de malaise au sein de la culture française. La prédominance culturelle de l'Europe est mise en question, sans que soit pour autant oublié ce que Légitime Défense avait démasqué : l'oppression sociale dont le noir est victime. Au contraire, des oeuvres comme le "Retour de Guyane" de Léon Damas ou les premiers poèmes de Senghor vont plus loin encore et mettent en cause la domination européenne.

Si la lutte culturelle est davantage accentuée, c'est que, dans ce domaine, les collaborateurs de L'Etudiant noir font le plus de découvertes et qu'il est peut-être le plus négligé par les noirs eux-mêmes, axés surtout sur l'égalité sociale avec l'euro péen. C'est aussi, sans doute, parce que les dirigeants du journal sont des écrivains, naturellement sensibles aux problèmes d'esthétique et de culture, soucieux de s'exprimer de manière personnelle. Sans que ce besoin, particulier aux artistes, les isole d'ailleurs de la chose publique! Senghor partageait alors avec ses compagnons l'idée qu'il défend encore aujourd'hui : "Pour paradoxal que cela puisse paraître, les écrivains et les artistes doivent jouer, jouent un rôle de premier plan dans la lutte pour la

(11) Nous rangeons Léon DAMAS parmi les Antillais, car il a terminé son lycée à la Martinique (dans la classe de Césaire) et il se sent, en France, naturellement plus apparenté aux Antillais qu'aux Africains. En fait, cependant, la Guyane ne fait pas partie des Antilles et cela revêt une certaine importance sur deux autres points: d'abord le Guyanais n'éprouve pas les conditionnements psychologiques de l'insulaire; par contre, il pût de

décolonisation. Il leur appartient de rappeler aux politiques que la politique, l'administration de la cité, n'est qu'un aspect de la culture, que partant le colonialisme culturel, sous la forme de l'assimilation, est le pire de tous" (12).

C'est donc cette assimilation qu'il faut combattre avant tout. L'Étudiant noir ne tient pas à renouveler l'expérience d'Haïti, où, même après l'indépendance politique, l'influence intellectuelle française resta prépondérante, empêchant la création d'œuvres marquantes, jusqu'au jour où "il s'est levé un homme qui a dit : il existe une culture nationale haïtienne" (13).

En outre, à la lumière de leurs découvertes, il est apparu clairement aux Africains que la lutte n'était plus entre prolétaires et bourgeois, mais entre noirs et blancs, non plus entre deux classes, mais entre deux cultures, et que l'enjeu de cette lutte était, en fin de compte, l'indépendance des nations nègres. Or, à l'époque, ces jeunes gens ne sont pas encore armés pour porter leur effort sur le terrain politique. Ils insistent, en attendant, sur le plan culturel et éveillent, chez tous leurs compatriotes, la conscience de leur différence. La critique des valeurs européennes leur était d'ailleurs permise, puisque de nombreux occidentaux l'avaient eux-mêmes commencée! Après la guerre, quand l'action directe leur sera possible, ils s'y engageront aussitôt, comme nous l'avons vu.

.....

la présence du bague de Cayenne et des préjugés qui en résultent à l'étranger.

(12) L.S. SENGHOR : "Éléments constructifs d'une civilisation d'inspiration négro-africaine", o.c., p.279

(13) J.S. ALEXIS, à propos du Dr Price-Mars, au cours des débats du premier congrès des écrivains et artistes noirs, rapportés dans le numéro spécial de Présence Africaine, o.c., p.69

Présence Africaine part alors des bases posées par L'Étudiant noir : l'affirmation d'une culture africaine. Peu à peu, au cours de la parution de la revue, cette culture se révèle beaucoup plus riche et diverse qu'on ne le supposait et les intellectuels noirs, prenant une conscience plus claire des préjudices causés par la colonisation, souhaitent de plus en plus vivement y mettre fin.

En même temps, l'Afrique se politise, les chances de succès d'une libération s'accroissent et le peuple tout entier commence à la désirer ardemment. C'est sous cette double poussée, à la fois intérieure et extérieure, intellectuelle et sociale, que la revue accordera un intérêt plus grand à la politique.

+
+ +

Venons-en à l'orientation de cette politique.

On a beaucoup dit que Présence Africaine subissait une influence communiste assez marquée. Il est vrai que les auteurs de nombreux articles, surtout parmi les jeunes, sans nécessairement être d'accord en tous points avec l'idéologie communiste, adoptent une attitude pratique marxisante, soit parce qu'ils sont attirés par certaines idées de Marx, soit parce qu'ils sont stimulés par les encouragements que prodigue l'URSS aux pays encore colonisés.

Cependant, de nombreux autres articles n'ont pas cette teinte marxiste et manifestent parfois des tendances nettement contraires. La revue a publié également des textes de sages africains, tel le philosophe peuhl Hampaté Ba.

Si nous examinons alors le comité de la revue, nous y voyons figurer des catholiques convaincus, comme L.S. Senghor et J. Rabemananjara, des rationalistes humanistes com-

me le Dr Price-Mars, B. Maran et P. Niger, des ex-communistes prévenus désormais contre l'idéologie et le régime soviétiques, comme R. Wright et A. Césaire; sans oublier le directeur lui-même, A. Diop, dont le christianisme est notoire.(14)

C'est donc avec raison que ce dernier affirme que sa revue groupe des Africains de toutes origines et de toutes opinions, sur une base d'action commune. Tous ont compris que le seul moyen d'acquérir une certaine force était de s'unir. Si une collaboration étroite d'esprits si différents peut surprendre, A. Diop répond : "Nos différences idéologiques nous passionnent moins que vous - car enfin, nous n'avons pas vécu vos guerres de religions!"(15). A travers des tonalités multiples, l'orientation fondamentale de tous les intellectuels collaborant à Présence Africaine reste l'émancipation totale, politique et culturelle, de tous les noirs d'Afrique, des USA ou des Antilles. C'est à la fois pour favoriser cette action et pour renseigner son public sur les courants nationalistes africains que la revue publie, par exemple, des numéros spéciaux sur la Guinée ou le Ghana.

+
+ +

Si le politique occupe aujourd'hui dans la revue une place plus large, le culturel y garde néanmoins la prépondérance. Présence Africaine nous a révélé nombre d'écrivains noirs : des Africains, comme Abdoulaye Sadjì, Birago Diop, Jean Malenga, Bernard Dadié; des étudiants noirs de Paris, déjà auteurs chevronnés, comme Mongo Bétti, David Diop, Fernand Oyono et surtout Jacques Rabemananjara. Les

(14) Dans la cinquième partie de notre travail, nous donnerons des indications plus précises sur l'orientation de nombreux écrivains noirs.

(15) A. DIOP : conférence citée.

Antillais, de René Depestre à Edouard Glissant, y collaborèrent aussi très activement.

Sans se limiter aux Noirs d'expression française, la revue s'intéressa aux écrivains américains et à ceux de l'Afrique anglaise. Nous voyons ainsi figurer aux sommaires des premiers numéros déjà, les noms de Richard Wright et de Peter Abrahams, puis ceux de Mercer Cook, Georges Lamming, etc... On regrette cependant l'absence d'écrivains d'expression espagnole ou portugaise. Certes, des études sur la littérature brésilienne ou sur des auteurs particuliers comme Nicolas Guillen, ont paru dans la revue, mais nous ne voyons pas d'intellectuels noirs de ces pays jouer un rôle actif à "Présence Africaine".

Il serait fastidieux d'énumérer tous les domaines culturels que la revue éclaira en treize années d'existence : articles sur les littératures orales traditionnelles, sur les religions et les philosophies africaines, sur le vaudou haïtien, sur la musique, principalement le jazz, etc... C'est aussi dans "Présence Africaine" que parurent les premiers travaux de linguistique comparée qui allaient permettre à Cheik Anta Diop d'établir la parenté des civilisations égyptiennes et nègres (16). Enfin, la revue servit également de carrefour aux intellectuels pour confronter leurs idées. Notamment sur deux points qui nous intéressent particulièrement : la responsabilité de l'intellectuel noir envers son peuple et l'existence d'une littérature nationale.

Ces deux sujets, qui furent pourtant abordés séparément par les écrivains réunis au deuxième congrès, à Rome en 1959, se révélèrent étroitement liés. Tous les écrivains, qu'ils

(16) Cheik Anta DIOP : "Nations nègres et culture", Paris Présence Africaine, 1954.

soient Antillais ou Africains, se prononcèrent pour une libération totale de leur littérature envers les thèmes et aussi les formes occidentales. Ils souhaitèrent que les auteurs négro-africains se différencient davantage, pour mieux rendre compte de leurs réalités nationales et de la diversité de leurs cultures. Tous furent d'avis cependant que ces réalités, pour diversifiées qu'elles soient, avaient en commun certains points importants qu'il ne fallait pas négliger. Ce sont donc deux faces de sa réalité nationale que l'écrivain doit révéler, et que Ed. Glissant synthétise ainsi : "d'une part ce qu'on peut appeler les qualifications essentielles de cette réalité, et d'autre part une revendication fondamentale, imposée par la situation actuelle des peuples noirs dans le monde. Pour que la relation du roman nègre à la réalité nègre soit totale, il faut que le romancier ne sacrifie pas les qualités essentielles à la revendication, mais aussi qu'il ne poursuive pas une expression abstraite de ces qualités, c'est-à-dire qu'il ne méconnaisse pas la revendication comme fondement actuel, et sans doute temporaire, de ces qualités." (17)

Rabemamanjara insiste de son côté sur le fait que l'écrivain noir coïncide aujourd'hui de façon si étroite avec son peuple que c'est en obéissant simplement à sa propre nécessité intérieure qu'il en arrive à témoigner pour ce peuple et à le représenter. L'écrivain noir, dit-il "n'aura pas seulement à résoudre, comme il est requis de tout poète, le malaise de sa propre conscience dans l'affrontement du mystère essentiel qu'est la vie. Il s'apercevra aussi, dans ses efforts de libération, que sous peine d'un échec total sa délivrance personnelle postule impérativement la délivrance simultanée de ses frères de race : la tension ne se circonscrit plus au seul niveau d'un désaccord dialectique entre

(17) Edouard GLISSANT : "Le Romancier noir et son Peuple", in "Présence Africaine", n°XVI, oct-nov. 1957, p. 26.

son âme et la nature ambiante, mais le conflit se prolonge, étend, au delà du problème individuel, ses ramifications et ses exigences à l'échelle de tout un peuple, à l'enveloppement de toute une fraction d'humanité. Ici nul ne sera sauvé si tout le monde n'est pas sauvé. La solidarité du poète avec son peuple n'est pas libre; elle constitue le fondement même de sa poésie et en assure la seule chance de grandeur et de beauté. La raison d'être de son oeuvre et son originalité existentielle. En Occident, par contre, les choses peuvent se passer autrement. On y conçoit facilement un univers poétique construit sous la forme hautaine d'une tour d'ivoire : l'Inspiré s'y barricade ... C'est toutefois chose remarquable que sous la rigueur de l'occupation étrangère, dans la période héroïque de la résistance, il ne se trouva pas de poètes authentiques sur le continent européen qui n'aient spontanément épousé toute l'aventure de leur peuple : aucun n'a pu imaginer, à l'époque, la solution de ses conflits intérieurs autrement que dans la solution globale du drame de leur pays. Ici non plus la solidarité des destins n'était pas facultative." (18).

En termes fort simples, René Depestre dit comment il conçoit ses rapports avec cette "commande sociale" de la situation du prolétariat haïtien : " Elle ne m'a pas été imposée du dehors, écrit-il, comme une consigne, comme un mot d'ordre étranger à mes préoccupations et à mes inquiétudes les plus profondes. C'est chez moi un drame humain qui correspond à celui de l'ensemble de mon peuple tenu jusqu'ici à l'écart des beautés les plus élémentaires de l'existence." (19)

(18) J. RABEMANANJARA : "Le poète noir et son peuple", dans le numéro cité de "Présence Africaine", pp.12-13

(19) Cité par J.Rabemananjara, art.cité, p.14

Cependant, avec beaucoup de clairvoyance, Rabemamanjara met le poète en garde contre l'écueil d'un engagement trop abstrait, contre une fidélité à des mots d'ordre non éprouvés intérieurement, non réfléchis ou repensés : "D'aucuns se soucient plus de la négritude que d'être simplement aux écoutes de leur âme. De capter les voix... des instances supérieures. Le poésie ne découle pourtant pas d'autre source que de ces intimations urgentes et fugitives. Le fait pour la poésie noire d'aujourd'hui de requérir avec la politique une interférence quasi charnelle et métaphysique ne signifie nullement qu'il faille verser dans l'esthétique d'une poésie politique. Ce serait, du reste, commettre une hérésie : la poésie est ou n'est pas. Que le poète reste fidèle à lui-même : ses émotions porteront nécessairement la marque des circonstances politiques, historiques, psychologiques ou autres qui en ont déterminé l'éclosion. Son comportement, pour reposer sur une motivation plus sensible et plus profonde, ne diffère pas, en son essence, de celui de tout autre citoyen saisi par la pensée de son peuple et mû par l'amour de son pays." (20).

Ces échanges d'idées au sein de la revue "Présence Africaine" portèrent leurs fruits au cours des deux Congrès internationaux, où la majorité des écrivains noirs s'accordèrent sur une définition très précise et exigeante de leurs responsabilités (21).

+ +

L'activité d'Al. Diop déborda rapidement le cadre de la revue : il fonda les "Editions de Présence Africaine", dont le premier volume, "La philosophie bantoue" (du R.P. Tem-

(20) J. RABEMAMANJARA : o.c., p.18

(21) Cfr notre cinquième partie, page 343

pels (22), parut au cours du premier semestre 1949. Il s'agissait de la réédition d'un ouvrage paru, en 1945, aux éditions Lovania, à Elisabethville, mais dont la diffusion avait été freinée par l'Etat belge. A. Diop en redécouvrit un exemplaire à Léopoldville, en 1947. Depuis lors, les Editions de Présence Africaine n'ont cessé de s'enrichir d'oeuvres littéraires, autant que d'études scientifiques et politiques (23).

Enfin, A. Diop fonda la SAC (Société Africaine de Culture), présidée par le Dr Price-Mars, et qui organise des cycles de conférences destinées à faire connaître l'homme noir et ses préoccupations. C'est cette société qui organisa les deux grands congrès, le premier à Paris en 1956, le second à Rome en 1959, qui consacrèrent les vingt années d'efforts dont notre étude a voulu montrer les différentes phases. Il suffit de consulter les volumineux rapports édités par Présence Africaine à l'issue de ces deux congrès pour être frappé de l'ampleur de la renaissance culturelle néo-nègre !

+
+ +

Au terme de ce chapitre, il nous reste à considérer brièvement l'^{rayonnement} influence de "Présence Africaine". Elle est incontestable en France, où tous les étudiants noirs connaissent la revue, qu'ils l'apprécient ou la critiquent. Elle s'implante aux Antilles, à Haïti, au Maroc, à Madagascar et dans les pays voisins de la France. En Afrique, elle est lue surtout par la jeunesse universitaire du Sénégal, mais a

(22) R.P. TEMPELS : "La philosophie bantoue", Paris, Prés. Afric., 1949.

(23) Citons, à titre exemplatif, les romans de Mongo Beti : "Ville cruelle", d'Abdoulaye Sadju : "Nini" et "Maimouna", de R. Depestre : "Minerai noir"...; les recueils de poèmes de J. Rabemananjara : "Lamba" et "Antsa"...; les études de D. Guérin sur "Les Antilles décolonisées" et

pénétré ces dernières années en Guinée, Côte d'Ivoire, Cameroun, Togo, ancien Congo belge... Pourtant, A. Diop reconnaît que sa revue est assez peu lue en Afrique, pour divers motifs : sa langue et son niveau intellectuel la rendent inaccessible aux masses peu cultivées, qui forment encore 80 % de la population; en outre, elle fut victime, jusqu'en 1958 encore, de mesures de filtrage et d'une obstruction systématique encore que voilée, de la part du gouvernement français : pression sur les libraires pour les empêcher d'accepter la revue, censure, retards postaux parfois considérables... Cela explique une influence beaucoup plus grande en Europe, sur les étudiants noirs, qu'en Afrique même. Mais ces étudiants, rentrés chez eux, occupent pour la plupart des fonctions importantes et il est assez significatif de voir que les dirigeants des nouveaux Etats connaissent bien la revue, quand il n'y ont pas eux-mêmes collaboré, comme Senghor et Apithy. Sekou Touré est le beau-frère et l'ami d'A. Diop, qui connaît par ailleurs intimement Keita Fodeba. Enfin, l'actuel premier ministre du Dahomey, M. Maga, fut un ardent défenseur de la revue quand on faillit lui refuser les subsides, à Dakar, en 1949.

Ainsi, revue culturelle et hommes politiques s'influencent réciproquement. Si Sékou Touré prône la "décolonisation intellectuelle", ce n'est là que le prolongement de la lutte engagée en 1932 par "Légitime Défense" et menée à bien aujourd'hui par "Présence Africaine" : "les véritables leaders politiques de l'Afrique ... ne peuvent être que des hommes engagés, fondamentalement engagés contre toutes les formes et les forces de dépersonnalisation de la culture africaine. Ils représentent ... les valeurs culturelles de leur société mobilisée contre la colonisation." (24).

.... de Gunnar Myrdal sur "Théorie économique et pays sous-développés"...; les cahiers spéciaux : "L'Art nègre", "Le travail en Afrique noire", "Les étudiants noirs parlent"... (24) Sékou TOURE : "Le leader politique considéré comme le représentant d'une culture", message au deuxième congrès, o.c., p. 105

A la fin de la seconde guerre mondiale, la jeune littérature négro-africaine prit un nouvel essor.

"Bois d'ébène" de Jacques Roumain - qui venait de mourir - fut édité en 1945 et connut un succès immédiat auprès des étudiants noirs. Les thèmes, la force et la sincérité du poète haïtien concordaient si parfaitement avec le mouvement de Paris que J.Roumain fut considéré aussitôt comme un des chefs de file de la négritude, sans qu'il ait pourtant participé à aucun groupe de son vivant, sa carrière diplomatique l'ayant tenu éloigné de la métropole.

En 1946, paraissaient "Les Armes Miraculeuses" d'Aimé Césaire, dont de nombreux extraits étaient déjà connus grâce à la revue "Tropiques". Le recueil était cependant augmenté d'une pièce majeure : la seule tragédie de Césaire jusqu'ici (1), "Et les chiens se taisaient", qui campait le héros-type de toute révolution, le Rebelle.

En 1946 également, le Martiniquais Joseph Zobel inaugurait, avec "Diab'là", la série des romans décrivant la vie des paysans noirs. Un peu plus tard, paraîtront, sur la vie des nègres d'Haïti, le très beau roman "Gouverneurs de la rosée" de J.Roumain et "Compère général Soleil" de J.S.Alexis.

En 1947, Léon Damas publiait la première anthologie des poètes d'outremer, où le phénomène du mouvement néo-nègre s'inscrivait lumineusement et contrastait avec les poèmes, fossiles bien polis, de ceux qui utilisaient encore les recettes du Parnasse! Damas était alors appelé à diriger, aux éditions Fasquelle, une collection d'oeu-

(25) Césaire prépare actuellement une autre tragédie sur "Le roi Christophe", roi nègre des premiers temps de l'indépendance d'Haïti.

vres des écrivains d'outremer : y parurent cette année-là "Starkenfirst" de l'Antillais Raphaël Tardon et les "Contes d'Amadou Koumba" de Birago Diop.

En 1948, paraissaient, chez Corrêa, le roman de Mayotte Capecia, "Je suis Martiniquaise" et "Soleil cou coupé" d'Aimé Césaire (26). Enfin, Senghor publiait sa remarquable anthologie, entièrement centrée sur les poètes de la négritude et précédée d'une éblouissante préface de J.P. Sartre qui consacrait le jeune mouvement littéraire.

A la même époque, naissaient des émules de "Présence Africaine", comme la revue de Madeleine Rousseau, "Le Musée Vivant", qui s'orientait nettement vers l'art nègre, ou la revue "Tam-Tam", dans laquelle les étudiants catholiques africains allaient prendre conscience de leur rôle dans l'émancipation politique et culturelle de leurs pays...

(26) La même année, paraissait à Bruxelles, aux éditions G.A.Deny, le très beau conte "N'gando" de Lomami Tchibamba.

CINQUIEME PARTIE



SITUATION ACTUELLE

DES

ECRIVAINS NOIRS

INTRODUCTION

Une quarantaine d'écrivains noirs d'expression française s'imposent aujourd'hui à notre attention. Il serait évidemment prématuré de les inscrire tous dès à présent dans l'histoire littéraire de notre époque : plusieurs n'en sont qu'à leurs premières oeuvres, dont il faut espérer beaucoup, d'autres par contre, malgré une production abondante, restent des écrivains mineurs. Si l'on considère l'ensemble, cependant, la qualité des styles, la diversité des genres et surtout la surprenante parenté des thèmes, nous forcent à reconnaître là un mouvement littéraire authentique.

C'est ce mouvement que nous voudrions présenter dans cette dernière partie. Notre ambition ne va pas jusqu'à vouloir en donner une synthèse exhaustive. Aucune étude n'a encore paru sur ce sujet et il est malaisé d'embrasser d'un seul coup d'oeil la totalité des oeuvres des écrivains noirs. Mais il est possible déjà d'en dégager les lignes de force. Nous avons donc voulu tenter une première approche, la plus complète et la plus lucide que nous pouvions, et indiquer ainsi la voie.

On pourrait s'étonner que cette dernière partie de notre travail s'intéresse surtout à la personnalité des écrivains noirs et à la façon dont ils réfléchissent leur action littéraire. C'est que nous sommes persuadés - et ce n'est pas un a priori, mais le résultat de notre étude - que

" pour comprendre les oeuvres des Noirs, il faut sans cesse se référer à l'entourage dans lequel elles naissent. " (1)

On dira qu'il est toujours intéressant de connaître la genèse d'une oeuvre et les circonstances qui l'ont entourée! Pour les auteurs noirs, cela nous est apparu indispensable. Parce que leurs réactions devant les faits sont fort différentes des nôtres, qu'ils se réfèrent souvent à des choses mal connues de nous et surtout parce que leurs oeuvres sont historiquement et moralement situées dans un contexte très particulier. Nous avons donc interrogé les écrivains eux-mêmes et leur avons soumis un questionnaire détaillé auquel ils ont répondu oralement (2). Malheureusement, il nous fut impossible de contacter plus de vingt-deux écrivains. Nous ne prétendons donc pas fournir ici un tableau du mouvement néo-nègre dans sa totalité : il est certain, par exemple, que les préférences littéraires indiquées ne concernent strictement que les auteurs interrogés !

Trois raisons feront comprendre cependant l'intérêt de ce premier recensement :

- D'abord, nous avons pu interroger les chefs de file, ceux qui ont été à l'origine du mouvement littéraire néo-nègre, qui lui donnent actuellement le ton et qui ont le plus d'audience parmi la jeunesse universitaire et les auteurs débutants.

(1) Richard WRIGHT : "Ecoute, homme blanc", Paris, Calmann Lévy, 1959, p.174

(2) Ce questionnaire, que nous reproduisons ci-après, fut corrigé par Madame DORSYNFANG et Monsieur VAUTHIER, professeurs à l'ULB, et complété par le professeur G.BALANDIER, spécialiste des littératures africaines.

- Ensuite, et surtout, certaines lignes de force se dégagent dès maintenant, qu'une enquête poursuivie ne ferait sans doute que confirmer. Par exemple, lorsqu'apparaît une tendance quasi unanime, nous pouvons être sûr - vu l'importance des auteurs interrogés - qu'elle représente en fait l'opinion de la grande majorité des écrivains noirs. De plus, chaque fois que la question le permettait, nous nous sommes référé aux oeuvres des écrivains que nous n'avions pu atteindre et nous indiquons les points sur lesquels elles infirment, confirment ou nuancent les résultats de notre enquête.

- Enfin, cette analyse se propose aussi pour but plus général, de démontrer la complexité des problèmes qui se posent à ces "élites occidentalisées" dont Richard Wright, avec un rien d'emphase, a bien saisi la situation :

" Ces outsiders qui mènent une vie précaire sur les bords abrupts de multiples cultures - ces hommes qui sont soupçonnés, incompris, maltraités, critiqués par la Gauche et par la Droite, par les chrétiens et les païens - ces hommes qui portent sur leurs épaules frêles et infatigables le meilleur de deux mondes - et qui, au milieu de la confusion et d'une situation stagnante, cherchent désespérément une patrie selon leur coeur : un home qui s'ils le trouvaient, pourrait s'ouvrir au coeur de tous les hommes" (3)

Serait-il téméraire d'ajouter que la méthode employée ici à une échelle limitée, pourrait, selon-nous, être utilisée pour l'étude de tout mouvement littéraire contemporain et servir avantageusement l'histoire de la littérature ?

(3) Richard WRIGHT : dédicace à "Ecoute, homme blanc", o.c.

Voici d'abord le questionnaire soumis aux écrivains (1).

L'analyse détaillée des résultats aurait pu fournir la matière d'une thèse de sociologie. Pourtant, afin de ne pas fausser notre optique littéraire et historique, nous nous sommes contentés d'en extraire ici l'essentiel, et en particulier les données qui touchaient de près notre thèse : l'"Engagement" de la littérature nègre de langue française!

+ +

1. Nom - âge - nationalité - lieu où l'auteur a vécu - profession - études - oeuvres .
2. Quels sont les mobiles qui vous ont poussé à écrire, au début ?
Influence du milieu ? Désir d'évasion ? Désir d'esthétique ? Responsabilité d'intellectuel ? ... ?
3. Que vouliez-vous "réaliser" en écrivant à ce moment ?
Oeuvre d'art? Expression personnelle d'un sentiment dominant (révolte, indignation, amour, haine...)? Buts politiques ou sociaux? Lesquels? Information?...?
4. Avez-vous choisi délibérément un "maître" ou une "école"?
Sinon, croyez-vous qu'il y ait eu un choix inconscient? Vous situiez-vous par rapport aux autres écrivains : contre ceux-ci, pour ceux-là...?
5. Actuellement votre admiration a-t-elle changé ou non?
En quoi ?
6. De qui vous sentez-vous aujourd'hui le plus proche ? Pourquoi ?
Ecrivains blancs? Lesquels ?
Ecrivains noirs ? Lesquels ?

7. Quel système de pensée étranger a le plus marqué votre éducation ?

Protestantisme, catholicisme, marxisme, rationalisme, islamisme, bouddhisme, personnalisme, existentialisme... ?

- a) Est-ce encore celui-là qui garde vos préférences ?
- b) Si non : pourquoi le repoussez-vous ?
par quoi l'avez-vous remplacé ?
- c) Quels aspects de ce système vous ont le plus marqué ?

8. Certains prônent actuellement un "retour aux sources", c'est-à-dire aux traditions autochtones.

- a) Le jugez-vous indispensable ? Si oui, pourquoi ?
- b) Avez-vous personnellement ressenti, dans vos oeuvres précédentes, le besoin d'approfondir votre culture africaine traditionnelle ? Y avez-vous recouru dans vos oeuvres ?
- c) Avant d'écrire, aviez-vous eu l'occasion de participer à cette culture ? Intimement ? Au contraire, en avez-vous été privé ?
- d) Quand vous considérez cette culture traditionnelle
 - quels sont les aspects, les éléments, qui vous ont le plus imprégnés ?
 - quels sont ceux que vous considérez comme les plus importants et dignes d'être repris particulièrement aujourd'hui ?
 - quels sont les aspects au contraire avec lesquels vous ne coïncidez plus aujourd'hui (croyances et rites religieux... organisation et coutumes sociales... etc...)

9. Quels thèmes traitez-vous de préférence ?

Problèmes interraciaux ? Peinture de mœurs ? Mythes et problèmes religieux ? Thèmes historiques ? Aventures individuelles... ?

10. Où puisez-vous vos sources principales d'inspiration ?

Événements politiques ? Soucis personnels ? Problèmes sociaux ? Folklore traditionnel... ?

11. Pourquoi avez-vous choisi telle forme littéraire?
Souci d'efficacité? Aisance personnelle?...?
12. Quelle est celle de vos oeuvres qui vous satisfait le plus ? Pourquoi ?
13. Depuis vos débuts, avez-vous modifié vos buts ?
Pourquoi ? En quel sens ?
14. Depuis vos débuts, avez-vous modifié votre style ?
Pourquoi ? En quel sens ?
15. Quel public souhaitez-vous atteindre ?
- Le fait d'être un écrivain noir d'expression française limite-t-il votre audience ou l'élargit-il ?
 - Concevez-vous qu'une littérature écrite de grande diffusion puisse s'exprimer par le truchement des langues africaines ?
16. Comment concevez-vous votre rôle d'écrivain ?
- a) Interprète des problèmes nègres, porte-parole des peuples noirs ? (L'écrivain doit-il parler surtout des problèmes qui intéressent actuellement son peuple?)
 - b) Educateur des masses noires ? (L'écrivain doit-il proposer de nouveaux problèmes, faire réfléchir, montrer de nouvelles façons de voir ?)
 - c) Artisan de la libération des peuples nègres ?
 - d) Désir de vous exprimer personnellement ?
 - e) Désir de faire oeuvre esthétique ?
17. Croyez-vous que votre littérature doive actuellement être engagée, militante ?
- a) Si oui, est-ce en fonction des conditions politiques dans lesquelles se trouve votre pays ?
 - b) Ou bien est-ce parce que vous estimez qu'il est nécessaire de garder le contact avec les masses ?
 - c) Croyez-vous, dans ce cas, que le contact doive être définitivement maintenu, ou bien, lorsque les circonstances auront changé, l'écrivain choisira-t-il plus librement sa forme ?

18. Si vous avez choisi une littérature "engagée", avez-vous dû, pour cela,

- a) Sacrifier certaines de vos tendances personnelles, renoncer à certains modes d'expression ?
- b) Prendre des options politiques, sociales, culturelles... ?
- c) Littérature et politique vous paraissent-elles, pour vous et dans les circonstances actuelles, deux domaines étroitement unis ?
- d) Croyez-vous au contraire préférable de faire oeuvre littéraire indépendante ?

19. Vous sentez-vous, en tant qu'écrivain, solidaire d'autres écrivains ?

De votre race ? d'Européens ? En quoi ?

20. Que représente pour vous la "négritude" ?

21. Croyez-vous qu'il existe une "littérature noire" proprement dite ? Ou bien seulement des Noirs écrivant dans des langues étrangères (français, anglais, portugais, etc...)

- Une littérature noire spécifique, distincte des autres, peut-elle exister en dehors de l'emploi des langues négro-africaines ?
- Si oui, cette littérature noire existe-t-elle déjà ? (Quels en sont les auteurs et les écrits les plus représentatifs ?)
- Ou bien est-elle en voie de formation ? (A quels signes le découvrez-vous : livres, auteurs, mouvements... ?)

+
+ +

(1) Nous n'avons pu interroger de façon systématique Al. Diop et Cheik Anta Diop, mais leurs écrits et leurs conférences nous ont permis de compléter leurs réponses.

1. Lieu de naissance
2. Age
3. Formation
4. Pays où l'écrivain est né

Tableau I

	1		2			3			4			
	Antilles	Afrique	+ de 55 ans	35 à 55 ans	- de 35 ans	niveau primaire	niveau secondaire	niveau universitaire	formation syndicale	pays d'origine	métropole	colonies
N. Agblemagnon		+			+					+	+	
H. Ba		+	+							+	+	
M. Beti		+			+					+	+	
A. Césaire	+			+						+	+	
B. Dadié		+		+			+			+	+	
L. Damas	+			+						+	+	
Al. Diop		+		+						+	+	
Ch. A. Diop		+			+					+	+	
D. Diop		+			+					+	+	
Fr. Fanon	+				+					+	+	+
Ed. Glissant	+				+					+	+	
G. Gratiant	+		+							+	+	
R. Maran	+		+				+			+	+	+
P. Niger	+			+						+	+	+
L. Sainville	+			+						+	+	
O. Sembene		+			+	+			+	+	+	
L. S. Sengher		+		+						+	+	
F. Tchikaya		+			+	+				+	+	
A. Leveodjre		+			+					+	+	
J. Zobel	+			+						+	+	+
Rahemananjara		+		+						+	+	
Ranaivo		+		+						+	+	

I.

Nous pouvons ranger les auteurs interrogés en deux groupes : treize écrivains ont plus de 35 ans, neuf sont moins âgés. Cette séparation n'a rien d'arbitraire, car notre enquête a montré qu'il existait entre les deux générations des différences qui apparaîtront clairement au cours de l'exposé.

Neuf écrivains sont originaires des Antilles (7 ont plus de 35 ans), onze d'Afrique (6 de plus de 35 ans) et deux de Madagascar (de plus de 35 ans) (1).

Parmi les Antillais, nous trouvons six Martiniquais, un Guadeloupéen et deux Guyanais (2); parmi les Africains, quatre Sénégalais, deux Soudanais (un Bambara et un Peuhl), un Togolais, un Dahoméen, un Camerounais, un Congolais (ex-AEF) et un originaire de la Côte-d'Ivoire.

Les Malgaches doivent être classés à part. Les peuples de Madagascar, en effet, ne sont pas originaires d'Afrique, mais d'Indonésie et de Polynésie. Les ethnologues ne les rangent d'ailleurs jamais parmi les sociétés africaines. Cependant, nous ne pouvions exclure Jacques Rabemananjara

-
- (1) ~~Tous sont de race africaine.~~ Quoique métissés à divers degrés, les Antillais descendent des anciens esclaves noirs importés d'Afrique.
- (2) René Maran et Léon Damas. Le premier est né à la Martinique, mais de parents guyanais; il a d'ailleurs surtout vécu en France (voir notre chapitre VI). Nous classons le second parmi les Antillais pour les raisons expliquées page 334, en note.

de notre étude, car il fut trop intimement mêlé à la naissance et à l'évolution de "Présence Africaine" et il a repris à son compte personnel toutes les idées politiques et culturelles de la revue. A l'exception d'une seule toutefois, et bien qu'il soit noir lui-même : l'idée raciale. Les Malgaches, même de couleur noire, se sentent moins "nègres" que "malgaches". Sombres Mélanésiens ou Indonésiens clairs, ils participent tous à une même culture, en bien des points différente des cultures africaines, et leur situation insulaire n'a pas favorisé le rapprochement avec le continent noir (3).

Flavien Ranaïvo, lui, n'est pas de race noire; il appartient au peuple mérina (4), au teint clair et aux cheveux noirs et lisses. Son oeuvre ne fait donc pas partie de la littérature négro-africaine. Il nous a paru cependant intéressant de le placer à côté de son compatriote J. Rabemananjara, car il confirme que les différences constatées entre celui-ci et les autres écrivains noirs ne sont pas des différences individuelles, dues à la personnalité de l'auteur, mais tiennent à des causes plus profondes et révèlent la singularité du peuple malgache.

Quoi qu'il en soit, les tableaux d'ensemble distinguent toujours ces deux écrivains des autres.

Nous n'avons malheureusement pas eu l'occasion d'interroger des auteurs haïtiens. Quatre se détachent nettement et s'affirment d'une valeur indiscutable : le docteur

-
- (3) Les écrivains antillais, nous l'avons indiqué à plusieurs reprises, ressentent au contraire très vivement leurs attaches africaines, sans doute par réaction contre leur situation socialement inférieure. De plus, importés au temps de l'esclavage dans un pays déjà occupé par les blancs, leur sentiment "national" n'a pu se développer comme au sein des populations malgaches, déjà maîtresses de l'île et bien organisées avant la colonisation.
- (4) peuple venu d'Indonésie et ayant subi un métissage juif assez prononcé (selon les renseignements de F. Ranaïvo)

Jean Price-Mars (qui a plus de 50 ans), Jacques Roumain (décédé), ainsi que Jacques-Stephen Alexis et René Depes- tre (qui ont moins de 35 ans). Mais la lecture de leurs oeuvres et les renseignements obtenus indiquent que ces quatre écrivains peuvent être assimilés aux Antillais en tous les points qui nous intéressent ici.

Les écrivains dont nous nous occupons ont, en grande majorité, vécu dans leur pays d'origine jusqu'à leur formation universitaire, qu'ils ont reçue en France (5). Hampaté Ba et Bernard Dadié n'ont même jamais vécu que chez eux. Certains ont au contraire passé la plus grande partie de leur vie en Europe, tels René Maran (6), Gilbert Gratiant et David Diop.

Cela a son importance, car si l'auteur a vécu aux colonies, ses thèmes en seront influencés et en quelque sorte "authentifiés". L'Antillais sera naturellement plus vrai en nous parlant de son pays, s'il y a passé de longues années. Remarquons à ce propos que beaucoup d'oeuvres sont, pour une grande part, autobiographiques, par exemple chez Zobel, Sembene Ousmane, Edouard Glissant, Mongo Beti, Camara Laye, Ousmane Socé, Ferdinand Oyono, Paul Niger... (7). La plupart nous aident à comprendre de l'intérieur leur milieu indigène et les arguments qu'ils opposent à la colonisation. Nous examinerons plus loin les griefs principaux qu'ils formulent contre l'action européenne.

(5) Tchikaya n'a vécu cependant dans son pays d'origine que jusqu'à l'âge de 14 ans

(6) René Maran fut administrateur en Oubangui-Châri : voir notre chapitre VI

(7) La remarque vaut d'ailleurs pour la littérature noire de langue anglaise : "Je ne suis pas un homme libre", de P. Abrahams, "Black Boy" de R. Wright, etc...

Le niveau intellectuel des écrivains noirs est en général fort élevé : dix-sept universitaires et un philosophe, Hampaté Ba, qui fit des études islamiques approfondies. Nous pourrions même ranger dans ce groupe René Maran, qui, après son baccalauréat, acquit par lui-même une culture d'un niveau nettement supérieur. Deux écrivains, B.Dadié et F. Tchikaya, n'ont terminé que des études secondaires. Seul Sembene Ousmane ne possède qu'un diplôme du degré primaire. Docker à Marseille, il a reçu une formation syndicale et est en réaction contre les intellectuels de Paris, qu'il juge "trop bourgeois" (8)

Tous les universitaires ont subi un métissage culturel. Le français leur est une seconde langue maternelle, peut-on dire, et c'est spécialement vrai pour les Antillais qui la parlent sans accent et considèrent les dialectes créoles comme des patois (9). Formés en France, en majorité dans la capitale, ils ont en outre été soumis à des influences littéraires et idéologiques assez semblables, comme il apparaîtra aux tableaux II et III.

Tous les écrivains noirs, nous l'avons indiqué au chapitre XVII, sont très conscients de leurs responsabilités tant devant l'Occident que devant leurs peuples, et cette conscience oriente naturellement leurs écrits, quelle que soit la formation reçue : le niveau d'instruction de Sembene Ousmane peut bien influencer son style, il n'a pas de répercussions nettes sur ses idées, conformes à celles des autres écrivains.

(8) La grosse majorité des autres écrivains noirs sont eux aussi universitaires : les quatre haïtiens déjà nommés, Birage Diop et Ousmane Soce (Sénégal), F.Sissoko (Soudan), R.Tardon (Martinique), F.Oyono (Cameroun), B.Matip (Cameroun), Camara Laye, etc...

(9) On constate une assez forte tendance aujourd'hui à revaloriser le créole et plusieurs écrivains le jugent capable de jouer le rôle de langue littéraire. Les principales tentatives faites sont celles de G.Gratiant

Tous les écrivains exercent une profession extra-littéraire : sept sont professeurs, huit ont ou ont eu des responsabilités politiques ou syndicales. Les autres occupent des postes d'information (radio, journalisme...) ou de recherche scientifique. Mais il est remarquable que la plupart - sauf parmi ceux qui ont une charge politique ou scientifique - estiment que leur rôle littéraire est le plus important!

+ +
+ +

.... "Fab'Compé Zicague", poèmes (Editions des Horizons Caraïbe, Fort-de-France, 1958) et de Morrisseau Leroy, qui adapta notamment "Antigone" en créole.

	Influences occidentales			Influences nègres		
	française	américaine	russe	traditionnelle	américaine	française
N. Agblemagnon						
H. Ba				+		
M. Bati	+	+	+		+	+
A. Césaire	+		+	+	+	
B. Dadié				+		+
L. Damas	+			+	+	+
Al. Diop						
Ch. A. Diop						
D. Diop	+					+
Fr. Fanon						
Ed. Glissant	+	+		+		+
G. Gratiant	+			+		
R. Maran	+					
P. Niger	+			+		+
L. Sainville	+			+		
O. Sembene	+		+		+	
L. S. Senghor	+			+	+	
F. Tchikaya	+		+		+	
A. Tevoedjre						
J. Zobel	+	+	+			+
Rahemananjara	+			+		+
Ranaivo	+			+		+

II.

Abordons maintenant l'important problème des INFLUENCES LITTÉRAIRES. Cette question n'a été posée qu'aux écrivains purs - il y en a dix-sept, que nous avons soulignés dans le tableau II - c'est-à-dire à ceux qui tiennent à faire oeuvre littéraire au sens précis, et non aux essayistes, qui considèrent la littérature comme une arme efficace pour défendre certaines thèses (décolonisation, revendication raciale, valorisation des cultures africaines...). Ceci, bien sûr, n'exclut pas que ces essayistes ne possèdent de réelles qualités littéraires! (10)

Par "influences littéraires", nous entendons les goûts affirmés par les écrivains et leurs préférences pour certains auteurs. Savoir quelles influences réelles ces auteurs ont eu sur le style de nos écrivains, sur la facture de leur oeuvre, c'est là une étude trop complexe pour être abordée ici et qui exigerait un travail certes aussi volumineux que le nôtre. Il y a un rapport parfois immédiat, comme entre les vers de David Diop et ceux de Jacques Roumain (bien qu'il déclare préférer Césaire), ou encore Ed. Glissant apparaît comme l'héritier direct de son poète préféré, Saint John Perse. Parfois, l'influence est plus subtile : dans "Mirages de Paris", Ousmane Soce essaye

(10) Cinq des écrivains consultés ne sont pas des "littérateurs", mais des "hommes de culture" qui écrivent pour défendre certaines idées, sans avoir de vocation littéraire particulière. Ils peuvent toutefois servir utilement à situer les écrivains : leurs mobiles, leurs buts, exprimés avec nuance et clarté, sans fabulation ni lyrisme, mettent à nu l'ossature, les lignes directrices des oeuvres proprement littéraires et sont ainsi souvent indispensables à la juste compréhension de celles-ci.

par exemple de recréer, dans ses descriptions de dancings parisiens, l'atmosphère et le mouvement des scènes de danses si magistralement rendues par Claude Mac Kay dans son roman "Baïjo". Et nous avons vu combien Senghor, qui ne s'en cache nullement, avait été marqué par la poésie sénégalaise. Rabemamanjara et Ranaïvo sont à leur tour influencés par les sources malgaches, les poèmes du dernier s'inspirant d'ailleurs directement des hain-tenys (11).

Mais, répétons-le, ces rapprochements devraient être confirmés, épurés, enrichis par une étude plus approfondie.

Il nous a paru intéressant ici de connaître quels auteurs les écrivains noirs élistaient. "Dis-moi qui tu aimes...", ce vieil adage reste vrai : préférer un écrivain, c'est se sentir quelque affinité avec lui, et, lorsqu'on est écrivain soi-même, c'est souvent révéler sa propre conception de la littérature, de son rôle, des problèmes qu'elle doit aborder...

Classons ces influences en "occidentales" et "nègres", car beaucoup d'écrivains de couleur ont été touchés également par les écrits de leurs confrères noirs. Le schéma présenté ici paraîtra peut-être un peu scolaire, mais nous nous sommes souciés d'abord de la clarté!

A. Littérature occidentale.

1. Française :

Quinze écrivains sur dix-sept apprécient vivement la poésie française. Les symbolistes et leurs héritiers sont

(11) Chansons populaires malgaches d'un style très particulier, étudié par Jean PAULHAN : "Les hain-tenys", Paris, NRF, 1938.

cités le plus fréquemment : Baudelaire, quatre fois, Mallarmé, Saint John Perse et Rimbaud, trois fois, Claudel, deux fois : les deux premiers pour leurs qualités plastiques, les trois suivants pour leur intense lyrisme. Les surréalistes, cités seulement par Césaire, Damas et Sainville, qui faisaient déjà partie tous trois du groupe de "L'Étudiant noir", ne semblent pas particulièrement appréciés par la jeune génération. Par contre, le romantisme ne les a pas laissés indifférents : plusieurs écrivains ont éprouvé leur première émotion poétique, au lycée, devant Victor Hugo, Lamartine et Nerval, tandis que les Malgaches, pendant leurs années universitaires, vibrèrent davantage au contact des romantiques allemands, Hölderlin, Novalis et Rilke.

Le roman français a beaucoup moins d'audience. Trois romanciers noirs seulement (sur huit) citent Balzac et Zola deux fois, Flaubert, Proust et Ramus une fois. Aucune allusion aux écrivains d'entre-deux guerres, malgré Gide, Duhamel, Saint-Exupéry, Colette ou Malraux...! Quant au "nouveau roman", il n'éveille d'intérêt que chez Ed. Glissant, qui juge ses confrères français "très intelligents, mais victimes d'une situation" (12)

2. Russe et américaine :

A l'opposé du roman français, il est frappant de constater que six écrivains apprécient la littérature russe et élisent Dostoevski, Gogol, Tchekov et Choloikov, soit pour leur souffle épique, soit pour le fourmillement et la vie intense de leurs personnages. Remarquons qu'il s'agit d'auteurs de l'époque révolutionnaire de 1917. Aucun auteur russe moderne n'est cité. Quant à la littéra-

(12) Entretien avec Ed. Glissant en juin 1959.

ture américaine, elle est représentée par Faulkner, Hemingway et surtout Steinbeck.

Tous ces romanciers choisis brassent de vastes problèmes sociaux et sans doute est-ce la raison de leur élection. En France, en effet, le roman social contemporain n'a pas cette envergure et son actuel représentant, Gilbert Cesbron, est sans valeur artistique. Mais il est toutefois étonnant que les écrivains noirs n'aient pas retenu "L'espoir" ou "La condition humaine" ou encore les romans de Jules Romain et de Martin du Gard. Notons encore que la majorité des poètes et romanciers cités appartiennent à des courants révolutionnaires et qu'il n'est pas étonnant que les écrivains noirs retrouvent chez eux des échos qui les séduisent.

B. Littérature nègre.

1. d'expression française :

Les écrivains noirs ont évidemment lu les oeuvres principales de leurs confrères, mais nous ne relevons ici que ceux qui furent "préférés".

Les poètes noirs sont cités par douze écrivains (sur 17). Césaire le tout premier, avec huit voix, puis Jacques Roumain (5x), Senghor et Damas (3x), Rabemananjara (2x), Camara Laye (1x). Les poètes, plus lus que les romanciers, (13) semblent appréciés surtout pour leur combattivité.

Pourquoi cette préférence marquée pour Césaire, qui est pourtant un auteur difficile ? Est-ce parce qu'il est reconnu le plus grand par les critiques occidentaux ? Ou bien parce qu'il est devenu le symbole du "grand cri nègre" lancé dans le "Cahier" ? Sa poésie ultérieure a-t-elle été goûtée au même titre ? En tous cas, des sondages faits par nous dans divers milieux d'étudiants noirs confirment sa primauté.

(13) Cela peut s'expliquer par le fait que le roman nègre n'a pris son essor qu'après 1948 !

Senghor, au contraire, occupe une place indigne de sa valeur. Sa modération s'accorde mal, il est vrai, avec le tempérament généralement bouillant de la jeune génération. Il est rare d'ailleurs qu'elle aime en même temps Césaire et Senghor. Peut-être aussi cette poésie paraît-elle trop enracinée dans les particularités sénégalaises, dont elle chante les paysages, l'histoire, les coutumes... Sauf par leur rythme, les vers de Senghor évoquent le Sénégal plus que l'Afrique en général. Le caractère très "aristocratique" de ses derniers recueils n'est pas fait non plus pour les rendre plus accessibles à toutes les sensibilités.

2. négro-américaine :

Les romanciers nègres des Etats-Unis sont beaucoup lus par les écrivains d'expression française. La première génération a surtout aimé Claude Mac Kay et Langston Hughes (14). Tous les jeunes, eux, ont lu Richard Wright et Chester Himes, et ne restent pas indifférents à leur réalisme violent.

3. traditionnelle :

Une nette majorité (11 écrivains sur 17) manifeste un vif intérêt pour la littérature traditionnelle de l'Afrique. Le roman "Chaka", épopée traduite du bantou en 1939 et contant la révolte d'un grand chef zoulou, est maintes fois cité (15). Mais beaucoup s'intéressent également à leurs littératures locales (contes, légendes, poèmes); les Malgaches, en particulier, tiennent à y rattacher expressément leur propre poésie. De même que le philosophe peuhl Hampaté Ba et Bernard Dadié.

(14) Cfr notre chapitre V.

(15) Thomas MOFOLO : "Chaka", épopée bantoue en dialecte soute, traduite aux éditions Gallimard, Paris, 1939.

Notons que tous les écrivains noirs ont été influencés par la littérature nègre d'au moins une des trois catégories, ainsi que le montre le tableau II. Comme tous ont subi également l'influence de la littérature occidentale, nous pouvons parler à bon droit d'un métissage culturel, à deux exceptions près, Bernard Dadié et Hampaté Ba, qui n'ont pas de maîtres français (16)

L'influence de la littérature traditionnelle apparaît plus importante encore si nous examinons les oeuvres d'écrivains non interrogés. Des romanciers et conteurs comme Jean Malonga, Lomami Tshibamba, Fili-Dabo Sissoko, Abdoulaye Sadji, Birago Diop ou encore des poètes comme Keita Fodeba, puisent leur inspiration et leur style même dans le folklore africain. Ils transcrivent en français des contes et poèmes de leur pays, à la manière de leur pays. Et pour plus élaboré que soit le style de Camara Laye ou de Paul Hazoumé, il acquiert saveur et originalité en essayant de rendre, de l'intérieur et avec précision, les modes de vie et de pensée de leurs compatriotes.

Ces deux derniers auteurs ne sont du reste en rien "exotiques" au sens où nous définissons ce mot (17).

Les écrivains qui sont ainsi directement reliés à leurs cultures traditionnelles sont généralement parfaits bilingues et peuvent créer dans les deux langues, pour exprimer toujours en profondeur leur univers africain. Le plus souvent, tout esprit polémique est absent de leurs oeuvres et on n'y rencontre que de rares allusions aux blancs. C'est dans cette voie "décontractée" que le mouvement littéraire issu de la négritude nous paraît avoir le plus de chances

(16) Ces deux écrivains, comme l'indiquait le tableau I, n'ont vécu que dans leur pays d'origine.

(17) Cfr page 24.

de s'épanouir librement et, nous apportant une foule de thèmes, d'images, de tournures d'esprit jamais entendues dans notre langue, qu'il enrichira sans doute profondément la littérature universelle.

+
+ +

Tableau : III

INFLUENCES IDEOLOGIQUES

	Christianisme	Marxisme Socialisme	Rationalisme	Existentialisme	Personnalisme	Islamisme	Bouddhisme	Traditionnalisme intellectuel	Traditionnalisme concret	apport des cultures traditionnelles?		
										indispensable	souhaitable	à rejeter
N. Agblemagnon	+		(+)						+			+
H. Ba						(+)				+		
M. Beti	+	+						+	+		+	
A. Césaire	+	+	-		+			+	-		+	
B. Badié	(+)							+	+		+	
L. Damas	+	+						+	+		+	
Al. Diop	(+)					+		+	+		+	
Ch. A. Diop		(+)				+		+	+		+	
D. Diop	-	(+)						-			-	
Fr. Fanon	-	+		+	+				+			+
Ed. Glissant	+	(+)							+		+	
G. Gratiant	+	(+)	+								+	
R. Maran	+		(+)								+	
P. Niger	+		+		(+)			+			+	
L. Sainville	+	(+)	+					+			+	
O. Sembene	+	+				+		+	+		+	
L. S. Sengher	(+)	+						+	+		+	
F. Tchikaya	+	+		+			+	+			+	
A. Tevodjre	(+)								+		+	
J. Zobel	(+)								+		+	
Rabemamanjara	(+)							+	+		+	
Ranaivo	(+)							+	+		+	

III.

Le troisième tableau est consacré aux INFLUENCES IDEOLOGIQUES, c'est-à-dire aux systèmes de pensée dont l'auteur reconnaît avoir, bon gré mal gré, subi l'emprise. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un choix. La lecture des oeuvres confirme en tous cas que cette emprise a été réelle.

On constatera une assez grande mobilité, normale, croyons-nous, si l'on considère les troubles résultant de l'acculturation (18). En effet, "Les nègres, du jour au lendemain, ont eue deux systèmes de référence par rapport auxquels il leur a fallu se situer ... leurs coutumes et les instances auxquelles elles renvoyaient, étaient abolies parce qu'elles se trouvaient en contradiction avec une civilisation qu'ils ignoraient et qui leur en imposait." (19)

Presque tous ont été christianisés, mais beaucoup d'écrivains noirs ont ensuite quitté l'Eglise, soit pour adhérer à d'autres convictions, soit pour se former une synthèse personnelle, qui paraît beaucoup plus achevée et plus stable chez les anciens. Parfois, les synthèses ainsi formées allient des conceptions qui nous sembleraient inconciliables : marxisme et fétichisme, ou christianisme et animisme, par exemple... Nous marquons du sigle (*) l'idéologie à laquelle l'écrivain se rattache lui-même actuellement. Lorsque ce sigle manque, c'est qu'aucun système n'est préféré, mais qu'une synthèse personnelle a été formée ou est en voie de formation. Remarquons encore que

(18) Sur cette notion, voir notamment HERSCKOVITS : "Les bases de l'anthropologie culturelle", Paris, Payot, 1952, pp. 227 et ss.

(19) Frantz FANON : "Peau noire, masques blancs", Paris, Seuil, 1952, p.114

par "marxisme-socialisme" nous n'entendons pas adhésion au parti communiste, même lorsqu'il s'agit de l'idéologie préférée, car plusieurs se disent marxistes ou socialistes en se défendant d'être communistes : "les marxistes noirs doivent repenser un marxisme africain, adapté à la situation africaine", dit Alioune Diop (20).

Une très grande majorité, disions-nous (19 écrivains sur 22), ont eu une enfance et une adolescence chrétiennes, dans leur pays d'origine. Mais douze ont ensuite quitté le Christianisme, ou tout au moins l'Eglise, tandis qu'on n'enregistre qu'une seule conversion d'adulte, celle d'Alioune Diop, venu de l'Islam.

Pourquoi cette défection massive ? Les oeuvres nous renseignent fort bien : le reproche principal, aux Antilles comme en Afrique, est la collusion du missionnaire et du colonisateur. Le missionnaire apparaît comme un auxiliaire colonial, qui aplânit la route de l'administrateur en prêchant l'obéissance et la résignation (21).

Immédiatement, mais en Afrique seulement, suit un second reproche : le missionnaire ne comprend pas l'indigène, il veut lui imposer sa religion et sa morale, et il traite avec mépris les moeurs et croyances ancestrales. Certes, les ouvrages d'un Tempels, d'un Van Wing, sont appréciés, mais leurs conseils de pastorale religieuse n'ont pas encore été mis en pratique suffisamment.

Les Antillais formulent une autre critique : la religion enseignée est puérile, voire primaire. Un seul Antil-

(20) Alioune DIOP : conférence au Centre International, Bruxelles, 4 mars 1960

(21) Ce même reproche ressort clairement d'une enquête de Mr. J-L.LAROCHE auprès des écoliers noirs du milieu extra-coutumier d'Elisabethville.

lais, sur les neuf interrogés, est demeuré chrétien - il s'agit de Joseph Zobel -, cinq sont passés au socialisme, trois au rationalisme. Tous dénoncent l'incurie du clergé local. Bien que les Africains attaquent parfois vivement les missions, nous n'avons rencontré chez eux aucune critique du même ordre! Quatre africains sur onze sont restés catholiques et ont réfléchi leur adhésion. D'autres, avec Monge Beti, auteur du "Pauvre Christ de Bomba", roman qui dresse cependant d'un bout à l'autre le procès sévère de la christianisation, concluent que, tout compte fait, les missionnaires sont encore les blancs les moins nuisibles à l'Afrique. Quant aux deux auteurs malgaches, leur cas est assez particulier : le christianisme et les cultes indigènes ont formé à Madagascar une synthèse parfois curieuse, mais homogène et qui ne paraît pas poser de problèmes aux intellectuels.

Douze écrivains ont été touchés par le marxisme, avec des nuances diverses, depuis le socialisme très souple de Senghor, demeuré chrétien, jusqu'au communisme orthodoxe de Gratiant. Les motifs en sont évidemment sociaux et faciles à comprendre lorsqu'on songe à la situation des colonies, où l'intérêt du colonisateur est différent de celui du colonisé. Cette opposition répond au schéma marxiste et explique l'influence prépondérante de cette idéologie.

Nous formulerons deux remarques :

- la première est que le marxisme a touché beaucoup plus les jeunes (7 sur 9) que les anciens (5 sur 13). Cela correspond à un intérêt croissant pour la chose politique et à un engagement plus prononcé, comme il apparaîtra au tableau IV.

- la seconde est que les Antillais (6 sur 9) sont plus marxistes que les Africains (6 sur 13). D'autres écrivains haïtiens non interrogés confirment la chose : J.Roumain, J-S.Alexis, R.Depestre. De plus, les marxistes antillais sont plus souvent inscrits au parti communiste, fait rare chez les Africains.

Quant aux raisons de cet état de fait, nous en sommes évidemment réduits aux hypothèses et nous en retiendrons trois, qui pourraient bien valoir en même temps.

- tout d'abord, l'Antillais est plus assimilé que l'Africain et ne se méfie pas d'instinct de toute influence occidentale quelle qu'elle soit. L'Africain est beaucoup plus soucieux d'adapter le marxisme, de l'utiliser, non comme une doctrine universelle, mais comme un outil perfectionnable selon les nécessités locales. La position de Senghor nous semble l'exemple même de cette attitude.

- en second lieu, la situation sociale est beaucoup plus étouffante aux Antilles : aliénation des élites, misère du peuple, absence de toute issue économique ou politique... On se reportera à notre chapitre IV. Dès lors, l'Antillais exige un changement beaucoup plus radical que l'Africain, qui souhaiterait conserver certaines structures sociales qu'il apprécie.

- enfin intervient un facteur religieux : l'Africain, au contraire de l'Antillais, est resté un homme profondément enraciné dans la religion et s'oppose d'instinct à l'athéisme marxiste. C'est pourquoi il ne retient souvent du socialisme qu'une méthode d'organisation économique et sociale (22).

(22) Chez certains intellectuels africains, cette fidélité religieuse nous a paru parfois artificielle : ils semblent accentuer cet aspect de l'âme africaine par opposition à l'athéisme actuel de l'Occident. C'est là, pour eux, une manière nouvelle de s'affirmer différents.

Quant aux autres idéologies relevées - rationalisme, existentialisme, personnalisme, islam et bouddhisme -, elles n'ont pas l'intérêt des deux premières et se répartissent sur douze écrivains, avec une légère majorité pour le rationalisme qui a marqué leur formation universitaire. (23)

Plus importantes apparaissent les idéologies traditionnelles, c'est-à-dire des croyances et conceptions ancestrales. Sous le titre de "traditionnalisme intellectuel", nous rangeons les écrivains qui ont réfléchi les croyances indigènes, qui les ont, en tout ou en partie, "intellectualisées", de sorte qu'elles colorent plus ou moins subtilement leurs conceptions actuelles. Vont se classer sous la rubrique "traditionnalisme concret", les auteurs qui ont effectivement vécu en milieux indigènes et ont été imprégnés de leurs cultures, qu'ils les aient rationalisées ou non.

Ce dernier groupe est important puisque dix-sept écrivains ont vécu dans un cadre indigène. Parmi les cinq autres, David Diop et René Maran ont été éduqués en France, Paul N'Guer et Léon Damas, qui ont grandi aux Antilles, ont reçu cependant une éducation très bourgeoise, coupée du milieu indigène, Tchikaya enfin, est venu en France à l'âge du lycée et passa ainsi la majeure partie de sa jeunesse éloigné de sa famille.

Quinze intellectuels se sont penchés sérieusement sur leurs valeurs traditionnelles et leur réflexion a modifié

(23) En ce qui concerne l'Islam, constatons que le tableau III ne reflète pas la réalité sociale de certains pays de l'ouest africain, islamisés parfois jusqu'à 70 %, comme la Guinée. En AOF, il y avait en 1950, 6 millions de musulmans sur une population de 14 millions d'habitants; au Soudan, 3½ millions sur 6½ millions d'habitants (d'après Albert N'GOMA : "L'Islam noir", dans le cahier spécial de Présence Africaine consacré au "Monde Noir", Paris, 1950.)

de façon sensible leurs propres conceptions. On tiendra compte ici de l'apport des ethnologues, relevé au chapitre VIII, qui aida beaucoup d'écrivains à prendre conscience de la valeur des cultures nègres : nous pensons surtout à Senghor, Sainville, Niger, Damas et Alioune Diop.

Dans ce groupe, nous trouvons neuf Africains et les deux auteurs malgaches pour quatre Antillais seulement. C'est que les traditions d'Afrique sont restées plus solides et cohérentes, tandis qu'elles se désagrégeaient lentement aux Antilles, pour prendre place peu à peu au sein du folklore.

L'examen des valeurs traditionnelles a porté sur trois domaines principaux : mystique, moral et social. Cette réflexion sur la mystique africaine a aidé A. Diop, Senghor et Dadié à approfondir leur christianisme; pour les autres, elle a renforcé leur sens religieux en lui donnant une coloration nouvelle : croyance à la métempsychose chez Damas, accentuation du culte des ancêtres chez les écrivains malgaches, fétichisme chez Ousmane Sembene... Niger, Sainville, D. Diop et Mongo Beti ont fixé davantage leur attention sur les domaines social et moral, mettant l'accent sur l'esprit communautaire et la solidarité, ainsi que sur la conception africaine de la sexualité : polygamie et primauté de l'enfant. Remarquons que, chez P. Niger et D. Diop, il s'agit là d'un choix purement intellectuel, raisonné, puisqu'aucun des deux n'a vécu en milieu indigène.

A tous nous avons posé la question : "Estimez-vous que la culture négro-africaine future doit encore tenir compte des traditions ?" - Les réponses oscillent entre "C'est indispensable!" et "C'est souhaitable!".

Deux exceptions seulement. Agblemagnon réagit contre la tendance générale à "refermer l'Afrique sur elle-même".

Il faut, dit-il, "avoir le courage de rompre avec certains aspects de la vie africaine devenus incompatibles avec les exigences actuelles" et cela "quel que soit l'attrait du passé". Frantz Fanon, lui, applique strictement le schéma marxiste : lorsque l'économie change - et ce sera le cas en Afrique -, les rapports sociaux se modifient et il serait vain de vouloir conserver les anciennes "superstructures". "L'homme qui veut expliciter la culture traditionnelle, dit-il, s'aperçoit que le peuple l'a déjà dépassée".

A part ces deux exceptions, les réponses sont donc généralement positives. Elles confirment un des thèmes principaux des deux congrès des écrivains et artistes noirs : l'originalité des cultures négro-africaines.

En quoi les écrivains considèrent-ils l'apport des cultures africaines comme intéressant ?

Les réponses visent principalement les domaines artistiques (15 réponses positives) et littéraires (13 réponses positives) : le nègre a une autre histoire, d'autres mythes, des qualités de sensibilité différentes de l'occidental et aussi d'autres moyens d'expression qu'il est urgent de libérer des contraintes européennes.

Mais onze écrivains relèvent également les avantages des structures sociales traditionnelles, insistant sur la solidarité et l'esprit communautaire; l'organisation politique et économique, de même que les croyances religieuses ne sont plus guère défendues, mais on en retient la quintessence : la démocratie et le mysticisme.

D'une façon générale, les intellectuels sont persuadés qu'il est nécessaire d'adapter, d'"africaniser" les systèmes politiques et économiques de l'Occident, et à plus forte raison ses idéologies. L'idée la plus répandue aux deux congrès est celle de "désoccidentalisation des cultures nègres".

Tableau : IV

à l'origine

aujourd'hui

	buts personnels		responsabilités d'intellectuel			buts personnels		responsabilités d'intellectuel		
	soucis esthétiques	desir de s'exprimer	éducateur	porte-parole	libérateur	soucis esthétiques	desir de s'exprimer	éducateur	porte-parole	libérateur
N. Agblemagnon			+		+			+		+
H. Ba	+	+	+			+		+		
M. Beti		+	+	+		+	+		+	+
A. Césaire	+	+		+	+	+	+		+	
B. Dadié	+						+		+	+
L. Damas		+	+			+	+		+	+
Al. Diop				+				+		+
Ch. A. Diop				+	+			+		+
D. Diop		+	+	+	+			+		+
Fr. Fanon		+	+		+			+		+
Ed. Glissant	+			+	+	+	+		+	+
G. Gratiant	+					+	+			
R. Haran		+				+	+			
P. Niger	+	+		+	+	+	+		+	+
L. Sainville				+	+		+		+	
O. Sembene				+	+		+		+	+
L. S. Senghor	+	+		+	+	+	+		+	+
F. Tchikaya	+	+				+	+		+	+
A. Tevedjre				+	+		+		+	+
J. Zobel	+	+			+	+	+		+	
Rahemananjara	+	+				+	+		+	+
Ranaivo	+	+				+	+			

IV.

Un écrivain peut se proposer des B U T S multiples, d'importances diverses. Deux sont relevés le plus souvent par les auteurs noirs eux-mêmes et retiendront ici notre attention : se souvient-ils d'une création artistique ? comment conçoivent-ils leurs responsabilités d'intellectuels ?

Tout écrivain se soucie au moins de bien écrire, de camper des personnages vivants et psychologiquement cohérents, de bâtir son roman. Mais tous ne désirent pas nécessairement créer, enrichir la littérature d'une oeuvre originale, personnelle. Comme l'avoue Mongo Beti, beaucoup de jeunes écrivains noirs ne sont venus à la littérature que poussés par les circonstances : la situation politique les stimulait et aussi la pression du groupe formé autour de "Présence Africaine". En outre, la conscience de leurs responsabilités d'intellectuels les presse de prendre publiquement position.

Mais si cela est vrai pour les jeunes, ce l'est bien moins pour les anciens. Parmi ces derniers, en effet, dix écrivains purs (24) sur douze avaient déjà l'intention d'écrire, parfois même avaient commencé à le faire, avant tout engagement et toute prise de position vis à vis des problèmes nègres. Césaire, Senghor, Rabemamanjara, Dadié, Maran, Ranäïvo... s'essayaient à la littérature depuis le lycée. Parmi les jeunes interrogés, au contraire, seuls Tchikaya et surtout Glissant accordent une importance ma-

(24) Voir la note 10, page 361

jeune au style et à la forme de leurs oeuvres. Les autres, tels David Diop, O.Sembene ou Mongo Beti, avaient, à l'origine, tendance à se servir de leur plume uniquement pour transmettre leurs idées, dans un style qui se voulait correct sans plus. L'essentiel était le message : il fallait éviter, comme le dit D.Diop, de "faire des sous-produits de la littérature française".

Mais des vocations s'éveillèrent en chemin : il n'est plus indifférent aujourd'hui à Mongo Beti d'écrire bien et son style s'est affirmé, reserré davantage. Par contre, le bon talent de conteur de B.Dadié a fait place à des poèmes polémiques insignifiants.

En général, les Antillais et les Malgaches semblent plus soucieux de la forme littéraire : les romans de J. Zobel, ou ceux d'auteurs non interrogés comme J.S.Alexis, R. Tardon, J.Roumain, les poèmes de Césaire, Niger, Glissant, sont mieux soignés, plus travaillés. Faut-il en chercher la raison dans une meilleure assimilation de la langue française aux Antilles ? De brillantes exceptions africaines comme Senghor, Birago Diop, Camara Laye ou Paul Hazoumé nous empêcheraient de conclure trop vite, d'autant que le style de quelques Antillais, tels Sainville, Mayotte Capecia ou René Depestre, laisse parfois à désirer. Cependant l'on peut dire que la langue des écrivains antillais est au moins toujours correcte ! Désir plus grand d'être appréciés en France ? Public lettré plus exigeant aux Antilles qu'en Afrique ? A ces niveaux la connaissance plus profonde de la langue française intervient sûrement.

Si la négritude a éveillé ou stimulé de jeunes vocations littéraires, elle a parfois mal dirigé le tempéra-

ment de quelques autres qui, se croyant tenus à une littérature de combat, s'essouffent à une poésie épique pour laquelle ils ne sont point faits. Fl. Ranaivo, qui ne se veut pas "engagé", est meilleur avocat des cultures indigènes que D. Diop ou B. Dadié, car il s'exprime lui-même et ne calque pas ses poèmes sur des impératifs généreux sans doute, mais extérieurs. Le danger de toute littérature engagée est d'oublier que "l'arbre a accès au monde non par le dehors, mais par le dedans de lui-même, par la racine" (25). Trop soucieux de l'efficacité et de la thèse à imposer, l'artiste risque de ne plus entendre les exigences de sa propre sensibilité. Il répète des mots d'ordre au lieu de créer. L'échec de la poésie du réalisme-socialiste est un exemple de cette erreur souvent commise : on ne réussit pareille poésie que si elle correspond à une façon personnelle et intime de sentir le monde, comme ce fut le cas pour J. Roumain. Et le travail n'en est jamais exclu. Il suffit de comparer "Gouverneurs de la rosée" de J. Roumain à "Dominique, esclave nègre" de L. Sainville pour saisir toute la différence qu'il peut y avoir entre deux styles réalistes, dont le second ne se veut que simple et accessible.

Mais un autre danger, au moins aussi grave, guette la jeune génération : le pastiche. "Il lui suffit de tremper sa plume dans l'encre noire", a-t-on dit. Pour certains auteurs, c'est à peine exagéré. Or, des thèmes non repensés, repris à d'autres pour n'y ajouter que quelques broderies, perdent leur vie et leur puissance (26). C'est

(25) René MENIL : "Naissance de notre art", dans "Tropiques" n° 1, avril 1944.

(26) Nous pensons spécialement aux oeuvres de Paulin Joachim, Sylvère Alcandre, l'actuel Bernard Dadié...

pourquoi on ne saurait trop encourager les jeunes qui veulent sortir de sentiers trop battus et creuser assez profond en eux-mêmes pour y puiser du neuf, tels Tchikaya, Jean Malonga, Abdou Anta Ka ou Ed. Glissant...

+ + +

La conviction de leurs responsabilités d'intellectuels est une attitude générale chez les écrivains noirs, puisque 19 sur 22 se sentent responsables de leur action et que plusieurs n'ont d'ailleurs commencé à écrire que poussés par ce sentiment. En tant qu'intellectuels, ils estiment ne pouvoir se réfugier dans leur situation privilégiée, séparée de la masse, tant que leur peuple n'aura pas obtenu ce qu'il réclame à juste titre. Les seuls à se tenir résolument hors de cette attitude sont René Maran et Gilbert Gratiant, qui sont aussi les seuls, avec Hampaté Ba, à être âgés de plus de 65 ans. S'ajoute à eux le Malgache Ranaivo, mais nous avons vu qu'il n'était pas de race noire et il est donc normal qu'il se sente peu concerné par le mouvement de la négritude. On notera par contre que, pour la première fois, Rabemamanjara se distingue de son compatriote.

Généralement, cette responsabilité est envisagée sous trois aspects.

L'écrivain peut se sentir obligé d'éduquer son peuple, ou bien de le représenter, d'être son porte-parole. Ces deux rôles étant souvent compris ensemble :

" L'artiste doit être un inventeur d'âmes " (Césaire)

" La littérature est l'expression d'une réalité en mouvement, elle part de la réalité, la capte, saisit ce qui n'est qu'en bourgeon et aide à le mûrir." (D.Diop)

" La littérature doit donner à réfléchir, être l'occasion d'une prise de conscience, d'une remise en cause des notions établies." (P.Niger)

Les oeuvres d'autres écrivains - J-S.Alexis, Price-Mars, J.Roumain, R.Depestre, F.Oyono, O.Soce, A.Sadji... - manifestent le même sentiment de responsabilité, le même souci d'exprimer et d'éduquer une collectivité.

Camara Laye, Birago Diop, Jean Malonga, semblent plus libres à cet égard.

Dans l'ensemble pourtant, les écrivains noirs souscrivent à ce que dit un des leurs :

" Notre dette à nous qui avons été envoyés pour nous équiper au contact de l'Occident, est très lourde à l'égard de nos compatriotes. Ils attendent de nous que nous témoignions pour les nôtres, que nous les aidions à se situer dans un monde en pleine évolution et, éventuellement, à choisir un chemin. " (27)

Le troisième rôle que croit pouvoir - et devoir - jouer l'écrivain noir est d'aider à libérer son peuple. Peut-être sous la double influence de l'évolution politique africaine et des résolutions du deuxième congrès, qui insista fortement sur l'indépendance nationale comme condition de renaissance culturelle, on constate une progression assez nette : contre 12 écrivains qui pensaient, dès l'origine, à jouer ce rôle, il y en a aujourd'hui 17. Mais la même progression apparaît dans les trois domaines et un

(27) Joseph Ki Zerbo : "Histoire et conscience nègre", dans le n° de Présence Africaine consacré à "L'homme de culture noir et son peuple", n°XVI, oct-nov. 1957.

nombre croissant d'intellectuels estiment que leurs responsabilités s'étend à tous (14 contre 2 à l'origine!)

Cette "libération du peuple" par le truchement de la littérature reste en certains points proches de l'éducation. Il ne s'agit pas seulement de revendiquer la liberté politique et de faire connaître à l'Occident les aspirations des populations noires - ce à quoi s'attachent surtout, parmi les romanciers, M.Beti, O.Sembene, L.Sainville et Ed.Glissant, ou, parmi les poètes, A.Césaire, P.Niger, J. Rabemananjara et D.Diop. Il s'agit aussi de libérer mentalement le peuple, de lui faire comprendre ce qu'est, ce que sera la liberté. Une décolonisation que le peuple reçoit sans avoir compris ce qu'elle signifie, est une mauvaise décolonisation. C'est cette signification que les écrivains noirs veulent éclairer pour leurs peuples. Bien sûr, ils écrivent en français et s'adressent donc surtout au public européen, mais ils savent que l'élite noire lit leurs oeuvres et en transmet le contenu et les idées (28).

" Notre devoir d'hommes de culture, notre double devoir est là : il est de hâter la décolonisation, et il est, eu sein même du présent, de préparer la bonne décolonisation, une décolonisation sans séquelles.

.....

Il est parfaitement vrai de dire que c'est en général dans les classes populaires que survit de la manière la plus immédiate, la plus évidente aussi, et au plus fort de l'oppression coloniale, le sentiment national.

Mais il est aussi vrai de dire que ce sentiment, immédiat, il faut l'authentifier, il faut le propager, il faut le purifier. " (29)

(28) Les événements qui se sont déroulés récemment dans l'ex-Congo belge - où n'existe aucune littérature moderne valable - montrent combien est importante cette médiation de l'écrivain et son rôle d'éducateur et de libérateur.

(29) Aimé CESAIRE : "L'homme de culture et ses responsabilités", dans "Présence Africaine", n° consacré au deuxième congrès, o.c., p.117.

Peut-être aussi y a-t-il, chez ces intellectuels, une réaction contre la majorité d'évolués - et contre certains universitaires - qui, en Afrique comme aux Antilles, ont assimilé l'individualisme européen. "Ce qui me frappe dans la plupart des cas, disait Senghor en 1953, c'est, avec leur suffisance, leur manque de gravité, comme si leur tête n'était pleine que de légèreté. Leur bouche ne s'ouvre que pour la réclamation, elle ne proclame que les "droits des élites"... Les élites doivent avoir la fierté de "servir" et de souvent se contenter de "l'éminente dignité des pauvres" (30).

(30) L.S.SENGHOR / "Les élites de l'Union Française au service de leurs peuples", conférence à la réunion du Conseil de la Jeunesse de l'Union Française, - Yaoundé (Cameroun), le 25 août 1953.

Négritude &
Originalité culturelle.

Tableau : V

	originalité culturelle.	"négritude"
N. Agblemagnon	+	
H. Ba	+	
M. Beti	+	
A. Césaire	+	+
B. Badié	+	+
L. Damas	+	(+)
Al. Diop	+	+
Ch. A. Diop	+	+
D. Diop	+	+
Fr. Fanon	?	
Ed. Glissant	+	?
G. Gratiant	+	
R. Maran		
P. Niger	+	+
L. Sainville	+	+
O. Sembene	+	
L. S. Senghor	+	+
P. Tchikaya	+	
A. Tevoedjre	+	?
J. Zobel	+	
Rabemamanjara	+	
Ranaivo	+	

V.

Depuis "Orphée noir", les intellectuels nègres réagissent vivement au mot "négritude" et il semble bien que ce soit au terme lui-même plus qu'à son contenu réel.

Sartre, rappelons-le (31), liait avec raison négritude de et néo-racisme, mais il n'assimilait aucunement les deux. Si elle comportait une nuance raciale, que Sartre jugeait d'ailleurs nécessaire, la négritude englobait bien d'autres éléments positifs et l'auteur la nommait "amour", "dépassement d'elle-même", etc... Cependant, c'est à cette "accusation" de racisme que les noirs réagirent passionnément : pour mieux nier la partie, ils rejetèrent le tout!

Discutant de l'étude de Sartre, dans laquelle, selon eux, la négritude aurait pris corps de théorie pour la première fois, les étudiants noirs (32) s'opposent violemment au "racisme antiraciste", "qui semble être la pierre principale de cette théorie. On pourrait d'abord penser que Sartre constate seulement ce racisme antiraciste puisqu'il le juge lui-même grave. Mais il n'en est rien. Sartre veut contribuer à créer ce racisme antiraciste. Il le croit efficace, seul efficace!" (33) S'adressant à des écrivains, cette opinion équivalait à leur dire : "Noirs, chantez avec force votre couleur, en voyant en elle fondamentalement le signe de la valeur humaine. Noirs développez donc un racisme noir nécessairement révolutionnaire, parce que provoquant la faillite du racisme blanc en substituant au couple

(31) Voir notre analyse de la négritude au chapitre IX

(32) "Les Etudiants noirs parlent", Paris, Présence Africaine, 1953

(33) ibid., p.295

blanc = supériorité, cet autre noir = supériorité" (34). C'est évidemment le chemin qu'allait emprunter de nombreux jeunes poètes souvent sans lendemain, et l'on vit s'étaler dans plusieurs numéros de la revue "Présence Africaine" des poèmes sans valeur où, inévitablement, était exaltée la "négritude"!

"Orphée noir" semble bien être la cause de cette réaction passionnelle, car les inventeurs du mot "négritude" (Césaire, Senghor et Damas), de même que ceux qui l'avaient déjà employé avant la préface de Sartre, ne modifièrent en rien leur position et continuèrent d'utiliser ce vocable dans l'acception qu'ils lui avaient toujours donnée.

Par contre, interrogés aujourd'hui (35), de nombreux jeunes auteurs se déclarent hostiles à l'emploi du mot. Pour Tchikaya, par exemple, la négritude implique racisme et il faut donc la rejeter, car seule compte l'originalité nationale. Mongo Beti nous dit : "Il vaut mieux traiter le problème en termes sociaux qu'en termes raciaux. D'ailleurs, la situation évolue et, la tutelle coloniale disparaissant, il est probable qu'il y aura des tentatives d'oppression de noirs à noirs. C'est donc en termes d'oppression sociale qu'il faut voir la situation." Agblemagnon, lui, est frappé par le côté limitatif de la négritude : " ce concept était nécessaire, dit-il, mais il enferme. Il ne faut pas non plus que les écrivains soient de faux chasseurs qui courent dans la fumée d'un autre" La négritude, en effet, peut englober des thèmes-clefs que répèteraient des écrivains faibles qui n'osent pas s'engager dans une voie personnelle et s'appuient sur des slogans politiques pour

(34) Ibid., p.297

(35) Sauf indication contraire, les citations sont extraites de notes prises au cours de nos entretiens avec les écrivains.

"se donner de l'assiette". Quant à Sembene Ousmane, il pense que la négritude incite trop souvent les écrivains à des plaintes trop négatives et surtout trop passives, au lieu de les engager dans une action vraiment révolutionnaire.

Rabemamanjara a été touché par une autre définition de la négritude dans "Orphée noir" et réagit contre "je ne sais quelle essence obscure appelée négritude ... devenue source d'équivoque depuis (qu') une préface retentissante..." (36). De fait, Sartre emploie le mot "Essence Noire" et semble dire par là que l'homme noir est, dans sa nature même, foncièrement différent de tout autre. A cause de son épiderme! C'est être inconsciemment raciste soi-même que d'affirmer cela, constate Rabemamanjara. "La négritude lui est définie (à l'homme noir) comme une totalité, comme l'essence de sa nature et l'on s'est prévalu amplement de la confusion pour convaincre le Noir de sa différence fondamentale des autres espèces humaines." Tout au contraire, ce que voulait faire réellement le poète noir, c'était débarrasser sa couleur de ses souillures imaginaires et proclamer "l'unique vérité de son peuple" :

" Au-delà du teint de ma peau, mon sang est aussi
rouge que ton sang,
ma chair aussi rouge que ta chair
et mon âme est faite de la même essence que ton
âme. " (37)

En suite de quoi Rabemamanjara s'élève contre la prétention de voir dans la négritude une quelconque vertu de création : "Il est visible que les conditions, responsables de

(36) Jacques RABEMAMANJARA : "Le poète noir et son peuple", dans la revue "Présence Africaine", n°XVI, oct-nov. 1957, p.12

(37) *ibid.*, p.21

de la nouvelle poétique noire, n'ont été fournies en rien par l'action de la trop fameuse catégorie de la négritude." (38). En termes plus modérés, l'auteur reprend, en 1959, son opposition à toute "essence" noire. Selon lui, deux facteurs ont favorisé la rencontre et l'union des noirs de toute origine : d'abord le mépris général ^{européen} de leur couleur a engendré chez tous une même revendication de dignité; ensuite, la situation d'exploitation coloniale qui atteignait tous les peuples nègres a créé une communauté de sensibilité, de souffrance et d'opposition aux colonisateurs blancs. "Mais le Malgache et le Dahoméen, dit-il, se seraient-ils recherchés s'ils n'avaient subi la domination européenne ? Et le jour où cet état de colonisation aura disparu, la négritude disparaîtra d'elle-même!"

Il y a là une restriction évidente à ce qu'avait écrit Sartre, pour qui la négritude recouvrait "l'être-du-noir-dans le monde" et dépassait la situation du noir "dans le monde-colonisé". Mais en outre, nous vérifions ici ce que nous disions au début de cette partie, en présentant les écrivains noirs! Rabemamanjara n'est pas africain (39), mais malgache. Quoique noir, il est d'une civilisation différente, plus proche des peuples d'Orient que de l'Afrique, et il n'a pas le sentiment d'un lien intime l'unissant aux autres noirs par delà la domination européenne actuelle (40). Il ne réalise pas que les autres peuples noirs peuvent se sentir unis par une communauté de civilisation ancienne, qui a laissé des traces profondes sur tout le continent et qui pourrait, après la disparition de toute domination blanche, permettre aux peuples d'Afrique

(38) *ibid.*, p.19

(39) Il est de race betsimisaraka. Les Betsimisaraka, venus d'Océanie, seraient des métis de mélanésien et de polynésien (L.S.Senghor : "Anthologie..." o.c.c., p. 194)

(40) Ceci est confirmé par Fl.Ranaivo, malgache lui aussi mais de race indonésienne et qui assimile négritude et racisme

de consolider les liens de leur commune "négritude". Rabemananjara a donc raison d'insister sur le fait que la négritude n'est pas une essence séparant l'homme noir des autres hommes; qu'elle n'est pas non plus liée à la couleur, mais à une communauté de situation. Il oublie cependant d'inclure dans cette situation le poids de tout un passé commun. Au lieu de conclure au caractère transitoire de la négritude et à sa disparition, il faudrait alors conclure à son maintien (41).

En résumé, le concept de négritude a donc subi un gauchissement évident depuis l'étude de Sartre, à cause de la réaction passionnelle que cette étude a provoquée. Il nous paraît nécessaire d'en revenir à l'idée que s'en fait actuellement Césaire :

Partant de "la conscience d'être noir", qui implique "la prise en charge de son destin, de son histoire et de sa culture", la négritude est "la simple reconnaissance d'un fait" et "ne comporte ni racisme, ni reniement de l'Europe, ni exclusivité, mais au contraire une fraternité avec tous les hommes". Il existe cependant "une solidarité plus grande entre les hommes de race noire", qui n'est pas "fonction de la peau, mais d'une communauté de culture, d'histoire et

(41) Bien entendu, on saisit que la négritude future sera fort différente de l'actuelle. Née de trois facteurs : préjugé racial - domination blanche - communauté de civilisation, elle verrait disparaître les deux premiers et ne serait donc maintenue que transmuée, mais resterait toujours la marque de "l'être-du-noir dans le monde".

On voudra bien se reporter à notre chapitre IX.

de tempérament". Comme telle, "la négritude n'a pas à être dépassée, mais elle est une condition sine qua non d'authenticité de la création dans quelque domaine que ce soit".

+ + +

Ainsi compris, le concept de négritude rejoint celui d' "originalité culturelle" qui a pris sa place aujourd'hui chez la majorité des écrivains noirs. Le tableau V montre leur unanimité (42) à adopter ce nouveau vocable qui a l'avantage de ne comporter aucune nuance raciale tout en mettant l'accent sur l'origine locale. Dans le même sens, on parlera de "personnalité africaine" ou de "désoccidentalisation des cultures"... Les résolutions du deuxième congrès insistent très fortement, non seulement sur les responsabilités des écrivains noirs envers leurs peuples, mais aussi sur le rattachement à une civilisation commune:

" ... ces considérations ne s'appuient pas sur un postulat ethnique ou racial. Elles sont fonction d'une communauté d'origine et de souffrance.

Les peuples noirs ont supporté un ensemble d'avatars historiques qui, sous la forme particulière de la colonisation totale, impliquant à la fois l'esclavage, la déportation et le racisme, n'a été imposé qu'à ces peuples, et à eux seuls, dans l'époque historique objectivement connue.

L'existence d'une civilisation négro-africaine, par-delà les particularités culturelles nationales ou régionales, apparaît donc historiquement justifiée, et la référence à cette civilisation, légitime et enrichissante.

Ceci doit être à la base de l'unité et de la solidarité des divers peuples nègres..." (43)

(42) Après ce que nous avons dit de l'assimilation complète de René Maran (voir notre chapitre VI), on ne s'étonnera pas de ne pas le voir se joindre aux autres écrivains, puisqu'il se sent lui-même entièrement occidental.

On constatera qu'afin de prévenir toute accusation de racisme, les écrivains noirs tiennent à spécifier que leur solidarité n'est pas basée sur la race. Mais en fait, qui donc a partagé cette "communauté d'origine et de souffrance" dont il est question, sinon les peuples noirs, et eux seuls ? Le terme de négritude est donc abandonné, mais tout ce qu'il contenait - hormis l'affirmation raciale - est intégralement repris!

La négritude ainsi comprise ne nuirait en rien à la création d'un humanisme universel partagé par les Africains, car, comme le dit Ed. Glissant, "on ne peut être universel qu'à force d'être particulier".

(43) Résolutions du deuxième congrès, dans le n° de "Présence Africaine" consacré à ce congrès, o.c., pp.389-390.

Tableau : VI

THEMES

	Colonisation	Vie Traditionnelle	Thèmes individuels
N. Agblemagnon	+		
H. Ba		+	
M. Beti	+	+	
A. Césaire	+	+	
B. Badié	+	+	
L. Damas	+	+	+
Al. Diop	+		
Ch. A. Diop	+	+	
D. Diop	+	+	
Fr. Fanon	+		
Ed. Glissant	+	+	
G. Gratiant		+	+
R. Maran		+	+
P. Niger	+	+	
L. Sainville	+		
O. Sembene	+	+	
L. S. Senghor	+	+	+
F. Tchikaya	+		+
A. Tevoedjre	+		
J. Zobel	+	+	
Rabemamanjara	+	+	
Ranaivo		+	

VI.

Examinons à présent les THEMES PRINCIPAUX
abordés par les écrivains noirs.

Une large majorité - dix-huit - parle de la colo-
nisation . De manière différente évidemment selon qu'il
s'agit de poètes, de romanciers ou d'essayistes! La poé-
sie se prête mieux aux cris lyriques de douleur et de ré-
volte (Césaire, Rabemananjara, Damas, Senghor, P.Niger,
D.Diop, B.Dadié). Les romans s'attachent davantage aux
situations concrètes et nous en apprennent long sur le
sort des indigènes colonisés et sur leur psychologie; ils
éclaircent la colonisation et l'homme blanc d'un jour que
jamais revues coloniales, rapports officiels ou romans
exotiques n'avaient projeté. Les essayistes enfin, comme
Tevoedjre, A.Diop ou F.Fanon, apportent à leurs confrères
des arguments scientifiques de poids et démontrent, chif-
fres et documents à l'appui, qui le dénuement et les be-
soins matériels très grands, qui le sentiment aigu de frus-
tration des masses noirs, qui encore les effets psycholo-
giques désastreux de la colonisation, les complexes et
les aliénations qui en résultent.

Relevons brièvement les aspects les plus fréquents
de la domination occidentale que les écrivains dévoilent
dans leurs écrits : l'ensemble forme un réquisitoire d'
envergure!

Chez les Antillais (Damas, Césaire, Sainville, Glissant, Niger)(1), revient fréquemment le thème de l'e s c l a v a g e, dont la blessure est incroyablement vivace encore. Mais les Africains eurent aussi à se plaindre de la p r i v a t i o n d e l i b e r t é. Par solidarité, ils s'intéressent à l'esclavage ancien, mais plutôt sous son aspect historique : ils étudient les archives pour décrire la traite, tentent d'expliquer la décadence de l'Afrique... Mais l'esclavage n'est jamais, chez eux, un thème d'inspiration littéraire.

Avec beaucoup de force, la majorité des écrivains décrivent les multiples aspects de la m i s è r e : la faim, toujours présente, le travail pénible et mal rémunéré, les maladies et la mort, l'analphabétisme... Misère des campagnes (2) où le paysan peine pour un salaire dérisoire, ou misère des villes avec son triste cortège de taudis, de chômage et de prostitution, sans compter les effets psychologiques néfastes dûs à la détribalisation, à la mauvaise adaptation aux machines, aux contacts plus étroits avec les maîtres blancs (3).

La colonisation est rejetée en bloc! Rares sont les allusions directes à ses apports positifs : médecine, hygiène, instruction, techniques modernes..., bien que plusieurs écrivains, tels Niger, Senghor ou Al.Diop, nuancent leurs critiques et admettent qu' "à côté des erreurs et des reculs, la présence française ait constitué dans l'ensemble, historiquement, un progrès" (4)

(1) De même que chez les Haïtiens J.Roumain, R.Depestre, J-F.Brière, R.Belance et chez R.Tardon.

(2) Surtout chez Césaire, Zobel, Glissant, J.S. Alexis et J.Roumain (il s'agit donc avant tout des Antilles)

(3) Chez Mongo Beti, Niger, O.Sembene, Tchikaya, Césaire, A.Sadji

(4) L.S.SENGHOR : "Congrès constitutif du P.R.A" o.c., p.

Cependant, même ces écrivains partagent l'avis unanime que ce contact nécessaire avec l'Occident aurait pu se produire sans exploitation : ils citent l'exemple du Japon qui évolua au contact économique de l'Europe et de l'Amérique, sans colonisation brutale. Par ailleurs, si les Noirs admettent aisément ~~notre~~ supériorité technique, ils contestent l'utilisation que nous en avons faite et s'opposent au capitalisme et au matérialisme européens, partageant en cela la réaction de nombreux pays sous-développés.

Car "Il se trouve fréquemment que la population d'un pays sous-développé ait le sentiment d'avoir été ... maltraitée par le monde en général ou par l'un des pays riches en particulier..." (5).

A un Européen qui souhaiterait bien comprendre les oeuvres des écrivains noirs, nous conseillerions volontiers la lecture préalable de quelques statistiques de l'Unesco ou d'ouvrages tels que "Les Antilles décolonisées" de Daniel Guérin ou le volumineux rapport du Bureau International du Travail sur "Les problèmes du travail en Afrique noire" (6) : il aura moins tendance à se sentir blessé par les accusations des Noirs ou à taxer d'exagération leur réquisitoire systématique! Mais nous admettons une autre remarque : il est certain que les écrivains noirs ne montrent que l'envers de notre action coloniale. Sans doute parce que nous n'en avons voulu voir trop longtemps que l'endroit! Certains d'ailleurs, comme J.Zobel, décrivent les sociétés coloniales sans intention polémique et sans rancune apparente : ce qu'ils montrent n'en est pas plus consolant pour la conscience occidentale!

(5) Gunnar MYRDAL : "Théorie économique et pays sous-développés", Paris, Présence Africaine, 1959, p.91

(6) Daniel GUERIN : "Les Antilles décolonisées", Paris, Présence Africaine, 1956

B.I.T. : "Les problèmes du travail en Afrique noire", Genève, 1958

La seconde série de thèmes a trait à la v i e
t r a d i t i o n n e l l e. Les coutumes, les fêtes, la
 vie quotidienne, les métiers, les gens, la sagesse..., bref
 tous les aspects des cultures autochtones, sont des réserves
 inépuisables pour l'inspiration des auteurs noirs. Nous
 avons vu que la majorité d'entre eux avait vécu en pays natal.
 Les autres, ou bien s'intéressent à la vie africaine, mais comme
 le ferait un européen : c'est la cas de René Maran qui se sent
 solidaire des noirs - il fut lui-même victime du préjugé de couleur -
 et étudie leurs coutumes avec beaucoup d'objectivité, sans pour
 autant partager en rien leur culture. Ou bien, s'ils sont plus
 jeunes et déjà influencés par le "mouvement de la négritude",
 ils se sentent frustrés et leur oeuvre nous apparaît crispée,
 révoltée, projetée vers l'avenir, comme celle de D. Diop par
 exemple. Tout autre est l'équilibre d'un Senghor ou d'un Birago
 Diop, ou même d'Antillais comme Glissant ou Zobel, qui ont eu
 l'avantage de participer largement aux cultures nègres, même si
 elles étaient amoindries ou déformées. Sésaire, sans avoir jamais
 été au Dahomey, peut ainsi se retrouver à l'aise dans la culture
 de ce pays. (7)

Qu'ils soient demeurés en contact étroit avec les moeurs,
 les croyances, les mentalités populaires, fait le saveur de ces
 romans campagnards antillais, où défrichage et moisson se font
 en groupe, au son du tamtam, où les rites vaudous, les prédictions,
 les superstitions, la croyance aux métamorphoses et au philtre
 d'amour "quimbois", font encore partie intime de la sensibilité
 populaire.

Ils nous disent l'opiniâtreté de ces petites communautés
 laborieuses, leur esprit d'entraide, leur humour aussi

(7) Cfr les débats au premier congrès des écrivains et artistes
 noirs, dans "Présence Africaine", e.c., p.73

qui rééquilibre une existence trop pénible et qui serait insupportable si elle était prise tragiquement. Ils racontent les amours sans détours, sans complications, d'hommes et de femmes pour qui la sexualité a des prolongements cosmiques (8). Comme la délicatesse de ces deux scènes, par exemple, nous emporte loin de l'érotisme étouffant dont abuse aujourd'hui le roman français!

" Ce qui court entre eux, c'est plus que la grâce aiguë du désir, plus que l'ineffable et le grondement, bien plus encore que l'assurance des deux arbres qui auraient joint leurs racines sous la surface... oh! c'est le charroi de toute la sève, c'est le cri même de la racine, ho! c'est le geste venu du fond des âges, qu'ont parfait les ancêtres et que voici renaître. "

" Ils coulèrent dans le temps qui jusqu'à eux menait sa rivière sans crue, ils furent sur l'océan, ils furent dans la révolte, ils connurent le goût des fruits de la forêt marronne, ils revinrent ensemble dans le présent presque éclairci..." (9)

Cependant, malgré leur parenté indéniable, les romans africains sont fort différents de ceux des Antilles. N'oublions pas qu'il y a entre le pays de Mongo Beti, celui de Glissant et celui d'Hampaté Ba, plus d'écart qu'entre la Norvège, l'Espagne et la Russie... et il y en a certes autant entre les sensibilités. L'Afrique est un continent immense, et si des lignes de force la traversent, elles laissent un champ très vaste aux variétés et aux degrés divers d'affinement! La joyeuse sobriété de "L' enfant noir" (10)

(8) "La fécondité et le mysticisme. A mon sens, ce qu'il y a de plus spécifiquement nigritien." (P.NIGER, dans "Les Puissants", o.c., p.215

(9) Ed.GLISSANT : "La Lézarde", o.c., pp

(10) Camara LAYE, Paris, Plon, 1953

est à cent lieues des fastes de la société dakaroise de "Maïmouna" (11) et ce dernier roman relève d'une culture très différente de celle du "Roi miraculé" (12).

Si les thèmes de la souffrance ou de la révolte sont partout fort semblables, au point de paraître "monocordes" comme l'avouait Agblemagnon (13), les romans qui évoquent la vie et les sagesse traditionnelles échappent heureusement à ce reproche et nous charment par leur diversité. C'est en approfondissant leur terre natale que les écrivains se différencient et trouvent l'accent qui les personnalise. Nous avons dit ailleurs que le conte - qui s'attache le plus à peindre cette vie traditionnelle en ce qu'elle a de plus simple et de plus précieux à la fois - est un genre dans lequel les écrivains noirs excellent et n'ont jusqu'ici connu aucun échec. [La sagesse quotidienne, l'humour, le sens du merveilleux, du mythe et des légendes, tout y est récupéré, sauvé dans sa forme originale et pourrait alimenter longtemps la curiosité du sociologue ou du moraliste, comme du psychologue et de l'artiste.] Il faut rendre la palme qu'ils méritent à des auteurs comme Birago Diop, Léon Damas, Bernard Dadié, Jean Malonga... qui, d'une manière parfois trop mal appréciée parce que très discrète, témoignent du patrimoine des ancêtres et en nourrissent l'art le plus authentique.

+ +

Remarquons que ce ne sont pas les auteurs qui attaquent le plus violemment la colonisation qui s'intéressent le

-
- (11) Abdoulaye SADJI, Paris, Présence Africaine, 1958
 (12) Mongo Beti, Paris,
 (13) Entretien avec Agblemagnon en juin 1959

plus à la vie traditionnelle : les tableaux les plus approfondis et les plus savoureux de cette vie émanent d'auteurs qui ne sont nullement polémistes. Ils s'ingénient à creuser, à comprendre et à exprimer tout ce que leurs sociétés ont d'original et qu'aucun blanc ne pourrait expliquer comme eux, dans cet esprit et ce langage.

Peut-être la raison est-elle que ces écrivains, disons "traditionnalistes", sont plus profondément ancrés dans leurs cultures ancestrales que leurs confrères, soit parce qu'ils ont eu des contacts rares ou tardifs avec l'Europe, comme Hampaté Ba, Paul Hazoumé ou Jean Malonga, soit parce qu'ils ont fortement repensé leur culture et ont pu ainsi s'y réenraciner, comme Camara Laye ou Birago Diop. Ces auteurs semblent avoir acquis un équilibre qui leur permet d'extraire avec plus de fruit les richesses de leur patrimoine. Les écrivains polémistes, parce que plus occidentalisés sans doute, paraissent frustrés et ressentent une déchirure plus grande : la révolte est pour eux l'issue naturelle, ils sont à la fois beaucoup plus proches de l'Occident et plus dressés contre son influence qu'ils jugent néfaste... C'est le cas de Césaire, Damas, D. Diop, Fanon, Beti.

Mais nous n'avancions ceci qu'à titre d'hypothèse, qui n'a d'ailleurs aucune incidence sur la valeur littéraire de ces écrivains.

On est par contre frappé du peu de place qu'occupent les thèmes individuels de l'amour, de la mort, de la nature, de Dieu... Non qu'ils n'interviennent fréquemment dans les oeuvres des deux larges sillons précédemment cités, mais nous n'avons, par exemple, jamais rencontré le classique roman d'amour - à deux ou à trois

personnages - qui a eu tant de faveur en France depuis Madame de Lafayette. Pas d'introspections subtiles non plus, comme celles de Proust ou de Sartre! Pas de méditation sur la mort ou la nature! Dans le roman ou la poésie négro-africaine, l'individu s'intègre au peuple et à la société dont il émane. Même quand il dit "Je", il entend "Nous", il représente son peuple. Toute émotion personnelle est remplacée par lui dans un courant plus général. Pour Glissant et Rabemananjara, par exemple, les sentiments amoureux sont toujours "réinvestis" dans le thème de la liberté, de l'amour patriotique ou de la liaison aux ancêtres. Même dans des oeuvres qui ne veulent défendre aucune thèse, comme celles de F-D Sissoko, de J.Zobel ou de J.Malonga, jamais l'action ne se réduit aux aventures de quelques individus, toujours la collectivité, la vie du groupe, est le sujet principal (14).

Au nombre des valeurs traditionnelles qu'ils apprécient le plus, les intellectuels noirs relèvent d'ailleurs très souvent le sens communautaire et la solidarité. Il y aurait certainement là une intéressante comparaison à faire entre la culture africaine ancienne et cet aspect des oeuvres littéraires des noirs d'aujourd'hui.

(14) Les exceptions mêmes sont ici éloquentes : René Maran et Gilbert Gratiant, qui ont tous deux dépassé la soixantaine et furent imprégnés de culture française; Léon Damas enfin, qui est issu d'un milieu bourgeois très individualiste.

Genres - contact avec la masse.

	Genres				contact avec la masse.				
	poésie	essais	romans et nouvelles	histoire	théâtre	Conjoints néo-classique	actuellement actives	non dédiées aux classes	emploi des langues vernaculaires
N. Agblemagnon		+					+		
H. Ba	+			+		+	+	+	+
M. Beti			+				+		
A. Césaire	+	+		+	-		+		
B. Badié	+		+			+	-	+	+
L. Damas	+	+	+				+	+	
Al. Diop			+			+	+		
Ch. A. Diop			+	+		+	+		
D. Diop	+					+	+	+	
Fr. Fanon		+				+	+		
Ed. Glissant	-	-	+				+		+
G. Gratiant	+						+		
R. Maran	+			+					
P. Niger	+			+			+		
L. Sainville				+			+	+	
O. Sembene			+			-	+	-	-
L. S. Sengher	+	-					+		
F. Tchikaya	+		+				+		
A. Tevoedjre		+					+	+	
J. Zobel						+	+	+	
Rabemamanjara	-	+			+	+			
Ranaivo								+	



VII.

Les GENRES dans lesquels les écrivains noirs s'expriment le plus volontiers sont la poésie (13 poètes sur 17 écrivains purs) et le roman (11 fois cité).

On a répété la supériorité éclatante de la poésie noire sur le roman, et certainement cela fut vrai jusqu'en 1947. Mais depuis, le roman a bien rattrapé son retard et plusieurs auteurs - Niger, Zobel, Sainville... - déclarent le préférer parce qu'il permet d'explicitier et de nuancer les idées, de mieux souligner leur importance.

Nous nous posons la question : pourquoi d'abord cette floraison poétique, quelles raisons à cette préférence ? Et voici qu'un poète algérien, Henri Kréa (1), parlant de la poésie de son pays, nous apporte une réponse possible. "Ce qui manque surtout à la poésie française, dit-il, c'est un contexte dramatique", tandis que l'Algérie est "en fusion". "Dans les pays 'sous-développés', l'imagination se 'sur-développe' : elle devient mythologique." Lorsque, dans un "contexte dramatique", c'est-à-dire en présence d'un monde que l'on refuse et que l'on voudrait différent, l'action directe vers la transformation réelle est, ou semble, impossible, la poésie, "forme transitoire de combattivité", dit

(1) De père français, mais élevé en Algérie par sa mère musulmane. Auteur de "La Révolution et la Poésie sont une seule et même chose" (Paris, P.J.Oswald, 1960) - Les citations sont extraites d'une interview par l'hebdomadaire français "L'Express" du 21 juillet 1960.

Fanon, sert de compensation orale. Elle révolutionne, transforme le monde en esprit et le remplace par l'espoir d'un monde meilleur, donnant le courage de supporter celui-ci(2). Mode d'action déjà plus concret, plus explicite, le roman n'apparaît qu'ensuite, quand l'espoir d'une issue réelle existe.

Sans doute n'est-ce là qu'une hypothèse, mais elle contient certainement quelque part de vérité!

En tout cas, le roman nègre qui prend rang important à côté de la poésie est aujourd'hui bien vivant. Nous avons dit que beaucoup d'oeuvres étaient autobiographiques ou inséraient un nombre généralement élevé d'événements, de situations réellement vécus par l'auteur ou ses proches. Le roman, en effet, est toujours réaliste et parfois polémique. Nous ne connaissons que deux exceptions : "Le regard du Roi" roman symbolique de Camara Laye (17) et "La Lézarde" d'Ed. Glissant, qui adopte un tour poétique prononcé (18)

Le conte est au contraire dépourvu de tout engagement polémique. Il ne revendique pas, il ne vise nullement à opposer noirs et blancs, il décrit simplement la vie traditionnelle, le folklore, les coutumes et les moeurs, et c'est chez lui que nous trouvons les traces les plus authentiques de la vie nègre. C'est le genre par excellence des écrivains noirs, semble-t-il, car nous n'avons pas encore lu de conte qui ne soit une réelle réussite, qu'il s'agisse des contes antillais de Damas ou J.S.Alexis ou de ceux, africains, de Birago Diop, Bernard Dadié ou Jean Malonga(19)

(16) Comme c'est le cas pour les Nègre-Spirituals, par ex.
 (17) Paris, Plon, 1955
 (18) Paris, Seuil, 1958
 (19) Chez ce dernier auteur, le conte, par sa longueur, touche presque au roman.

Plus "désintéressés" que les romans, les contes ne sont pourtant pas moins efficaces : ils nous font mieux comprendre l'âme nègre, en recueillant l'humour et la sagesse si particulière des peuples noirs, dont ils nous dépeignent sans parti-pris l'existence.

Quant à l'essai, il va de l'article et du pamphlet à l'étude plus substantielle. Près de la moitié des écrivains interrogés (10 sur 22) estime qu'il est un bon moyen de se faire comprendre clairement et par tous, "en mettant les points sur les i." C'est pourquoi nous le trouvons en faveur même auprès de poètes comme Césaire ("Discours sur le Colonialisme"), Senghor ("Ce que l'homme noir apporte" et de nombreux articles importants sur les cultures traditionnelles) ou Glissant ("Soleil de la conscience"). Certains essayistes, tels Fanon et Cheik Anta Diop, révèlent des dons littéraires certains.

Il n'est plus permis de traiter d'"essai" les oeuvres historiques des écrivains noirs, car elles atteignent une ampleur et une importance trop grandes. Il n'y a, en fait, qu'un seul historien de profession, Léonard Sainville, auteur d'un ouvrage sur Victor Schoelcher, mais plusieurs ont suivi sa trace avec succès. Aimé Césaire vient de publier la biographie d'un homme qu'il admire tout particulièrement, Toussaint Louverture. Avant lui, Cheik Anta Diop avait écrit deux ouvrages de valeur : "Nations nègres et culture"(20) et "L'Afrique noire pré-coloniale"(21)

(20) Paris, Présence Africaine, 1954

(21) Paris, Présence Africaine, 1960

tandis qu'Hampaté Ba se penchait sur l'histoire des Dogons.

Tous les intellectuels noirs sentent fort bien de quel poids les assises de l'Histoire peuvent soutenir leur mouvement culturel et c'est pourquoi nous les avons vu déjà si curieux des travaux d'ethnologie (22).

+ +

Le tableau VII permet de constater que plus de la moitié des écrivains se sont engagés dans une action politique ou syndicale, parallèle à leurs revendications littéraires. Six, élus par leur peuple, ont même occupé des fonctions officielles. Il est significatif que certains d'entre eux n'aient été élus qu'après une action culturelle dans laquelle leur peuple s'est reconnu, comme c'est le cas pour Senghor, Césaire et Damas! Ils ont été amenés à l'action politique par les idées qu'ils défendaient dans leurs écrits. Ce n'est pas que tous ces auteurs aient embrassé la carrière politique par goût, mais ils ont été les premiers à se rendre compte des besoins politiques et humains de leurs nations et à se montrer capables de les affirmer devant l'Occident. Dans la mesure où ces écrivains prétendent représenter plus qu'eux-mêmes, le fait qu'ils s'engagent dans une action réelle ne doit pas nous étonner et ne fait qu'authentifier leur vocation. Sékou Touré, dans son article "Le leader politique considéré comme le représentant d'une culture" (23) saisit fort bien le lien intime qui existe entre le défenseur d'une culture nationale - ce

(22) Cfr notre chapitre VIII.

(23) Message au deuxième congrès de Rome, dans "Présence Africaine", o.c., p.104 ss.

que veulent être les écrivains noirs - et l'activité politique.

+ +

Nous avons demandé aux écrivains : "Vous considérez-vous comme écrivains "engagés"?"

On dira que c'est là une formule bien vague, qui recouvre à la fois trop de choses et en signifie peu et qui, pour son usage facile, a été galvaudée! Il est difficile aujourd'hui de savoir qui est "engagé", en quoi et comment. Heureusement, nous disposons d'un texte très clair, réfléchi et élaboré par les écrivains noirs eux-mêmes :

" Dans la situation actuelle et temporaire des peuples noirs, ces responsabilités (de l'écrivain noir) portent essentiellement sur trois points d'urgence :

- a) La contribution de l'écrivain au développement des langues autochtones, dans tous les pays où ce développement est indispensable.
- b) L'expression vraie de la réalité de son peuple, longtemps obscurcie, déformée ou niée au cours de la période de colonisation. Cette expression est tellement nécessaire dans les conditions actuelles, qu'elle implique concernant l'écrivain ou l'artiste noir une singulière spécification de la notion d'engagement. L'écrivain noir ne peut que participer de manière spontanée et totale au mouvement général précédemment esquissé. Le sens de son combat lui est donné d'emblée, comment pourrait-il s'y refuser ?
- c) Enfin et surtout, la contribution à l'avancée et au progrès des peuples noirs; et en particulier, dans les pays où cette question se pose, la lutte en faveur de leur indépendance, puisque l'existen-

ce d'un Etat national est de nature à favoriser l'épanouissement d'une culture positive et féconde. " (24)

Ces trois exigences, nous les avons étudiées plus haut : l'écrivain, disions-nous, pouvait se considérer comme le porte-parole ("expression vraie de la réalité de son peuple"), l'éducateur ("contribution à l'avancée et au progrès des peuples noirs") et le libérateur de son peuple ("lutte en faveur de l'indépendance").

C'est en ce sens que la majorité des écrivains noirs se reconnaissent "engagés", parce que conscients de leurs responsabilités et décidés à y répondre par leur oeuvre - et souvent aussi par une action politique extra-littéraire. Cette conscience ne doit pas nous étonner, de la part d'une élite intellectuelle qui se sent observée et attendue par la masse. Pour l'écrivain noir, l'engagement est donc un centre autour duquel s'organise toute son action. Cette attitude s'est développée nettement ces dernières années, comme en témoignent les discussions organisées en 1956 par la revue "Présence Africaine" sur les responsabilités de l'homme de culture noir, discussions qui aboutirent aux résolutions du congrès que nous venons de signaler. (25)

Ici surgit une première difficulté.

Engagés, les écrivains noirs veulent être efficaces et souhaitent toucher le public le plus vaste. Or, dans leur

(24) "Résolutions concernant la littérature", dans le n° spécial de "Présence Africaine" consacré au deuxième congrès, o.c., p.389. (nous soulignons).

(25) Voir également notre chapitre XVII, p.

situation, ce public est restreint à l'Occident et aux maigres élites noires francophones. Ils sont donc coupés de la masse qui non seulement ignore le français, mais est analphabète.

Il y a là une limitation certaine de leur action, dont les écrivains sont conscient et dont ils se justifient.

Tout d'abord, disent-ils, les pays sous-développés sont analphabètes à 80 %. Ecrivions-nous en langue indigène que notre audience resterait fort restreinte. Utiliser une langue internationale comme le français nous permet par contre d'atteindre les élites de toutes les colonies françaises et de confronter ainsi les problèmes de notre peuple avec ceux des pays voisins. Cela nous permet aussi de remplir auprès du public occidental notre rôle majeur de témoin et d'exprimer, de manière compréhensible au colonisateur, les malheurs, les soucis et les exigences de nos peuples. Certains ajoutent qu'ils ont foi dans l'avenir africain de langues internationales comme l'anglais et le français, non parce qu'ils considèrent ces langues comme meilleures en soi, mais parce qu'en fait elles permettent déjà aux élites africaines de communiquer entre elles. Dans moins de vingt ans, pensent ces écrivains, les noirs liront nos livres. En attendant, l'essentiel est sauvé : le peuple noir sait qu'il est défendu et que ses écrivains travaillent à sa libération.

Notons cependant que le Congrès a préconisé l'enseignement des langues vernaculaires et le choix de l'une d'entre elles comme langue véhiculaire de toute l'Afrique(26)

(26) Cette langue serait choisie non point tant selon son étendue démographique actuelle, que pour la richesse de ses possibilités, afin qu'elle puisse devenir le support d'une nouvelle culture nègre.

Au terme d'une discussion avec Ed. Glissant, Césaire concluait : l'idéal est d'être parfaitement bilingue et de pouvoir écrire à la fois en français et en langue indigène. Certains auteurs pourtant paraissent ne pas apprécier les langues autochtones. C'est surtout vrai pour les Antillais - sauf pour les Haïtiens - qui tiennent le créole pour un patois littérairement insuffisant (27).

Autre problème : celui du contact avec la masse populaire.

On constatera au tableau VII que la plupart des écrivains souhaitent ce contact, mais que dix seulement se soucient d'adapter leur style de manière à rendre leurs idées plus compréhensibles. La contradiction cependant n'est qu'apparente, car le "contact avec la masse" doit être entendu dans deux sens :

(.....

Parmi le groupe restreint des langues susceptibles d'être choisies, la Commission de linguistique du congrès estimait pouvoir d'ores et déjà citer : le Swahili, qui possède une littérature importante et est parlé en Afrique orientale et centrale jusqu'au Congo et partiellement en Afrique du Sud - Le Haoussa, parlé dans une vaste région nigérienne - Le Yoruba, parlé au Bénin - Le Bambara et le Mandingue, majoritaires au Soudan - Le Peuhl, parlé de façon sporadique en Afrique occidentale et centrale - et enfin le Wolof, langue du Sénégal, qui possède une littérature importante et déjà, à l'heure actuelle, un vocabulaire scientifique.

(27) Par contre, un auteur tel que Gilbert Gratiant - qui désire réhabiliter le créole - est manifestement plus inspiré lorsqu'il écrit dans cette langue. A ce point que les traductions françaises qu'il donne de ses poèmes créoles sont plus vivantes, plus imagées, plus poétiques en un mot que ses œuvres écrites directement en français. Gratiant y révèle sa vraie personnalité. Cfr les traductions éditées par Senghor dans son "Anthologie...".

Pour certains, il importe d'être compris par la masse et donc de se mettre à son niveau. Zobel déclare "n'employer jamais un mot qui ne soit pas dans le vocabulaire quotidien du peuple". Sainville désire éduquer et pour cela, quoiqu'historien de profession, écrit des romans réalistes. Quant à Hampaté Ba, pédagogue religieux, il est normal qu'il insiste également sur son rôle d'éducateur et veille avant tout être compris.

Pour d'autres au contraire, il faut que l'écrivain puise son inspiration dans la masse. Le cas extrême est peut-être celui de Paul Nizer qui cesse d'écrire dès qu'il ne se sent plus en contact spirituel avec le peuple. "L'écrivain, dit-il, peut faire oeuvre individualiste, mais son inspiration lui vient de la masse et de ses problèmes. Une littérature hermétique ne signifie rien, ajoute-t-il, car les idées, même difficiles à saisir, doivent être transmissibles; l'écrivain doit être compris. Mais il n'est pas nécessaire qu'il le soit immédiatement." Césaire non plus "n'a pas souci d'être plus clair pour être plus vite compris", il "ne veut rien sacrifier du point de vue littéraire pour se mettre à la portée d'un public plus vaste". Mais il a conscience d'être en contact avec son peuple en comprenant ses problèmes et en les exprimant. Selon Glissant enfin, "quoi que l'écrivain puisse écrire et penser, il le fait en fonction du destin de son peuple". C'est pourquoi la littérature noire actuelle est une littérature collective : "elle exprime un destin collectif, c'est-à-dire une manière commune d'aller vers ce destin". Lui aussi souhaite être compris, mais sans vouloir rien abandonner de ses exigences littéraires : "Il faut que l'artiste produise dans la forme la plus profondément adaptée à son tempérament : c'est ainsi qu'il aura le plus de rayonnement" Et il cite à l'appui de son affirmation l'oeuvre de Césaire, le moins accessible des poètes nègres et le plus lu.

Nous sentons toutefois un désir très net chez de nombreux écrivains de sortir la littérature de l'engagement ainsi compris. Plusieurs ont puisé dans les circonstances leur inspiration et leur dynamisme. Ils considèrent qu'il y avait jusqu'ici une obligation morale de collaborer à la libération de leur peuple, et d'ailleurs cette obligation coïncidait avec leur propre désir. Mais aujourd'hui, dans la mesure où ils s'affirment avant tout comme "écrivains", ils souhaitent que les circonstances politiques deviennent moins contraignantes et qu'ils puissent dégager leur production littéraire d'un sillon où elle risque de s'enliser. Quitte à s'engager personnellement dans une action politique ou sociale extra-littéraire. Se dessine donc une tendance à séparer les deux domaines pour donner une liberté plus grande à la création et à l'expression littéraires.

Mais cela reste encore un souhait! La réponse que nous donna Glissant est caractéristique. Selon lui, politique et littérature ne peuvent être actuellement ni séparées ni confondues. L'oeuvre littéraire a certes une "signification" politique, mais l'on doit refuser de faire de la politique en écrivant. Il regrette donc que la littérature noire actuelle soit trop souvent une littérature de combat (28). C'est également cet aspect combattif qui a frappé Monsieur G. Balandier, au point d'ailleurs de lui faire un peu négliger les oeuvres moins agressives mais souvent plus parfaites : "Les romans de moeurs africaines ne sont plus des documentaires, mais des vérités lancées en vue d'une réhabilitation, visant à détruire les faux slogans concernant le Nègre." (29).

(28) Glissant reproche par exemple au "Cahier" (à tort selon nous) d'être "trop historiquement situé". Selon son expression, cette oeuvre est "une géniale perception de l'actualité" et il la compare aux "Tragiques" d'Agrippa d'Aubigné. Lui-même ambitionne de jouer plutôt le rôle d'un Ronsard, "qui a contribué à l'élaboration du XVI^e siècle".

(29) G. BALANDIER : "Littérature noire de langue française" in "Le Monde Noir", o.c., p.396

QUELQUES CONCLUSIONS.

Notre questionnaire nous a permis de constater une correspondance étonnante entre le sentiment de responsabilité des écrivains noirs, les buts qu'ils se proposent, leur souci du contact avec la masse et les thèmes de leurs oeuvres.

Le milieu intellectuel de la métropole, où les étudiants noirs se rencontrèrent et purent élaborer en commun leur idéologie nouvelle, semble avoir joué un rôle très important : la majorité des écrivains noirs sont universitaires et cela paraît avoir un rapport étroit avec la manière politico-culturelle dont ils conçoivent leur engagement. Il suffirait pour s'en convaincre aujourd'hui encore d'ouvrir le journal des étudiants catholiques "Tam-tam", où l'on retrouve les mêmes leit-motives sur le rôle de l'intellectuel noir, ses responsabilités, l'aspiration des peuples noirs, etc...

Ancienne et jeune générations d'écrivains se rejoignent sur de nombreux thèmes et revendications : responsabilité, désir de revaloriser les cultures nègres, indépendance politique... Dans les buts visés, sinon toujours dans les moyens pour y parvenir, les deux groupes ne se différencient pas. Cette homogénéité, surprenante de prime abord, s'explique de plusieurs façons. Tout d'abord, la seconde génération a été formée par la première, soit directement aux Colonies (influence de Césaire à la Martinique), soit en France, où les aînés continuent à dominer la vie culturelle néo-nègre. Le rôle de la revue 29

"Présence Africaine" est ici prépondérant. Nous avons insisté dans la quatrième partie de notre travail sur sa mission d'éveilleur... et souvent de directeur de conscience et sur l'éveil de vocations littéraires qu'elle sollicitait.

Ensuite, les objectifs visés par la première génération d'écrivains noirs n'ont été que partiellement atteints et restent donc valables pour les jeunes. Notre questionnaire, rappelons-le, a été fait en 1959, à une époque où la Guinée était la seule colonie française indépendante. Depuis, d'autres Etats africains sont devenus libres, mais cela ne signifie nullement que la lutte contre les séquelles de la colonisation soit terminée pour eux. Si les peuples noirs ne font que changer de maîtres et pas de régime, leur exploitation continue. Liberté ne suit pas immédiatement indépendance! Le cas d'Haïti, qui continua de végéter cent ans après la "libération" est assez clair à cet égard. En outre, la Martinique, la Guyane et la Guadeloupe, au même titre que l'Algérie, sont toujours considérées comme départements français.

Enfin, les thèmes lancés par Senghor, Césaire et Damas sont devenus des "classiques" de la négritude actuelle, parce qu'ils touchaient précisément les fibres de l'âme nègre. Leurs échos n'ont cessé de se multiplier et le trio inaugural s'est transformé en chœur à multiples voix.

C O N C L U S I O N S

Il nous semble avoir suffisamment étayé notre thèse pour qu'en ne puisse plus mettre en doute ses points principaux :

LA LITTERATURE NEE DU MOUVEMENT NEO-NEGRE EST UNE LITTERATURE "ENGAGEE" !

Elle l'a été dès son origine. Que demandaient, en effet, Etienne Léro, René Ménil et leurs amis de "Légitime Défense", lorsqu'ils reprochaient à la littérature antillaise de passer à côté de la vie du peuple noir et de taire ses vrais problèmes ? Qu'entendaient-ils par une littérature "authentique", sinon une littérature dans laquelle le Noir, d'abord, s'exprimerait personnellement et selon son tempérament propre, mais aussi révélerait tout l'univers particulier de sa race ?

Après que Sartre et Camus eurent mis à la mode l'idée d' "engagement" de l'oeuvre littéraire, les écrivains noirs y rattachèrent leur propre conception et, aujourd'hui, la plupart se reconnaissent explicitement engagés, comme en témoignent les réponses à notre questionnaire et les résolutions du deuxième congrès réuni à Rome, en 1959. Cela parce que, en tant qu'intellectuels, ils se sentent responsables d'une masse misérable et privée de moyens d'expression :

" Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai

.....

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui
n'ont point de bouche, ma voix, la liberté
de celles qui s'affaissent au cachot du dés-
espoir

.....

Et surtout mon corps aussi bien que mon âme,
gardez-vous de vous croiser les bras en l'
attitude stérile du spectateur, car la vie
n'est pas un spectacle, car une mer de dou-
leur n'est pas un proscenium... " (1)/

Césaire écrivait ces mots en 1939. L'optique n'a pas
changé : "la jeune génération des écrivains noirs, dit
G. Balandier, ... se sent non seulement une vocation per-
sonnelle, mais aussi une mission." (2). Sartre les avait
déjà qualifiés d' "évangéliques" (3) et le Haïtien J-S.
Alexis synthétise admirablement cette tâche :

" Dans la conjoncture actuelle ... la mission
de nos créateurs est de chanter la beauté,
les drames et les luttes de nos peuples ex-
ploités, en repensant les canons mis au
point par les cultures occidentales, en fonc-
tion des trésors culturels nés sur notre sol."
(4).

Cette formule nous paraît condenser parfaitement les trois
buts fondamentaux de la littérature noire actuelle : ex-
primer "les drames et les luttes" des peuples noirs -
mais en les "chantant", avec un souci de création artis-
tique - qui, prenant ses distances des "canons occiden-
taux", s'appuyerait sur "les trésors culturels" du sol
nègre !

(1) Aimé CESAIRE : "Cahier d'un retour au pays natal", o.e.c.
p. 43

(2) Georges BALANDIER : "Littérature noire de langue fran-
caise", dans "Le Monde Noir", o.e.c.

(3) J.P. SARTRE : "Orphée noir", o.e.c., p. XV

(4) J-S. ALEXIS : "Où va le roman" in *Prés-Afr.* - avril-mai 1952

L' ENGAGEMENT A ETE LA CONDITION ESSENTIELLE DE LA NAIS-
SANCE ET DE L' EPANOUISSEMENT DE CETTE LITTERATURE !

Nous avons dit, en effet, comment le mouvement néo-nègre trouva son origine dans la prise de conscience de certains intellectuels, dans leur vue lucide de la situation du "nègre". Ils voulurent dénoncer cette situation et c'est en abandonnant les modèles européens pour s'engager dans leur propre réalité qu'ils créèrent une littérature originale. Si nous en doutons encore, demandons-nous pourquoi, à l'inverse de leurs prédécesseurs, ces écrivains retiennent notre attention ? C'est parce qu'ils proclament avec force et ardeur des idées nouvelles ! Nous les sentons portés par un message qui les dépasse et c'est ce message qui nous attire.

Il nous contraint à repenser des questions très anciennes, mais que la littérature française avait peu à peu oubliées : que signifie l'acte d'écrire ? de qui l'écrivain est-il l'organe ? qui médiatise-t-il ?

Au contact des écrivains noirs, nous retrouvons la dimension collective de la littérature et l'esprit fonctionnel de l'art primitif, où le beau et l'utile ne sont pas encore désunis, où l'en ne sépare pas l'éthique de l'esthétique.

" Que le poète soit restitué à sa fonction originelle de barde, qu'il lui incombe par droit et devoir naturel le soin de faire entendre aux puissants les justes revendications des humbles, c'est là un très vieil enseignement que le peuple noir du Sénégal comme celui des Antilles s'est chargé de rappeler à notre Europe oublieuse. " (5).

(5) Aimé PATRI : "Deux poètes noirs en langue française", dans la revue "Présence Africaine", n°3,

L'art pour l'art n'a pas l'exclusivité de la perfection et le poète qui ne chante que lui-même n'est pas plus grand que l'écrivain qui se veut le reflet d'un groupe. Le mouvement littéraire néo-nègre prouve au contraire que l'engagement, poussé à ce degré de profondeur et d'intensité, est un levier puissant qui le projette par delà les obstacles géographiques et linguistiques :

" La vérité est que sous l'impératif de notre drame, nous parlons malgache, arabe, wolof, bantou dans la langue de nos maîtres. Parce que nous tenons le même langage, même si nous ne possédons pas la même langue, nous arrivons à nous entendre parfaitement de Tamatave à Kingston, de Pointe-à-Pitre à Zomba. "

(6).

Mais, en même temps, ce langage neuf est tenu en des formes si vibrantes et si particulières, qu'il s'en trouve singulièrement renforcé et requiert davantage notre intérêt. Nous sommes plus attentifs, par exemple, à Césaire, Senghor ou Glissant qu'à Léonard Sainville ou Sembene Ousmane.

Parce que les vrais problèmes de leurs peuples étaient aussi les leurs, en les assumant pour mieux nous les dévoiler, les meilleurs des écrivains noirs se sont découverts eux-mêmes, ils ont poussé "sans remords et sans gauchissement" selon leur propre sève (7). De cette floraison unique, la littérature universelle recueille aujourd'hui "la succulence des fruits"!

(6) J. RABEMANANJARA : "Les fondements de notre unité tirés de l'époque coloniale", dans le numéro spécial de "Présence Africaine" consacré au deuxième congrès, o.c., p.76

(7) A. CESAIRE : "Les puresang" dans "Les Armes Miraculeuses", o.c., p.21

un peu moins fort qu'aujourd'hui
 mais trop fort cependant
 et ce feu hurlement de chiens et de chevaux
 qu'il pousse à notre poursuite toujours marrene
 mais à mon tour dans l'aire implacable
 à mon tour dans l'air
 je me lèverai un cri et si violent
 que tout entier j'éclabousserai le ciel

et par mes branches déchiquetées
 et par le jet insolent de mon fût blessé et
 solennel

je commanderai aux fies d'exister " (9)

Jamais non plus nous n'avions ressenti ce "saisissement d'être vu" (10). Dans le miroir que les Noirs nous tendent, nous comprenons la tragique méprise de notre "civilisation" et personne jusqu'ici ne nous avait montré de nous-mêmes un reflet si cruel.

Enfin, les cultures antillaises et africaines, lavées du bariolage pittoresque et de l'exotisme qui nous les masquent si longtemps, nous dévoilent leurs vrais visages : abrupts, intenses et rythmés comme leurs danses et leurs statues. Fait irruption ainsi dans notre univers un foisonnement d'images, de noms de lieux et d'objets, de plantes et d'animaux, dont nous séduisent la résonnance poétique et la puissance suggestive. — Des symboles aussi, différents des nôtres. L'auteur les crée à partir de son milieu natal — chez Césaire : le volcan, le soleil, l'île; chez Glissant : la rivière qui a nom "Lézarde"; chez Rabemananjara : le "lamba" (11) — ou il les puise dans sa culture africaine — la lune, le scorpion, l'onde... — ;

(9) A. CESAIRE : "Corps perdu", Paris, éditions France, 1950.

(10) J.P. SARTRE : "Orphée noir", o.e., p. IX

(11) le "lamba" est un pagne des indigènes de Madagascar.

on retrouve ces symboles aux Antilles, parfois déformés ou chargés de sens nouveaux - comme le serpent, seul animal dangereux des Iles, qui y acquiert, en plus du sens africain de la fécondité, une charge d'agressivité inexistante en Afrique -. D'autres symboles aussi naissent de l'histoire si mouvementée des nègres : le "voyage", c'est la traite qui les amena aux Amériques, les "ferrements" pour Césaire, ce sont les chaînes réelles aux pieds des esclaves, mais aussi la servitude des colonisés...

Les écrivains noirs nous transmettent en même temps le patrimoine de leurs littératures orales, leurs mythes et leurs légendes. Nous nous familiarisons avec de nouvelles formes d'humour, de nouveaux héros, d'autres coutumes; nous retrouvons nos vieux proverbes sous d'autres formules; nous découvrons des images et des comparaisons inattendues qui enrichissent les matériaux de la poésie. Quelle différence avec les recensions des traducteurs européens ! Birago Diop, Jean Malonga ou Camara Layé ne "traduisent" pas les récits de leurs conteurs, ils reconstituent sur un thème connu. Il s'agit d'une véritable création. Or, le charme et l'intérêt littéraires se trouvent dans la forme plus que dans le sujet lui-même :

" Birago Diop nous dit modestement qu'il n'invente rien, mais se contente de traduire en français les contes du griot de sa maison, Amadou fils de Keumba. Ne nous y laissons pas prendre. Il fait comme tous les bons conteurs de chez nous : sur un thème ancien, il compose un nouveau poème. Et le lecteur étourdi croit facilement à une traduction, tant le conteur, qui allie la finesse française à la verte sobriété wolof, sait rendre la vie du conte négro-africain avec sa philosophie, son imagerie et son rythme propres.

.....

Nous qui avons entendu Amadou Koumba, nous savons que l'élève est aussi grand que le maître, s'il ne le surpasse, car c'est un créateur de vie et de beauté, un poète. "(12)

Le contact avec la littérature orale, que nous avons perdu depuis les troubadours, certains écrivains noirs le rétablissent en composant des oeuvres faites pour être dites ou chantées, plutôt que lues. En outre, ils amorcent une possible réconciliation de l'art avec la littérature populaire. Les artistes noirs actuels, en effet, ont l'avantage d'être encore reliés à une tradition où le créateur et son oeuvre ne se conçoivent qu'en relation avec la compréhension et la sensibilité du groupe. De plus, ils se veulent précisément interprètes et éducateurs de leurs peuples et tiennent donc à garder le contact avec eux. Peut-être ces atouts leur permettront-ils d'éviter, pour un temps au moins, le dilemme entre le mandarinisme culturel et les stériles efforts du réalisme socialiste !

Pour tous ces motifs déjà, il nous faut examiner avec grand intérêt l'apport nègre et considérer qu'il enrichit la littérature. Mais l'émotivité, à la fois robuste et hypersensible, "poreuse à tous les souffles du monde", qui caractérise l'âme nègre et ses manifestations, cette émotivité transfigure jusqu'à la langue employée.

Ces écrivains utilisent la langue française, mais en la modelant selon leur tempérament et, particulièrement,

(12) L.S.SENGHOR : "Anthologie...", o.c., p.135

en lui insufflant un rythme nouveau, à l'instant où elle semblait perdre de plus en plus sa musicalité au profit de l'abstraction.

Cet apport est sensible dans certains romans des auteurs noirs, mais c'est en poésie qu'il est le plus apparent. Nous avons longuement analysé dans cette optique les poèmes de Senghor et montré comment ils s'articulaient sur un rythme despotique, à la fois irrégulier et monotone, répondant aux impératifs des danses et des instruments africains beaucoup plus qu'à la diction française! Cette richesse rythmique nous est apparue aussi tout au long du "Cahier" de Césaire et elle est bien le sang neuf qu'apporte la poésie nègre : il suffira pour s'en convaincre d'ouvrir l' "Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française" (13).

La littérature nègre donne aussi à notre langue de nouvelles dimensions. D'abord un relief poétique particulier, que nous avons signalé surtout chez Césaire. La langue est sculptée, malaxée, broyée comme une pâte, pour mieux être modelée. Les mots sont employés pour leur matérialité même, pour la sensation physique et spatiale qu'ils produisent. Nous retrouvons la même tentative chez Ed. Glissant, qui essaye de reproduire ce qu'il nomme la "rugosité" des choses.

Mais ce dernier auteur tente aussi d'établir ses poèmes et ses romans dans une durée, de sorte que ses créations littéraires ne soient que les divers moments d'un même poème. Sa recherche porte donc surtout sur certaines qualités temporelles du style.

(13) L.S. SENGHOR - Paris, PUF, 1948.

Enfin, les écrivains noirs, grâce à leur connivence avec les forces telluriques, ont un contact plus immédiat avec les choses, une compréhension intuitive et poétique de la nature qu'ils traduisent en images fraîches ou brutales : "la faiblesse de beaucoup d'hommes est qu'ils ne savent devenir ni une pierre ni un arbre" (14) dit Césaire! N'est-ce pas, en effet, la faiblesse de nos civilisations urbaines ?

Nous ne prétendons pas dresser ici un inventaire des multiples apports de la littérature nègre, mais il nous semble important de faire remarquer que, jusqu'à présent, les littératures d'expression française, nées de cultures secures comme les cultures belges et canadiennes, n'ont apporté à la littérature française ni un esprit ni une sensibilité très différents (15) Au contraire, le métissage avec les cultures négro-africaines, fort éloignées et, en bien des points, opposées à l'esprit occidental, entraîne déjà des transformations substantielles. Tellement substantielles que nous croyons moins hasardeux de parler d'une littérature nègre d'expression française que d'une littérature française produite par des écrivains de couleur !

+
+ +

(14) A. CESAIRE : "Question préalable", dans "Soleil coupé", p. 88, o.c.

(15) A quelques exceptions près cependant : nous pensons spécialement ici à Charles De Coster et Michel de Ghelderode.

Il nous reste maintenant à poser quelques questions sur l'avenir de la littérature nègre d'expression française.

Et nous nous demandons tout d'abord si l'actuel et spectaculaire rassemblement des auteurs noirs autour de thèmes et de sentiments communs subsistera lorsque seront dépassées les revendications politiques, sociales et raciales ? Se scindera-t-il plutôt en un faisceau de littératures nationales, répondant davantage aux réalités des Etats dont elles émanent, ou bien une évolution rapide de l'Afrique lui maintiendra-t-elle une cohésion suffisante pour créer une homogénéité malgré l'emploi de langues différentes ?

Mais les littératures antillaises et africaines garderont-elles d'étroits liens après la disparition du contexte colonial, ou bien - ce qui paraît plus vraisemblable - les écrivains des Antilles se rapprocheront-ils de l'Amérique du Sud et leur littérature s'ouvrira-t-elle au métissage hispano-nègre (16) ? La proximité de l'île de Madagascar pourrait, par contre, favoriser un ralliement de la littérature malgache à celles du bloc africain. Tous ces mouvements d'ailleurs n'empêcheraient pas la littérature négro-africaine de garder certains traits communs par delà les diversités locales !

Mais une autre série de problèmes se pose avec plus d'urgence et des réponses qui leur seront données dépendra l'existence future de la littérature nègre d'expression française.

(16) A plus forte raison la littérature des Noirs des USA s'américaniserait-elle entièrement, pour peu que la réduction des problèmes raciaux soit achevée. Déjà les auteurs noirs se considèrent avant tout comme Américains.

Nous avons expliqué les raisons politiques et sociales qui firent de cette littérature un cri de révolte. Pour se faire entendre, il fallait que l'écrivain noir s'adresse à l'Européen dans la langue de celui-ci et lui tienne un langage sévère et décidé. Maintenant que sa revendication a été entendue et est en voie d'être satisfaite, dans quel sens va s'orienter la littérature nègre ?

Plusieurs issues lui sont ouvertes !

- Résultat d'une tension dramatique exceptionnelle, cet élan littéraire retombera sur lui-même après avoir atteint son but, et l'énergie des artistes noirs, momentanément mobilisée pour la Parole, se déversera pour un temps dans l'Action. Les auteurs noirs connaîtraient une situation parallèle à celle des écrivains russes révolutionnaires, avec lesquels ils se sentent tant d'affinités. On peut alors craindre qu'à l'exemple de son aînée, la littérature nègre ne s'engage dans la voie de l'"efficacité" et du "didactisme", au détriment de l'art.

Déjà nous pressentons des errements de ce genre à la lecture de certains poèmes communistes de René Depestre :

" Nous savons, O mes peuples nègres
 Que le pigment de la peau
 N'est que le bouclier
 Qui dissimule le teint sans couleur du capital.

.....

Nous savons qu'il n'est de race
 Que dans les yeux pourris des négriers
 Que sur la langue décomposée
 Des copains de la monnaie.

..... " (17)

(17) R. DEPESTRE : "Traduit du Grand large", Paris, Seghers
 1952, p.34

Mais si ce grand souffle ne retombe pas, au moins pourrait-il subir certaines transformations importantes :

- La littérature nègre abandonnerait son expression française pour l'emploi exclusif de langues africaines, soit que l'auteur les sente mieux adaptées à son tempérament, soit qu'il recherche un contact plus étroit avec les masses indigènes. Nous verrions éclore une floraison d'œuvres nationales aussi valables que celles des écrivains actuels, mais qui risqueraient de ne trouver qu'une audience restreinte.

- Si les peuples noirs se choisissaient une langue vernaculaire, il est fort probable que la littérature de langue française disparaisse, si riche de promesses soit-elle à présent. Par contre, si le développement de l'instruction étendait la connaissance du français en Afrique, nous assisterions vraisemblablement à la coexistence d'écrivains de langue française et de langue indigène, au sein d'une littérature commune, qu'elle soit "africaine" ou "nationale".

+
+ +

Quoi qu'il en soit, il faut qu'aujourd'hui les écrivains noirs repensent leur situation! Jusqu'ici leurs buts étaient extrêmement clairs et la voie pour y atteindre ne creusait qu'un unique et profond sillon.— Ils sont sortis du dilemme "se blanchir ou disparaître", dans lequel l'Occident prétendait les enfermer et ils ont conquis le droit de parler d'eux-mêmes et comme il leur convenait. Ils ont réussi à se faire reconnaître comme nègres et com-

me hommes à la fois.

Se scléroser dans une attitude de révolte et d'opposition leur serait une aberration. S'il est normal qu'un excès engendre son contraire - que le racisme blanc, par exemple, ait produit le racisme noir -, il faut éviter de retomber dans ce que Frantz Fanon a appelé "le manichéisme délirant" et d'inverser simplement les égalités Blanc = bon, Noir = mauvais. Le retour de l'antagoniste à un comportement plus humain et à un langage fraternel devrait supprimer les réactions de défense que la colonisation a engendrées. Plusieurs intellectuels noirs l'ont déjà compris, et parmi les plus grands !

" Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de souhaiter la cristallisation chez le Blanc d'une culpabilité envers le passé de ma race.

Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de me préoccuper des moyens qui me permettraient de piétiner la fierté de l'ancien maître.

Je n'ai ni le droit ni le devoir d'exiger réparation pour mes ancêtres domestiqués.

.....
.....

Je me découvre un jour dans le monde et je me reconnais un seul droit : celui d'exiger de l'autre un comportement humain.

Un seul devoir. Celui de ne pas renier ma liberté au travers de mes choix

Je ne veux pas être la victime de la Ruse d'un monde noir.

Ma vie ne doit pas être consacrée à faire le bilan des valeurs nègres.

Il n'y a pas de monde blanc, il n'y a pas d'éthique blanche, pas davantage d'intelligence blanche.

Il y a de part et d'autre du monde des hommes qui cherchent. " (18)

N'est-ce pas d'ailleurs le sens de tout ce mouvement culturel néo-nègre que nous venons d'étudier ? Lui faudrait-il, le but atteint, renier sa foi ?

" Nous sommes des hommes de dialogue, de ce dialogue qui mobilise et engage le meilleur de l'homme à la rencontre de l'homme. " (19)

Ainsi parlait Alioune Diop dans son discours d'ouverture au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs. Cette perspective nous semble la seule capable d'épanouir pleinement la culture et l'art négro-africains. L'artiste noir a déjà réussi à donner à l'univers de son peuple une nouvelle structure et "à mettre de l'ordre dans le chaos culturel" engendré par la colonisation (20). Il lui faudra maintenant être vigilant et combattre toutes les formes d'oppression, de mensonge, de violence, qui apparaîtront dans les pays nouvellement indépendants. La responsabilité de l'action commencée continuera de peser sur les hommes de culture et il leur incombera de diriger et d'éclairer l'ascension de leurs peuples.

Nous, Occidentaux, attendons de l'artiste noir qu'il crée la beauté, qu'il interprète les tourments et les joies de son peuple, qu'il explore les infinies richesses de son patrimoine enfin restitué et qu'il nous les partage, pour nous enrichir à son tour. Mais nous espérons surtout qu'il soit fidèle à son idéal, qu'il nous aide à construire cette fraternité tant désirée.

Il serait étonnant qu'il y échoue, aujourd'hui que les circonstances deviennent favorables, s'il consent à médi-

(19) A. DIOP : discours d'ouverture au deuxième congrès, dans "Présence Africaine", o.c., p.47

(20) A. CESAIRE : "L'homme de culture et ses responsabilités", ibid., p.120

ter sincèrement les paroles d'un des siens, Aimé Césaire :

" Notre responsabilité, c'est que de nous dépend en grande partie l'utilisation que nos peuples sauront faire de la liberté reconquise. Et c'est là ce qui, plus profondément que nos particuliers devoirs, fonde notre devoir d'homme. Car enfin, il est une question à laquelle aucun homme de culture, de quelque pays qu'il soit, à quelque race qu'il appartienne, ne peut échapper et c'est la question suivante : "Quelle sorte de monde nous préparez-vous donc là ?"

Qu'en le sache : en articulant notre effort dans l'effort de libération des peuples colonisés, en combattant pour la dignité de nos peuples, pour leur vérité et pour leur reconnaissance, c'est en définitive pour le monde tout entier que nous combattons et pour le libérer de la tyrannie, de la haine et du fanatisme.

Par-delà les luttes du présent, circonscrites comme elles le sont, c'est là ce que nous voulons, ce monde rajeuni et rééquilibré, sans quoi rien n'aurait aucun sens, rien et pas même notre combat d'aujourd'hui, rien et pas même notre victoire de demain.

Alors et alors seulement nous aurons vaincu et notre victoire finale marquera l'avènement d'une ère nouvelle.

Nous aurons contribué à donner un sens, à donner son sens au mot le plus galvaudé et pourtant le plus glorieux : nous aurons aidé à fonder l'humanisme universel. " (21).

B I B L I O G R A P H I E

I. O U V R A G E S & A R T I C L E S

D E S E C R I V A I N S N O I R S (1)

- ABRAHAMS P. Je ne suis pas un homme libre. -(L)
roman traduit de l'anglais. Tournai,
Casterman, 1956
- ACHILLE L.T. L'artiste noir et son peuple.
Revue "Présence Africaine", oct-nov.
1957, n°XVI
- AGBLEMAGNON N. *Le « temps » dans la culture aawen*
Revue "Présence Africaine", n° XIV-
XV, juin-sept. 1957
- AKWA P.Dika Bible de la sagesse bantoue.
Edition du Centre artistique et cul-
turel camerounais, Paris, 1955
- ALCANDRE S. Sauvage à Paris. -(L)
Paris, édition La Nef de Paris, 1958
- ALEXIS J.S. Compère général soleil. -(L)
Paris, NRF Gallimard, 1955

(1) Nous faisons suivre du sigle -(L) les oeuvres litté-
raires des écrivains noirs. - Dans toute cette biblio-
graphie, ne seront indiqués que les ouvrages lus !

- ATTULY L. Poèmes. -(L)
dans "Poètes d'expression française",
anthologie de L.Damas, Paris, Seuil,
1947.
- BA A.H. Culture peulhe.
Revue "Présence Africaine", juin-nov.
1956
- Sur l'animisme.
Revue "Présence Africaine", fév-mai
1959
- BA -A.H &
CARDAIRE M. Tierno Bekar, le sage de Bandiagara.
Paris, Présence Africaine, 1957
- BADIBANGA L'éléphant qui marche sur des oeufs.-(L)
Bruxelles, édition L'Eglantine, 1931
- BELANCE R. Poèmes. -(L)
dans l'anthologie de L.S.Sengher, Pa-
ris, PUF, 1948
- BETI M. Le pauvre Christ de Bomba. -(L)(roman)
Paris, R.Laffent, 1956
- Le roi miraculé. -(L)(roman)
- BOLAMBA A.R. Premiers essais. (poèmes) -(L)
Elisabethville, éd.L'Essor du Congo,
1947.
- Ezango, chants pour mon pays. (poèmes)(L)
Paris, Prés.Afric., 1955
- BOTO E. (2) Sans haine et sans amour (nouvelle)(L)
dans "Les étudiants noirs parlent", Pa-
ris, Prés.Afric., 1953

- BOTO E. Ville cruelle. (roman) (L)
Paris-Lyon, éditions Africaines, 1954
- BRIERE J.F. Poèmes. -(L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor.
- CAPECIA M. Je suis Martiniquaise. (roman)(L)
Paris, Corrêa, 1948
- La négresse blanche. (roman) (L)
Paris, Corrêa, 1950
- CARDOSO M. Reflexions sur les interlocuteurs valables au Congo.
revue "Revue Nouvelle", avril 1959
- CESAIRE A. Cahier d'un retour au pays natal. (L)
- revue "Volonté", Paris, 1939
- Paris, Bordas, 1947, avec une préface d'André Breton.
- Paris, Prés.Afric., 1956, avec une préface de P.Guberina (édit.utilisée)
- Les armes miraculeuses. (poèmes) (L)
Paris, NRF Gallimard, 1946
- Soleil cou coupé. (poèmes) (L)
Paris, K éditeur, 1948
- Corps perdu. (poèmes) (L)
Paris, édit.Fragrance, 1950
- Discours sur le colonialisme.
Paris, édit.Réclame, 1950
- Réponse à Depestre poète haïtien (poème)
revue "Présence Africaine", avril-juil.1
1955

- CESAIRE A. Sur la poésie nationale.
revue "Présence Africaine", oct-nov.
1955
- Et les chiens se taisaient. (tragédie)(L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- Lettre à Maurice Thorez.
Paris, Prés.Afric., 1956
- Culture et colonisation.
revue "Prés.Afric.", juin-nov. 1956
- L'homme de culture et ses responsabilités
revue "Prés.Afric.", fév-mai 1959
- La pensée politique de Sékou Touré.
revue "Prés.Afric.", déc.1959 et janv.
1960.
- Ferrements (poèmes) -(L)
Paris, Seuil, 1960
- Toussaint Louverture (La révolution
française et le problème colonial)
Paris, Le Club français du livre, 1960
- CHAMBERTRAND G.de Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- CHATENAY L. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas
- CULLEN C. Héritage. (poème) (L)
revue "Minutes", Paris, fév.1931
- DADIE B. Afrique debout (poèmes)
Paris, P.Seghers, 1950
- DAMAS L-G. Figments. (poèmes) (L)
Paris, Guy Levi Mano, 1937

- DAMAS L-G. Retour de Guyane.
Paris, librairie J.Certi, 1939
- Veillées noires. (contes) (L)
Paris, Stock, 1943
- Poètes d'expression française (L)
Anthologie dans la collection Pierres
Vives, Paris, Seuil, 1947
- Poèmes nègres sur des airs africains (L)
Paris, Guy Lévy Mano, 1948
- Graffiti. (poèmes) (L)
Paris, P.Seghers, 1952
- Black Label. (poèmes) (L)
Paris, Gallimard, 1956
- DADIE B. Le pagné noir (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1955
- La route. (nouvelle) (L)
dans "Les étudiants noirs parlent",
Paris, Prés.Afric., 1953
- DAVIDSON B. Le réveil de l'Afrique.
Paris, Prés.Afric., 1958
- DEGRAS L. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas
- DEPESTRE R. Traduit du grand large. (poèmes)
Paris, Seghers, 1952
- Un débat autour des conditions d'une
poésie nationale chez les peuples
noirs.
revue "Prés.Afric.", oct-nov. 1955

- DEPESTRE R. Mineral noir. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- DESSPORTES G. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- Points de vue sur la poésie nationale.
revue "Prés.Afric.", déc-janv.1956
- DIALLO B. Force-Bonté. (roman) (L)
Paris, éd.Rieder et C°, 1926
- DIOP Alioune Niam n'goura ou les raisons d'être
de Présence Africaine.
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Diversité et Unité de l'Afrique Noire.
Lyon, XXXV^e session des Semaines Soci-
ales de France.
Paris, édit.Gabalda, 1948
- Colonialisme et Nationalisme culturel
revue "Prés.Afric.", oct-nov.1955
- DIOP Birago Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- Les contes d'Amadou Koumba. (L)
Paris, édit.Fasquelle, 1947
- L'Os. (conte) (L)
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Poèmes et conte. (L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor
- DIOP Cheik Anta Nations nègres et culture.
Paris, Prés.Afric., 1954

- DIOP Cheik Anta L'unité culturelle africaine.
revue "Prés.Afric.", fév.mai 1959
- Apports et perspectives culturelles de l'Afrique.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- L'Afrique noire pré-coloniale.
Paris, Prés.Afric., 1960
- DIOP David Contribution au débat sur la poésie nationale.
revue "Prés.Afric.", fév.-mars 1956
- Coups de pilon. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- FANON Fr. L'expérience vécue des Noirs.
revue "Esprit", mai 1951
- Peau noire, masques blancs.
Paris, Seuil, 1952
- Racisme et culture.
revue "Prés.Afric.", juin-nov.1956
- Fondements réciproques de la culture nationale et de la lutte de libération.
revue "Prés.Afric." fév.-mai 1959
- L'an V de la révolution algérienne.
Paris, F.Maspéro, 1959
- FONTAINE W.T. Vers une philosophie de la littérature noire américaine.
revue "Prés.Afric.", fév-mai 1959
- GLISSANT E. Terre à terre.
revue "Temps Moderne", sept.1948

- GLISSANT E. Soleil de la conscience. (essai)
Paris, édition Falaize, 1956
- La conquête.
revue "Esprit", Juillet 1956, n°: 6
- "Les Indes", poèmes de l'une et l'autre terre. (poèmes) (L)
Paris, éd.Falaize, 1956
- Le romancier noir et son peuple
revue "Prés.Afric.", oct-nov 1957
- La lézarde (roman) (L)
Paris, Seuil, 1952
- Le sel noir. (poèmes)
Paris, Seuil, 1960
- GRATZANT G. "Credo des sangemélé", ou "Je veux chanter la France".
Fort de France, 1950
- D'une poésie martiniquaise, dite nationale.
revue "Prés.Afric.", déc-janv.1956
- Fab'Compé Zicague. (poèmes en créole)
Fort de France (Martinique)
édit.des horizons caraibe, 1958
- HAZOUME Deguicimi.
Paris, éd.LaBasse, 1938
- La révolte des Prêtres.
revue "Prés.Afric.", Juin-nov 1956
- KAGAME A. Code des institutions politiques du Rwanda précolonial.
Bruxelles, Acad.roy.SC;col; 1952

- KAGAME A. La divine pastorale
Bruxelles, édit. du Marais, 1952
- KA A.A. L'envers du Masque. (récit)
revue "Prés.Afric."; Août-sept.1955.
- KEITA F. Poèmes Africains.
Paris, Seghers, 1958
- La Moisson.
revue "Prés.Afric."; 1er trim.1949.
- LAMMING G. The negro writer and his world.
revue "Prés.Afric."; fév.-mai 1959
- LANGSTON H. Poèmes. (trad.de Louis L.)
revue "Nouvel Age), déc.1931
- Les grandes profondeurs. (The big sea.- traduit de l'américain)
Paris, Seghers, 1947
- LARA O. Sous le ciel bleu de la Guadeloupe.
(essai sur la littérature créole)
Paris, Librairie Fischbacher, 1912
- LAYE C. L'enfant Noir. (roman)
Paris, Plon, 1953
- Le regard du roi. (roman)
Paris, Plon, 1955
- LERO E. Misère d'une poésie.
revue "Légitime défense ", 1931 n°1
- Poèmes.
in "Anthologie de L.Damas", pp.112-119
- LUBIN M.A. Contribution d'Haiti à la poésie nègre du monde.
revue "Prés.Afric." juin-sept.1957

- LY A. Les masses africaines et l'actuelle condition humaine.
Paris, Prés.Afric., 1956
- MAC KAY C. Bajo. (roman) (L)
Paris, édit.Rieder, 1928
- MALONGA J. La légende de M'Foumou ma mazono. (L)
Paris, Editions africains, 1954
- MALOULA Abbé J. L'Ame africaine noire.
Conférence au Congrès Mondial de l'humanisme chrétien universel. Bruxelles 1958
- MARAN R. Le livre de la brousse. (L)(roman)
Paris, Albin Michel, 1934
- Djouma, chien de brousse. (roman) (L)
Paris, Albin Michel, 1927
- Batouala, véritable roman nègre. (L)
Paris, Albin Michel, 1921
- Le coeur serré. (roman) (L)
Paris, Albin Michel, 1931
- Un homme pareil aux autres. (roman)(L)
Paris, édit.Arc-en-ciel, 1947
- Le livre du souvenir. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1958
- MATIP B. Heurts et malheurs des rapports Europe-Afrique noire dans l'histoire moderne (du XVe au XVIIIe siècles).
Paris, La Nef de Paris, 1959
- MENIL R. Généralités sur l'écrivain de couleur antillais.
in "Légitime Défense", n°1, juin 1931
- Sur l'exotisme colonial.
revue "Nouvelle Critique", mai 1959

- MOFOLO Th. Chaka, épopée bantoue.
Paris, Gallimard, 1939
- MONNEROT J.M. Note touchant la bourgeoisie de couleur française.
in "Légitime Défense", n°1, juin 1931
- L'art moderne et le sacré.
Paris, Gallimard, 1945
- MORISSEAU-LEROY La littérature haïtienne d'expression créole, son devenir.
revue "Prés.Afric.", n°XVII-XVIII
- MUSHIETE P. La littérature française africaine
Leverville, Bibliothèque de l'Etoile,
1957 (Congo Belge)
- Notes sur la littérature congolaise.
in "Revue Nouvelle", Bruxelles, juin
1957
- NAIGIZIKI Escapades ruandaises" (roman) (L)
Bruxelles, édit. Deny, 1949
- NIGER P. Initiation. (poèmes) (L)
Paris, Seghers, 1954
- Casino. (poème) (L)
in revue "Black Orpheus", Ibadan (Nigeria), mai 1958
- Les puissants. (roman) (L)
Paris, édit. du Scorpion, 1959
- Poème. (L)
revue "Prés.Afric.", déc.1959-janv.1960
- OYONO F. Une vie de boy. (roman) -(L)
Paris, Julliard, 1956
- PATIENT S. Sur les voies d'une poésie guyanaise.
revue "Prés.Afric.", juin-juil. 1958

- PIQUION R. Réveil de culture.
Port-au-Prince (Haïti), édit.H.Des-
champs, s.d.
- PRICE-MARS Dr.J. Ainsi parla l'oncle.- essai d'ethno-
graphie.
Compiègne, Bibliothèque haïtienne,
1928
- De Saint-Domingue à Haïti.- essai sur
la culture, les arts et la littérature.
Paris, Prés.Afric., 1959
- Survivances africaines et dynamisme de
la culture noire outre-Atlantique.
revue "Prés.Afric", juin-nov.1956
- QUENUM M. L'Afrique noire. Rencontre avec l'Oc-
cident.
Paris, F.Nathan, 1958
- RABEARIVELO J.J. Traduit de la Nuit. (poèmes) (L)
dans les "Cahiers de Barbarie", Tunis,
édit.de Mirage, 1935
- Poèmes. (L)
revue "Esprit", fév. 1948
- RABEMANANJARA J. Sur les marches du soir. (poèmes)
Paris, édit.Ophrys, 1940
- Les dieux malgaches (théâtre) (L)
Paris, édit.Ophrys, 1947
- Lyre à sept cordes. (cantate) (L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor
- Rites millénaires. (poèmes) (L)
Paris, édit.Seghers, 1955
- ← Antsa. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956

- RABEMANANJARA J. Lamba. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- L'Europe et nous.
revue "Prés.Afric.", juin-nov.1956
- Le poète noir et son peuple.
revue "Prés.Afric.", oct-nov.1957
- Les Boutriers de l'Aurore. (drame) (L)
Paris, prés.Afric., 1957
- Les fondements de notre unité tirés de l'époque coloniale.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- Agapes des Dieux ou Tritriva. (L)
extrait d'une pièce inédite,
dans la revue "Théâtre d'aujourd'hui",
janv.-fév.1959
- Nationalisme et problèmes malgaches.
Paris, Prés.Afric., 1959
- RANAIVO F. Mes chansons de toujours.
Paris, chez l'auteur, 1955
- ROUMAIN J. Bois d'ébène. (poèmes) (L)
Port-au-Prince, imprimerie H.Deschamps,
1945
- Gouverneurs de la rosée. (roman) (L)
édition posthume d'un roman écrit en 1944
Paris, Editeurs Français Réunis, 1950
- SABAT-QUITMANN M. Paradis sur terre.
dans "Légitime Défense", n°1, juin 1931
- SADJI A. Nini. (roman)
Cahier spécial de "Présence Africaine" :
"Trois écrivains noirs", Paris, 1955
- Maïmouna. (roman) (L)
Paris, Prés.Afric., 1958

- SAINT CLAIR DRAKE & H.R.CAYTON La mesure des hommes à Bronzeville.
revue "Temps Modernes", août-sept.1946
- Black Metropolis.
dans "Temps modernes", août-sept.1946
- Le Nègre.
dans la revue "Esprit", nov. 1946
- SASTRE (Abbé) Théologie et culture africaine.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- SAINVILLE L. Dominique, esclave nègre. (roman)(L)
Paris, édit.Pasquelle, 1951
- SEMBENE O. Le docker noir. (roman) (L)
Paris, édit.Debresse, 1956
- SENGHOR L.S. Ce que l'homme noir apporte.
dans "L'homme de couleur", Paris, Flon
1939
- Défense de l'Afrique noire.
revue "Esprit", juillet 1945
- Anthologie de la nouvelle poésie nègre
et malgache de langue française. (L)
Paris, PUF, collection Colonies et Em-
pires, 1948 - avec une préface de J.P.
Sartre "Orphée noir".
- Un humanisme de l'union française.
revue "Esprit", juillet 1949
- Chants pour Naïti. (poèmes) (L)
Paris, P.Seghers, "Poésie 49", 1949
- Hommage à Goethe.
Unesco, publication 410, août 1949
- La poésie négro-africaine.
Bruxelles, revue "Problèmes d'Afrique
Centrale", 1951

SENGHOR L.S.

L'art négro-africain.

fascicule polycopié, 1955

- Chants d'ombre. (poèmes) (L)
Paris, Seuil? coll. Pierres Vives, 1945
- Hosties Noires. (poèmes) (L)
Paris, Seuil, coll. Pierres Vives, 1948
- Chants d'ombre et Hosties noires. (L)
Paris, Seuil, 1956 (un volume)
- L'esprit de la civilisation ou les lois de la culture négro-africaine.
revue "Prés.Afric.", juin-nov. 1956
- L'esthétique négro-africaine.
revue "Diogenes", Paris, oct. 1956
- Ethiopiennes. (poèmes) (L)
Paris, Seuil, 1956
- Elegie à Anyina Fall (poème) (L)
revue "Prés.Afric.", déc. 1955-janv. 1956
- Elégie des Naux. (poème) (L)
dans "Aspects de la culture noire",
Fayard, sept. 1958
- Elégie des circoncis. (poème) (L)
revue "Prés.Afric." oct-nov. 1958
- Eléments constructifs d'une civilisation d'inspiration négro-africaine.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- Congrès constitutif du P.R.A. Rapport sur la doctrine et le programme du parti.
feuilles polycopiées, 1959
- Les lois de la culture négro-africaine.
fascicule polycopié. s.d.

- SENGHOR L.S. Les nationalismes africains.
fascicule polycopié, s.d.
- Psychologie du négro-africain.
feuilles polycopiées, s.d.
- SISSOKO F.D. La Passion de Djeiné. (roman) (L)
Paris, édit. La tour du guet, 1956
- SOCE O. Karim, roman sénégalais. (L)
- Paris, édit. F. Sorlet, 1935
- 2de édition, Nevers, Nouvelles éditions latines, 1948
- Mirages de Paris (roman) (L)
suivi de Rythmes du Khalam, (poèmes)
Nevers, Nouvelles éditions latines,
1955
- TARDON R. Starkenfirst. (roman) (L)
Paris, Basquelle, 1947
- TCHIKAYA G.F. Le mauvais sang. (poèmes) (L)
Paris, édit. Caractères, s.d.
- Feu de brousse. (poèmes) (L)
Paris, édit. Caractères, 1957
- L'Affiche et Le Pardon de l'Adieu.
(poèmes) (L)
revue "Prés. Afric?" fév.-mars 1960
- TCHIBAMBA L. N'gande. (conte) (L)
Bruxelles, édit. G.A. Deny, 1948
- TEVGEDJRE A. L'Afrique révoltée. (L)
Paris, Prés. Afric., 1958
- THESEE L. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- TIROLIEN G. Poèmes. (L)
dans les anthologies de L. Damas et de
L.S. Senghor.

- TRAORE B. Le théâtre négro-africain et ses fonctions sociales.
Paris, Prés.Afric., 1958
- TOURE S. Le leader politique considéré comme le représentant d'une culture.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- WASHINGTON B.T. Autobiographie d'un nègre. (roman)
Paris, Plon, 1901
- WRIGH_T R. Le feu dans la nuée.
revue "Temps Modernes", oct. et nov. 1945
- Débuts à Chicago.
revue "Temps moderne", août-sept. 1946
- Claire étoile du matin.
revue "Prés.Afric.", nov. 1947, n°1 et 2
- Littérature noire américaine.
revue "Temps Modernes", août 1948
- J'ai essayé d'être communiste.
revue "Temps Modernes", juillet 1949
- Tradition and Industrialization. The plight of the tragic elite in Africa.
revue "Prés.Afric.", juin-nov.1956
- Les enfants de l'oncle Tom, suivi de Là-bas près de la rivière. (L)
Paris, Albin Michel, 1953
- Un enfant du pays ("Nativ Son")(roman)(L)
Paris, Albin Michel, 1955
- Ecoute, homme blanc.
Paris, Calmann-Levy, 1959
- Diab'là. (roman) (L)
Paris, Nouvelles éditions latines, 1946
- La rue Cases Nègres. (roman) (L)
Paris, édit.J.Froissart, 1950

II. O U V R A G E S & A R T I C L E S
 D' H I S T O I R E , D E C R I T I Q U E
 E T D' A N A L Y S E -

- ALBERES R.M. L'aventure intellectuelle du XXe siècle.
Panorama des littératures européennes.
 Paris, Albin Michel, 1959
- AMROUCHE J. Pour une poésie africaine.
 revue "Fontaine", Alger, 1943
- AUJOULAT L.P. Aujourd'hui l'Afrique.
 Paris, Casterman, 1958
- BAIWIR A. Le déclin de l'individualisme chez les
romanciers américains contemporains.
 Bruxelles, édit. Lumière, s.d.
- BALANDIER G. Le noir est un homme.
 revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Littérature Noire de langue française
 revue "Prés.Afric." - cahier spécial
 sur "Le Monde Noir", Paris, 1950.
- L'utopie de Benoit Ogoeba Igouga.
 revue "Temps Modernes", oct-nov.1952
- Messianismes et nationalismes en Afri-
que noire.
 Paris, PUF, Cahiers internationaux de
 sociologie, volume XIV, 1953
- Sociologie des Brazzavilles noires.
 Paris, Armand Colin, 1955

- BALANDIER G. Littératures noires.
dans "Histoire des Littératures", Paris
Encyclopédie de la Pléiade, NRF Gallimard,
- Afrique ambiguë.
Paris, Plon, 1957
- BASTIDE R. Naissance de la poésie nègre au Brésil.
revue "Prés.Afric.", n°7, 4e trim.1949
- Le mythe de l'Afrique noire et la société de classe multiraciale.
revue "Esprit", oct.1958
- BECLARD J La poésie noire de langue française et l'évolution de la littérature africaine.
Mémoire de Licence présenté à l'Institut universitaire des territoires d'outre-mer, Bruxelles, 1953
- DIEBER K. Chez les hommes de couleur.
revue "Esprit", juillet-août 1960
- BODART R. Dialogues africains.
Bruxelles, édit.des Artistes, 1952
- BOUVEIGNES O.de Poètes et conteurs noirs.
Anvers, édit.Zaire, 1948
- BRETON A. Manifeste du Surréalisme.
Paris, édit.du Sagittaire, 1924
- Légitime Défense.
Paris, édit. Surréalistes, 1926
- Un grand poète noir.
revue "Fontaine", Paris, n°35, 1944
- Martinique charmeuse de serpents.
Paris, édit.du Sagittaire, 1948

- BURNS (Sir A.) Le préjugé de race et de couleur.
Paris, Payot, 1949
- BUTCHER M.J. Les Noirs dans la civilisation américaine,
d'après les documents laissés par
Alain Locke.
Paris, Corrêa, 1958
- CABIRE E. Léo Frobenius et le secret de l'Afrique.
revue "Cahiers du Sud", Paris, nov.1935
- CARDINAL P. L'Ame Nègre.
revue "Le Musée Vivant", nov.1948
- CASTRO J. de Géopolitique de la faim.
Paris, éditions ouvrières, 1956
- CENDRARS B. Anthologie nègre.
Paris, édit.La Sirène, 1921
- CLANCIER G.E. Panorama critique de Rimbaud au Surréalisme.
Paris, P.Soghers, 1953
- COLIN R. Les contes noirs de l'Ouest africain.
Paris, Prés.Afric., 1957
- CUVELIER Mgr. L'ancien royaume du Congo
Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1946
- DELAFOSSÉ M. Les Noirs de l'Afrique.
Paris, Payot, 1922
- Civilisations négro-africaines.
Paris, Stock, 1925
- Les Nègres.
Paris, édit.Rieder, 1927
- L'Ame nègre.
Paris, Payot, 1927

- DE SCHUTTER-BOUCQUEY Négritude et poètes noirs.
Mémoire de philologie romane, présenté à l'Université Libre de Bruxelles 1959.
- ELIADE M. Traité d'histoire des religions.
Paris, Payot, 1959
- FROBENIUS L. Histoire de la civilisation africaine
Paris, NRF, Gallimard, 1936 (3e édit.)
- GAULIN R. Entre noir et blanc.
revue "Temps Modernes", nov. 1959
- GHEDDO R.P. Le réveil des peuples de couleur.
Paris, Edit. Centurion, 1950
- GIDE A. Avant-propos
revue "Prés. Afric.", nov. 1947
- GRIAULE M. L'inconnue noire.
revue "Prés. Afric.", nov. 1947
- Dieu d'eau.
Paris, Edit. du Chêne, 1948
- Le problème de la culture noire.
dans "L'originalité des cultures",
Unesco, 1954
- GUBERINA P. Structure de la poésie noire d'expression française.
revue "Prés. Afric.", déc.-janv. 1955
- GUERIF J.H. La crise des nationalismes d'Outre-mer.
revue "Esprit", juillet 1949
- GUERIN D. Les Antilles décolonisées.
Paris, Prés. Afric., 1956

- GUERRE P. Le sang noir.
dans "Cahiers du Sud", Marseille, 1946,
n°279
- GUILLEMANT M. Situation de la poésie nègre de langue
française en 1950
Mémoire présenté à l'Ecole Nationale de
la France d'Outre-Mer, Paris, 1950.
- HARDY G. L'Art nègre.
Paris, édit.H.Laurens, 1927
- HERSKOVITZ M.J. Les bases de l'anthropologie culturelle.
Paris, Payot, 1952
- HOUART P. L'Eglise et l'émancipation africaine.
Louvain, édit.du Soleil Levant, 1959
- HOUIS M. Préalables à un humanisme nègre.
revue "Esprit", nov.1958
- JADOT J.M. L'entrée de nos pupilles négro-africains
dans la littérature de langue française.
Bruxelles, Institut royal colonial belge,
bulletin des séances, XX-I-1949.
- L'actualité littéraire au Rwanda.
Bruxelles, Institut royal colonial belge,
bulletin des séances 22e année, n°1,
1951.
- Contes d'ici et de là-bas.
Bruxelles, édition du Marais, 1952.
- Les écrivains africains du Congo Belge
et du Rwanda Urundi.
Bruxelles, Académie royale des sciences
coloniales, 1959
- JANHEINS JAHN World Congress of Black Writers.
revue "Black Orpheus", Ibadan (Nigeria)
n° 1, sept.1957

- JEANSON F. Sartre et le Monde Noir.
revue "Prés.Afric.", n°7, 4e trim.1949
- JOLAS E. Le Nègre qui chante.
Toulouse, Edit.Cahiers Libres, 1928
- JUIN H. Aimé Césaire, poète noir.
Paris, Prés.Afric., 1956
- JULIEN Ch.A Les voyages de découverte et les premiers établissements (XVe-XVIIe siècles)
Paris, PUF, 1947
- Histoire de l'Afrique des origines à 1945.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1958
- LABOURET H. Histoire des noirs d'Afrique.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1950
- LAGNEAU L. Les écrivains noirs au congrès de Rome 1959.
revue "Revue Nouvelle", Bruxelles, juillet 1959
- En marge de "Ferrements" d'Aimé Césaire.
revue "Synthèse", juin 1960, Bruxelles.
- LEBRET L.J. Suicide ou survie de l'Occident.
Paris, Editions ouvrières, 1958
- LECOQ R. Les Bamileke, une civilisation africaine.
Paris, Prés.Afric., 1953
- LEIRIS M. L'ethnographie devant le colonialisme
revue "Temps Modernes", août 1950
- L'Afrique fantôme.
Paris, Gallimard, 1951
- Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe.
Unesco, 1955

- LEVI-STRAUSS C. Tristes Tropiques.
Paris, Plon, 1955
- Race et histoire.
Unesco, 1952
- MAISTRIAUX R. L'intelligence noire et son destin.
Bruxelles, Edit. Problèmes d'Afrique
Centrale, s.d.
- MANONI O. Psychologie de la colonisation.
Paris, Seuil, 1950
- Psychologie de la révolte malgache.
revue "Esprit", avril 1950
- MAQUET J. Le relativisme culturel.
revue "Prés.Afric.", déc.-janv.1950
- MEMMI A. Portrait du Colonisé, suivi du
Portrait du Colonisateur.
Paris, Buchet-Chastel, Corrêa, 1957
- MILCENT B. L' A.C.F. entre en scène.
Paris, édit.Témoignage Chrétien, 1958
- MONOD T. _____
dans "Le Monde Noir", Paris, Prés.
Afric., 1950
- Étapes.
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- MONTVALON R.de Ces pays qu'on n'appellera plus colo-
nies.
Paris, édit.Témoignage Chrétien, s.d.
- MOUNIER E. Route noire.
revue "Esprit" juillet et sept.1947
- Lettre à un ami africain.
revue "Prés.Afric.", nov.1947

- MOUNIER E. Eveil de l'Afrique noire.
Paris, Seuil, 1948
- MOUSNIER J. Journal de la traite des noirs.
Paris, éditions de Paris, 1960
- MORPEAU L. Anthologie d'un siècle de poésie haïtienne.
Paris, édit. Bossard, 1925
- PARAY P. L'ascension des peuples noirs.
Paris, Payot, 1958
- PATON A. Fleure, ô pays bien aimé.
roman traduit de l'anglais
Paris, Albin Michel, 1950
- PATRI A. Deux poètes noirs en langue française :
A.Césaire et L.S.Senghor.
revue "Prés.Afric.", février 1948
- PAULHAN J. Les Hain-Tenys.
Paris, NRF Gallimard, 1938
- PAULME D. Les civilisations africaines.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1959
- PERIER G.D. Petite histoire des lettres coloniales.
Bruxelles, Collection nationale, 1944
- PICON G. Panorama des idées contemporaines.
Paris, Gallimard, 1957
- PLEKHANOV G. L'art et la vie sociale.
Paris, Editions sociales, 1950
- RATSINAMANGA A.
et LOREN Cl. Poètes malgaches de langue française.
revue "Prés.Afric.", avril-mai 1956
- ROSE M. La littérature haïtienne.
Bruxelles, édit. Conférences et Théâtres,
1938

- ROUCH J. Vers une littérature africaine.
revue "Prés.Afric.", n°6, 1^{er} trim.1949
- ROUSSEAU M. Rencontre de l'Europe avec l'Afrique.
revue "Le Musée Vivant", n°36-37, 1948
Paris.
- SARTRE J.P. Présence noire.
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Orphée noir.
- préface à l'anthologie de L.S.Senghor.
Paris, PUF, 1948
- revue "Temps Modernes" oct.1948
- SCHOELCHER V. Esclavage et colonisation.
textes choisis et annotés par E.Tersen.
Paris, PUF, coll.Colonies et Empires,
1948
- SUPPERT G. Les fruits de la colonisation.
revue "Esprit", janv.1955
- SEURET-CANALE Afrique Noirs.
Paris, Editions Sociales, 1958
- TARAVANT J. Essai sur une nouvelle poésie nègre d'
expression française.
Mémoire présenté à l'Ecole Nationale de
la France d'Outre-Mer, Paris, promotion
1946-1948
- TEMPELS RP. Philosophie bantoue.
- Elisabethville, édit.Lovania, 1945
- Paris, Prés.Afric., 1949
- TERSEN E. Histoire de la colonisation.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1950
- VIATTE A. Histoire littéraire de l'Amérique fran-
çaise, des origines à 1950.
Paris, PUF, 1954

- WATTEAU M. Situations raciales et condition de l'homme dans l'oeuvre de Sartre.
revue "Prés.Afric.", Paris, n° 2 et 3,
janv. et fév. 1948
- WESTERMANN D. Autobiographies d'Africains.
Paris, Payot, 1943
- WESTERMANN et
BAUMANN Peuples et civilisations d'Afrique.
Paris, Payot, 1948 (2e édit.1957)
- WILLEMS M. Un bilan de la colonisation française.
revue "Temps Modernes", avril 1955
- WOLFE B. Extase en noir. Le noir comme chanteur
et danseur.
revue "Temps Modernes", sept.1950
- ZAHAN D. Aperçu sur la pensée théogonique des
Bétons.
Paris, Cahiers internationaux de socio-
logie, n°VI

III. REVUES ET

O U V R A G E S C O L L E C T I F S

- ACTION POETIQUE Peuples opprimés.
textes de O.Sembene, R.Depestre, M.del
Cabral, G.Etari, Diakhate, P.Neruda...
Marseille, n° 5, juin 1956

- ESPRIT La plainte du Noir.
textes de P.Fanon, J.F.Powers, P.Verdet,
L.T.Achille, G.Green, O.Mannoni
Paris, mai 1951
- EUROPE L'Abbé Grégoire.
Paris, août-sept. 1956
- NOUVEL AGE Chants des travailleurs noirs.
Chants noirs de révolte.
traductions de P.Aubery
Paris, n°10, octobre 1931
- NOUVELLE
CRITIQUE Problèmes de la culture noire
Paris, n°106, mai 1959
- LEGITIME
DEFENSE numéro unique
Paris, juin 1931
- MINUTES Chants nègres des plantations.
Paris, février 1931
- PRESENCE
AFRICAINNE revue culturelle du monde noir
première série, n° 1 à 7, nov.1947 à
déc.1949
nouvelle série bimestrielle, n° I à
XXX, avril 1955 à mars 1960
- La conférence de Bandoeng.
interventions des délégués africains et
témoignages des Africains sur Bandoeng.
août-sept. 1955
- Le I^{er} Congrès International des Ecri-
vains et Artistes Noirs.
n° VIII-IX-X, juin-nov. 1956
- Contributions au I^{er} Congrès des Ecri-
vains et Artistes Noirs.
n° hors-série, XIV-XV, juin-sept.1957

- PRESENCE
AFRICAINNE L'homme de culture noir et son peuple.
n° XVI, oct.-nov.1957
- Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs.
Tome I : L'unité des cultures négro-africaines.
n° XXIV-XXV, fév.-mai 1959
- TEMPS
MODERNES Textes antillais.
Paris, 1959, n°52
- TROPIQUES Revue culturelle
Fort-de-France (Martinique), n°1 à 9
avril 1941 à oct.1943

+ +

- L'homme de couleur. textes de SE.le Card.Verdier, du
RP.Aupiais, de J.Leclercq, L.S.
Senghor, Dr.J.Price-Mars, etc...
Paris, Plon, coll."Présences", 1939
- Commémoration du centenaire de l'abolition de l'esclavage.
textes d'A.Césaire, L.S.Senghor,
Monnerville.
Paris, PUF, 1948
- Le Monde Noir Cahier spécial (n°8-9) de "Présence
Africaine", sous la direction
de Th.Monod.
Paris, Prés.Afric., 1950
- L'Art nègre Cahier spécial (n°10-11) de "Présence
Africaine"
Paris, Prés.Afric., 1951
- Le travail en Afrique noire
Cahier spécial (n°13) de "Présence
Africaine"
Paris, Prés.Afric., 1952

Haiti. Poètes noirs Cahier spécial (n°12) de "Présence Africaine"

Paris, Prés.Afric., 1952

Les étudiants noirs parlent

Cahier spécial (n°14) de "Présence Africaine"

Paris, Prés.Afric., 1953

Aspects de la culture noire.

textes de N.Agblemagnon, G.Balandier, G.Calame-Griaule, L.S.Senghor, RP.Tempels, etc...

Paris, Fayard, coll."Recherches et Débats", 1958

Les problèmes du travail en Afrique noire.

Bureau International du Travail

Genève, 1958.

Numéro spécial du "Musée Vivant", consacré aux problèmes culturels de l'Afrique Noire.

textes de R.Wright, M.Leiris, Mad. Rousseau, D. Paulme, J.Howlett, Ch.A.Diop...

Paris, n°36-37, nov.1948

C O N C L U S I O N S

Il nous semble avoir suffisamment étayé notre thèse pour qu'on ne puisse plus mettre en doute ses points principaux :

LA LITTERATURE NEE DU MOUVEMENT NEO-NEGRE EST UNE LITTERATURE "ENGAGEE" !

Elle l'a été dès son origine. Que demandaient, en effet, Etienne Léro, René Ménil et leurs amis de "Légitime Défense", lorsqu'ils reprochaient à la littérature antillaise de passer à côté de la vie du peuple noir et de taire ses vrais problèmes ? Qu'entendaient-ils par une littérature "authentique", sinon une littérature dans laquelle le Noir, d'abord, s'exprimerait personnellement et selon son tempérament propre, mais aussi révélerait tout l'univers particulier de sa race ?

Après que Sartre et Camus eurent mis à la mode l'idée d' "engagement" de l'oeuvre littéraire, les écrivains noirs y rattachèrent leur propre conception et, aujourd'hui, la plupart se reconnaissent explicitement engagés, comme en témoignent les réponses à notre questionnaire et les résolutions du deuxième congrès réuni à Rome, en 1959. Cela parce que, en tant qu'intellectuels, ils se sentent responsables d'une masse misérable et privée de moyens d'expression :

" Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai

.....

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui
n'ont point de bouche, ma voix, la liberté
de celles qui s'affaissent au cachot du dés-
espoir

.....

Et surtout mon corps aussi bien que mon âme,
gardez-vous de vous croiser les bras en l'
attitude stérile du spectateur, car la vie
n'est pas un spectacle, car une mer de dou-
leur n'est pas un proscenium... " (1)/

Césaire écrivait ces mots en 1939. L'optique n'a pas
changé : "la jeune génération des écrivains noirs, dit
G. Balandier, ... se sent non seulement une vocation per-
sonnelle, mais aussi une mission." (2). Sartre les avait
déjà qualifiés d' "évangéliques" (3) et le Haïtien J-S.
Alexis syntétise admirablement cette tâche :

" Dans la conjoncture actuelle ... la mission
de nos créateurs est de chanter la beauté,
les drames et les luttes de nos peuples ex-
ploités, en repensant les canons mis au
point par les cultures occidentales, en fonc-
tion des trésors culturels nés sur notre sol."
(4).

Cette formule nous paraît condenser parfaitement les trois
buts fondamentaux de la littérature noire actuelle : ex-
primer "les drames et les luttes" des peuples noirs -
mais en les "chantant", avec un souci de création artis-
tique - qui, prenant ses distances des "canons occiden-
taux", s'appuyerait sur "les trésors culturels" du sol
nègre !

-
- (1) Aimé CESAIRE : "Cahier d'un retour au pays natal", o.c.
p. 43
(2) Georges BALANDIER : "Littérature noire de langue fran-
caise", dans "Le Monde Noir", o.c.
(3) J.P. SARTRE : "Orphée noir", o.c., p. XV
(4) J-S. ALEXIS : "Où va le roman"

L' ENGAGEMENT A ETE LA CONDITION ESSENTIELLE DE LA NAIS-
SANCE ET DE L' EPANOUISSEMENT DE CETTE LITTERATURE !

Nous avons dit, en effet, comment le mouvement néo-nègre trouva son origine dans la prise de conscience de certains intellectuels, dans leur vue lucide de la situation du "nègre". Ils voulurent dénoncer cette situation et c'est en abandonnant les modèles européens pour s'engager dans leur propre réalité qu'ils créèrent une littérature originale. Si nous en doutons encore, demandons-nous pourquoi, à l'inverse de leurs prédécesseurs, ces écrivains retiennent notre attention ? C'est parce qu'ils proclament avec force et ardeur des idées nouvelles ! Nous les sentons portés par un message qui les dépasse et c'est ce message qui nous attire.

Il nous contraint à reposer des questions très anciennes, mais que la littérature française avait peu à peu oubliées : que signifie l'acte d'écrire ? de qui l'écrivain est-il l'organe ? qui médiatise-t-il ?

Au contact des écrivains noirs, nous retrouvons la dimension collective de la littérature et l'esprit fonctionnel de l'art primitif, où le beau et l'utile ne sont pas encore désunis, où l'on ne sépare pas l'éthique de l'esthétique.

" Que le poète soit restitué à sa fonction originelle de barde, qu'il lui incombe par droit et devoir naturel le soin de faire entendre aux puissants les justes revendications des humbles, c'est là un très vieil enseignement que le peuple noir du Sénégal comme celui des Antilles s'est chargé de rappeler à notre Europe oublieuse. "

(5).

(5) Aimé PATRI : "Deux poètes noirs en langue française", dans la revue "Présence Africaine", n°3,

L'art pour l'art n'a pas l'exclusivité de la perfection et le poète qui ne chante que lui-même n'est pas plus grand que l'écrivain qui se veut le reflet d'un groupe. Le mouvement littéraire néo-nègre prouve au contraire que l'engagement, poussé à ce degré de profondeur et d'intensité, est un levier puissant qui le projette par delà les obstacles géographiques et linguistiques :

" La vérité est que sous l'impératif de notre drame, nous parlons malgache, arabe, wolof, bantou dans la langue de nos maîtres. Parce que nous tenons le même langage, même si nous ne possédons pas la même langue, nous arrivons à nous entendre parfaitement de Tamatave à Kingston, de Pointe-à-Pitre à Zomba. "

(6).

Mais, en même temps, ce langage neuf est tenu en des formes si vibrantes et si particulières, qu'il s'en trouve singulièrement renforcé et requiert davantage notre intérêt. Nous sommes plus attentifs, par exemple, à Césaire, Senghor ou Glissant qu'à Léonard Sainville ou Sembene Ousmane.

Parce que les vrais problèmes de leurs peuples étaient aussi les leurs, en les assumant pour mieux nous les dévoiler, les meilleurs des écrivains noirs se sont découverts eux-mêmes, ils ont poussés "sans remords et sans gauchissement" selon leur propre sève (7). De cette fleuraison unique, la littérature universelle recueille aujourd'hui "la succulence des fruits"!

(6) J. RABEMANANJARA : "Les fondements de notre unité tirés de l'époque coloniale", dans le numéro spécial de "Présence Africaine" consacré au deuxième congrès, o.c., p.76

(7) A. CESAIRE : "Les puresang" dans "Les Armes Miraculeuses", o.c., p.21

un peu moins fort qu'aujourd'hui
 mais trop fort cependant
 et ce fou hurlement de chiens et de chevaux
 qu'il pousse à notre poursuite toujours marrene
 mais à mon tour dans l'aire implacable
 à mon tour dans l'air
 je me lèverai un cri et si violent
 que tout entier j'éclabousserai le ciel

et par mes branches déchiquetées
 et par le jet insolent de mon fût blessé et
 solennel

je commanderai aux fies d'exister " (9)

Jamais non plus nous n'avions ressenti ce "saisissement d'être vu" (10). Dans le miroir que les Noirs nous tendent, nous comprenons la tragique méprise de notre "civilisation" et personne jusqu'ici ne nous avait montré de nous-mêmes un reflet si cruel.

Enfin, les cultures antillaises et africaines, lavées du bariolage pittoresque et de l'exotisme qui nous les masquèrent si longtemps, nous dévoilent leurs vrais visages : abrupts, intenses et rythmés comme leurs danses et leurs statues. Fait irruption ainsi dans notre univers un foisonnement d'images, de noms de lieux et d'objets, de plantes et d'animaux, dont nous séduisent la résonnance poétique et la puissance suggestive. — Des symboles aussi, différents des nôtres : L'auteur les crée à partir de son milieu natal — chez Césaire : le volcan, le soleil, l'île; chez Glissant : la rivière qui a nom "Lézarde"; chez Rabemananjara : le "lamba" (11) — ou il les puise dans sa culture africaine — la lune, le scorpion, l'onde... — ;

(9) A. CÉSAIRE : "Corps perdu", Paris, éditions Fragrance, 1950.

(10) J.P. SARTRE : "Orphée noir", o.c., p. IX

(11) le "lamba" est un pagne des indigènes de Madagascar.

on retrouve ces symboles aux Antilles, parfois déformés ou chargés de sens nouveaux - comme le serpent, seul animal dangereux des Iles, qui y acquiert, en plus du sens africain de la fécondité, une charge d'agressivité inexistante en Afrique -. D'autres symboles aussi naissent de l'histoire si mouvementée des nègres : le "voyage", c'est la traite qui les amena aux Amériques, les "ferrements" pour Césaire, ce sont les chaînes réelles aux pieds des esclaves, mais aussi la servitude des colonisés...

Les écrivains noirs nous transmettent en même temps le patrimoine de leurs littératures orales, leurs mythes et leurs légendes. Nous nous familiarisons avec de nouvelles formes d'humour, de nouveaux héros, d'autres coutumes; nous retrouvons nos vieux proverbes sous d'autres formules; nous découvrons des images et des comparaisons inattendues qui enrichissent les matériaux de la poésie. Quelle différence avec les recensions des traducteurs européens ! Birago Diop, Jean Malonga ou Camara Laye ne "traduisent" pas les récits de leurs conteurs, ils re-composent sur un thème connu. Il s'agit d'une véritable création. Or, le charme et l'intérêt littéraires se trouvent dans la forme plus que dans le sujet lui-même :

" Birago Diop nous dit modestement qu'il n'invente rien, mais se contente de traduire en français les contes du griot de sa maison, Amadeu fils de Koumba. Ne nous y laissons pas prendre. Il fait comme tous les bons conteurs de chez nous : sur un thème ancien, il compose un nouveau poème. Et le lecteur étourdi croit facilement à une traduction, tant le conteur, qui allie la finesse française à la verte sobriété wolove, sait rendre la vie du conte négro-africain avec sa philosophie, son imagerie et son rythme propres.

.....

Nous qui avons entendu Amadeu Koumba, nous savons que l'élève est aussi grand que le maître, s'il ne le surpasse, car c'est un créateur de vie et de beauté, un poète. "(12)

Le contact avec la littérature orale, que nous avons perdu depuis les troubadours, certains écrivains noirs le rétablissent en composant des œuvres faites pour être dites ou chantées, plutôt que lues. En outre, ils amorcent une possible réconciliation de l'art avec la littérature populaire. Les artistes noirs actuels, en effet, ont l'avantage d'être encore reliés à une tradition où le créateur et son œuvre ne se conçoivent qu'en relation avec la compréhension et la sensibilité du groupe. De plus, ils se veulent précisément interprètes et éducateurs de leurs peuples et tiennent donc à garder le contact avec eux. Peut-être ces atouts leur permettent-ils d'éviter, pour un temps au moins, le dilemme entre le mandarinisme culturel et les stériles efforts du réalisme socialiste !

Pour tous ces motifs déjà, il nous faut examiner avec grand intérêt l'apport nègre et considérer qu'il enrichit la littérature. Mais l'émotivité, à la fois robuste et hypersensible, "poreuse à tous les souffles du monde", qui caractérise l'âme nègre et ses manifestations, cette émotivité transfigure jusqu'à la langue employée.

Ces écrivains utilisent la langue française, mais en la modelant selon leur tempérament et, particulièrement,

(12) L.S.SENGHOR : "Anthologie...", o.c., p.135

en lui insufflant un rythme nouveau, à l'instant où elle semblait perdre de plus en plus sa musicalité au profit de l'abstraction.

Cet apport est sensible dans certains romans des auteurs noirs, mais c'est en poésie qu'il est le plus apparent. Nous avons longuement analysé dans cette optique les poèmes de Senghor et montré comment ils s'articulaient sur un rythme despotique, à la fois irrégulier et monotone, répondant aux impératifs des danses et des instruments africains beaucoup plus qu'à la diction française! Cette richesse rythmique nous est apparue aussi tout au long du "Cahier" de Césaire et elle est bien le sang neuf qu'apporte la poésie nègre : il suffira pour s'en convaincre d'ouvrir l' "Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française" (13).

La littérature nègre donne aussi à notre langue de nouvelles dimensions. D'abord un relief poétique particulier, que nous avons signalé surtout chez Césaire. La langue est sculptée, malaxée, broyée comme une pâte, pour mieux être modelée. Les mots sont employés pour leur matérialité même, pour la sensation physique et spatiale qu'ils produisent. Nous retrouvons la même tentative chez Ed. Glissant, qui essaye de reproduire ce qu'il nomme la "rugosité" des choses.

Mais ce dernier auteur tente aussi d'établir ses poèmes et ses romans dans une durée, de sorte que ses créations littéraires ne soient que les divers moments d'un même poème. Sa recherche porte donc surtout sur certaines qualités temporelles du style.

(13) L.S. SENGHOR - Paris, PUF, 1948.

Enfin, les écrivains noirs, grâce à leur connivence avec les forces telluriques, ont un contact plus immédiat avec les choses, une compréhension intuitive et poétique de la nature qu'ils traduisent en images fraîches ou brutales : "la faiblesse de beaucoup d'hommes est qu'ils ne savent devenir ni une pierre ni un arbre" (14) dit Césaire! N'est-ce pas, en effet, la faiblesse de nos civilisations urbaines ?

Nous ne prétendons pas dresser ici un inventaire des multiples apports de la littérature nègre, mais il nous semble important de faire remarquer que, jusqu'à présent, les littératures d'expression française, nées de cultures soeurs comme les cultures belges et canadiennes, n'ont apporté à la littérature française ni un esprit ni une sensibilité très différents (15) Au contraire, le métissage avec les cultures négro-africaines, fort éloignées et, en bien des points, opposées à l'esprit occidental, entraîne déjà des transformations substantielles. Tellement substantielles que nous croyons moins hasardeux de parler d'une littérature nègre d'expression française que d'une littérature française produite par des écrivains de couleur !

+
+ +

(14) A. CESAIRE : "Question préalable", dans "Soleil cou
coulé", p.88, o.g.

(15) A quelques exceptions près cependant : nous pensons spécialement ici à Charles De Coster et Michel de Ghelderode.

Il nous reste maintenant à poser quelques questions sur l'avenir de la littérature nègre d'expression française.

Et nous nous demandons tout d'abord si l'actuel et spectaculaire rassemblement des auteurs noirs autour de thèmes et de sentiments communs subsistera lorsque seront dépassées les revendications politiques, sociales et raciales ? Se scindera-t-il plutôt en un faisceau de littératures nationales, répondant davantage aux réalités des Etats dont elles émanent, ou bien une évolution rapide de l'Afrique lui maintiendra-t-elle une cohésion suffisante pour créer une homogénéité malgré l'emploi de langues différentes ?

Mais les littératures antillaises et africaines garderont-elles d'étroits liens après la disparition du contexte colonial, ou bien - ce qui paraît plus vraisemblable - les écrivains des Antilles se rapprocheront-ils de l'Amérique du Sud et leur littérature s'ouvrira-t-elle au métissage hispano-nègre (16) ? La proximité de l'île de Madagascar pourrait, par contre, favoriser un ralliement de la littérature malgache à celles du bloc africain. Tous ces mouvements d'ailleurs n'empêcheraient pas la littérature négro-africaine de garder certains traits communs par delà les diversités locales !

Mais une autre série de problèmes se pose avec plus d'urgence et des réponses qui leur seront données dépendra l'existence future de la littérature nègre d'expression française.

(16) A plus forte raison la littérature des Noirs des USA s'américaniserait-elle entièrement, pour peu que la réduction des problèmes raciaux soit achevée. Déjà les auteurs noirs se considèrent avant tout comme Américains.

Nous avons expliqué les raisons politiques et sociales qui firent de cette littérature un cri de révolte. Pour se faire entendre, il fallait que l'écrivain noir s'adresse à l'Européen dans la langue de celui-ci et lui tienne un langage sévère et décidé. Maintenant que sa revendication a été entendue et est en voie d'être satisfaite, dans quel sens va s'orienter la littérature nègre ?

Plusieurs issues lui sont ouvertes !

- Résultat d'une tension dramatique exceptionnelle, cet élan littéraire retombera sur lui-même après avoir atteint son but, et l'énergie des artistes noirs, momentanément mobilisée pour la Parole, se déversera pour un temps dans l'Action. Les auteurs noirs connaîtraient une situation parallèle à celle des écrivains russes révolutionnaires, avec lesquels ils se sentent tant d'affinités. On peut alors craindre qu'à l'exemple de son aînée, la littérature nègre ne s'engage dans la voie de l'"efficacité" et du "didactisme", au détriment de l'art.

Déjà nous pressentons des errements de ce genre à la lecture de certains poèmes communistes de René Depestre :

" Nous savons, O mes peuples nègres
 Que le pigment de la peau
 N'est que le bouclier
 Qui dissimule le teint sans couleur du capital.

.....

Nous savons qu'il n'est de race
 Que dans les yeux pourris des négriers
 Que sur la langue décomposée
 Des copains de la monnaie.

.....

" (17)

(17) R. DEPESTRE : "Traduit du Grand large", Paris, Seghers
 1952, p.34

Mais si ce grand souffle ne retombe pas, au moins pourrait-il subir certaines transformations importantes :

- La littérature nègre abandonnerait son expression française pour l'emploi exclusif de langues africaines, soit que l'auteur les sente mieux adaptées à son tempérament, soit qu'il recherche un contact plus étroit avec les masses indigènes. Nous verrions éclore une floraison d'œuvres nationales aussi valables que celles des écrivains actuels, mais qui risqueraient de ne trouver qu'une audience restreinte.

- Si les peuples noirs se choisissaient une langue vernaculaire, il est fort probable que la littérature de langue française disparaisse, si riche de promesses soit-elle à présent. Par contre, si le développement de l'instruction étendait la connaissance du français en Afrique, nous assisterions vraisemblablement à la coexistence d'écrivains de langue française et de langue indigène, au sein d'une littérature commune, qu'elle soit "africaine" ou "nationale".

+
+ +

Quoi qu'il en soit, il faut qu'aujourd'hui les écrivains noirs repensent leur situation! Jusqu'ici leurs buts étaient extrêmement clairs et la voie pour y atteindre ne creusait qu'un unique et profond sillon.— Ils sont sortis du dilemme "se blanchir ou disparaître", dans lequel l'Occident prétendait les enfermer et ils ont conquis le droit de parler d'eux-mêmes et comme il leur convenait. Ils ont réussi à se faire reconnaître comme nègres et com-

me hommes à la fois.

Se scléroser dans une attitude de révolte et d'opposition leur serait une aberration. S'il est normal qu'un excès engendre son contraire - que le racisme blanc, par exemple, ait produit le racisme noir -, il faut éviter de retomber dans ce que Frantz Fanon a appelé "le manichéisme délirant" et d'inverser simplement les égalités Blanc = bon, Noir = mauvais. Le retour de l'antagoniste à un comportement plus humain et à un langage fraternel devrait supprimer les réactions de défense que la colonisation a engendrées. Plusieurs intellectuels noirs l'ont déjà compris, et parmi les plus grands !

" Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de souhaiter la cristallisation chez le Blanc d'une culpabilité envers le passé de ma race.

Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de me préoccuper des moyens qui me permettraient de piétiner la fierté de l'ancien maître.

Je n'ai ni le droit ni le devoir d'exiger réparation pour mes ancêtres domestiqués.

.....
.....

Je me découvre un jour dans le monde et je me reconnais un seul droit : celui d'exiger de l'autre un comportement humain.

Un seul devoir. Celui de ne pas renier ma liberté au travers de mes choix

Je ne veux pas être la victime de la Ruse d'un monde noir.

Ma vie ne doit pas être consacrée à faire le bilan des valeurs nègres.

Il n'y a pas de monde blanc, il n'y a pas d'éthique blanche, pas davantage d'intelligence blanche.

Il y a de part et d'autre du monde des hommes qui cherchent. " (18)

N'est-ce pas d'ailleurs le sens de tout ce mouvement culturel néo-nègre que nous venons d'étudier ? Lui faudrait-il, le but atteint, renier sa foi ?

" Nous sommes des hommes de dialogue, de ce dialogue qui mobilise et engage le meilleur de l'homme à la rencontre de l'homme. " (19)

Ainsi parlait Alioune Diop dans son discours d'ouverture au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs. Cette perspective nous semble la seule capable d'épanouir pleinement la culture et l'art négro-africains. L'artiste noir a déjà réussi à donner à l'univers de son peuple une nouvelle structure et "à mettre de l'ordre dans le chaos culturel" engendré par la colonisation (20). Il lui faudra maintenant être vigilant et combattre toutes les formes d'oppression, de mensonge, de violence, qui apparaîtront dans les pays nouvellement indépendants. La responsabilité de l'action commencée continuera de peser sur les hommes de culture et il leur incombera de diriger et d'éclairer l'ascension de leurs peuples.

Nous, Occidentaux, attendons de l'artiste noir qu'il crée la beauté, qu'il interprète les tourments et les joies de son peuple, qu'il explore les infinies richesses de son patrimoine enfin restitué et qu'il nous les partage, pour nous enrichir à son tour. Mais nous espérons surtout qu'il soit fidèle à son idéal, qu'il nous aide à construire cette fraternité tant désirée.

Il serait étonnant qu'il y échoue, aujourd'hui que les circonstances deviennent favorables, s'il consent à médi-

(19) A. DIOP : discours d'ouverture au deuxième congrès, dans "Présence Africaine", o.c., p.47

(20) A. CESAIRE : "L'homme de culture et ses responsabilités", ibid., p.120

ter sincèrement les paroles d'un des siens, Aimé Césaire :

" Notre responsabilité, c'est que de nous dépend en grande partie l'utilisation que nos peuples sauront faire de la liberté reconquise. Et c'est là ce qui, plus profondément que nos particuliers devoirs, fonde notre devoir d'homme. Car enfin, il est une question à laquelle aucun homme de culture, de quelque pays qu'il soit, à quelque race qu'il appartienne, ne peut échapper et c'est la question suivante : "Quelle sorte de monde nous préparez-vous donc là ?"

Qu'on le sache : en articulant notre effort dans l'effort de libération des peuples colonisés, en combattant pour la dignité de nos peuples, pour leur vérité et pour leur reconnaissance, c'est en définitive pour le monde tout entier que nous combattons et pour le libérer de la tyrannie, de la haine et du fanatisme.

Par-delà les luttes du présent, circonstanciées comme elles le sont, c'est là ce que nous voulons, ce monde rajeuni et rééquilibré, sans quoi rien n'aurait aucun sens, rien et pas même notre combat d'aujourd'hui, rien et pas même notre victoire de demain.

Alors et alors seulement nous aurons vaincu et notre victoire finale marquera l'avènement d'une ère nouvelle.

Nous aurons contribué à donner un sens, à donner son sens au mot le plus galvaudé et pourtant le plus glorieux : nous aurons aidé à fonder l'humanisme universel. " (21).

B I B L I O G R A P H I E

I. O U V R A G E S & A R T I C L E S

D E S E C R I V A I N S N O I R S (1)

- ABRAHAMS P. Je ne suis pas un homme libre. -(L)
roman traduit de l'anglais. Tournai,
Casterman, 1956
- ACHILLE L.T. L'artiste noir et son peuple.
Revue "Présence Africaine", oct-nov.
1957, n°XVI
- AGBLEMAGNON N. Le « temps » dans la culture « wew »
Revue "Présence Africaine", n° XIV-
XV, juin-sept.1957
- AKWA P.Dika Bible de la sagesse bantoue.
Edition du Centre artistique et cul-
turel camerounais, Paris, 1955
- ALCANDRE S. Sauvage à Paris. -(L)
Paris, édition La Nef de Paris, 1958
- ALEXIS J.S. Compère général soleil. -(L)
Paris, NRF Gallimard, 1955

(1) Nous faisons suivre du sigle -(L) les œuvres litté-
raires des écrivains noirs. - Dans toute cette biblio-
graphie, ne seront indiqués que les ouvrages lus !

- ATTULY L. Poèmes. -(L)
dans "Poètes d'expression française",
anthologie de L.Damas, Paris, Seuil,
1947.
- BA A.H. Culture peulhe.
Revue "Présence Africaine", juin-nov.
1956
- Sur l'animisme.
Revue "Présence Africaine", fév-mai
1959
- BA -A.H & CARDAIRE M. Tierne Bokar, le sage de Bandiagara.
Paris, Présence Africaine, 1957
- BADIBANGA L'éléphant qui marche sur des oeufs.-(L)
Bruxelles, édition L'Eglantine, 1931
- BELANCE R. Poèmes. -(L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor, Pa-
ris, PUF, 1948
- BETI M. Le pauvre Christ de Bomba. -(L)(roman)
Paris, R.Laffent, 1956
- Le roi miraculé. -(L)(roman)
- BOLAMBA A.R. Premiers essais. (poèmes) -(L)
Elisabethville, éd.L'Essor du Congo,
1947.
- Ezango, chants pour mon pays. (poèmes)(L)
Paris, Prés.Afric., 1955
- BOTO E. (2) Sans haine et sans amour (nouvelle)(L)
dans "Les étudiants noirs parlent", Pa-
ris, Prés.Afric., 1953

- BOTO E. Ville cruelle. (roman) (L)
Paris-Lyon, éditions Africaines, 1954
- BRIERE J.F. Poèmes. -(L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor.
- CAPECIA M. Je suis Martiniquaise. (roman)(L)
Paris, Corrèa, 1948
- La négresse blanche. (roman) (L)
Paris, Corrèa, 1950
- CARDOSO M. Reflexions sur les interlocuteurs valables au Congo.
revue "Revue Nouvelle", avril 1959
- CESAIRE A. Cahier d'un retour au pays natal. (L)
- revue "Volonté", Paris, 1939
- Paris, Bordas, 1947, avec une préface d'André Breton.
- Paris, Prés.Afric., 1956, avec une préface de P.Guberina (édit.utilisée)
- Les armes miraculeuses. (poèmes) (L)
Paris, NRF Gallimard, 1946
- Soleil cou coupé. (poèmes) (L)
Paris, K éditeur, 1948
- Corps perdu. (poèmes) (L)
Paris, édit.Fragrance, 1950
- Discours sur le colonialisme.
Paris, édit.Réclame, 1950
- Réponse à Depestre poète haïtien (poème)
revue "Présence Africaine", avril-juil.1
1955

- CESAIRE A. Sur la poésie nationale.
revue "Présence Africaine", oct-nov.
1955
- Et les chiens se taisaient. (tragédie)(L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- Lettre à Maurice Thorez.
Paris, Prés.Afric., 1956
- Culture et colonisation.
revue "Prés.Afric.", juin-nov. 1956
- L'homme de culture et ses responsabilités
revue "Prés.Afric.", fév-mai 1959
- La pensée politique de Sékou Touré.
revue "Prés.Afric.", déc.1959 et janv.
1960.
- Ferrements (poèmes) -(L)
Paris, Seuil, 1960
- Toussaint Louverture (La révolution
française et le problème colonial)
Paris, Le Club français du livre, 1960
- CHAMBERTRAND G.de Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- CHATENAY L. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas
- CULLEN C. Héritage. (poème) (L)
revue "Minutes", Paris, fév.1931
- DADIE B. Afrique debout (poèmes)
Paris, P.Seghers, 1950
- DAMAS L-G. Pigments. (poèmes) (L)
Paris, Guy Levi Mano, 1937

- DAMAS L-G. Retour de Guyane.
Paris, librairie J.Certi, 1939
- Veillées noires. (contes) (L)
Paris, Stock, 1943
- Poètes d'expression française (L)
Anthologie dans la collection Pierres
Vives, Paris, Seuil, 1947
- Poèmes nègres sur des airs africains (L)
Paris, Guy Lévy Mano, 1948
- Graffiti. (poèmes) (L)
Paris, P.Seghers, 1952
- Black Label. (poèmes) (L)
Paris, Gallimard, 1956
- DADIE B. Le pague noir (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1953
- La route. (nouvelle) (L)
dans "Les étudiants noirs parlent",
Paris, Prés.Afric., 1953
- DAVIDSON B. Le réveil de l'Afrique.
Paris, Prés.Afric., 1953
- DEGRAS L. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas
- DEPESTRE R. Traduit du grand large. (poèmes)
Paris, Seghers, 1952
- Un débat autour des conditions d'une
poésie nationale chez les peuples
noirs.
revue "Prés.Afric.", oct-nov. 1955

- DEPESTRE R. Minéral noir. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- DESSPORTES G. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- Points de vue sur la poésie nationale.
revue "Prés.Afric.", déc-janv.1956
- DIALLO B. Force-Bonté. (roman) (L)
Paris, éd.Rieder et C°, 1926
- DIOP Alioune Niam n'goura ou les raisons d'être
de Présence Africaine.
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Diversité et Unité de l'Afrique Noire.
Lyon, XXXV^e session des Semaines Soci-
ales de France.
Paris, édit.Gabalda, 1948
- Colonialisme et Nationalisme culturel
revue "Prés.Afric.", oct-nov.1955
- DIOP Birago Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- Les contes d'Amadou Koumba. (L)
Paris, édit.Fasquelle, 1947
- L'Os. (conte) (L)
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Poèmes et conte. (L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor
- DIOP Cheik Anta Nations nègres et culture.
Paris, Prés.Afric., 1954

- DIOP Cheik Anta L'unité culturelle africaine.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- Apports et perspectives culturelles de l'Afrique.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- L'Afrique noire pré-coloniale.
Paris, Prés.Afric., 1960
- DIOP David Contribution au débat sur la poésie nationale.
revue "Prés.Afric.", fév.-mars 1956
- Coups de pilon. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- FANON Fr. L'expérience vécue des Noirs.
revue "Esprit", mai 1951
- Peau noire, masques blancs.
Paris, Seuil, 1952
- Racisme et culture.
revue "Prés.Afric.", juin-nov.1956
- Fondements réciproques de la culture nationale et de la lutte de libération.
revue "Prés.Afric." fév.-mai 1959
- L'an V de la révolution algérienne.
Paris, F.Maspéro, 1959
- FONTAINE W.T. Vers une philosophie de la littérature noire américaine.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- GLISSANT E. Terre à terre.
revue "Temps Moderne", sept.1948

- GLISSANT E. Soleil de la conscience. (essai)
Paris, édition Falaize, 1956
- La conquête.
revue "Esprit", Juillet 1956, n°: 6
- "Les Indes", poèmes de l'une et l'au-
-tre terre. (poèmes) (L)
Paris, éd.Falaize, 1956
- Le romancier noir et son peuple
revue "Prés.Afric.", oct-nov 1957
- La lézarde (roman) (L)
Paris, Seuil, 1958
- Le sel noir. (poèmes)
Paris, Seuil, 1960
- GRATZANT G. "Gredo des sang-mélé", ou "Je veux chan-
-ter la France".
Fort de France, 1950
- D'une poésie martiniquaise, dite natio-
-nale.
revue "Prés.Afric.", déc-janv.1956
- Fab'Compé Zicaque. (poèmes en créole)
Fort de France (Martinique)
édit.des horizons caraïbe, 1958
- HAZOUME Deguicimi.
Paris, éd.ESP&se, 1938
- La révolte des Prêtres.
revue "Prés.Afric.", Juin-nov 1956
- KAGAME A. Code des institutions politiques du
Rwanda précolonial.
Bruxelles, Acad.roy.SC;col; 1952

- KAGAME A. La divine pastorale
Bruxelles, édit. du Marais, 1952
- KA A.A. L'envers du Masque. (récit)
revue "Prés.Afric."; Août-sept.1955.
- KEITA F. Poèmes Africains.
Paris, Seghers, 1958
- La Moisson.
revue "Prés.Afric."; 1er trim.1949.
- LAMMING G. The negro writer and his world.
revue "Prés.Afric."; fév.-mai 1959
- LANGSTON H. Poèmes. (trad.de Louis L.)
revue "Nouvel Age), déc.1931
- Les grandes profondeurs. (The big sea.- traduit de l'américain)
Paris, Seghers, 1947
- LARA O. Sous le ciel bleu de la Guadeloupe.
(essai sur la littérature créole)
Paris, Librairie Fischbacher, 1912
- LAYE C. L'enfant Noir. (roman)
Paris, Plon, 1953
- Le regard du roi. (roman)
Paris, Plon, 1953
- LERO E. Misère d'une poésie.
revue "Légitime défense ", 1931 n°1
- Poèmes.
in "Anthologie de L.Damas", pp.112-119
- LUBIN M.A. Contribution d'Haïti à la poésie nègre du monde.
revue "Prés.Afric." juin-sept.1957

- LY A. Les masses africaines et l'actuelle condition humaine.
Paris, Prés.Afric., 1956
- MAC KAY C. Banjo. (roman) (L)
Paris, édit.Rieder, 1928
- MALONGA J. La légende de M'Founou na mazono. (L)
Paris, Editions africains, 1954
- MALOULA Abbé J. L'Ame africaine noire.
Conférence au Congrès Mondial de l'humanisme chrétien universel. Bruxelles 1958
- MARAN R. Le livre de la brousse. (L)(roman)
Paris, Albin Michel, 1934
- Djouma, chien de brousse. (roman) (L)
Paris, Albin Michel, 1927
- Batouala, véritable roman nègre. (L)
Paris, Albin Michel, 1921
- Le cœur serré. (roman) (L)
Paris, Albin Michel, 1931
- Un homme pareil aux autres. (roman)(L)
Paris, édit.Arc-en-ciel, 1947
- Le livre du souvenir. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1958
- MATIP B. Heurts et malheurs des rapports Europe-Afrique noire dans l'histoire moderne (du XVe au XVIIIe siècles).
Paris, La Nef de Paris, 1959
- MENIL R. Généralités sur l'écrivain de couleur antillais.
in "Légitime Défense", n°1, juin 1931
- Sur l'exotisme colonial.
revue "Nouvelle Critique", mai 1959

- MOPOLO Th. Chaka, épopée bantoue.
Paris, Gallimard, 1939
- MONNEROT J.M. Note touchant la bourgeoisie de couleur française.
in "Légitime Défense", n°1, juin 1931
- L'art moderne et le sacré.
Paris, Gallimard, 1945
- MORISSEAU-LEROY La littérature haïtienne d'expression créole, son devenir.
revue "Prés.Afric.", n°XVII-XVIII
- MUSHIETE P. La littérature française africaine
Leverville, Bibliothèque de l'Etoile,
1957 (Congo Belge)
- Notes sur la littérature congolaise.
in "Revue Nouvelle", Bruxelles, juin
1957
- NAIGIZIKI Escapades ruandaises" (roman) (L)
Bruxelles, édit. Deny, 1949
- NIGER P. Initiation. (poèmes) (L)
Paris, Seghers, 1954
- Casino. (poème) (L)
in revue "Black Orpheus", Ibadan (Nigeria), mai 1958
- Les puissants. (roman) (L)
Paris, édit. du Scorpion, 1959
- Poème. (L)
revue "Prés.Afric.", déc.1959-janv.1960
- OYONO F. Une vie de boy. (roman) -(L)
Paris, Julliard, 1956
- PATIENT S. Sur les voies d'une poésie guyanaise.
revue "Prés.Afric.", juin-juil. 1958

- PIQUION R. Réveil de culture.
Port-au-Prince (Haïti), édit.H.Des-
champs, s.d.
- PRICE-MARS Dr.J. Ainsi parla l'oncle.- essai d'ethno-
graphie.
Compiègne, Bibliothèque haïtienne,
1928
- De Saint-Domingue à Haïti.- essai sur
la culture, les arts et la littérature.
Paris, Prés.Afric., 1959
- Survivances africaines et dynamisme de
la culture noire outre-Atlantique.
revue "Prés.Afric", juin-nov.1956
- QUENUM M. L'Afrique noire. Rencontre avec l'Occi-
dent.
Paris, F.Nathan, 1958
- RABEARIVÉLO J.J. Traduit de la Nuit. (poèmes) (L)
dans les "Cahiers de Barbarie", Tunis,
édit.de Mirage, 1935
- Poèmes. (L)
revue "Esprit", fév. 1948
- RABEMANANJARA J. Sur les marches du soir. (poèmes)
Paris, édit.Ophrys, 1940
- Les dieux malgaches (théâtre) (L)
Paris, édit.Ophrys, 1947
- Lyre à sept cordes. (cantate) (L)
dans l'anthologie de L.S.Senghor
- Rites millénaires. (poèmes) (L)
Paris, édit.Seghers, 1955
- ↳ Antsa. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956

- RABEMANANJARA J. Lamba. (poèmes) (L)
Paris, Prés.Afric., 1956
- L'Europe et nous.
revue "Prés.Afric.", juin-nov.1956
- Le poète noir et son peuple.
revue "Prés.Afric.", oct-nov.1957
- Les Boutriers de l'Aurore. (drame) (L)
Paris, prés.Afric., 1957
- Les fondements de notre unité tirés de l'époque coloniale.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- Agapes des Dieux ou Tritriva. (L)
extrait d'une pièce inédite,
dans la revue "Théâtre d'aujourd'hui",
janv.-fév.1959
- Nationalisme et problèmes malgaches.
Paris, Prés.Afric., 1959
- RANAIVO F. Mes chansons de toujours.
Paris, chez l'auteur, 1955
- ROUMAIN J. Bois d'ébène. (poèmes) (L)
Port-au-Prince, imprimerie H.Deschamps,
1945
- Gouverneurs de la rosée. (roman) (L)
édition posthume d'un roman écrit en 1944
Paris, Editeurs Français Réunis, 1950
- SABAT-QUITMANN M. Paradis sur terre.
dans "Légitime Défense", n°1, juin 1931
- SADJI A. Nini. (roman)
Cahier spécial de "Présence Africaine" :
"Trois écrivains noirs", Paris, 1955
- Maïmouna. (roman) (L)
Paris, Prés.Afric., 1958

- SAINT CLAIR DRAKE & H.R.CAYTON La mesure des hommes à Bronzeville.
revue "Temps Modernes", août-sept.1946
- Black Metropolis.
dans "Temps modernes", août-sept.1946
- Le Nègre.
dans la revue "Esprit", nov. 1946
- SASTRE (Abbé) Théologie et culture africaine.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- SAINVILLE L. Dominique, esclave nègre. (roman)(L)
Paris, édit.Fasquelle, 1951
- SEMBENE O. Le dockeur noir. (roman) (L)
Paris, édit.Debresse, 1956
- SENGHOR L.S. Ce que l'homme noir apporte.
dans "L'homme de couleur", Paris, Plon
1939
- Défense de l'Afrique noire.
revue "Esprit", juillet 1948
- Anthologie de la nouvelle poésie nègre
et malgache de langue française. (L)
Paris, PUF, collection Colonies et Empires,
1948 - avec une préface de J.P. Sartre
"Orphée noir".
- Un humanisme de l'union française.
revue "Esprit", juillet 1949
- Chants pour Naëtt. (poèmes) (L)
Paris, P.Seghers, "Poésie 49", 1949
- Hommage à Goethe.
Unesco, publication 410, août 1949
- La poésie nègre-africaine.
Bruxelles, revue "Problèmes d'Afrique
Centrale", 1951

- SENGHOR L.S. L'art négro-africain.
fascicule polycopié, 1955
- Chants d'ombre. (poèmes) (L)
Paris, Seuil? coll. Pierres Vives, 1945
- Hosties Noires. (poèmes) (L)
Paris, Seuil, coll. Pierres Vives, 1948
- Chants d'ombre et Hosties noires. (L)
Paris, Seuil, 1956 (un volume)
- L'esprit de la civilisation ou les lois
de la culture négro-africaine.
revue "Prés.Afric.", juin-nov. 1956
- L'esthétique négro-africaine.
revue "Diogenes", Paris, oct. 1956
- Ethiopiennes. (poèmes) (L)
Paris, Seuil, 1956
- Elegie à Anyina Fall (poème) (L)
revue "Prés.Afric.", déc. 1955-janv. 1956
- Elégie des Eaux. (poème) (L)
dans "Aspects de la culture noire",
Payard, sept. 1958
- Elégie des circoncis. (poème) (L)
revue "Prés.Afric." oct-nov. 1958
- Eléments constructifs d'une civilisa-
tion d'inspiration négro-africaine.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- Congrès constitutif du P.R.A. Rapport
sur la doctrine et le programme du par-
ti.
feuilles polycopiées, 1959
- Les lois de la culture négro-africaine.
fascicule polycopié. s.d.

- SENGHOR L.S. Les nationalismes africains.
fascicule polycopié, s.d.
- Psychologie du négro-africain.
feuilles polycopiées, s.d.
- SISSOKO F.D. La Passion de Djeiné. (roman) (L)
Paris, édit. La tour du guet, 1956
- SOGE O. Karim, roman sénégalais. (L)
- Paris, édit. F. Sorlot, 1935
- 2de édition, Nevers, Nouvelles éditions latines, 1948
- Mirages de Paris (roman) (L)
suivi de Rythmes du Khalam, (poèmes)
Nevers, Nouvelles éditions latines,
1955
- TARDON R. Starkenfirst. (roman) (L)
Paris, Fasquelle, 1947
- TCHIKAYA G.F. Le mauvais sang. (poèmes) (L)
Paris, édit. Caractères, s.d.
- Feu de brousse. (poèmes) (L)
Paris, édit. Caractères, 1957
- L'Affiche et Le Pardon de l'Adieu.
(poèmes) (L)
revue "Prés. Afric." fév.-mars 1960
- TCHIBAMBA L. N'gande. (conte) (L)
Bruxelles, édit. G.A. Deny, 1948
- TEVOEDJRE A. L'Afrique révoltée. (
Paris, Prés. Afric., 1958
- THESES L. Poèmes. (L)
dans l'anthologie de Léon Damas.
- TIROLIEN G. Poèmes. (L)
dans les anthologies de L. Damas et de
L.S. Senghor.

- TRAORE B. Le théâtre négro-africain et ses fonctions sociales.
Paris, Prés.Afric., 1958
- TOURE S. Le leader politique considéré comme le représentant d'une culture.
revue "Prés.Afric.", fév.-mai 1959
- WASHINGTON B.T. Autobiographie d'un nègre. (roman)
Paris, Plon, 1901
- WRIGH_T R. Le feu dans la nuée.
revue "Temps Modernes", oct. et nov. 1945
- Débuts à Chicago.
revue "Temps moderne", août-sept. 1946
- Clair étoile du matin.
revue "Prés.Afric.", nov. 1947, n°1 et 2
- Littérature noire américaine.
revue "Temps Modernes", août 1948
- J'ai essayé d'être communiste.
revue "Temps Modernes", juillet 1949
- Tradition and Industrialization. The plight of the tragic elite in Africa.
revue "Prés.Afric.", juin-nov.1956
- Les enfants de l'oncle Tom, suivi de Là-bas près de la rivière. (L)
Paris, Albin Michel, 1953
- Un enfant du pays ("Nativ Son") (roman) (L)
Paris, Albin Michel, 1955
- Ecoute, homme blanc.
Paris, Calmann-Levy, 1959
- Diab'là. (roman) (L)
Paris, Nouvelles éditions latines, 1946
- La rue Cases Nègres. (roman) (L)
Paris, édit.J.Froissart, 1950

II. O U V R A G E S & A R T I C L E S
 D' H I S T O I R E , D E C R I T I Q U E
 E T D' A N A L Y S E -

- ALBERES R.M. L'aventure intellectuelle du XXe siècle.
Panorama des littératures européennes.
 Paris, Albin Michel, 1959
- AMROUCHE J. Pour une poésie africaine.
 revue "Fontaine", Alger, 1943
- AUJULAT L.P. Aujourd'hui l'Afrique.
 Paris, Casterman, 1958
- BAIWIR A. Le déclin de l'individualisme chez les
romanciers américains contemporains.
 Bruxelles, édit. Lumière, s.d.
- BALANDIER G. Le noir est un homme.
 revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Littérature Noire de langue française
 revue "Prés.Afric." - cahier spécial
 sur "Le Monde Noir", Paris, 1950.
- L'utopie de Benoit Ogoouba Iguogoua.
 revue "Temps Modernes", oct-nov.1952
- Messianismes et nationalismes en Afri-
que noire.
 Paris, PUF, Cahiers internationaux de
 sociologie, volume XIV, 1953
- Sociologie des Brazzavilles noires.
 Paris, Armand Colin, 1955

- BALANDIER G. Littératures noires. (de l'Afrique ^{et des Amériques} noires).
dans "Histoire des Littératures", Paris
Encyclopédie de la Pléiade, NRF Gallimard,
- Afrique ambiguë.
Paris, Plon, 1957
- BASTIDE R. Naissance de la poésie nègre au Brésil.
revue "Prés.Afric.", n°7, 4e trim.1949
- Le mythe de l'Afrique noire et la société de classe multiraciale.
revue "Esprit", oct.1958
- BECLARD J La poésie noire de langue française et l'évolution de la littérature africaine.
Mémoire de Licence présenté à l'Institut universitaire des territoires d'outre-mer, Bruxelles, 1953
- DIEBER K. Chez les hommes de couleur.
revue "Esprit", juillet-août 1960
- BODART R. Dialogues africains.
Bruxelles, édit.des Artistes, 1952
- BOUVEIGNES O.de Poètes et conteurs noirs.
Anvers, édit.Zaire, 1948
- BRETON A. Manifeste du Surréalisme.
Paris, édit.du Sagittaire, 1924
- Légitime Défense.
Paris, édit. Surréalistes, 1926
- Un grand poète noir.
revue "Fontaine", Paris, n°35, 1944
- Martinique charmeuse de serpents.
Paris, édit.du Sagittaire, 1948

- BURNS (Sir A.) Le préjugé de race et de couleur.
Paris, Payot, 1949
- BUTCHER M.J. Les Noirs dans la civilisation américaine,
d'après les documents laissés par
Alain Locke.
Paris, Corrêa, 1958
- CABIRE E. Léo Frobenius et le secret de l'Afrique.
revue "Cahiers du Sud", Paris, nov.1935
- CARDINAL P. L'Âme Nègre.
revue "Le Musée Vivant", nov.1948
- CASTRO J. de Géopolitique de la faim.
Paris, éditions ouvrières, 1956
- CENDRARS B. Anthologie nègre.
Paris, édit. La Sirène, 1921
- CLANCIER G.E. Panorama critique de Rimbaud au Surréalisme.
Paris, P. Seghers, 1953
- COLIN R. Les contes noirs de l'Ouest africain.
Paris, Frés. Afric., 1957
- CUVELIER Mgr. L'ancien royaume du Congo
Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1946
- DELAFOSSÉ M. Les Noirs de l'Afrique.
Paris, Payot, 1922
- Civilisations négro-africaines.
Paris, Stock, 1925
- Les Nègres.
Paris, édit. Rieder, 1927
- L'Âme nègre.
Paris, Payot, 1927

- DE SCHUTTER-BOUCQUEY Négritude et poètes noirs.
Mémoire de philologie romane, présenté à l'Université Libre de Bruxelles 1959.
- ELIADE M. Traité d'histoire des religions.
Paris, Payot, 1959
- PROBENIUS L. Histoire de la civilisation africaine
Paris, NRF, Gallimard, 1936 (3eédit.)
- GAULIN R. Entre noir et blanc.
revue "Temps Modernes", nov.1959
- GHEDDO R.P. Le réveil des peuples de couleur.
Paris, Edit.Centurion, 1950
- GIDE A. Avant-propos
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- GRIAULE M. L'inconnue noire.
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- Dieu d'eau.
Paris, Edit.du Chêne, 1948
- Le problème de la culture noire.
dans "L'originalité des cultures",
Unesco, 1954
- GUBERINA P. Structure de la poésie noire d'expression française.
revue "Prés.Afric.", déc-janv.1955
- GUERIF J.H. La crise des nationalismes d'Outre-MER.
revue "Esprit", juillet 1949
- GUERIN D. Les Antilles décolonisées.
Paris, Prés.Afric., 1956

- GUERRE P. Le sang noir.
dans "Cahiers du Sud", Marseille, 1946,
n°279
- GUILLEMANT M. Situation de la poésie nègre de langue
française en 1950
Mémoire présenté à l'Ecole Nationale de
la France d'Outre-Mer, Paris, 1950.
- HARDY G. L'Art nègre.
Paris, édit.H.Laurens, 1927
- HERSKOVITZ M.J. Les bases de l'anthropologie culturelle.
Paris, Payot, 1952
- HOUART P. L'Eglise et l'émancipation africaine.
Louvain, édit.du Soleil Levant, 1959
- HOUIS M. Préalables à un humanisme nègre.
revue "Esprit", nov.1958
- JADOT J.M. L'entrée de nos pupilles négro-africains
dans la littérature de langue française.
Bruxelles, Institut royal colonial belge,
bulletin des séances, XX-I-1949.
- L'actualité littéraire au Rwanda.
Bruxelles, Institut royal colonial belge,
bulletin des séances 22e année, n°1,
1951.
- Contes d'ici et de là-bas.
Bruxelles, édition du Marais, 1952.
- Les écrivains africains du Congo Belge
et du Rwanda Urundi.
Bruxelles, Académie royale des sciences
coloniales, 1952
- JANHEINS JAHN World Congress of Black Writers.
revue "Black Orpheus", Ibadan (Nigeria)
n° 1, sept.1957

- JEANSON F. Sartre et le Monde Noir.
revue "Prés.Afric.", n°7, 4e trim.1949
- JOLAS E. Le Nègre qui chante.
Toulouse, Edit.Cahiers Libres, 1928
- JUIN H. Aimé Césaire, poète noir.
Paris, Prés.Afric., 1956
- JULIEN Ch.A Les voyages de découverte et les premiers établissements (XVe-XVIIe siècles)
Paris, PUF, 1947
- Histoire de l'Afrique des origines à 1948.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1958
- LABOURET H. Histoire des noirs d'Afrique.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1950
- LAGNEAU L. Les écrivains noirs au congrès de Rome 1959.
revue "Revue Nouvelle", Bruxelles, juillet 1959
- En marge de "Ferrements" d'Aimé Césaire.
revue "Synthèse", juin 1960, Bruxelles.
- LEBRET L.J. Suicide ou survie de l'Occident.
Paris, Editions ouvrières, 1958
- LECOQ R. Les Bamileke, une civilisation africaine.
Paris, Prés.Afric., 1953
- LEIRIS M. L'ethnographie devant le colonialisme
revue "Temps Modernes", août 1950
- L'Afrique fantôme.
Paris, Gallimard, 1951
- Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe.
Unesco, 1955

- LEVI-STRAUSS C. Tristes Tropiques.
Paris, Plon, 1955
- Race et histoire.
Unesco, 1952
- MAISTRIAUX R. L'intelligence noire et son destin.
Bruxelles, Edit. Problèmes d'Afrique
Centrale, s.d.
- MANONI O. Psychologie de la colonisation.
Paris, Seuil, 1950
- Psychologie de la révolte malgache.
revue "Esprit", avril 1950
- MAQUET J. Le relativisme culturel.
revue "Prés.Afric.", déc-janv.1959
- MEMMI A. Portrait du Colonisé, suivi du
Portrait du Colonisateur.
Paris, Buchet-Chastel, Corrêa, 1957
- MILCENT E. L' A.O.F. entre en scène.
Paris, édit.Témoignage Chrétien, 1958
- MONOD T. _____
dans "Le Monde Noir", Paris, Prés.
Afric., 1950
- Etapes.
revue "Prés.Afric.", nov.1947
- MONTVALON R.de Ces pays qu'on n'appellera plus colo-
nies.
Paris, édit.Témoignage Chrétien, s.d.
- MOUNIER E. Route noire.
revue "Esprit" juillet et sept.1947
- Lettre à un ami africain.
revue "Prés.Afric.", nov.1947

- MOUNIER E. Eveil de l'Afrique noire.
Paris, Seuil, 1948
- MOUSNIER J. Journal de la traite des noirs.
Paris, éditions de Paris, 1960
- MORPEAU L. Anthologie d'un siècle de poésie haïtienne.
Paris, édit. Bossard, 1925
- PARAF P. L'ascension des peuples noirs.
Paris, Payot, 1958
- PATON A. Fleurs, 3 pays bien aimés.
roman traduit de l'anglais
Paris, Albin Michel, 1950
- PATRI A. Deux poètes noirs en langue française :
A.Césaire et L.S.Senghor.
revue "Prés.Afric.", février 1948
- PAULHAN J. Les Hain-Tenys.
Paris, NRF Gallimard, 1938
- PAULME D. Les civilisations africaines.
Paris, PUF, coll. "Que sais-je", 1959
- PERIER G.D. Petite histoire des lettres coloniales.
Bruxelles, Collection nationale, 1944
- PICON G. Panorama des idées contemporaines.
Paris, Gallimard, 1957
- PLEKHANOV G. L'art et la vie sociale.
Paris, Editions sociales, 1950
- RATSINAMANGA A.
et LOREN Cl. Poètes malgaches de langue française.
revue "Prés.Afric.", avril-mai 1956
- ROSE M. La littérature haïtienne.
Bruxelles, édit. Conférences et Théâtres,
1938

- ROUCH J. Vers une littérature africaine.
revue "Frés.Afric.", n°6, 1^{er} trim.1949
- ROUSSEAU M. Rencontre de l'Europe avec l'Afrique.
revue "Le Musée Vivant", n°36-37, 1948
Paris.
- SARTRE J.P. Présence noire.
revue "Frés.Afric.", nov.1947
- Orphée noir.
- préface à l'anthologie de L.S.Senghor.
Paris, PUF, 1948
- revue "Temps Modernes" oct.1948
- SCHOELCHER V. Esclavage et colonisation.
textes choisis et annotés par E.Tersen.
Paris, PUF, coll.Colonies et Empires,
1948
- SUFFERT G. Les fruits de la colonisation.
revue "Esprit", janv.1955
- SEURET-CANALE Afrique Noirs.
Paris, Editions Sociales, 1958
- TARAVANT J. Essai sur une nouvelle poésie nègre d'
expression française.
Mémoire présenté à l'Ecole Nationale de
la France d'Outre-Mer, Paris, promotion
1946-1948
- TEMPELS RP. Philosophie bantoue.
- Elisabethville, édit.Lovania, 1948
- Paris, Frés.Afric., 1949
- TERSEN E. Histoire de la colonisation.
Paris, PUF, coll."Que sais-je", 1950
- VIATTE A. Histoire littéraire de l'Amérique fran-
çaise, des origines à 1950.
Paris, PUF, 1954

- WATTEAU M. Situations raciales et condition de l'homme dans l'oeuvre de Sartre.
revue "Prés.Afric.", Paris, n° 2 et 3, janv. et fév. 1948
- WESTERMANN D. Autobiographies d'Africains.
Paris, Payot, 1943
- WESTERMANN et
BAUMANN Peuples et civilisations d'Afrique.
Paris, Payot, 1948 (2e édit.1957)
- WILLEMS M. Un bilan de la colonisation française.
revue "Temps Modernes", avril 1955
- WOLFE B. Extase en noir. Le noir comme chanteur et danseur.
revue "Temps Modernes", sept.1950
- ZAHAN D. Aperçu sur la pensée théogonique des Dogons.
Paris, Cahiers internationaux de sociologie, n°VI

III. REVUES ET

O U V R A G E S C O L L E C T I F S

- ACTION POETIQUE Peuples opprimés.
textes de G.Sembene, R.Depestre, M.del Cabral, G.Etari, Diakhate, P.Neruda...
Marseille, n° 5, juin 1956

- ESPRIT La plainte du Noir.
textes de F.Panon, J.F.Powers, P.Verdet,
L.T.Achille, G.Green, O.Mannoni
Paris, mai 1951
- EUROPE L'Abbé Grégoire.
Paris, août-sept. 1956
- NOUVEL AGE Chants des travailleurs noirs.
Chants noirs de révolte.
traductions de P.Aubery
Paris, n°10, octobre 1931
- NOUVELLE
CRITIQUE Problèmes de la culture noire
Paris, n°106, mai 1959
- LEGITIME
DEFENSE numéro unique
Paris, juin 1931
- MINUTES Chants nègres des plantations.
Paris, février 1931
- PRESENCE
AFRICAINNE revue culturelle du monde noir
première série, n° 1 à 7, nov.1947 à
déc.1949
nouvelle série himestrielle, n° I à
XXX, avril 1955 à mars 1960
- La conférence de Bandoeng.
interventions des délégués africains et
témoignages des Africains sur Bandoeng.
août-sept. 1955
- Le I^{er} Congrès International des Ecri-
vains et Artistes Noirs.
n° VIII-IX-X, juin-nov. 1956
- Contributions au I^{er} Congrès des Ecri-
vains et Artistes Noirs.
n° hors-série, XIV-XV, juin-sept.1957

PRESENCE
AFRICAINNE L'homme de culture noir et son peuple.
n° XVI, oct.-nov.1957

- Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs.

Tome I : L'unité des cultures négro-africaines.

n° XXIV-XXV, fév.-mai 1959

TEMPS
MODERNES Textes antillais.
Paris, 1959, n°52

TROPIQUES Revue culturelle
Fort-de-France (Martinique), n°1 à 9
avril 1941 à oct.1943

+ +

L'homme de couleur. textes du SE.le Card.Verdier, du
RP.Aupiais, de J.Leclercq, L.S.
Senghor, Dr.J.Price-Mars, etc...
Paris, Plon, coll."Présences", 1939

Commémoration du centenaire de l'abolition de l'esclavage.
textes d'A.Césaire, L.S.Senghor,
Mennerville.
Paris, PUF, 1948

Le Monde Noir Cahier spécial (n°8-9) de "Présence
Africaine", sous la direction
de Th.Monod.
Paris, Prés.Afric., 1950

L'Art nègre Cahier spécial (n°10-11) de "Présence
Africaine"
Paris, Prés.Afric., 1951

Le travail en Afrique noire
Cahier spécial (n°13) de "Présence
Africaine"
Paris, Prés.Afric., 1952

Haïti, Poètes noirs Cahier spécial (n°12) de "Présence Africaine"

Paris, Prés.Afric., 1952

Les étudiants noirs parlent

Cahier spécial (n°14) de "Présence Africaine"

Paris, Prés.Afric., 1953

Aspects de la culture noire.

textes de N.Agblemagnon, G.Balandier, G.Calame-Griaule, L.S.Senghor, RP.Tempels, etc...

Paris, Fayard, coll."Recherches et Débats", 1958

Les problèmes du travail en Afrique noire.

Bureau International du Travail

Genève, 1958.

Numéro spécial du "Musée Vivant", consacré aux problèmes culturels de l'Afrique Noire.

textes de R.Wright, M.Leiris, Mad. Rousseau, D. Paulme, J.Howlett, Ch.A.Diop...

Paris, n°36-37, nov.1948